

L'ILLUSTRATION

DE
LA JEUNESSE

PAR
Napoléon Roussel

Ouvrage orné de soixante gravures

DEUXIÈME ANNÉE



PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de la Paix, 5, et rue Saint-Arnaud, 4.

1856

NOTA

ABBEVILLE. — IMP. DE T. JEUNET, RUE SAINT-GILLES 106.

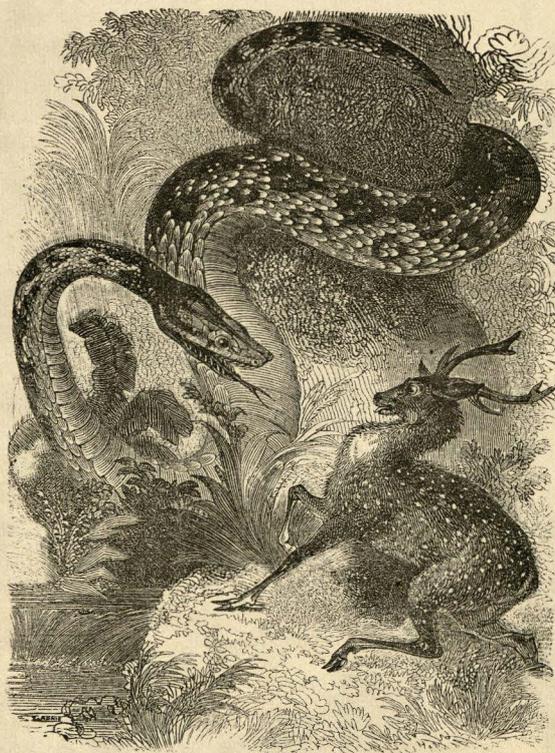
REVUE

L'ILLUSTRATION
DE
LA JEUNESSE

PAR
NAPOLÉON ROUSSEL

—
OUVRAGE ORNÉ DE SOIXANTE GRAVURES

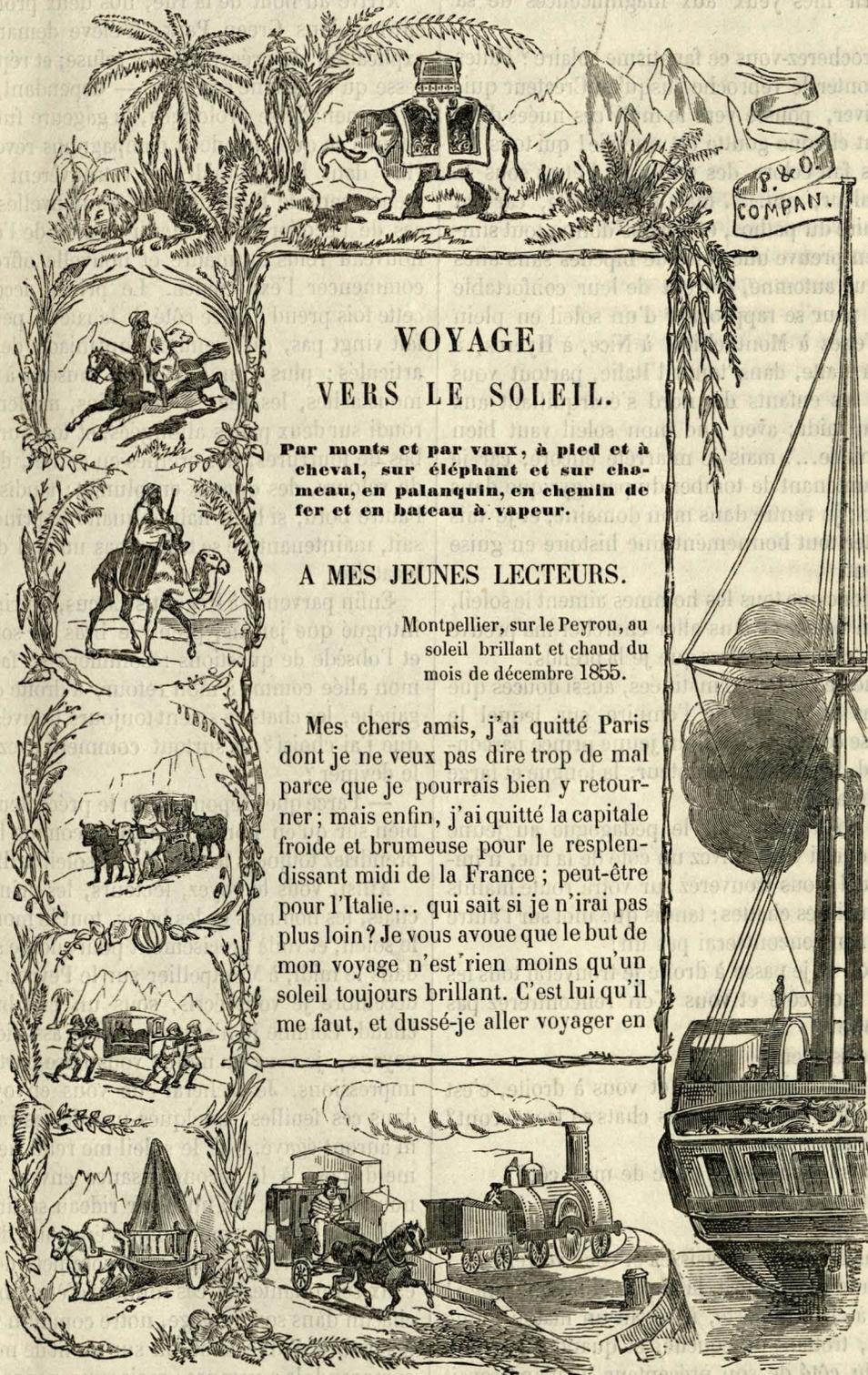
—
SECONDE ANNÉE



PARIS
GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 3, RUE DE LA PAIX
ET 4, RUE SAINT-ARNAUD

—
1857

L'ILLUSTRATION DE LA JEUNESSE



VOYAGE VERS LE SOLEIL.

Par monts et par vaux, à pied et à cheval, sur éléphant et sur chameau, en palanquin, en chemin de fer et en bateau à vapeur.

A MES JEUNES LECTEURS.

Montpellier, sur le Peyrou, au soleil brillant et chaud du mois de décembre 1855.

Mes chers amis, j'ai quitté Paris dont je ne veux pas dire trop de mal parce que je pourrais bien y retourner ; mais enfin, j'ai quitté la capitale froide et brumeuse pour le resplendissant midi de la France ; peut-être pour l'Italie... qui sait si je n'irai pas plus loin ? Je vous avoue que le but de mon voyage n'est rien moins qu'un soleil toujours brillant. C'est lui qu'il me faut, et dussé-je aller voyager en

Asie sur un éléphant, en Afrique sur un chameau, en Amérique en bateau à vapeur, je m'y rendrai, pour y retrouver ce chaleureux ami. Partout où

le soleil brille, je me sens chez moi ; dès qu'il se cache, je me sens exilé. Ma première question le matin à celui qui vient ouvrir mes volets est

toujours : Le ciel est-il bleu ? Et le soir mon dernier regard à l'horizon lui demande : Demain fera-t-il beau ? Le soleil perçant les nuages, me semble un frère qui me sourit ; ou l'envoyé de mon Dieu venant ouvrir mes yeux aux magnificences de sa création.

Me reprocherez-vous ce fanatisme solaire ? Faites donc remonter le reproche jusqu'au Créateur qui, chaque hiver, pousse vers le midi ces nuées d'oiseaux dont chaque goutte est une vie ! qui tous les printemps fait éclore des millions d'êtres sous sa douce chaleur, qui..... mais je m'arrête, car j'ai peur de faire du pathos, et je vous donne tout simplement en preuve une volée de bipèdes sans ailes qui, chaque automne, partent de leur confortable demeure, pour se rapprocher d'un soleil en plein champ. Venez à Montpellier, à Nice, à Hyères, à Madère, à Malte, dans toute l'Italie, partout vous trouverez les enfants du nord s'écarquillant aux rayons du midi ; aveu que mon soleil vaut bien leur cheminée.... mais je m'arrête encore, car je crains maintenant de tomber du panégyrique dans la critique ; je rentre dans mon domaine, et je vais vous conter tout bonnement une histoire en guise d'argument.

Je dis donc que tous les hommes aiment le soleil, surtout en hiver, et sans aller chercher ma preuve en Chine, c'est à Londres que je la prends.

Par une de ces belles matinées, aussi douces que rares dans la capitale de l'empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, un jeune prince parcourait à pied, avec son précepteur, la longue et large rue de Piccadilly.

— Je vous gage, dit le pédagogue au jeune homme, que si vous suivez un côté de la rue, n'importe lequel, vous trouverez sur votre route maints chats et maintes chattes ; tandis que moi sur l'autre bord je n'en rencontrerai pas un !

— Quoi, si je passe à droite je trouverai tous les chats de mon côté et vous n'en rencontrerez pas un du vôtre ?

— Précisément.

— Et si je vais à gauche et vous à droite, c'est encore auprès de moi que les chats se trouveront ?

— Certainement.

— Vous les chasserez donc de mon côté ?

— Non.

— Mais.....

— Pas de mais ; choisissez et vous verrez !

Le jeune prince prit la droite. Chose étrange ! presque à chaque porte, il voyait un matou jeune ou vieux, trotant ou couché, et quand il tournait la tête du côté de son précepteur, il n'apercevait plus ni la tête, ni la queue d'un pauvre petit chat. Il semblait vraiment que des policemen du quartier eussent reçu mission de réunir autour du prince

toute la race féline pour lui faire leur cour. Mais comme pas un chat ne présenta la plus petite pétition, il fallut bien reconnaître qu'il n'y avait là ni meeting convoqué, ni projet de conspiration.

Arrivé au bout de la rue, nos deux promeneurs entrent dans Green Park. L'élève demande une explication, le précepteur s'y refuse, et répète sans cesse qu'il a gagné son pari. — Cependant, comme la promenade se prolongea, la gageure fut oubliée jusqu'à ce que nos deux compagnons revenant en ville dans l'après-midi, se retrouvèrent au commencement de Piccadilly. Alors nouvelles instances de l'écolier pour obtenir le mot de l'énigme, nouveau refus du maître et nouvelle offre de recommencer l'expérience. Le prince accepte, et cette fois prend l'autre côté de la rue. A peine a-t-il fait vingt pas, qu'il entend un miaou des mieux articulés ; plus loin il voit un museau à longues moustaches, les yeux à demi-clos, mollement arrondi sur deux pattes allongées, et toujours des robes de fourrures, des oreilles en cornet, des pattes de velours, des queues en plumet ; tandis que sur l'autre bord, si bien habité quand le prince y passait, maintenant ne se trouve pas un seul chat pour locataire.

Enfin parvenus à Regent's Circus, le prince, plus intrigué que jamais, prend le bras de son maître et l'obsède de questions : Comment se fait-il qu'à mon allée comme à mon retour, à droite comme à gauche, les chats se soient toujours trouvés du côté que j'ai choisi ? et surtout comment avez-vous pu le deviner ?

— Parce que, répond enfin le précepteur, j'étais bien sûr qu'en bon prince vous, comme les chats, prendriez toujours le côté où le soleil brillerait.

Ainsi, vous le voyez, lecteurs, les princes et les chats, les hommes et les bêtes, tout le monde aime le soleil, et voilà précisément pourquoi je suis venu dans le midi, à Montpellier sur le Peyrou, d'où en décembre je vous écris, sous un ciel brillant et chaud. Comme je n'ai pas pu vous associer à mon voyage, je veux au moins vous faire partager mes impressions. Je tâcherai de vous envoyer ainsi dans ces feuilles, quelques-uns de ces rayons qui m'auront égayé. Oui, le soleil me rend heureux ; il me dispose à la reconnaissance envers Celui qui nous l'a donné. Qu'un léger rideau se tire dans le ciel, et à l'instant mon cœur s'épanouit devant ces espaces resplendissants, ces sommets dorés, ces eaux scintillantes et ces milliers d'êtres bénissant, chacun dans son langage, notre commun Créateur ! A l'ombre d'un cachot, ou sur un lit de maladie, je comprends le murmure ; mais aux rayons pénétrants d'un soleil radieux versant sur l'univers la vie et le bonheur, je m'étonne que l'âme la plus froide ne s'élève pas jusqu'à la pensée de Dieu. Est-ce

donc le hasard qui nous envoie la lumière, juste pour éclairer nos travaux et la chaleur pour mûrir nos moissons ? Est-ce le hasard qui donne au soleil la propriété de nous apporter la santé et la joie dans ses rayons ? Non, pour moi je l'affirme ; n'y eût-il dans le firmament qu'un soleil, il me faudrait un Dieu pour le créer. Et les soleils s'y trouvent par millions !... Pour le moment je m'en tiens à celui qui m'éclaire pour écrire ces lignes et qui vous éclairera pour les parcourir.

LE PEYROU.

Quand j'étais petit garçon et que je produisais aux yeux de mes camarades un joujou, objet de leur convoitise, ils me disaient pour mieux l'obtenir : Ce n'est pas le Pérou ! Je pensais qu'ils établissaient ainsi la comparaison entre ma toupie et la magnifique contrée de l'Amérique du Sud, pavée d'or et de diamant, qu'on appelle le *Pérou*. Mais aujourd'hui je change d'opinion, et j'incline à croire que cette expression a été inventée par les Montpelliérins qui, aux voyageurs leur retraçant toutes les merveilles qu'ils ont vues, répondent toujours : Cela ne vaut pas le Peyrou ! Et ils ont bien raison. Où vit-on jamais d'un seul coup-d'œil la mer, les Pyrénées, les Cévennes et les Alpes ? Mais, n'anticipons pas ; commençons par l'historique de cette création.

Il y a 150 ans, le Peyrou n'était qu'un marché aux bestiaux. A cette époque, Montpellier manquait d'eau, d'air et d'ombrage. Ce sommet de colline élargi, planté d'arbres et creusé en réservoir, était donc le plus grand bienfait dont on pût doter la ville. Or, pour atteindre ces buts divers, savez-vous ce qu'on fit ? Une statue ! Cela vous étonne ? C'est pourtant l'exacte vérité. La promenade actuelle, si majestueuse par ses dimensions, si riche par sa vue européenne, si douce aux souffreteux réchauffés par son soleil d'hiver, aux promeneurs rafraîchis par ses brises d'été, à tout le monde, désaltéré en toutes saisons par ses eaux intarissables. Le projet de cette promenade n'était jamais monté dans l'esprit de ses premiers créateurs. Loin de là ! leur pensée unique, je le repète, était d'ériger un bloc d'airain ! et vous allez voir comme le temps plus fort que les hommes, a modifié ce premier plan.

Vers la fin du 17^e siècle, les États du Languedoc décidèrent qu'une statue équestre serait élevée à Louis XIV, et afin que le grand roi n'en ignorât pas, il fut prié d'en désigner l'emplacement. Montpellier fut choisi. La statue fut coulée à Paris ; il ne restait qu'à la transporter ; mais le roi mourut, et dès lors le transport ne parut plus aussi pressé. Toutefois, comme en attendant il fallait loger le

cheval de fer, sinon à l'écurie, du moins dans un trou loué 550 livres par an, on comprit qu'il serait plus économique de l'envoyer à sa première destination. D'abord, trajet sur la Seine jusqu'au Havre, au prix de 6500 livres, ensuite voyage sur mer jusqu'à Bordeaux. Là, dans le port, le colosse gisait sur un petit navire, lorsque les habitants eurent la curiosité d'aller rendre visite au monarque d'airain. Ils arrivent, montent à tribord si nombreux, que la barque chavire, et voilà Sa Majesté dans l'eau ! L'historien qui nous rapporte cette catastrophe s'indigne contre cette populace, d'autant plus vivement que la bride du noble coursier en fut endommagée ! Mais des vils sujets tombés vivants dans la mer, pas un mot ! Heureusement, la statue fut pêchée, remise sur une nouvelle embarcation et conduite sans encombre, d'abord à Cette, ensuite à Frontignan. Ici nouvelle difficulté : l'eau manque, et le patron, obligé de garder son embarrassant trésor, demande une indemnité de 60 livres par mois, plus 734 livres pour réparations à son bateau écorné.

Nous voilà donc aux portes de Montpellier. Ici, plus d'Océan ; il faut créer un canal, et pour cela voter encore 7000 livres à l'entrepreneur qui creusera les sables, amènera les ondes, s'aidera de rouleaux, et finalement assoira Sa Majesté défunte au centre du Peyrou.

Pendant que le cheval marchait vers Montpellier, son piédestal se construisait. Je vous épargne les détails infinis que l'histoire nous a conservés sur son prix, sa forme, sa hauteur, son granit et son marbre ; et je me contente de vous dire un mot de son inscription. Il la fallait digne du grand roi ; elle fut mise au concours au prix de 500 livres. Inutile de dire que les écrivains ne firent pas défaut. Cinq cents livres pour une phrase ! c'est bien inspirateur ! d'autant plus que le thème en était fourni. Du vivant du monarque, les États du Languedoc avaient demandé une inscription qui « manifestât les sentiments que la plus affectionnée des provinces du royaume avait toujours eus pour le plus grand de ses rois. » Mais quand ce roi fut mort, quelle fut l'épithète couronnée ? celle qui dit tout simplement que le vote avait été fait *avant* et l'érection *après* sa mort.

Voilà donc le chef-d'œuvre posé sur son piédestal ; mais étrange prévision, quelqu'un manifesta la crainte qu'un coup de vent ne vînt renverser Sa Majesté. Pour la maintenir en équilibre, on mit 650 boulets de canon dans le ventre de sa monture ! Hélas ! ceux qui l'avaient consolidé contre le souffle du mistral, n'avaient pas songé aux orages populaires. Il est vrai que ce n'était là l'affaire ni de l'architecte du piédestal, ni du fondeur de la statue. Louis XIV aurait dû y songer lui-même, et pour

maintenir son effigie après sa mort, méditer pendant sa vie cette pensée divine : « Les trônes n'ont de fondements solides que la justice et l'équité. »

Je passe par-dessus la fête de l'inauguration, où les nobles, le clergé et le peuple vinrent à l'envi prendre leur part. On chanta tout le jour, dans toute la nuit, et cela sans aucun ajournement, tandis que pour fondre la statue, la porter de Paris à Montpellier et la placer sur son trône, on mit 32 ans ! En sorte que roi adulé, sujets adulateurs, poète lauréat et juges académiciens, fondateurs, architecte et maçons, tous eurent le temps de mourir avant que leur œuvre fût couronnée.

Une fois la noble statue posée sur le Peyrou, l'espace environnant ne parut plus assez vaste pour Sa Majesté. Des terrains bas exhausés y furent donc adjoints. La place alors fut jugée assez grande, mais pas assez ornée pour le grand roi. Donc, balustrades, grilles, escaliers furent votés, toujours dans le même but de rendre hommage au cheval d'airain, et l'on ne s'arrêta que lorsque le Peyrou fut déclaré digne de la statue. J'aurais trouvé plus raisonnable de se demander si la statue était digne de ce Peyrou, d'où, plaines et montagnes, océan et soleil rappelaient le Créateur.

Plus tard, comme les idées se modifiaient, on se demanda si l'on ne pourrait pas se permettre de faire servir au bien-être du peuple vivant l'œuvre créée à l'honneur du roi défunt ? On proposa timidement de faire de ce trône une promenade et d'y conduire un aqueduc terminé par un château-d'eau, d'où les ondes rafraîchissantes viendraient désaltérer les habitants de Montpellier. Enfin au commencement de notre siècle, on poussa la hardiesse jusqu'à remplacer le gazon qui servait de moelleux tapis à l'insensible statue par des arbres destinés à donner un peu d'ombre aux promeneurs exposés aux ardeurs du midi. Ainsi la gloire du roi s'est effacée devant le confort du peuple, et les admirateurs de ces beaux lieux seraient aujourd'hui bien étonnés d'apprendre que cette statuette perdue là-bas parmi les arbres, était jadis l'unique objet proposé à leur vénération. Il a fallu cent cinquante ans pour opérer ce changement dans les esprits, si lent est la marche de la vérité ; mais il en est de la vérité, lumière de l'âme, comme du soleil, lumière du corps, elle ne paraît progresser lentement que parce que nous la contemplons de cette basse terre pendant de courtes heures. Si nous pouvions la regarder du haut du ciel et du sein d'une vie sans terme, nous trouverions qu'elle vole à travers les siècles eux-mêmes rapides dans l'éternité ; et nous nous réjouirions à la pensée qu'en tout semblable au soleil, cette vérité ne recule jamais.

Mais j'en reviens au chef-d'œuvre couronné. Une

statue d'airain sur un fondement de marbre qui n'avait pas coûté moins de deux cent cinquante mille sept-cent trente-trois livres en 32 ans de travaux et d'attente, ne semblait-elle pas devoir durer autant que ces Pyrénées, ces Cévennes et ces Alpes qui la couronnaient ? Hélas ! elle ne resta debout que le double de temps qu'elle mit à s'élever ; la vie d'un homme ; soixante-et-quatorze ans, comme pour nous avertir que les rois eux-mêmes ne disposent pas de l'avenir ! En 1792, la République française, œuvre éternelle qui devait à peine atteindre l'âge d'un adolescent, décréta qu'il n'y avait plus de monarques, et qu'avec eux disparaîtraient tous les vestiges coupables du crime de conserver leur souvenir. Le populaire, donc, accourut sur le Peyrou, scia les pieds du cheval, jusqu'à ce qu'ils ne se tinssent plus sur le soc que par un pouce d'épaisseur ; fixa des cordes à tous ses membres d'airain, et alors, hommes, femmes et enfants, attelés aux bouts pendants, tirèrent si fort que, les liens s'étant rompus, toutes ces bêtes de somme vinrent s'étendre le nez dans la poussière. Ce jour-là, la victoire resta donc au cheval de bronze ; les autres durent revenir le lendemain avec câbles et cabestans pour tirer en bas le colosse avec non moins de fatigues qu'il en avait fallu pour le mettre là-haut. N'eût-il pas été plus simple de ne pas le hisser ? Enfin la statue culbuta et vint se creuser dans le sol une tombe profonde où le grand roi resta gisant au pied de son trône.

Cette chute fut le signal de mille déprédations ; la foule démolit le piédestal comme elle avait renversé la statue ; elle arracha les grilles de l'entrée, brisa les balustrades de la promenade, enleva les plombs du château-d'eau ; et tout cela pour déterrer quelques pièces de monnaie déposées dans les fondements ! Pauvre peuple ! tu n'es pas plus sage que les rois : aujourd'hui tu élèves et demain tu renverses la même idole. Parmi les vieillards qui dansent la farandole autour de la statue renversée, il en est plus d'un qui, enfants, avaient dansé le menuet à son installation. Tu es bien toujours et partout le même : jadis à la porte de Jérusalem tu criais le matin : « Gloire ! gloire au Fils de David ! » et le soir devant Pilate tu vociférais déjà : « Crucifie-le ! crucifie-le ! »

Il est si vrai que la foule ne sait jamais se tenir dans un juste-milieu, que le peuple qui venait de renverser la statue d'un homme réel voulut aussitôt la remplacer par un temple élevé à l'honneur d'une femme imaginaire, la déesse de la Raison. Les fous ! Et savez-vous avec quels matériaux ils devaient construire cet édifice ! Avec ceux d'une cathédrale. L'œuvre de démolition fut commencée ; quelques pierres arrachées à Notre-Dame, amenées sur le Peyrou avec l'argent d'une souscription im-

posée par la menace. Mais ni la souscription républicaine, ni le temple païen ne s'élevèrent bien haut. Quelques jours suffirent pour balayer la déesse et ses adorateurs, comme pour rétablir et multiplier les églises menacées.

Vous le voyez, les hommes, peuples et rois, s'imaginent tous créer ou détruire à perpétuité : ceux-ci édifient aujourd'hui ce que ceux-là démoliront demain, en attendant que d'autres réédifient et démolissent... et ainsi indéfiniment. La statue du grand monarque fut transformée en canons ; les canons en gros sous qui roulent aujourd'hui méprisés sur les étaux du marché. — Mais l'œuvre de Dieu, son Église, ne peut jamais périr ; si l'homme, dans sa folie, tente de la renverser, elle se relève toujours ; son Architecte invisible y emploie ses amis et ses adversaires. D'abord petite, puis apparente, elle grandit et grandira jusqu'à couvrir l'univers. Elle est semblable à ce cours d'eau qui part là-bas des Cévennes, pour aboutir ici sur le Peyrou : à l'origine, simple filet, il se grossit d'abord de ruisseaux souterrains, se fortifie ensuite des flots d'une rivière et apporte enfin abondantes les ondes qui vivifient la cité. Sans que le vulgaire s'en doute, filet de la montagne, ruisseaux de la plaine, flots de la rivière, tout part d'une source unique. De même la famille d'Abraham se transforme en peuple, répand sa Bible sur le monde, donne son Dieu à l'humanité et lui communique ainsi la vie morale, non moins indispensable que le pain qui la nourrit. Encore ici, sans que les sages vulgaires le soupçonnent, famille du Patriarche, écrits des Prophètes, Sauveur des chrétiens, tout part d'une source commune, de ce Dieu qui dirige à la fois les cours d'eau sous la terre et les événements dans le monde pour faire tout concourir au bien de ses enfants.

Toutefois, je dois dire que si la statue équestre du Peyrou fut fondue en gros sous et en pièces de canon, quelques années plus tard la dynastie du grand roi, rétablie sur le trône, voulut restaurer aussi cheval et cavalier fondus. Elle ramassa donc des sous, réunit des canons et fit recouler le tout dans sa forme première. Pendant qu'on y travaillait, Louis XVIII, le premier ouvrier, mourut, Charles X, le dernier, fut exilé, et quand tout fut prêt, il n'y eut plus personne pour poser la statue ! La monarchie semi-bourgeoise de 1830 n'osa pas inaugurer l'image du monarque absolu. Donc le second comme le premier chef-d'œuvre dormit huit ans dans la Capitale. Bien plus, un quart de siècle s'écoula entre la pose solennelle de la première pierre par Monsieur, frère du Roi, en 1814, et l'érection furtive de la statue par les fonctionnaires de Louis-Philippe en 1838. Ainsi nouvelle analogie entre

les deux époques et les deux œuvres : comme Louis XIV, Charles X s'était empressé de poser la première pierre ; comme le régent, Louis-Philippe mit de longues années à poser la dernière, et encore le fit-il en silence, presque avec hésitation. De 1830 à 1838 il y eut procès sur procès entre l'autorité et l'entrepreneur ; si bien qu'un moment on résolut de mettre le roi et son cheval aux enchères et de les jeter à la fonte au lieu de les conserver à la postérité. Toutefois la statue fut posée sur le socle, où l'on eut bien soin de ne graver aucune inscription, sage mesure de précaution qui peut épargner au nouveau bloc d'airain le sort de son prédécesseur ; car ainsi chacun peut à l'avenir y voir l'emblème de sa propre dynastie ; grâce à cette interprétation variable, la statue pourra vivre longtemps.

Mes chers amis, faites votre profit de cette histoire : croyez-moi, n'élevez jamais de monument à votre honneur, car vos héritiers en les renversant pourraient bien le faire tourner à notre honte. Si vous voulez absolument vous faire couler en bronze ou en plâtre, ne mettez pas votre nom en bas, et lorsqu'un enfant des siècles avenir ramassera votre effigie dans la poussière, vous aurez la chance d'être conservé si le jeune antiquaire peut se dire : « C'est mon portrait. »

Mais je m'aperçois que jusqu'ici je ne vous ai donné ni plan ni description de notre belle promenade ; il est donc temps d'y penser.

La ville de Montpellier est enveloppée d'un boulevard. Si vous et moi, nous marchons en sens contraire, nous arriverons, en décrivant chacun un demi-cercle, au point où cette route circulaire vient par une double rampe se souder à la porte du Peyrou. Entrons ensemble dans la grande allée centrale, et là devant nous contemplez la mémorable statue. A droite et à gauche une plantation d'arbres entourée d'un large trottoir, lui-même terminé par un balustre en pierre. Cette bordure à jour presque circulaire couronne une muraille qui descend sur une promenade basse ; celle-ci, close à son bord extérieur par un parapet, plonge à son tour dans des rues et des champs. Mais revenons au point de départ auprès de Sa Majesté ; continuons notre course, vous par la droite, moi par la gauche du piédestal, et achevons de parcourir la grande allée ; nous montons quelques marches, et nous trouvons sur une vaste esplanade complètement nue, en face de nous, un bassin rempli d'une eau limpide tombant en petites cascades de ces rochers factices. Montons encore, vous par la droite, moi par la gauche, et nous irons nous réunir au sommet de ce large et double escalier. Nous voilà sur la plate-forme la plus élevée ; nous touchons à la base d'un château-d'eau d'une forme

élégante et gracieuse qui, par ses colonnes et ses portiques, rappelle un temple de l'antiquité. Mais au centre, le regard ne rencontre point d'autel, il plonge dans un réservoir profond. C'est de là que partent les eaux tombant dans le bassin inférieur, comme c'est là que vient les verser le magnifique aqueduc finissant sous nos pieds et commençant dans les Cévennes. Suivez sa courbe gracieuse dans la campagne. Comptez si vous le pouvez les innombrables arceaux; c'est un feston de dentelle posée sur la robe verte de la plaine, elle-même émaillée de bastides reluisantes au soleil comme autant de paillettes d'argent. Plus loin la robe verte fait un pli qui cache à nos yeux la rivière du Lez, ceinture de diamants. Mais portons nos regards plus haut; en partant de la gauche suivons à l'horizon ce riche panorama. D'abord la ville où nous sommes, comme pour constater au départ que tout ce qui va suivre sont bien des réalités; en avançant les ruines de Maguelonne, cité morte, témoin vivant de l'impuissance du moyen-âge à renaître de nos jours. Plus loin la vaste mer assez distante pour paraître tranquille et dont la surface unie miroite au soleil. Voyez-vous là-bas quelques navires? ils se meuvent si lentement qu'on les prendrait pour des barques de pêcheur en repos. En avançant encore, vous regrettez de perdre de vue la Méditerranée; mais consolez-vous, voici les Pyrénées; leurs sommets blanchis de neige ne brillent pas moins que la nappe des eaux. Tournez encore, nous arriverons aux Cévennes, montagnes joyeuses sous la lumière, bien que privées de verdure. Et puis la ligne de ces monts se dessine si gracieuse dans le ciel bleu, qu'on ne songe pas à leur reprocher leur tête brûlée par les ardeurs du climat. On les aime encore plus en pénétrant dans leurs plis par la pensée pour y chercher ces petites villes du Vigan, de Gange, de Saint-Hippolyte, de Sauve, d'Anduze, où se réveille aujourd'hui heureusement plus paisible la foi des anciens Huguenots. Mais laissons ces souvenirs, et continuons à suivre l'horizon lointain où nos regards tombent maintenant sur les Alpes françaises, sur cette pente italienne, sur son revers, et qui viennent clore le cercle en se perdant dans la mer où nous l'avons commencé.

Voilà l'œuvre que l'homme n'a pas érigée; aussi voilà-t-il l'œuvre que l'homme ne renversera pas. Bien des statues seront peut-être encore fondues, bénies et remplacées sur ce Peyrou; mais à coup sûr, cette mer et ces monts resteront là, non-seulement pour fournir aux besoins de notre corps, mais encore pour élever nos esprits vers Celui qui les y a déposés. Lui-même de ce monde a fait son temple, de ces montagnes ses autels, de ces cieux étoilés les chœurs de sa gloire, et nous, ses humbles

adorateurs, sommes là pour le servir non par des fêtes mondaines, mais en accomplissant sa sainte volonté.



QUE FAIRE POUR S'AMUSER.

Telle est la question que bien des gens, jeunes et vieux, se posent en des termes différents. L'enfant le dit naïvement, l'homme d'un ton sérieux, le vieillard avec inquiétude; mais tous au fond veulent la même chose, se divertir. Le travail et le devoir ne sont à leurs yeux que de tristes nécessités qu'il faut abrégier le plus possible, afin qu'il reste aussi le plus possible du temps, des forces et des ressources pour courir les champs.

Ce n'est pas ainsi toutefois que l'entendait la jeune Emma, élève d'une école du dimanche, dirigée par un excellent pasteur. Au contraire, sa question habituelle était : que puis-je faire d'utile aujourd'hui, non pas demain, mais aujourd'hui, car peut-être demain ne viendra pas, et s'il vient, il aura sa charge de devoir : « A chaque jour suffit sa peine. »

Or, une chose utile n'est pas celle qui ne profite qu'à nous-même, mais celle qui profite encore aux autres; car ce que nous faisons pour eux, nous est rendu en satisfaction, selon cette sage parole : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » Emma ne se disait donc pas : Je serai bonne et généreuse quand je serai grande, instruite et riche; mais je veux tâcher d'être bonne et généreuse dès à présent dans la mesure de ma faiblesse, de mon ignorance et de ma pauvreté. Si nos lecteurs s'étonnaient d'une telle sagesse dans un enfant, nous

leur rappellerions que tout cela n'était que l'écho des instructions pastorales. D'ailleurs, ce qui les étonnera moins, c'est que la sœur d'Emma, la jeune Armide, tout en suivant les mêmes leçons, pensait tout autrement. Toute la philosophie de celle-ci se réduisait à dire en sortant de l'église, de l'école, du lit, de la table : que puis-je faire pour m'amuser ? Les deux sœurs présentaient donc le plus frappant contraste dans leurs pensées et dans leurs occupations, comme nous allons le voir dans le récit de quelques années de leur vie.

Ce sont les deux sœurs que vous voyez dans la gravure. C'est aujourd'hui dimanche, on leur a permis, au sortir de l'église, d'aller se promener dans la forêt, non loin de leur chaumière, que vous apercevez dans le fond, sur la gauche. Que faire pour nous amuser ? s'écrie Armide en s'élançant dans la prairie. — Viens, lui répond Emma, nous lirons là-bas à l'ombre un joli petit livre que le pasteur vient de me donner. — Ah bah ! ton livre ! moi j'ai déjà fait des cocottes avec le mien. Mais si tu veux venir, nous ramasserons des noisettes et nous irons à la recherche des nids d'oiseaux.

Comme la même promenade répondait aux deux désirs, les deux sœurs se dirigèrent du même côté, Armide cueillant fleurs et noisettes, Emma regardant l'image et le titre de son livre. Arrivées près d'un arbre au pied duquel étaient quelques broussailles, elles croient entendre le gazouillement de petits oiselets et le chant sonore de leurs parents. Armide lève la tête, voit un oiseau sur une branche, et sans hésiter lui lance la poignée de noisettes qu'elle vient de ramasser. L'oiseau tombe étourdi, l'enfant court, le saisit si vivement que les doigts achèvent l'œuvre meurtrière que les projectiles avaient commencée. Oh ! s'écria-t-elle, j'ai tiré aussi juste avec ma main que le palefrenier avec son fusil. Oh ! je ferai voir mon gibier à tout le monde à la maison.

Tandis qu'Armide se livrait ainsi à la joie, sa sœur ne l'écoutait guère et semblait préoccupée de tout autre chose. Elle tendait l'oreille à de faibles cris sortis des buissons, faisait le tour de l'arbre, suivie de sa sœur. Enfin, après bien des recherches, elle se trouve en face d'un nid posé sur le terrain, où deux petits oiseaux sans plumes ouvrent un large bec attendant la nourriture que la pauvre mère morte ne devait plus leur apporter. A cette découverte, Emma s'arrête, s'assit par terre et une larme à l'œil se contente de regarder. Sa sœur vient la rejoindre et veut s'emparer du nid ; mais Emma craignant pour les petits le sort de la mère, oppose son droit de première arrivée, et prend la nichée sous sa protection. Ils sont à moi, dit-elle, comme ton gibier t'appartient. Mais si tu veux me promettre d'en avoir bien soin, nous les élèverons ensem-

ble, et quand ils seront grands, je t'en donnerai un. Le don fut accepté, et les deux sœurs rentrèrent à la maison, portant le nid au fond du chapeau de paille d'Emma, se demandant, Armide, comment elle pourrait s'amuser de ces petits passereaux ? Emma, comment elle pourrait les élever ?

Comme propriétaire, Emma réclama le droit de soigner seule les deux orphelins, et chaque fois que sa sœur voulait y toucher, rappela que le partage ne devait être fait qu'à l'époque où les oiseaux seraient grands et bien élevés.

En attendant, leur père, qui était un fermier habitué à fabriquer lui-même bon nombre de ses instruments, façonna pour ses deux filles ou plutôt pour leurs élèves une jolie cage d'osier, divisée en deux compartiments : dans l'un devait habiter Bec-Blanc, dans l'autre Plume-Noire, car tels étaient les noms imposés aux deux hôtes ailés de la chaumière.

« Petit oiseau deviendra grand, » dit le proverbe, et le proverbe, avec les tendres soins d'Emma, ne pouvait manquer de se vérifier. C'était pour celle-ci un bonheur que de venir le matin, après avoir prié Dieu, soigner ses petits oiseaux, nettoyer leur cage, changer leur eau et renouveler leurs graines. Comme il fallait pour tout cela introduire la main dans la cage, et que jamais Emma n'avait profité de l'occasion pour en saisir les habitants, ils prirent confiance en elle, et au lieu de s'enfuir, les jolies petites bêtes venaient voltiger autour de cette petite main, providence de chaque jour, et plus d'une fois se percher sur les doigts de l'enfant. Bientôt ce ne fut plus par accident mais avec intention ; à peine la main bienfaisante était-elle introduite que les oiseaux reconnaissants venaient s'y percher, en picoter les ongles, battre des ailes ; et comme s'ils l'eussent fait uniquement pour témoigner leur gratitude, une fois ces caresses données, les oiseaux s'envolaient. Ces témoignages d'affection étaient d'autant plus doux pour Emma, qu'ils n'étaient imposés ni par la faim ni par habileté ; c'était bien des caresses spontanées, données avec plaisir.

On le comprend, Armide voulut en avoir sa part ; car tout cela lui parut très-amusant. Mais, hélas ! les oiseaux ne savent pas se contraindre, apprendre à faire la révérence, à dire, pour la forme, bonjour et bonsoir. Ils caressent ceux qu'ils aiment, et ils aiment ceux qui sont bons pour eux. Or, Armide, jusque-là, n'avait guère songé qu'à les faire enrager en leur présentant un doigt à travers les barreaux, en cherchant à les prendre dans sa main quand ils dormaient, en agitant leur perchoir pour les faire voler. C'était si divertissant pour l'espiègle, que de voir les pauvres bêtes déployer leurs ailes, effrayées, ouvrir leur bec et crier. D'ailleurs,

se disait-elle, je ne leur fais pas de mal ; seulement, cela m'amuse de les voir voltiger.

Si Armide désirait les caresses accordées à sa sœur, Emma ne désirait guère les divertissements choisis par Armide ; elle tenta même de s'y opposer, et comme chacune faisait valoir ses droits, on tomba d'accord que le moment était venu de séparer les deux locataires pour en placer un dans chaque compartiment. Mais lequel serait le protégé d'Emma ? lequel la propriété d'Armide ? Bec-Blanc, ou Plume-Noire ? Armide, comme l'aînée, réclama le privilège de choisir, et adopta ce dernier. Mais à peine ce choix fut-il fait qu'elle s'en repentit ; l'oiseau de sa sœur était une femelle qui pondit. Armide dit qu'elle s'était trompée, et que c'était Bec-Blanc qu'elle voulait ; que ce serait pour elle bien plus amusant de soigner ces petits œufs que de regarder ce mâle glouton qui ne faisait que manger. Emma, qui déjà faisait des projets sur les petits, prétendit les garder ; à la fin, voyant sa sœur chagrine, elle céda ses droits pour la consoler. L'échange fut fait. Mais à peine accompli, Armide le regretta ; car le mâle, cédé à sa sœur, se mit à chanter. Or, qu'est-ce, dit Armide, que ces stupides oisillons accroupis dans leur nid, auprès d'un mâle musicien, lançant dans les airs des sons joyeux ? Il faut en convenir, les notes du chanteur étaient si sonores, elles montaient et descendaient avec tant de douceur, que toute la maison mettait son plaisir à l'écouter, et pour tout dire, ce que les petites filles avaient cru n'être que des moineaux se trouvaient être des rossignols, les hôtes les plus mélodieux des bois.

Armide prétendit donc rentrer en possession du chanteur, alléguant qu'il avait été d'abord sa propriété. Elle désirait former son éducation comme on façonne celle du merle et du perroquet. Ce serait si drôle, disait-elle, de l'entendre jouer un air, je prierai le palefrenier de lui apprendre à siffler comme lui. Cette fois l'échange fut plus facile ; Emma avait encore le cœur gros de l'abandon de la couvée ; la cage fut donc retournée, et les deux locataires, sans changer de domicile, changèrent de maître de maison. Pauvre chanteur ! heureuse mère ! et vous, petits, déjà vivants, mais encore cachés, vous ignorez quel changement vient de s'opérer dans votre sort. C'est ainsi que dans la vie des oiseaux et des hommes, les plus grandes vicissitudes s'accomplissent à leur insu. Aujourd'hui bien portants, demain malades ; à cette heure pleins de vie, dans quelques jours couchés dans la tombe. Comme ces oiseaux ne changèrent pas de domicile pour changer de destinée, la même couche où nous méditons nos projets de bonheur devient un lit de mort !

Mais revenons à nos deux sœurs. Inutile de dire

qu'Emma prit grand soin de la couveuse et de la couvée ; inutile d'ajouter qu'elle fut heureuse de voir éclore quatre petits qui bientôt ouvrirent le bec comme leur mère l'avait ouvert jadis sous le bosquet. Il semblait à Emma être encore à sa première rencontre, avec ses anciens protégés, et le souvenir de sa bonne action lui fut doux comme une récompense. Mais nous devons dire ici quels beaux projets elle nourrissait depuis longtemps.

Emma avait entendu dire à l'Ecole du dimanche qu'il s'était formé une association pour racheter de jeunes esclaves en Amérique et les envoyer libres aux écoles d'une colonie africaine, et que ces enfants ne coûtaient dans leur bas âge qu'une somme de cent cinquante francs. Or, ce jour-là, comme tous les autres, Emma s'était dit en sortant de l'église : Que puis-je faire d'utile pour mes frères ? La réponse qui se présenta tout naturellement fut celle-ci : Je puis acheter un petit négroillon et l'envoyer aux écoles, où il deviendra un homme libre et peut-être un bon chrétien. Il va sans dire que le pasteur avait suggéré cette pensée, mais enfin la petite fille s'en était fait l'application ; et c'était bien avec ses peines qu'elle résolut de gagner la somme nécessaire pour accomplir cette bonne action.

Comment ramasser 150 francs quand on est jeune, pauvre, et dans une simple ferme où l'argent est rare, même pour les grandes personnes ? Voilà ce qui depuis longtemps embarrassait l'esprit d'Emma ; mais une première bonne œuvre est un excellent inspirateur quand il s'agit de charité. En soignant ces petits oiseaux et en écoutant chanter leur père, Emma se demanda s'il ne serait pas possible de les employer, sans leur nuire, à son généreux projet ? Les rossignols sont rares ; tout le monde admire leur chant, on les vend cher à la ville ; or, qui nous dit que parmi ces quatre oisillons à peine éclos, il n'y a pas des pères et des mères futurs de nouvelles et nombreuses couvées ? Quand les petits criards seront devenus de grands chanteurs, ne pourrait-on pas les vendre à des Messieurs et Dames contre de l'argent, et de cet argent faire le fonds de la bourse où viendraient plus tard petit à petit s'accumuler les centimes, les sous et les francs qui rachèteront le petit nègre qui peut-être n'est pas encore né ? Pourquoi pas ? Si le projet paraît étrange, ce doit être surtout à ceux qui ne l'avaient jamais conçu ; et en tout cas, les personnes raisonnables voudront bien en pardonner l'invention à un petit enfant. C'est l'âge de la folle générosité, on ne devient habilement égoïste qu'en vieillissant. Lecteurs, à cet égard, puissiez-vous rester toujours enfants, fussiez-vous assez fantasques pour approuver et imiter ce petit ange d'Emma !

Mais, hélas ! toute médaille a son revers ; le fermier avait deux filles et la cage avait deux côtés. Tandis qu'Emma présentait délicatement la becquée aux futurs rédempteurs de son nègre, Armide enseignait son mâle à chanter. Pour cela elle lui sifflait tant bien que mal les airs qu'elle avait appris du palefrenier. Comme on peut le deviner, le rossignol ne se soucia guère de cette musique savante et préféra ses notes tendres et perlées. Voyant qu'elle y perdait son temps, Armide voulut au moins s'amuser de plus près avec son oiseau, et comme celui-ci ne voulait pas monter sur le doigt de sa maîtresse, elle s'avisait de l'attacher par la patte pour le faire voltiger dans la maison. Ça n'amusera bien, pensait-elle, et pour y parvenir, elle tendit dans la cage un fil garni de nœuds coulants, dont les deux bouts sortaient de chaque côté entre les barreaux. Qu'on est ingénieux quand il s'agit de mal faire ! Ah ! si nous étions seulement aussi habiles de moitié pour le bien, il n'y aurait pas plus de rossignols attachés par la patte que de nègres chargés de fers ! Donc, à force d'adresse et de persévérance, l'oiseau fut pris. Il avait mis le pied juste dans une boucle ; Armide qui le guettait avait tiré les deux extrémités du cordon ; le chanteur fut prisonnier ; donc, il cessa de chanter. Mais enfin il voltigeait sur les meubles, et pour Armide c'était bien amusant !

Abrégeons ce triste récit : l'oiseau ne fut pas plus obéissant dans la chambre que dans la cage ; il ne voulut ni siffler au clair de la lune, ni caresser sa maîtresse de chant. Armide s'en dépita et tira le cordon ; le pauvre rossignol trébucha et de son bec vint frapper sur le plancher. Quoi de plus frêle que la vie d'un oiseau ? Le rossignol avait cessé d'exister. Armide le prit dans sa main, il était encore chaud, mais immobile, et la petite fille baissant la tête, s'avoua que tout cela ne l'avait guère amusée. Elle avait même quelque honte, peut-être faudrait-il dire quelque répugnance à tenir dans sa main le cadavre de sa victime ; elle posa le défunt la tête renversée sur la table, et se contenta de le regarder. Ne pouvant lui rendre la vie, elle eut l'idée de le conserver empaillé. La pensée était bonne ; c'était un peu d'affection mêlée à beaucoup de curiosité. Mais, hélas ! ce beau mouvement déjà si faible, ne dura pas ; un oiseau empaillé c'est bien immobile, ce n'est guère amusant. Pour se distraire, Armide tira le fil et l'oiseau mort traîna sur la table ; à ce semblant de vie, certain matou s'élança pour jouer à sa manière. Armide fit un mouvement brusque, et le chat dans son saut de panthère manqua son but. Armide éclata de rire de la mésaventure, et pour s'amuser, voulut la répéter ; voilà donc la jeune fille et le vieux chat jouant ensemble autour de ce cadavre encore chaud. Comme ce devait être amusant ! Jeu digne d'un chat, mais bien indigne d'un en-

fant. A la fin, la bête fut plus adroite que l'être raisonnable ; d'un coup de griffe lancé à propos, Minet saisit sa proie, y porta la dent et s'enfuit rapidement. Armide frappa des mains pour épouvanter le voleur, et tout fut fini.

Ce fut Emma qui pleura l'oiseau d'Armide, et celle-ci lui demanda comme nouvelle faveur de partager la couvée. Emma songeait trop sérieusement à son nègre pour y consentir, et cette fois elle refusa résolument. Qu'on ne l'accuse pas de dureté ; on cède souvent par faiblesse ; résister ici, c'était non-seulement le vrai courage, mais la vraie charité.

La nichée prospéra, les petits grandirent et devinrent aussi gros que la mère ; avec le temps ils chantèrent même, et le père fut oublié. Oui, mémoire d'oiseau n'est pas bien longue ; celle de l'homme est si courte parfois, qu'il ne faut pas trop s'en étonner. Le chant de la nouvelle génération ressemblait si bien à celui de la première, que bientôt chacun s'en tint pour satisfait, comme si rien n'avait changé. Les fils gazouillaient à la place du père, voilà tout. C'étaient les mêmes notes, la même cage, la même graine, la même eau servie dans le même godet, et l'on vécut paisible et heureux comme par le passé !

Ainsi va le monde parmi les oiseaux et parmi les humains. Ceux qui restent s'en affligent pour un temps, mais à la fin se reprennent à la vie, oublient même la séparation. Mais pourquoi donc ceux de nous qui croient avoir à partir les premiers ne peuvent-ils se faire à cette pensée ? Pourquoi donc avons-nous peur d'être oubliés ? Pourquoi désirons-nous être aimés alors même que nous quittons ce monde ? C'est que nous avons le presentiment que nous ne faisons que changer de cage, ou plutôt que nous restons dans la même et que la mort ne met entre nous et nos amis que la légère cloison qui séparait pour un temps Bec-Blanc de Plume-Noire, et qui ne les empêchait pas de penser l'un à l'autre dans l'attente du revoir.

La famille de rossignols chantait donc à l'envi et avec le même bonheur que si l'on eût été dans les bois que les petits n'avaient jamais connus. Mais quatre chanteurs dans une petite chambre, c'est bien assourdissant ! d'autant plus qu'ils ne faisaient pas les quatre parties de l'accord parfait. Quand l'un avait fini, l'autre commençait, et à peine le second avait-il fait silence que le troisième prenait la parole, c'est-à-dire le sifflet qu'il ne laissait tomber que pour le céder à son voisin. C'était donc de la musique nuit et jour. Ce concert sans fin fatiguait quelque peu les oreilles du fermier. Emma pensa que le moment était venu de mettre son projet à exécution. Elle pria son père de lui tresser une cage d'osier plus belle encore que la première, d'y mettre trois musiciens et de les envoyer vendre à la

ville au profit de son petit Africain. Le fermier y consentit. Le palefrenier fut chargé de la transaction, et dans sa première course au marché vendit trois beaux francs les trois chantres ailés. Trois francs, ce n'est pas cher; à peine cela payerait-il une seule note d'un artiste d'opéra. Mais les chantres formés par le Créateur n'ont pas de si hautes prétentions que ceux façonnés par la créature. Ici, comme ailleurs, Dieu donne ses trésors pour rien.

Mais si trois francs étaient peu de chose pour les talents admirables de nos trois exécutants, c'était beaucoup pour Emma, qui n'avait jamais eu que des sous, et qui trouva dans cette grosse somme les ressources suffisantes pour acheter toute une couvée de jeunes poulets.

Il fallait voir cette sautillante famille, à peine éclos, trotter dans la cour, picoter sur le fumier, se répandre joyeuse sur le chemin, et quand un bruit venait l'effrayer, se réunir sous les ailes déployées de sa mère, se rabaisant pour protéger son bien-aimé troupeau. Tout cela pour trois francs; on peut soupçonner le fermier d'avoir voulu favoriser sa petite fille, d'autant plus qu'il lui donna même encore un coq par-dessus le marché.

Voilà donc Emma à la tête d'une véritable ménagerie : rossignols en cage et volaille en basse-cour. La voilà, en femme de ménage, tout occupée de pourvoir à la nourriture de tout son monde, à nettoyer le domicile des premiers, à chercher des grains pour les seconds, demandant à son père un poulailler à part et une petite corbeille pour y recueillir les œufs frais qu'elle comptait envoyer au marché pour racheter son petit négroillon.

On le comprend, tout cela ne se fit pas en un jour. Il fallut en ceci comme en tout, pour réussir, beaucoup de persévérance. Tous les poulets ne vécutent pas; un retardataire fut écrasé sur le chemin, malgré les cris de sa chère mère, tous les œufs d'une nouvelle couvée de rossignols n'arrivèrent pas à bien, deux furent brisés par les frères aînés, car il y a du trouble parfois dans les familles d'oiseaux. Mais enfin, somme toute, les affaires d'Emma prospérèrent; de nouveaux rossignols furent vendus, des œufs en nombre envoyés au marché, des volailles portées chez le restaurateur; ainsi les trois francs à leur tour firent des petits qui se multiplièrent, et au bout d'un assez long temps, Emma se vit à la tête de trente francs!

Et Armide, qu'avait-elle fait tout ce temps-là? Elle s'était bien amusée. Comme la fortune de sa sœur l'avait rendue jalouse, celle-ci lui avait fait don de quelques membres de la double famille, afin qu'elle pût faire comme elle. Mais Armide ne s'en amusa pas longtemps. Quand un nouvel œuf était pondu, elle aimait mieux le mettre à la coque pour en faire la goutte avec sa poupée; quand un rossignol

était envoyé à la ville, elle préférait recevoir en échange un canari aux plumes couleur d'or. Rien ne durait entre ses mains; par la raison bien simple qu'en voulant s'amuser toujours on s'ennuie souvent. Les joujoux les plus précieux deviennent familiers, on s'en fatigue; on les repousse, on les brise, on en cherche d'autres qui ne durent pas plus que les premiers; il n'y a que les plaisirs qui ont les autres pour objets qui ne lassent jamais, et qui se plaît à faire du bien est assuré pour toujours de plaisirs nombreux et variés.

Telle était la manière de s'amuser de notre chère Emma, c'était de faire plaisir aux autres, et chose bien remarquable, sans y avoir songé, il se trouvait que cela l'amusait beaucoup mieux que toutes les gouttes et toutes les poupées, tandis que sa sœur, malgré tous ses efforts pour s'égayer, arrivait à ne savoir plus que faire. Armide s'en dépitait, mais le dépit n'est pas très-divertissant; elle appelait sa sœur une niaise; mais elle n'en avait pas plus d'esprit pour se divertir; elle voulait jouir de tout, goûter à tout, mais hélas! en rien elle ne trouvait le bonheur; elle vécut ainsi, se fatiguant de chaque chose pour ne réussir à rien, si ce n'est à bâiller et à vieillir.

Est-il nécessaire de prolonger cette histoire et de vous dire comment Emma, après avoir changé ses rossignols en poulets, transforma ses poulets en moutons, comment de la sorte les trente francs en devinrent soixante; les soixante, cent vingt, cent cinquante, et comment enfin l'argent envoyé à M^{me} Beecher Stowe, l'auteur de *l'Oncle Tom*, servit à racheter un négroillon envoyé aux écoles de Sierra-Léone? Non, tout cela serait trop long, et vous pouvez d'ailleurs le deviner. Mais je veux au moins vous donner la traduction d'une lettre qu'Emma reçut d'Afrique quand elle fut grande personne.

Ma chère bienfaitrice,

Je saisis l'occasion d'un missionnaire français débarqué pour quelques jours sur notre colonie et retournant dans son pays, pour vous faire passer de mes nouvelles.

Après avoir appris non-seulement à lire, écrire et compter dans nos écoles, mais encore à connaître et aimer notre bien-aimé Sauveur, je suis devenu moi-même instituteur. Aujourd'hui j'ai le bonheur d'instruire une foule de petits nègres mes compatriotes, comme moi rachetés en Amérique par la générosité de personnes semblables à vous. Je fais porter des fruits à la semence que vous avez jetée en moi; c'est votre propre famille, votre couvée que je fais éclore, et je me plais à reconnaître qu'après Dieu, c'est à vous seule et non pas à moi, chétif, que tout ce bien est dû.

Voilà, chère Madame et sœur en Christ, ce que j'éprouvais le besoin de vous dire. Je vous l'envoie comme l'avant-goût de la récompense qui vous attend dans le Ciel, et je vous prie de continuer vos bontés envers moi, en priant Dieu pour votre négrillon devenu grand.

CHRISTIAN NEGRO.

Post-scriptum. Je vous envoie 150 francs que je suis parvenu à économiser, et je vous prie de les faire passer sur quelque marché d'esclaves pour racheter le corps de mon semblable, en attendant que Jésus rachète son âme. Je ne fais que rendre aux enfants de mon Dieu ce qu'un enfant de Dieu m'a donné.

UNE LEÇON DE STYLE.

Au premier jour de l'an, trois frères voulaient adresser à leurs parents une lettre pour leur exprimer toute leur affection et peut-être bien aussi pour en obtenir quelques petites étrennes. Mais une lettre de souhaits, c'est bien ennuyeux à rédiger; d'abord on sent peu, et ce peu c'est toujours la même chose. Comment donc remplir quatre pages chaque année et ne pas se répéter?

Cette fois, pour faciliter la tâche à ses élèves, le précepteur eut l'idée de tracer les lignes suivantes et de les leur donner à développer, chacun selon la tournure de son esprit et le penchant de son cœur.

Mes chers parents,

Je viens, à l'occasion du renouvellement de l'année, vous dire le vœu que je forme chaque jour : c'est d'être toujours plus sage pour vous être toujours plus agréable, et de mieux me rendre digne des soins et de l'affection que vous me prodiguez.

Dieu veuille vous rendre heureux, et pour cela me faire plus obéissant.

Votre fils bien affectionné.

Ce canevas fut copié par les trois élèves, et la soirée employée à le broder selon les goûts et l'aptitude de chacun.

Le lendemain, le professeur, pour tenir lieu de leçon de français, proposa de corriger les trois compositions. Edmond, le plus jeune, prit son papier et lut ce qui suit :

Mes très-chers et bien aimés parents,

Le voilà donc arrivé, ce beau, ce grand, ce premier jour de l'an ! Ah ! si vous connaissiez le pro-

fond abyme de mes sublimes désirs ; si vous pouviez soupçonner la brûlante ardeur qui consume mon âme ! Mais non, ces choses ne peuvent ni s'exprimer, ni se sentir.

Que les siècles coulent, que la terre s'embrace, que le soleil tombe, jamais pour vous mes sentiments ne tomberont.

Puisse l'Être suprême accomplir mon vœu suprême en faisant votre suprême bonheur.

Agréez, bien chers et bien vénérés parents, l'assurance de la haute et profonde considération avec laquelle

J'ai l'honneur d'être pour toujours,

Votre fils,

EDMOND.

— Mon garçon, dit le maître, tout cela ne signifie absolument rien. Ce sont des mots, rien de plus. Analysons un peu ce pathos. Et d'abord pourquoi à ces mots : *très-chers*, ajouter ceux-ci : *bien-aimés*? Ne vois-tu pas que ce n'est là qu'une vaine répétition? Ensuite, pourquoi commencer par une exclamation quand tu es encore à froid? Pourquoi cette kyrielle d'épithètes, ce beau, ce grand, ce premier jour de l'année. Il est *beau* c'est vrai, mais beau pour toi qui reçois les étrennes, et non pour tes parents qui les donnent. Quant à *grand*, c'est au contraire un des plus courts; s'il est le premier, ce n'est ni par le mérite, ni par la faute de personne. Ainsi donc trois épithètes, une mal appliquée; la seconde fautive; la troisième niaise. Cependant, réunies, elles font, je l'avoue, un certain effet. Je t'engage à consulter un peu moins ton oreille, mais un peu plus ton esprit et ton cœur; alors tu deviendras plus sobre de qualifications.

L'antithèse qui suit ne vaut pas mieux : *le profond abyme de mes sublimes désirs*. Cela peut bien jeter de la poudre aux yeux de ceux qui s'arrêtent aux images, mais cela fait sourire de pitié ceux qui cherchent le sentiment. En lisant de telles phrases, on reste convaincu que leur rédacteur songe à lui-même, non à ses correspondants, et qu'au lieu de leur donner son amour il leur demande leur admiration.

Quand tu as ajouté à *tes désirs*, ta *brûlante ardeur*, tu n'as rien dit de plus, car tu as oublié de nous apprendre sur quoi portaient ces ardeurs et ces désirs. Est-ce amour, vénération, reconnaissance ou autre chose? on n'en sait rien. Voilà comment l'accessoire fait oublier l'essentiel quand on vise à l'effet. Au reste, tu constates toi-même que tu n'avais rien dans le cœur, car dans ton désir de cadencer cette phrase : « ni s'exprimer, ni se sentir, » tu ne t'es pas aperçu que, par là même, tu déclarais que ces belles choses, tu ne les sentais pas.

Maintenant te parlerai-je de *tes siècles* qui cou-

lent, de ta terre qui s'embrase, de ton soleil qui tombe, tandis que tes sentiments ne tombent pas ? Mon enfant, d'autres diraient qu'en rhétorique c'est une hyperbole ; moi j'aime mieux te dire que pour la conscience c'est un mensonge, et pour l'esprit une bêtise. Je t'engage donc vivement à rester simple et vrai dans ton style. Je dis dans ton style et non dans tes pensées, car des pensées tu n'en a pas.

A un autre. Voyons, renversons l'ordre et lisons la composition du plus grand.

L'aîné des trois fils lut à son tour :

Mes tendres, bien-aimés et vénérés parents,

De tous les sentiments qui s'agitent au fond de mon cœur, l'amour filial est à la fois le plus doux et le plus fort. J'aime les hommes parce qu'ils sont mes semblables ; j'aime mes frères et sœurs parce que mon sang circule dans leurs veines ; j'aime mon Dieu parce qu'il est tout-puissant ; mais vous je vous aime plus que les hommes, mes frères, mes sœurs et mon Dieu lui-même, car c'est à vous que je dois le jour ! A votre pensée mon âme tressaille de plaisir, à votre vue mon cœur bat avec force ; à votre voix mon oreille se tend avec délices, et je n'ai pas de plus grand bonheur que de faire jour par jour, heure après heure, votre volonté toujours sage et toujours adorée.

Ah ! si Dieu voulait en ma faveur renverser l'ordre de la nature, me donner vos vieux jours en échange du printemps de ma vie, quel bonheur pour moi que de mourir pour vous...

Assez, assez, dit le précepteur, assez de mensonges comme cela. Toi, tu n'as pas enflé les paroles, mais enflé les sentiments. Nous avons beau être au premier jour de l'an, cela ne dispense pas d'être dans la vérité. Eh bien ! je te dis que dans cette lettre tu n'es pas vrai ; si la pensée, la vue, la voix de tes parents te font tressaillir d'aise, pourquoi donc prends-tu la fuite quand ils viennent inspecter ton travail, suspendre tes jeux ou te donner quelque direction ? Tu adores si peu leur volonté, que c'est toujours la tienne qu'on te reproche de faire. Et puis comment peux-tu dire que tu aimes mieux ton père que ton Dieu ? N'aurais-tu pas dit plutôt vrai en affirmant que tu songes peu à l'un, et redoutes beaucoup l'autre ?

Mon enfant, cela est profondément triste. Pour dire des choses agréables tu es obligé de mentir. Eh bien ! je te dirai comme à ton frère : soyez simples et vrais ; simples et vrais dans le style ; simples et vrais dans vos sentiments. Tout ce qui sort de là est un péché, et si cette considération vous touche peu, j'ajouterai que tout cela n'aboutit qu'à vous rendre ridicules. Ne vous laissez pas prendre à l'appareil des grands mots ; dans les gros livres vous

en trouverez comme dans vos petites lettres ; car la plupart des écrivains s'efforcent de répéter en des termes différents ce que d'autres ont déjà dit. Toute leur science consiste à changer les mots de place et à substituer à une expression son synonyme.

Un premier vient et dit :

« Il fait beau temps. »

Un second pour faire du nouveau s'écrie :

« Le ciel est pur et le soleil brillant. »

Un troisième retourne la pensée et imprime :

« L'éclat du jour illumine mes yeux. »

Un quatrième :

« Le scintillement des astres éclaire l'univers. »

Et aussi, sur quatre, trois s'égarèrent et altèrent leur pensée. N'auraient-ils pas mieux fait de copier le premier et de dire :

« Il fait beau temps ?

Au moins tout le monde les aurait compris, et les lecteurs y gagneraient de ne pas s'abuser en se payant de mots et de croire qu'ils ont acquis des pensées neuves parce qu'ils ont lu des mots nouveaux. Croyez-moi donc, contentez-vous de dire quand le soleil brille :

« Il fait beau temps. »

Mais nous avons encore une composition. Voyons, lis-nous la tienne, toi qui n'as encore rien dit.

Sans se faire prier, l'enfant lut tout simplement le modèle que son précepteur avait donné à tous trois.

— Voilà le thème, dit le maître. Voyons comment tu l'as développé.

— Je n'ai pas écrit autre chose.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il m'a paru que c'était ce qu'il y avait de mieux à dire.

Et tu n'as pas craint de passer pour un niais en copiant sans rien ajouter toi-même ?

— Non, puisque je ne pouvais pas faire mieux.

— Et si je ne t'avais pas donné de modèle, qu'aurais-tu donc écrit ?

— Quelque chose comme ceci :

Chers parents,

Je vous aime presque autant que vous m'aimez vous-mêmes. Je sais que vous désirez avant tout que je sois sage, et pour le devenir j'emploierai toujours plus le meilleur moyen : celui de prier Dieu et de vous obéir.

Adieu, bons parents, je vous aime et vous aimerai toujours bien, quand même ce ne sera plus le premier jour de l'an.

Votre fils affectionné,

NATHANAEL.

— Mon garçon, embrasse-moi, dit le précepteur ; ta lettre me paraît si bonne que je vais la copier et

l'envoyer comme modèle de sentiment et de style au rédacteur de *l'Illustration de la Jeunesse*.

Voilà, chers amis, comment il se fait que votre éditeur a pu vous transmettre la leçon de style que lui-même n'aurait jamais osé vous donner.

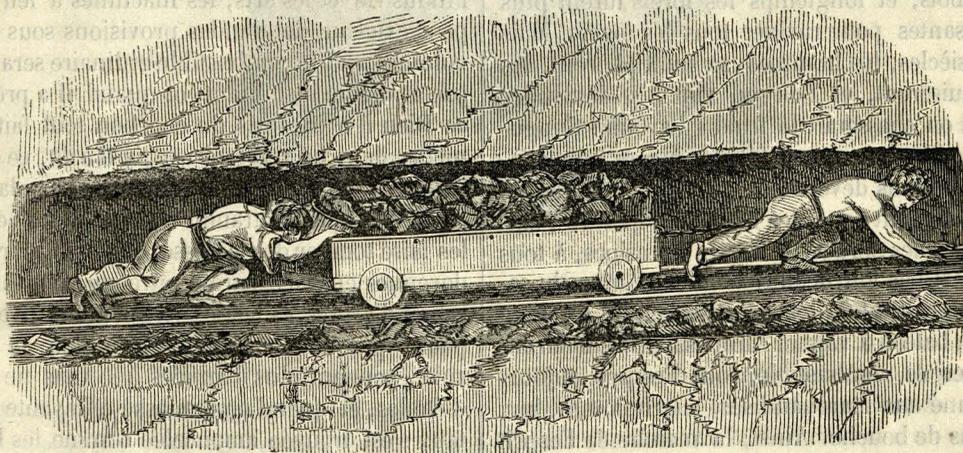
PRÉVISIONS ET PROVISIONS.

Lecteurs de Janvier, qui probablement tenez ces pages de *l'Illustration de la Jeunesse* au coin du feu, vous êtes-vous jamais demandé tout ce qu'il a fallu de longues prévisions pour vous donner cette petite jouissance du foyer? C'est douteux. Ecoutez donc.

D'abord, ce matin, parents ou serviteurs ont dû descendre à la cave ou monter au grenier pour apporter ici la provision de la journée. Jusque-là rien de bien difficile, rien de bien étonnant. Mais remontons. Depuis quand votre grenier ou votre cave sont-ils remplis de ce qui vous chauffera tout l'hiver? Peut-être depuis six mois, et pour les combler,

vos père, votre mère ont dû travailler l'an dernier. Mais encore en cela rien de bien surprenant. Remontons donc encore.

Le marchand, dépositaire de ces combustibles, a dû d'avance en faire la commande au bûcheron ou au mineur. Le bûcheron, d'avance encore, a dû couper l'arbre que cinquante ans d'avance aussi son père avait planté. Le mineur, de son côté, a dû descendre dans un puits, creusé par la main de ses compagnons, à une profondeur égale à la hauteur de vingt ou trente maisons de quatre ou cinq étages. Dans cet abîme ténébreux, il lui a fallu piocher dans une masse presque aussi dure que la pierre, en détacher des éclats, les mettre dans une bène et faire monter le tout comme on tire un seau d'eau du fond d'un puits. L'excavation s'agrandissant, le mineur a peut-être eu la bonne fortune de travailler debout dans les entrailles de la terre; mais peut-être aussi la couche de charbon était-elle si mince qu'il a fallu l'extraire à genoux, le dos courbé, avec les mains. Le vide ne pouvait s'élever, mais il pouvait se prolonger en avant, et chaque nouveau fragment de charbon enlevé allongeait un peu plus cet étroit et ténébreux passage, qui devait avec le temps si long, que le pauvre mineur ne pouvant faire un nouveau voyage pour chaque morceau de houille, imagina la machine que vous voyez.

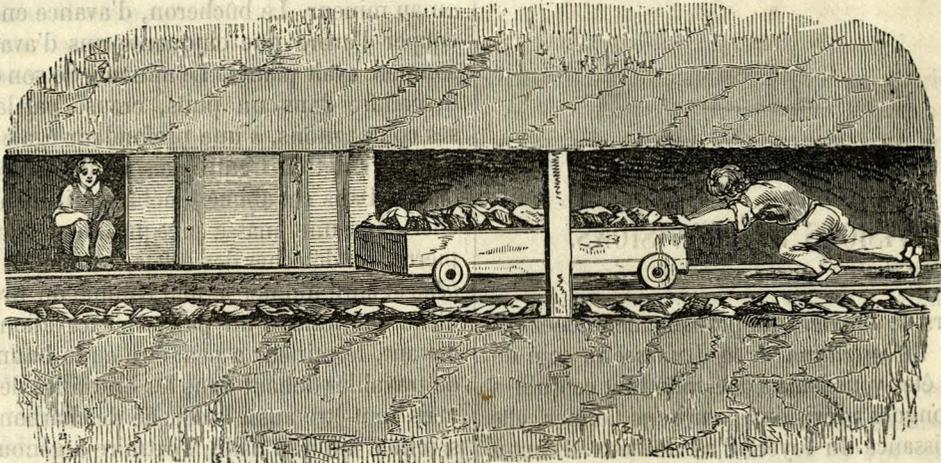


Etudiez cette étrange habitation; le plancher est de terre, le plafond de rocher, et l'étroit intervalle qui fait chambre est comble de charbon. Ce charbon, c'est le métier qu'il faut faire mouvoir, c'est la matière qu'il s'agit de façonner, c'est-à-dire, d'enlever à coups de pioche. Dans la gravure, ce travail est déjà fait sur ce point; mais il s'accomplit maintenant plus loin; ce lieu, qui jadis était

un atelier, est à cette heure un simple passage. On y a posé les rails d'un chemin de fer, et, pour le dire en passant, c'est pour cette extraction de houille que le premier chemin de fer a été construit. Vous comprenez le reste, le charbon détaché plus loin vient d'être mis sur ce chariot, ce chariot sur le chemin de fer, et ces deux hommes, penchés, tiennent lieu de machine à vapeur, ou plutôt de che-

vaux attelés. Ce métier, déjà si rude, a de plus ses dangers. Des gaz se dégagent, des blocs tombent, et malheur alors à qui se trouve là! Aussi faut-il par-

fois soutenir le plafond par des poteaux, par des cloisons, comme vous le voyez dans cette gravure-ci, pour n'être pas écrasé.



N'est-il pas vrai, chers lecteurs, qu'il est plus agréable de se chauffer avec ce charbon que de l'extraire? Et cependant, tant s'en faut que ce soit encore ici l'œuvre la plus grande, la prévision la plus lointaine.

Avant que ces mines de charbon fussent découvertes, comment se chauffait le genre humain avec du bois, et longtemps les forêts furent plus que suffisantes pour raviver tous les foyers. Mais avec les siècles, les hommes se multiplièrent, les bois s'épuisèrent, et l'on en vint à se demander comment on chasserait le froid à l'avenir? Supposez que le charbon ne se fût pas encore trouvé là, mille inventions devenaient difficiles, impossibles même. Comment avec des bûches, déjà rares, suffire à toutes les forges, à toutes les usines, à tous les hauts et bas fourneaux? Comment avec du sapin, embarrassant et léger, entreprendre un long voyage en bateau à vapeur? Impossible! il faudrait, pour loger ce combustible, tout l'espace aujourd'hui donné aux marchandises, aux hommes, aux provisions de bouche. Ainsi, la marche de l'esprit humain pouvait être entravée par un simple manque de charbon! Ce n'est pas tout : en se multipliant, les hommes devaient arriver, comme ils l'ont fait, à transformer le sol des forêts en champs de blé. Avant de se chauffer il faut se nourrir. Et les forêts, une fois brûlées, ne pouvaient plus être replantées pour nous fournir du bois de chauffage. Donc, encore une fois, que faire? Même avec nos moissons, même avec le soleil, même avec nos troupeaux et leurs fourrures nous pouvions arriver à mourir, non de faim, mais de froid. Voilà

ce qu'aucun homme ne pouvait éviter ni prévoir.

Mais ce que nous ne pouvions prévoir, Dieu l'avait prévu. A la création du premier homme, que dis-je? même à la fondation du monde, Dieu dut songer à faire votre provision de charbon pour cet hiver. Il dut prévoir que les hommes se multiplieraient, que les forêts seraient à la fin épuisées, que l'industrie et les arts, les machines à feu et à vapeur exigeant de grandes provisions sous de petits volumes, que le combustible ordinaire serait impropre et même insuffisant, et quand il a prévu cela, ce Dieu n'a pas pris du charbon tout fait pour le mettre dans un réservoir, mais il a dû, ce qui vous étonnera sans doute, commencer par planter des arbres, propres à grandir durant des siècles, puis les faire tomber de vieillesse, puis sur leurs feuilles devenues engrais, faire croître une nouvelle génération d'arbres, la laisser vieillir, tomber et la remplacer par une troisième génération, et ainsi de suite, pendant plus d'années que vous ne comptez d'étoiles, et quand cette masse effrayante de végétaux s'est trouvée amoncelée comme les branches sèches, entassées par le charbonnier dans la forêt, le Créateur a dû faire jaillir une étincelle, embraser ce bûcher pyramidal, le laisser se consumer à demi avant de l'éteindre sous un bouleversement de montagne, jouant le rôle d'éteignoir, et transformer ainsi ce brasier en un immense réservoir de charbon. Voilà ce qu'il a fallu faire des milliers de siècles avant la création de l'homme, pour que vous eussiez, lecteurs, aujourd'hui votre foyer pétillant et vos membres réchauffés.

Mais le Dieu, assez prévoyant pour songer des

milliers de siècles d'avance que l'homme pourrait avoir froid dans la suite des temps, ce Dieu n'a-t-il pas dû prévoir aussi des besoins plus importants? et pour n'en citer qu'un exemple, n'a-t-il pas dû pressentir qu'un jour l'homme ferait le mal et tomberait sous une juste condamnation? Et si Dieu l'a prévu, n'a-t-il pas dû par la même compassion qui lui fit préparer un adoucissement à nos hivers nous chercher un refuge dans notre naufrage, un sauveur dans notre perdition? Celui qui s'est in-

quiété de nous pour le temps, nous aura-t-il délaissés pour l'éternité?

Non, non. Aussi l'Évangile nous révèle-t-il ce que la science humaine ne pouvait découvrir; c'est que de toute éternité Dieu nous a préparé son Fils pour Sauveur, et que quiconque aujourd'hui sent le froid du péché, est assuré de trouver en Jésus un pardon, un amour, un ciel, une éternité; et tout cela donné, gratuitement donné, à quiconque se confie en Lui.



COMMENT MARCHE L'UNIVERS.

Quel spectacle, à la fois terrible et rassurant, que celui mis sous nos yeux dans cette gravure! Notre globe plongé dans les ténèbres et voguant dans les espaces; à sa surface, vers le pôle nord hérissé de glaces, un navire poussé à toutes voiles sur des écueils nombreux et inconnus; que de chances de mort! Que la nuit devienne plus froide ou plus sombre, que le vent souffle ou tombe, que les planches du navire, desséchées ou pourries sur un seul point, se disjoignent, qu'un seul de ces accidents survienne, et c'en est fait de ces milliers de vies humaines séparées de l'abyme par quelques feuilles de sapin!

Mais, en même temps, voyez cette main mystérieuse sortir des nues, entourée de lumière, saisir le fil attaché à la cité flottante et la diriger sans effort jusques au bout du monde, triomphante et paisible, et vous vous sentirez tout-à-coup et tout-à-fait rassurés, car cette main part du ciel, aboutit à notre globe et veille sur ce qu'il y a de plus précieux au sein de notre terre, des hommes au milieu de la scène la plus périlleuse, une coque flottante entre deux abymes, des vents en furie et des ondes mobiles entr'ouvertes ou soulevées! Si vous frémissez à la pensée d'exposer ainsi votre existence, vous vous rassurez en songeant qu'elle est sous la garde et la direction de Dieu.

Mais ce tableau n'est-il qu'une fiction? En même temps que ces dangers sont réels, cette main n'est-elle qu'imaginaire? Non, la main est plus réelle que

le danger lui-même, car c'est elle qui le crée ou qui l'écarte; seulement tout le monde ne sait pas la voir; or je voudrais vous la montrer.

Supposez un moment que cette peinture se réalise dans toutes les circonstances possibles de notre vie; que partout et toujours nous voyions une main divine sortant du sein des nuages inondés de lumière, venir se relier par un fil à nos navires, à nos convois, à nos armées, à notre propre personne; qu'en résulterait-il? une sécurité complète, si complète que probablement nous en deviendrions insoucians et paresseux. Toujours sûrs d'être bien conduits, nous ne ferions aucun effort pour bien nous diriger; nous laisserions à Dieu sa tâche et la nôtre; nous nous ferions porter, traîner, comme la brute privée de raison; j'allais presque dire comme un fardeau. Nous n'aurions plus de volonté, de liberté, par conséquent, plus de bonheur; ou nous serions heureux à la façon des animaux cédant aux instincts irrésistibles imposés par le Créateur, ou paisibles comme la pierre qui tombe par l'effet inévitable de la pesanteur. Ceci est clair et certain. Il vaut donc mieux pour vous que la main ne se montre pas; je dirai même, il vaut mieux que la direction ne se manifeste pas avec évidence, afin que nous conservions un peu de liberté; ce qui serait le mieux possible, ce serait d'unir notre petite liberté avec la conduite de la main divine. Il faudrait que nous puissions choisir; que notre marche volontaire fût une obéissance. Eh bien! c'est précisément ainsi que notre Dieu a tout disposé: il a tendu des cieux une main visible, non à l'œil du corps, mais à l'œil de l'esprit. Il a partagé ses secours entre la terre et les cieux, de sorte que nous fussions libres de les croire siens ou nôtres, selon que nous serions humbles ou orgueilleux, ingrats ou reconnaissants, passionnés ou soumis. Ainsi l'action de cette main divine à demi-dérobée nous permet d'être plus que la pierre, mieux que la brute: d'être une créature intelligente et morale.

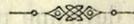
Retournons, pour premier exemple, à notre navire se dirigeant sans encombre au milieu des glaces et des tempêtes juste au point où il plaît au navigateur. Il y arrive; c'est bien. Dieu l'a-t-il conduit avec sa main du haut des cieux par ce fil attaché à sa poupe? Non; il a mieux fait: d'une part, il a placé dans le sein de la terre, vers le Nord, une force appelée magnétique, et dans le fer une propriété qui le dirige vers ce gigantesque aimant; de l'autre, il a mis en l'homme une intelligence pour saisir ce rapport, suspendre la boussole et conduire par elle le navire vers cet aimant placé au pôle. Ainsi en mettant l'intelligence en nous, l'aimant dans le globe, ce Dieu a donc tout préparé pour que l'homme pût naviguer à coup sûr vers tous les points de l'univers.

Second exemple: Dieu veut nous révéler sa puissance. Que fera-t-il? Encore ici il partagera ses secours: dans les cieux, il déploiera les magnificences des astres étincelants; sur la terre, il mettra notre intelligence altérée de connaissances. Le ciel étoilé, voilà l'aimant; notre intelligence active, voilà l'aiguille sollicitée. Nous sommes libres de la laisser prendre sa direction naturelle, comme nous sommes libres de la détourner par l'aimant trompeur de nos passions.

Troisième exemple: Dieu veut nous révéler son amour. Que fera-t-il encore? Toujours il partagera ses secours: dans sa Bible, il offrira ses trésors de miséricorde dans l'envoi de son Fils nous apportant une vie éternelle, et dans notre conscience éfrayée, il mettra le désir du pardon. Christ sur la croix proclamant le salut à toute âme repentante, voilà l'aimant; notre cœur se laissant émouvoir par ce don magnifique, voilà l'aiguille sollicitée. Nous sommes libres de la laisser prendre sa direction vers le Sauveur, libres de l'en détourner par l'attrait menteur d'un monde corrompu.

Ainsi nous sommes en toutes choses libres et sollicités: libres de faire le mal nous-mêmes; mais sollicités par Dieu pour faire le bien. Dieu nous traite en êtres raisonnables; sans se montrer il se fait deviner; il se place devant nous, mais nous pouvons détourner nos regards. Qui pourra lui dire: Seigneur, je ne t'ai pas vu? Personne; car il pourrait répondre: J'ai placé devant vous l'univers, et vous avez fermé les yeux. Je vous ai fait entendre ma Parole, et vous vous êtes bouché les oreilles; j'ai voulu vous instruire, vous aimer, vous sauver, mais vous ne l'avez pas voulu! Je vous ai traités en créatures intelligentes et raisonnables, et vous me reprochez de ne vous avoir pas conduits à la lière comme un enfant, ou sous le bâton comme un esclave!

Lecteurs, cette main divine est visible; c'est à vous de la chercher, elle brille puissante dans ces étoiles, elle se montre bienfaisante dans nos moissons, elle vous prodigue des dons dans l'Évangile. A vous maintenant de vouloir entendre et regarder!





LA FAUTE PARTAGÉE.

Un des conseils les plus habiles que Satan donne à ses amis, jeunes et vieux, c'est de partager leurs fautes pour les alléger : « Ayez un complice, leur dit-il, il vous approuvera, vous sentirez moins le remords, et vous pourrez recommencer. »

C'est ainsi que la chose se passa, il y a soixante siècles, à la première faute de nos parents : le Serpent offrit le fruit défendu à Eve, Eve l'offrit à son mari, et quand Dieu interpelle Adam et lui demande s'il n'a pas mangé du fruit de l'arbre du bien et du mal, celui-ci répond : « C'est la femme qui m'en a donné ; » alors Dieu se tourne vers la femme qui répond à son tour : « C'est le Serpent qui m'a séduit. » Ainsi Adam renvoie la faute à

Eve ; Eve la renvoie au Serpent ; le Serpent la renvoie à Dieu qu'il accuse de mensonge !

C'est encore ainsi qu'Hérode en vint à faire mourir Jean-Baptiste. Il ne se dit pas : je donne l'ordre de trancher la tête au prophète ; non, mais il se dit : C'est Hérodiade qui la demande ! et la tête roule à ses pieds dans la salle du festin.

C'est la même ruse diabolique qui a inventé la distinction entre les péchés véniels et les péchés mortels. Le démon tient aux cœurs partagés cet adroit discours : Mes bons amis, je ne vous conseille pas un grand péché, mais un petit ; il ne vous conduira pas en enfer, mais simplement au purgatoire. Et encore combien de ressource il vous restera pour vous décharger de cette légère punition ! Pour compenser cette faute vous donnerez quelque obole aux pauvres ; vous irez dimanche à l'église ; vous ferez vos Pâques. D'ailleurs, ce n'est pas si souvent

que cela vous arrive ! que de bonnes œuvres vous avez accomplies pour une simple irrégularité ! Et puis tout le monde n'en fait-il pas autant ? Bah ! allez chercher un compagnon et partagez la peine et le plaisir. » On goûte le conseil ; on le suit ; et au lieu d'une faute, c'est deux que l'on commet ; au lieu de partager le tort, on l'a doublé.

Cela me rappelle deux nonnes frappant une mule qui ne voulait pas avancer. Elles avaient remarqué que, dans une semblable occurrence, les cavaliers prononçaient de gros mots et que dès lors leurs montures cheminaient. Mais comment une nonne se serait-elle chargée d'une si grande faute que de prononcer un jurement ? C'était à ses yeux péché mortel. Et cependant il fallait bien faire avancer la bête ; comment s'y prendre ? Voici ce que nos deux Sœurs imaginèrent pour bénéficier de la faute sans se damner. Prononçons chacune, dirent-elles, la moitié du mot si coupable et si puissant. Ainsi nous diviserons le péché mortel en deux parties vénielles qui ne damneront aucune de nous ; la mule entendra le mot tout entier, avancera et tout ira bien.

— Dia, dia, dit une nonne.

— Ble, ble, ajouta l'autre.

Et la mule ne bougea pas. Mais intentionnellement, la faute n'en était pas moins commise. Oui, la faute entière était dans chacune de ces deux moitiés, car le mal est avant tout dans nos intentions. Or il n'y a pas de demi-intention, de quart d'intention, il n'y a que des intentions entières. Je dirai plus : ces intentions ne peuvent pas être en partie bonnes, en partie mauvaises ; elles sont bonnes ou mauvaises. Enfin, c'est ici l'essentiel, ces intentions suffisent pour nous condamner ou nous justifier, quand l'impuissance et non la volonté nous empêche d'accomplir les faits qui devaient les suivre. Mais pour me faire mieux comprendre, j'en viens à une histoire plus intéressante pour mes jeunes lecteurs qui peut-être sont déjà tentés de laisser tomber cette feuille, commençant un sermon.

Trois Grecs, congédiés après leur service militaire, en Syrie, se demandèrent mutuellement de quelle manière ils pourraient continuer à vivre sans travailler. Un des trois était capitaine, les deux autres soldats, et toute leur fortune se composait d'un seul fusil dérobé à leur régiment. Que faire d'un fusil ? évidemment chasser gros et petit gibier dans les montagnes ou les forêts. Comme les trois chasseurs n'ont qu'une seule arme, le plus habile tirera ; les autres iront battre les taillis pour faire partir daims et gazelles, panthères et lions. Mais un tel métier n'était guère productif ; les peaux de bêtes fauves ne se vendent pas au poids de l'or.

— Oh ! dit l'officier, si comme nos ancêtres les Argonautes nous pouvions avec notre arme aller

à la conquête, non d'une peau de tigre, mais d'une toison d'or !

— Qui nous en empêche ? dit un des deux soldats. N'y a-t-il pas près du bois une grand'route, et sur la grand'route du gibier ?

Moment de silence.

— Ce n'est pas mon affaire de porter le fusil, dit le premier, je ne sais que commander.

Cette parole diabolique fut comprise et tacitement acceptée.

— Quant à moi, dit le troisième, au contraire, je ne sais qu'obéir. Si mon chef commande mal, tant pis pour lui.

Tout cela n'était pas très-clair en apparence, mais tout cela fut parfaitement saisi par les trois chasseurs ; il ne leur manquait plus que l'occasion. L'occasion ne se fit pas attendre. Un voyageur égaré s'avance vers eux et leur demande son chemin.

— Tu nous a entendus, dit l'officier.

— Non, répondit le passant.

— Tu nous a épiés, dit un soldat.

— Encore moins, ajouta le voyageur effrayé.

— Encore moins ? reprit le troisième complice.

Tu nous as donc en partie entendus ? Pour nous entendre, tu as dû nous écouter ? Pour nous écouter, tu avais un dessein ? et quel peut être ce dessein, sinon de nous trahir... ?

— Silence, dit le premier soldat. Cela ne te regarde pas, ni moi non plus. C'est au capitaine qu'il appartient de commander.

— Je ne commande pas à des esclaves, mais à des hommes libres et intelligents, dit le chef ; ici je donne donc plutôt une opinion qu'un ordre : cet homme est coupable.

Le porteur du fusil relève son arme. Le voyageur comprit le danger et prit la fuite. Dans sa course, il rencontre un édifice ruiné dont il ne restait que les souterrains. Il se dit que l'obscurité de ces caveaux le cachera mieux que l'épaisseur de la forêt. Il y pénètre, sans savoir où sa course ira finir. Hélas ! il se jetait dans la gueule du loup. C'était là précisément la retraite nocturne des trois aventuriers. Ils y suivent le fuyard. Le soldat sans arme pénètre le premier dans ces lieux de lui si bien connus. Il y cherche, trouve et allume une lanterne qui les conduisait chaque soir, et, précédé de cette lumière, suivi de ses deux compagnons, il se met à la poursuite du voyageur.

Les recherches ne furent ni longues ni difficiles : le voyageur fut découvert à quelques pas de là. Il était couché sur le sol, se relevant à demi pour écouter si personne n'approchait. Enfin les trois complices arrivèrent. Pour la première fois, ils étaient en présence d'un crime à commettre ; aucun à lui seul n'aurait voulu s'en rendre coupable, mais réunis, ils allaient peut-être céder à la tentation.

— Voilà l'espion, dit le capitaine.

Le soldat souleva son arme.

Le troisième leva sa lanterne. Tous restèrent dans l'immobilité. Personne n'osait aller plus loin.

— Il est coupable, dit le chef.

Le soldat mit en joue.

Son camarade dirigea sa lumière. Rien de plus.

— Attention, dit l'officier, espérant s'épargner la triste nécessité d'un ordre précis.

Le soldat, obéissant, visa juste sans tirer ; l'éclairer restait comme une statue.

Le moment était horrible ; pas un des trois ne voulait faire le premier mouvement, ni prononcer le premier mot. Le chef aurait voulu qu'un autre parlât pour lui ; l'homme armé désirait que le fusil partît ; le soldat, porteur de la lumière, se contentait de s'annuler en ne bougeant pas.

Il n'y avait plus qu'un seul pas à faire, qu'une syllabe à prononcer, qu'un doigt à mouvoir, qu'un instant à attendre.

Ici, un raisonnement traversa l'esprit du capitaine ; il se dit, avec une rapidité que la parole ne peut suivre : Ce n'est pas moi qui suis coupable d'espionnage ; ce n'est pas moi qui tiens l'arme ; ce n'est pas moi qui éclaire la victime. Quant à ce qui me regarde, tout est déjà presque accompli : nous avons arrêté cet homme, c'est un fait que je ne puis empêcher d'avoir eu lieu. J'ai prononcé son jugement, je ne puis faire que mon opinion ne soit pas déjà portée. Il ne reste qu'un mot à dire. Ce mot n'ajoute rien et n'est pas plus coupable que mon désir ; c'en est fait ! Et à l'instant, saisissant au passage la résolution qui se présente à son esprit, l'officier s'écrie :

— Feu !

Le coup part.

Et la lumière toujours ferme éclaire un cadavre.

Qui fut le coupable ? Est-ce le commandant ? Est-ce l'exécuteur ? Est-ce le témoin ?

Lecteurs, prononcez, et si vous l'osez, partagez le crime en trois. Moi je vous dis qu'il y a là trois crimes, trois assassins, et qu'il doit y avoir, même selon la justice humaine, trois condamnations. Dieu sera-t-il moins juste et moins saint ?

Eh bien ! ce qui est vrai d'un meurtre, l'est aussi d'un larcin, d'une calomnie, d'une impureté. De telles fautes commises à deux, à trois, ne se partagent pas, elles se multiplient, et la participation de chacun est un tort entier devant Dieu.

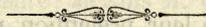
Mais une pensée plus douce s'élève du lieu même où s'est passé la scène que je viens de décrire. Nous sommes en Syrie, à Césarée, sur les ruines d'un palais. Ici jadis des coupables étaient réunis, non dans le caveau, mais sur un trône ; et un autre voyageur, devenu leur victime, déjà chargé de

chaînes et voué à la hache, avant de mourir, disait à ses geôliers, juges et bourreaux : Comme vous jadis j'ai fait des prisonniers ; quand on les mettait à mort, j'y donnais mon assentiment. J'allais même dans leurs assemblées pour les punir et les contraindre à blasphémer. Transporté de fureur, je les persécutais jusque dans les villes étrangères. Mais aujourd'hui, éclairé et repentant, moi, jadis le plus grand des pécheurs, je vous suis envoyé pour vous appeler des ténèbres vers la lumière ; du pouvoir de Satan à la grâce de Dieu, afin qu'ainsi vous receviez le pardon de vos crimes par la confiance entière que vous mettez en mon Sauveur Jésus-Christ.

C'est ainsi que parlait l'apôtre Paul dans sa salle d'audience, élevée jadis au-dessus de ce souterrain ; et à l'ouïe de ces paroles, un roi coupable s'écria :

— « Tu me persuades presque d'être chrétien. »
— « Ah ! plutôt à Dieu, répondit la future victime de Néron, plutôt à Dieu que non-seulement toi, Agrippa, mais aussi vous tous, qui m'entourez, vous devinssiez tels que je suis, à la réserve de ces liens ! »

Voilà ce que Paul désirait pour les coupables réunis dans le palais de Césarée ; voilà ce qu'il eût répété dix-huit siècles plus tard aux trois soldats grecs quelques pieds plus bas, dans ce cachot que lui-même avait habité ; et voilà ce qu'il dit encore aujourd'hui à quiconque sent sa conscience émue au souvenir de tant de fautes que jusqu'à ce jour il avait crues moins graves : Recevez la rémission de vos péchés par la foi en mon Sauveur Jésus-Christ !



NOBLESSE ET ROTURE.

SCÈNE I.

(La scène se passe à Paris, dans une mansarde commune à trois étudiants).

EUGÈNE, étudiant en droit, un papier à la main.
— Messieurs, écoutez.

GUSTAVE. — Qu'est-ce ?

EUGÈNE. — Une lettre de faire part que nous adresse le baron du premier étage à l'occasion de la mort de son père.

ÉDOUARD. — Voyons.

EUGÈNE, lit. — M. le baron de La Castagnade, madame la comtesse de la Turlipunière, M. le vicomte de Mastagnac, M^{lles} de Pressieur, MM. de Montabor, le prince et la princesse de Fleurac.

GUSTAVE. — Sera-ce bientôt fini ?

EUGÈNE. — Oh ! il n'y a plus que deux pages de barons, de comtes, de princes et de princesses. Les

simples DE y foisonnent; cela ne compte pas; et tout cet étalage d'orgueil à l'occasion de la mort humiliante d'un homme qui vient de se suicider! En vérité, ces *aristo* font flèche de tout bois: lettre de faire part, cartes de visite, en-tête de lettre, cire à cacheter, armoiries de voiture, livrée de domestiques, tout leur est bon pour afficher leur morgue insolente! Toujours M. De... M^{me} De... Je m'attends à ce qu'un jour ils appellent leur chat M. de Minet, et leur chien M. de Saint-Azor!

ÉDOUARD. — Moi je crois notre famille non moins ancienne que la leur, et je leur prouverai qu'aussi bien qu'eux nous descendons d'Adam et d'Eve en passant par Noé.

GUSTAVE. — Et moi je leur dirai qu'il n'y a pas plus de mérite à descendre d'un baron que d'un charbonnier, que les qualités sont personnelles, et qu'un descendant de prince est roturier quand il n'a ni talents ni courage; tandis que nous, conquérant notre position dans la science, la magistrature et les lettres, par notre génie et nos études, nous serons un jour plus nobles qu'eux tous!

ÉDOUARD. — Eh quoi! messieurs, vous ne sentez pas la logique de ce raisonnement: Mon bisaïeul a remporté une victoire; donc, gloire à moi! Ma grand'mère a épousé un prince de la main gauche; donc gloire à moi! Tous mes aïeux se sont distingués dans le moyen âge; donc, gloire à moi! Il résulte de l'anoblissement d'un de mes ancêtres, qu'un monosyllabe s'est placé devant notre nom de famille, et qu'au lieu de m'appeler Crac on doit me nommer de Crac; donc, gloire à moi! Quoi! vous ne trouvez pas cela logique et glorieux pour moi?

EUGÈNE. — Si leur prétention n'allait que jusqu'à faire précéder leur nom d'une particule, à la bonne heure. S'ils voulaient même l'allonger du titre de vicomte ou de baronne, passe encore. Si cela les amuse, pourquoi ne le leur permettrait-on pas comme on permet aux enfants de jouer au soldat? Mais ce que je trouve insupportable, c'est le dédain que ces *ci-devant* se permettent d'afficher pour quiconque n'a pas eu le bonheur, le hasard de naître coiffé d'un titre. Voyez comme ils s'isolent dans la société, dans une ville, même dans un hameau. Voyez avec quelle hauteur ils répondent aux gens du peuple! Tous leurs efforts pour s'élever ne sont-ils pas autant d'humiliations pour nous? peuvent-ils se grandir sans nous abaisser?

GUSTAVE. — Le plus curieux, c'est qu'ils se font de leurs titres des moyens d'avancement. Qu'une place soit vacante aux ministères, qu'une riche héritière soit à marier, aussitôt ces Messieurs se présentent avec un aplomb qui semble dire: Ma noblesse me tient lieu de talent et de fortune, et vous devez vous estimer bienheureux que je consente à

signer vos paperasses de mon titre de vicomte ou à donner mon *de* à votre fille roturière.

EUGÈNE. — Ce qu'il y a de pis, c'est que le public est assez sot pour souscrire à ces prétentions.

ÉDOUARD. — C'est vrai; c'est nous, gens du peuple, qui donnons toute leur force aux préjugés de la noblesse. Si nous savions n'en pas tenir compte, les dédaigner au besoin et même les tourner en ridicule quand ils se produisent, ces insolents rabattraient un peu de leurs prétentions!

EUGÈNE. — Oh! j'espère bien qu'un jour viendra où le bon sens fera justice de toutes ces fadaïses; où le mérite personnel donnera seul des droits à la fortune et à la considération. Si jamais je suis président de la Cour de cassation, j'espère ne le devoir qu'à mes études, solides et profondes.

GUSTAVE. — Pour moi, je ne vise qu'au professorat de l'École de médecine; mais j'estime rendre à la société des services plus réels que ceux qui nous embarrassent de leurs titres nobiliaires et qui faussent par leurs noms seuls l'éducation publique.

ÉDOUARD. — Messieurs, j'irai plus vite que vous, et ce soir même dans le feuilleton de *Figaro*, j'espère me venger de l'insolence de toutes les noblesses passées, présentes et futures.

EUGÈNE. — A l'œuvre, messieurs.

GUSTAVE. — A l'œuvre.

ÉDOUARD. — Au revoir.

SCÈNE II.

(La scène se passe en province, dans le salon d'un vice-consul.)

MADAME. — Cher ami, que lisez-vous là?

LE VICE-CONSUL. — La plus sotte des lettres: mon ex-cordonnier de Paris qui s'avise de me faire part du mariage de sa fille.

MADAME. — En vérité, tout le monde aujourd'hui s'en mêle. Les savetiers envoient des lettres de faire part; les épiciers ont des cartes de visite; les portières mettent leurs initiales en relief à la tête de leurs lettres; heureux encore sommes-nous qu'elles ne les surmontent pas d'une couronne ducale! Où allons-nous? tous les rangs se confondent.

LE VICE-CONSUL. — A propos de rang, avez-vous envoyé une lettre d'invitation à M. le baron du Rang pour ce soir?

MADAME. — Oui, de même qu'à M. de Belleville et à toutes les personnes marquantes que votre secrétaire m'a désignées dans la localité. Je ne suis pas descendue trop bas, car s'il est bon de ne blesser personne en arrivant ici, il ne faut pas non plus se commettre avec tout le monde.

LE VICE-CONSUL. — C'est juste, d'autant plus que je trouve les gens de ce pays assez peu civilisés. Par exemple, croiriez-vous que le notaire de la

commune voisine, venu ce matin dans mon cabinet pour affaires, s'obstinait à m'appeler toujours M. le vice-consul?

MADAME. — L'insolent!

LE VICE-CONSUL. — Pour le mettre au pas, je lui ai raconté une histoire où mon interlocuteur me nommait consul tout court. Eh bien! ce manant n'en a pas moins continué; il semblait prendre plaisir à répéter la première syllabe : M. le vice, vice, vice, vice-consul; alors je me suis moqué de lui et je l'ai nommé M. le no, no, notaire. Il a rougi jusqu'au blanc des yeux et m'a dit mo, mo, mosieur, vous devriez avoir compassion de mon infirmité. C'est vrai, lui ai-je dit; mais alors pour éviter le bégaiement, au lieu de dire M. le vice, vice, vice-consul, dites comme tout le monde M. le consul tout court.

MADAME. — Et qu'a-t-il répondu?

LE VICE-CONSUL. — Rien; il m'a salué et s'est retiré. Il n'y reviendra pas, car j'ai fait dire dans les bureaux que pour lui désormais je n'étais pas visible.

MADAME. — Bien. Mais j'entends frapper à la porte cochère. Ce sont nos invités. Rangez ces papiers, cachez cette lettre de cordonnier.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. — M. le baron du Rang.

(Le baron s'incline profondément devant madame, salue le vice-consul, et prend place.)

LE BARON, *au vice-consul*. — Permettez-moi, M. le consul, de vous féliciter devant nous de l'heureuse nomination qui place dans notre ville une personne aussi distinguée...

LE VICE-CONSUL. — Monsieur, l'honneur est pour moi-même, et si j'en juge par ce que j'en connais déjà, votre ville, qui devient la mienne, renferme des gens de la société?

LE BARON. — Oui et non. Oui, nous sommes ici quelques personnes qui sommes nées; mais la grande masse est de la pire des rotures!

LE VICE-CONSUL. — Il faut tenir ces gens-là à distance, car ils sont toujours prêts à empiéter. Si on les laissait faire et dire, il n'y aurait bientôt plus de distinction de rang.

LE BARON, *riant*. — Heureusement pour moi, j'ai un moyen bien simple de leur rappeler mon rang : Je leur dit tout court, je suis M. le baron du Rang.

LE VICE-CONSUL. — Le calembourg est joli; il prouve que la finesse d'esprit s'allie toujours à la noblesse du sang.

LE BARON. — Oh! pour de l'esprit, je ne me pique pas d'être un bas-bleu. Je ne suis ni notaire, ni avocat; ni poète, ni journaliste; mais quand je signe une lettre, dépose une carte de visite, me présente dans un salon, j'éprouve une noble satis-

faction à faire entendre ce nom : *M. le baron du Rang!*

M. LE VICE-CONSUL. — Je comprends très-bien ce plaisir-là. Votre famille est sans doute originaire de ces contrées?

LE BARON. — Oui et non. C'est selon... cela dépend. Par ma mère, je remonte au XII^e siècle; par mon père...

UN DOMESTIQUE, *annonçant* : — M. de Belleville.

LE VICE-CONSUL (*à part, au baron*). — Connaissez-vous M. de Belleville?

LE BARON. — Oui et non. J'en ai entendu parler.

M. DE BELLEVILLE (*après avoir salué silencieusement*). — Je vous demande pardon d'arriver si tard. Mais j'avais pour ce soir trois invitations : une chez madame la comtesse Mélange, une chez le duc Doliban, et la vôtre, si honorable pour moi, M. le consul. J'ai donc dû me débarrasser des deux premières, en y passant quelques minutes, pour réserver ma soirée à votre aimable société. De là mon retard.

MADAME. — Vous êtes tout excusé.

M. DE BELLEVILLE. — Ce n'est pas tout. Quand j'ai voulu venir ici, la pluie tombait par torrents, et pas de voiture! J'ai laissé mon équipage à Paris. J'espérais trouver dans cette ville au moins quelques cabriolets de louage; mais non, rien! Croiriez-vous que j'en ai été réduit à charger un passant d'aller donner l'ordre à mon fermier de venir me prendre dans sa carriole, et que ce passant m'a répondu : « Allez vous promener. »

MADAME. — L'insolent! Et que lui avez-vous dit?

M. DE BELLEVILLE. — J'ai répondu : Savez-vous à qui vous avez affaire? Je suis M. de Belleville! et le manant est parti par un grand éclat de rire! Enfin j'en ai été réduit à emprunter le parapluie d'une femme du peuple qui passait; elle m'a suivie jusqu'à la porte, où je le lui ai rendu. Voilà ce qui vous explique comment j'ai dû me présenter dans ce salon les bottes crottées...

MADAME. — Oh! ce n'est rien.

M. DE BELLEVILLE. — En tous cas, vous voyez que ce n'est pas ma faute, mais celle de cette pluie qui tombe sans égard pour personne; celle de ce roturier qui me répond avec arrogance; celle enfin de ce parapluie trop étroit qui ne m'a pas couvert comme il le devait.

LE BARON. — Oh! ne me parlez pas de ces petites gens; ils sont insupportables!

LE VICE-CONSUL. — Haïssables!

DE BELLEVILLE. — Je suis heureux de me trouver enfin en bonne compagnie.

LE DOMESTIQUE, *entrant*. — Voici le courrier de M. le consul.

LE VICE-CONSUL. — Ah! voyons les journaux. Donnez-moi celui du chef-lieu. (*Il parcourt rapi-*

dement les deux premières pages, s'arrête à la troisième et s'écrie) : Oh ! Messieurs, l'étrange histoire ! écoutez : Un négociant français, parti pour l'Amérique il y a cinquante ans, laisse une fortune de plusieurs millions à partager entre ses héritiers, qui sont priés de se faire connaître. Cet honorable citoyen des Etats-Unis se nomme Jean Durand ; il est né dans le département du Morbihan, arrondissement de Castagnac, commune de Belleville. S'adresser à M. Franceur, notaire au chef-lieu du même arrondissement ?

MADAME. — Quoi ! c'est ce même notaire dont vous avez reçu la visite ce matin.

LE VICE-CONSUL. — Oui, mon amie.

MADAME. — Est-ce là le sujet dont il venait vous entretenir ?

LE VICE-CONSUL. — Je ne sais, car il n'a pas pris la peine de s'expliquer ; il est parti subitement, comme je vous l'ai raconté.

MADAME. — Il faut le revoir.

LE VICE-CONSUL. — Sans doute ; cela peut intéresser quelqu'un dans vos attributions.

LE BARON. — Vous dites, M. le consul, que cet homme s'appelait Jean Durand ?

LE VICE-CONSUL. — Oui, monsieur.

M. LE BARON. — Et qu'il est de la commune voisine ?

LE VICE-CONSUL. — Oui, monsieur.

M. DE BELLEVILLE. — Permettez-moi de jeter un coup-d'œil sur le journal.

LE VICE-CONSUL, après avoir ouvert une seule dépêche. — Messieurs, je vous demande mille pardons, mais des affaires pressantes m'obligent à vous quitter. Le devoir avant tout.

(Il sort.)

M. LE BARON (à part à M. de Belleville) : — Restons-nous ou partons-nous ?

M. DE BELLEVILLE (de même). — Partons.

LE BARON (à part à la femme du vice-consul) — Madame, nous ne voudrions pas être importuns ; des affaires réclament M. le consul, et probablement vous-même...

MADAME. — En effet... Toutefois, veuillez vous remettre.

M. DE BELLEVILLE. — Du tout, du tout, nous serions désolés de vous déranger. Nous aurons l'honneur de vous revoir au premier jour.

(Ils sortent.)

MADAME, seule. — Bon, les voilà partis. Relisons ce journal. (Elle lit). C'est bien cela, M. Jean Durand, un petit cousin de mon mari. Mais qui sait si nous serons les seuls parents ? qui sait s'il n'en est pas de plus rapprochés que nous ? Allons nous consulter.

SCÈNE III.

(Chez le notaire Franceur.)

LE VICE-CONSUL, entrant. — Monsieur le notaire, je dirai presque mon honorable collègue ; car je dois vous dire que moi, comme vous, j'ai jadis étudié le droit. Qui sait si nous n'étions pas en même temps à Paris ?

LE NOTAIRE. — C'est, c'est possible ; mais quelle affaire vous amène dans mon étude ?

LE VICE-CONSUL. — On me nomme...

LE NOTAIRE. — Je le sais, on vous nomme con, con, consul tout court.

LE VICE-CONSUL. — Ce n'est pas ce dont il s'agit. On me nomme Durand.

LE NOTAIRE. — Ah !

LE VICE-CONSUL. — Oui, Eugène Durand. Je suis né dans la commune voisine, et j'avais jadis un cousin, excellent homme, nommé Jean Durand.

LE NOTAIRE. — Vraiment ?

LE VICE-CONSUL. — Oui, comme le constatent les actes de naissance que voici et que j'ai fait extraire des registres de l'état-civil.

LE NOTAIRE. — Mais, Monsieur, vous m'avez raconté ce matin certaine anecdote d'après laquelle de père en fils votre famille aurait toujours été dans la magistrature, tandis que la famille de Jean Durand, qui m'est bien connue, était tout entière composée de simples paysans, si j'en excepte trois petits cousins, mauvais sujets d'étudiants, partis depuis longtemps. Seriez-vous un des trois ?

LE VICE-CONSUL. — Précisément.

LE NOTAIRE. — Quoi ! vous seriez cette mauvaise tête d'Eugène, jadis surnommé le Rouge ?

LE VICE-CONSUL. — C'est moi-même.

LE NOTAIRE. — C'est vous qui fûtes mis en prison pour votre radicalisme ? et qui vouliez décréter l'abolition de tous les titres de noblesse, c'est vous qui avez défendu le nom de *citoyen* à la chambre des représentants, contre le titre de *monsieur* que l'on voulait reprendre ?

LE VICE-CONSUL. — C'est moi-même.

LE NOTAIRE. — Et vous m'avez dit que vous étiez Parisien ?

LE VICE-CONSUL. — Je voulais dire que j'avais longtemps habité Paris.

LE NOTAIRE. — Vous prétendiez être un ancien juge ?

LE VICE-CONSUL. — C'est tout simplement parce que j'ai étudié le droit.

LE NOTAIRE. — Mais enfin comment se fait-il que dans votre nomination vous soyez appelé Durandi et non pas Durand ?

LE VICE-CONSUL. — C'est qu'il y avait à Paris tant de Durand, que pour éviter la confusion j'ai

ajouté un simple iota à la fin de mon nom. Vous savez, monsieur le notaire, vous savez ce que c'est qu'un iota? car, comme moi vous avez jadis étudié le grec? Enfin voici qui tranche la question : Dans mon acte de naissance je porte purement, honnêtement le nom de Eugène Durand, et je suis cousin au second degré de Jean Durand, mort en Amérique, et laissant quelques millions à ses héritiers dont je suis le premier, sinon le seul.

LE NOTAIRE. — Mort en Amérique, dites-vous? C'est ce qui vous trompe; Jean Durand est bien portant; seulement, prévoyant sa mort, il m'écrivit pour s'informer s'il lui reste des parents au pays.

LE VICE-CONSUL. — Très-bien, très-bien; vous pouvez donc lui répondre que je lui fais mes amitiés et que je suis très-vivant.

LE NOTAIRE. — Vous pouvez compter que je lui rendrai compte de notre entretien et que je lui dirai que vous n'êtes ni ancien juge, ni Parisien, ni M. Durandi; mais M. Eugène Durand tout court, comme ce matin vous disiez : on m'appelle consul tout court.

LE VICE-CONSUL. — C'est cela. Mais permettez-moi encore une question. Suis-je le seul jusqu'à présent qui me sois déclaré parent de Jean Durand?

LE NOTAIRE. — Vous êtes le second, car j'ai lu une lettre de M. de Belleville.

LE VICE-CONSUL. — Comment? Quel rapport entre M. de Belleville et Jean Durand?

LE NOTAIRE. — Lisez sa lettre vous-même.

LE VICE-CONSUL, (*lisant*). — « Monsieur le notaire, après avoir lu l'article que vous avez fait insérer dans la feuille du département, je dois vous donner les explications suivantes. Jadis littérateur journaliste, j'ai cru devoir publier mes œuvres sous un pseudonyme qui m'épargnât, dans le monde, la fatigue de recevoir chaque jour de nouveaux compliments. Je signalais d'abord Edouard Durand de Belleville, désignant ainsi à la fois ma personne et mon lieu de naissance. Mais bientôt, pour abrégé, j'écrivis Durand de Belleville. Plus tard, surchargé de travail, pour gagner du temps, je mis de Belleville seulement, rapportant ainsi à ma patrie l'honneur de mes travaux; et comme mon nom littéraire fut bientôt plus répandu que l'autre, je dus me laisser désigner personnellement par l'appellation sous laquelle le public me connaissait. Voilà comment mon nom Edouard Durand s'est transformé, sans intention, en celui de Belleville.

» Mais aujourd'hui je dois rentrer dans l'exacte vérité. L'héritage de mon cousin m'en fait un devoir. Jamais je ne renierai ma famille, et je viens m'inscrire au nombre des héritiers de Jean Durand. Au reste, consultez les registres de la

» mairie, en remontant de trente-six ans, et vous y trouverez mon nom signé comme celui de votre très-humble serviteur,

» Edouard DURAND. »

LE VICE-CONSUL. — C'est étrange!

LE NOTAIRE. — C'est co, co, comme vous.

LE VICE-CONSUL. — Mais enfin, d'après l'avis du journal, mon cousin laisse plusieurs millions?

LE NOTAIRE. — Oh! les millions ne manquent pas.

LE VICE-CONSUL. — Ni les héritiers non plus, je vois, car nous voilà déjà deux!

LE NOTAIRE. — Je ne serais pas surpris qu'il en vint un troisième, car il y avait trois cousins étudiant ensemble à Paris.

LE VICE-CONSUL. — Mais sans doute Gustave est mort?

LE NOTAIRE. — Vous pensez?

LE VICE-CONSUL. — C'est probable, pour ne pas dire certain.

LE CLERC, *annonçant*. — M. Gustave Durand demande à parler à Monsieur.

LE NOTAIRE. — Vous voyez, monsieur? Restez là; je vais le recevoir en votre présence.

LE BARON (*entrant*). — A la compagnie.

LE VICE-CONSUL. — Quoi! c'est vous, monsieur le baron? Mais on vient de nous annoncer Gustave Durand.

LE BARON. — C'est moi.

LE NOTAIRE. — Comment?

LE BARON. — Voici l'histoire. D'abord tout le monde sait qu'on me nomme Le Baron Du Rang, personne ne me contestera cela.

LE NOTAIRE. — Ensuite.

LE BARON. — Eh bien! ne voyez-vous pas que *Du Rang* et *Durand* cela se ressemble beaucoup? Il n'y a de différence que dans la dimension de l'erre. J'avais dans mon nom un petit *r*; je me suis donné un grand *R*, et voilà tout. (*Il rit.*) Ah! ah! voyez-vous le calembourg : je me suis donné de grands *R* en m'appelant Du Rang, au lieu de Durand.

LE NOTAIRE. — Mais la dernière lettre n'est pas la même?

LE BARON. — Pardonnez-moi; c'est un dé tourné en gé. Je me suis dit : puisque je grandis une lettre, je puis bien en retourner une autre, et par plaisanterie j'ai changé le nom un peu vulgaire de Durand en celui de Du Rang! Comment trouvez-vous ça?

LE VICE-CONSUL. — C'est digne d'un faiseur de calembourgs!

LE NOTAIRE. — Que voulez-vous, monsieur le vice, vice, vice-consul, chacun fait comme il peut! Mais vous, monsieur Gustave Durand, comment se fait-il que vous soyez baron? car je ne connais pas de baronnie Durand.

LE BARON. — Ni moi non plus. Mais voici l'ex-

plication : quand j'ai vu que je m'appelais Du Rang, je me suis dit : « Noblesse oblige ; » il faut donc qu'à mon nom, précédé d'une particule, corresponde un titre en harmonie. Alors j'ai reçu de Paris une circulaire imprimée, offrant à tout le monde de faire des recherches héraldiques pour savoir quels étaient les titres que telle famille pouvait avoir perdus dans la nuit des temps. J'ai donc répondu par l'envoi d'un billet de cinq cents francs, et bientôt le comité nobiliaire m'a fait passer un diplôme scellé, paraphé, timbré, sur parchemin, qui constate, en cire rouge, qu'au v^e siècle, lors de l'invasion des Barbares, il y avait, en Bretagne, une famille du rang de Baron. Or une famille du rang de Baron ou une famille de Baron du rang, évidemment c'est la même chose. Donc ces Barons étaient mes ancêtres, et ce qui le constate, c'est que le comité des recherches m'a fait passer les titres que voici ; je vous les apporte pour que vous puissiez bien constater que je n'ai été reconnu noble que depuis quelques années.

LE NOTAIRE. — Mais où donc voulez-vous en venir ? Que vous l'ayez reconnu tôt ou tard, vous n'en êtes pas moins noble ; personne ne songe à vous le contester.

LE BARON. — C'est ce qui vous trompe ; moi-même je le conteste ! je ne suis ni noble, ni baron. Je suis Eugène Durand tout bêtement, et par conséquent héritier de Jean Durand, mon cousin d'Amérique, le brave homme !

LE NOTAIRE. — Ainsi vous voilà trois ?

LE BARON. — Comment, trois ?

LE NOTAIRE. — Oui, trois : 1^o M. le vice-consul Durandi ou Durand ; 2^o M. de Belleville, ou plus complètement Edouard Durand de Belleville, commune de cet arrondissement, et 3^o le faux baron Du Rang.

LE BARON. — Ainsi nous sommes trois pour partager ?

LE NOTAIRE. — Partager quoi ?

LE BARON. — Les millions donc !

LE NOTAIRE. — Oui, sans doute, quand le cousin sera mort.

LE BARON. — Quoi ! il vit encore ?

LE NOTAIRE. — Certainement ; et j'attends même chaque jour de ses nouvelles. Tenez ! voilà le facteur qui passe, peut-être m'apporte-t-il une lettre, car c'est aujourd'hui jour de courrier.

LE CLERC, *entrant*. — Une lettre de New-York.

(*Il sort.*)

LE NOTAIRE. — Voyons. (*Il lit tout bas pour lui seul.*) Pendant la lecture de la lettre, le clerc rentre et annonce : M. de Belleville.

LE NOTAIRE. — Faites entrer.

M. DE BELLEVILLE. — Monsieur, je venais chercher une réponse à ma lettre.

LE NOTAIRE. — Vous tombez fort à propos, messieurs, écoutez tous trois ; c'est votre cousin Jean Durand qui m'écrit :

« Mon cher notaire,

» J'apprends par une voie différente de la vôtre qu'il me reste trois petits cousins, Eugène, Gustave et Edouard Durand. »

LE VICE-CONSUL. — Ah !

LE BARON. — Bien !

BELLEVILLE. — Après ?

LE NOTAIRE. — Messieurs, veuillez écouter jusqu'au bout. Je continue.

« Mais ces trois cousins ont pris chacun un nouveau nom : Eugène se nomme Durandi ; Edouard se fait appeler de Belleville ; Gustave se dit baron. Il est évident que pour en venir à changer de nom, mes parents ont dû avoir honte de notre famille. J'aurai donc honte d'eux-mêmes, en réservant ma fortune, non plus pour ces indignes collatéraux, mais pour des œuvres de bienfaisance. Je viens de faire don de tous mes biens, après ma mort, à différentes sociétés pour l'affranchissement des esclaves, les secours aux émigrants, la fondation des écoles, et surtout la propagation du précieux Évangile, où l'on apprend à reconnaître que parmi ses adeptes *il n'y a pas beaucoup de grands, de nobles, de puissants* ; et à professer qu'il *n'existe plus ni Grec, ni Juif ; ni Barbares, ni Scythes ; ni esclave, ni libre ; mais que Christ est tout en tous.* »

LE VICE-CONSUL. — Monsieur le notaire, la loi française ne permet pas de dépouiller des héritiers légitimes en faveur des étrangers.

LE NOTAIRE. — C'est vrai ; mais votre cousin n'est pas en France ; depuis cinquante ans, il est citoyen des États-Unis.

LE BARON. il n'y a donc rien à espérer ?

LE NOTAIRE. — C'est évident.

BELLEVILLE. — C'est bien ! Monsieur, rendez-moi ma lettre, et rappelez-vous que vous n'avez pas le droit de divulguer les secrets de vos clients. Silence sur tout ce qui s'est passé. Je prétends garder mon nom de...

LE NOTAIRE. — Votre nom de Durand ?

BELLEVILLE. — Du tout, Monsieur ! Mais mon nom honorablement acquis, mon nom de Belleville.

LE VICE-CONSUL. — Et moi celui de ma nomination.

LE BARON. — Eh bien ! de même, je garde mon Rang !

LE NOTAIRE. — Vous pouvez d'autant mieux garder vos titres que vous les avez bien gagnés.

LE BARON. — Comment ?

LE NOTAIRE. — Par le ri, ri, ri, ridicule !



DON JUAN.

Qui n'a pas entendu parler de Don Juan, ce fameux libertin, personnage de théâtre, héros de roman, sujet de ballade en Espagne, en France, en Angleterre, devenu dans le monde entier le type du mauvais sujet? C'est de lui que je veux raconter une anecdote inédite, non moins instructive qu'intéressante.

Don Juan, après une longue vie de débauche, abreuvé de plaisirs et de dégoût, chargé de vices et de remords, fut un soir entraîné par son désir de ne pas perdre de vue une personne qu'il tenta d'accoster dans les rues de Madrid, à franchir le seuil d'une église, et il vint s'appuyer contre une colonne, en face d'un moine assis dans une chaire. La jeune femme voyant son persécuteur embarrassé dans la foule de l'auditoire, pensa qu'elle ferait bien de se retirer de suite pour n'être pas suivie de nouveau. Don Juan la vit se lever, prendre la porte et sortir avant que lui-même eût le temps de se dégager; dans sa précipitation, il renversa les chaises, bouscula les dévotes, fit un faux pas, se meurtrit le genou, et se sentant dans l'impuissance

d'atteindre sa proie, il se résigna à se constituer auditeur attentif pour se reposer.

Une fois sa première douleur passée, Don Juan ressentit un excellent effet de la voix du prédicateur agissant sur lui comme potion calmante, et il s'endormit. Quand le moine parlait plus haut, le patient se réveillait, entendait quelques phrases jusqu'au retour périodique d'intonations monotones, qui l'aidaient à rentrer dans un sommeil réparateur.

Le sermon roulait sur l'*Enfant prodigue*. Le prédicateur peignait la vie dissipée de son héros en terre étrangère, ses bons repas avec de mauvais amis, ses fêtes dansantes, ses parties de jeu, sa paresse, sa misère, et enfin ses remords; comme le moine n'élevait la voix que dans ses beaux passages, il se trouva que Don Juan n'entendit que le meilleur du discours, et cela à travers cette somnolence qui quelquefois dénature, mais qui parfois agrandit les choses à demi-comprises et que l'esprit de l'auditeur assoupi arrange à sa manière, en sorte que l'assistant devient lui-même son propre prédicateur. Don Juan, malgré ses vices, était un homme d'esprit. Sans le vouloir donc, dans son rêve, il refit le sermon du moine, si bien qu'après une heure il avait non-seulement reposé sa jambe,

mais aussi composé en dormant un magnifique discours.

Le moine en était à sa péroraison ; il parlait du bonheur de l'Enfant prodigue converti. Ce passage n'était pas très-intéressant, aussi prêchait-il d'une voix basse, et Don Juan dormait ; mais comme en sommeillant il continuait la phase précédente, son rêve en était au plus fort de la conduite dissolue du coupable enfant. Il le voyait au milieu des pourceaux, les joues creuses, les vêtements souillés, tendant la main vers quelques glands qu'on lui refusait, lorsque tout-à-coup, poussant un cri, Don Juan fit éclater son rêve à haute voix. « La mort ! la mort ! Plus d'amis, plus de palais, plus de plaisirs, mais la mort, la mort ! Sous cette table de mes débauches, la mort ! Dans cette salle de mes danses, la mort ! Au fond de cette bourse vidée au jeu, la mort ! Dans cette coupe de vin, la mort ! Sous ce voile de femme, la mort ; partout la mort ; et puis mon cercueil glissant dans la terre, et puis les vers rongéant mon corps, et puis mon âme dans des langues de feu ; pas une goutte d'eau pour étancher ma soif ! Ni poignard, ni poison pour mettre fin à mes éternelles souffrances. Mes complices et mes victimes de l'ancien monde arrivent ; ils m'entourent, me pressent, m'accablent de reproches et de violence ! Si du moins ils pouvaient me tuer ! Que me veux-tu, frère de Judas ? T'ai-je donc contraint à renier ton Maître ? Et toi, nouvel Ananias, t'ai-je obligé de mentir ? Et toi, descendant de Caïn, que me veux-tu ? Est-ce donc moi qui jadis enfonçai le poignard dans le cœur de ton frère ? J'ai bu, joué, blasphémé, c'est vrai ; mais vous aussi. Je vous ai donné l'exemple, je l'avoue ; mais vous l'avez suivi. Retirez-vous ! Satan, délivre-moi de tes suppôts. Oh ! si l'on pouvait encore prier Dieu dans cette horrible éternité !

Don Juan s'était levé ; il gesticulait comme un démoniaque, vociférait comme un démon, et en voulant fuir les images qui l'obsédaient, il se leva ; mais sa jambe meurtrie amena une nouvelle chute, pire que la première.

On comprend que cette scène mit fin au sermon. Don Juan fut relevé, porté chez lui et mis entre les mains de ses serviteurs, qui le déposèrent sur un lit. Il s'endormit ; le lendemain son corps était brisé, et son esprit obsédé des terreurs de la veille. Ce n'était ni la folie au dehors, ni la raison à l'intérieur. L'étrange se passait en lui ; personne ne s'en doutait jusqu'à ce qu'un mot déplacé, un frisson inattendu, un geste involontaire vint dévoiler à ceux qui l'entouraient qu'un drame terrible se jouait au fond de cette âme, si calme en apparence.

Quelques semaines s'écoulèrent ainsi dans la retraite et le repos. Mais à la fin Don Juan se dit que ce serait faiblesse d'esprit que de céder à ses sug-

gestions intérieures. Il reprit donc le cours de ses débauches qu'il appelait ses plaisirs.

Il convoqua quelques amis, leur fit servir un splendide dîner. Au dessert, après avoir vidé bien des fois leur coupe, la conversation tomba sur sa mésaventure au sermon de l'Enfant prodigue. Don Juan fut le premier à rire de lui-même. C'est dommage, dit-il, que cela ne se soit pas maintenu, j'aurais fait un excellent prédicateur. Vous représentez-vous Don Juan en chaire, entonnant une chanson pour cantique, jurant au lieu de prier, recommandant la bonne chère en guise d'abstinence et demandant à boire dans le calice de l'autel ?

En parlant ainsi, Don Juan prend son verre, le tend vers un laquais qui le remplit de vin jusqu'aux bords. Tout-à-coup la main de Don Juan tremble, il ne peut ni boire le vin ni poser le verre. La mort, la mort, dit-il, me verse à boire ! Voyez ces doigts décharnés crispés sur la bouteille, entendez son invitation sardonique à prendre ce poison ? Encore un verre, me dit-elle, encore un verre ; ne sens-tu pas ton gosier s'enflammer, le feu descendre dans tes entrailles, les vapeurs étourdissantes te monter à la tête ? encore un verre, encore un verre, et tu tomberas sous la table, et tes serviteurs te ramassent pour te jeter sur un grabat. Dors, maintenant, mais demain je t'enverrai la fatigue, le dégoût, la souffrance, jusqu'à ce que moi-même, inévitable, je vienne t'entraîner ! Encore un verre, encore un verre, et tu m'appartiendras.

Les convives, épouvantés, quittèrent la table. Don Juan fut porté dans une chambre solitaire, jeté sur un lit, et il finit par s'endormir.

Le lendemain se devine. Don Juan fut malade, triste, incapable de bouger. La nuit revint, le sommeil le ressaisit et lui rendit un peu plus de calme que la nuit précédente. Chaque jour, chaque nuit qui suivirent améliorèrent sa position, jusqu'à ce qu'enfin tout le monde pût le croire complètement guéri.

On était alors au carnaval. Des fêtes, des danses se succédaient chaque jour, se répétaient dans chaque maison, et sans être Don Juan on pouvait céder à l'entraînement. Aussi Don Juan y céda-t-il en effet. Il se rendit dans un bal masqué. Les danseurs, hommes et femmes déguisés, s'y livraient à toutes les extravagances que sans un masque ils n'auraient jamais osé accomplir. Don Juan fut bientôt lancé dans ce tourbillon, plus fou, plus éhonté, plus vil que les autres. Une femme, sous un domino, que lui-même avait abordée, s'attacha à ses pas, l'intrigua par ses révélations, l'amusa de son esprit, et lui offrit de quitter le bal en même temps. Don Juan voulut d'abord lui enlever son masque ; elle s'y refusa.

— Quel est ton nom ? lui dit-il.

— Viens, répondit-elle, tu le sauras.

— Ta demeure ?

— Viens, tu la verras.

Don Juan s'approche comme pour lui dire un mot à l'oreille, la regarde sous le masque et recule épouvanté.

— Horreur ! s'écrie-t-il ; lâche-moi la main.

— Non, viens.

— Tu me glaces !

— Viens, te dis-je, et regarde-moi à visage découvert ; la femme jeta le masque ; tous ceux qui l'entouraient furent éblouis de sa beauté, mais Don Juan se cacha la figure dans les mains ; reprends ton masque, cria-t-il, ta laideur m'épouvante. Cette bouche dégarnie, ces orbites sans yeux, cette face plate et décharnée ; cache-toi, te dis-je !

— Viens toujours !

Don Juan, comme entraîné par une force irrésistible, céda à l'invitation de la femme, qui, remettant son masque, lui cacha pour un moment les traits de la mort. Il se débattit en vain, il la suivit sans qu'elle lui fit violence, sans qu'elle le touchât même, par le simple attrait de ce masque enchanteur ; et le malheureux ne retrouva raison et liberté qu'après avoir arraché lui-même cette figure mensongère pour la jeter dans la boue et la fouler aux pieds, trépidant de remords.

Cette nouvelle aventure fit grand bruit ; on se demanda dans la ville comment il était possible à Don Juan de voir la pâleur d'un cadavre sur une figure où tout le monde n'apercevait que la fraîcheur de la vie, et on ne se l'expliqua que par une hallucination. Un vieil alchimiste, réputé pour sa science et sa sagesse, prétendit que Don Juan était doué d'une double vue, qui voyait dans le présent ce que d'autres ne verraient qu'à l'avenir. Juste ou fausse, l'opinion du vieillard fut bientôt oubliée comme le bal, comme la femme mystérieuse, et Don Juan reprit sa gaieté et le cours de ses plaisirs.

Toutefois, le plus dissolu ne peut pas manger du matin au soir et danser du soir au matin. Il éprouve le besoin de varier ses folies pour trouver de plus vives émotions. Don Juan en demanda au jeu. Ce n'est pas qu'il manquât d'argent pour ses débauches ; non : il était riche, mais il éprouvait un plaisir indéfinissable dans l'attente anxieuse des chances du sort : doubler ou perdre en un instant un rouleau d'or faisait battre son cœur ; l'important pour lui n'était pas de gagner, c'était d'être agité. Bientôt il en vint même à sentir une joie diabolique en voyant ses victimes se livrer au désespoir. Leur colère le fit rire, leur ruine devint son plaisir. Le besoin d'émotion, avec le temps, dégoûte d'une nourriture naturelle et finit par s'alimenter même de méchanceté !

Une fois l'habitude du jeu contractée, on ne s'en guérit plus ; c'est un mal chronique avec lequel il faut vivre et mourir. Quand Don Juan n'eut plus de pièces d'or, il en joua d'argent, de cuivre, et finit par vendre ses bijoux, ses meubles, ses vêtements, dans l'espoir de retrouver sa fortune. Mais non, sa ruine était toujours plus complète. Quand il n'eut plus rien, il voulut emprunter ; mais comme on ne prête qu'aux riches, chacun lui refusa. Irrité de l'ingratitude de ses anciens amis, qui ne voulaient pas se laisser dépouiller eux-mêmes pour l'enrichir, Don Juan usa de ruse : pour avoir de l'argent, il devint fripon, et déroba ce qu'il voulait jouer. Cette vie durait depuis quelque temps, lorsqu'il prit la résolution d'aller dans une maison de jeu pour la dernière fois, car ce jour-là, comme tous les jours, il se croyait bien sûr de gagner. En effet, il s'était vu en rêve dormant sur un monceau de pierres précieuses. Le lit était si dur que Don Juan en fut réveillé ; il tendit la main pour ramasser ses trésors, et ne saisit que la paille de son lit. Le rêve l'avait si vivement frappé, qu'il ne pouvait se décider à croire que ce ne fût pas une réalité. Ne trouvant rien, il voulut se rendormir pour le continuer ; mais en vain, le sommeil ne revint pas, et alors plutôt que d'abandonner sa folle espérance, Don Juan voulut se persuader que c'était une révélation, et qu'il devait faire une immense fortune au jeu le soir de ce même jour. Il réunit donc tout ce qu'il possédait dans son misérable intérieur, il l'échangea contre quelques pièces de monnaie qu'il mit dans une bourse, et il vint de bonne heure à la maison de Satan ; il y trouva nombreuse compagnie. Comme personne n'avait encore perdu, chacun était joyeux, riant, à la pensée des dépouilles qu'il allait arracher. Les premières mises furent des plaisanteries. Don Juan était en bonne humeur comme au temps de sa prospérité ; il tira sa bourse. la fit résonner et pâlit.

— Qu'avez-vous ? lui dit-on.

— Quoi ! vous n'entendez pas ces sons mats et cassés ?

— Non, dit un jeune homme, j'entends le son de vos pièces d'argent.

— Erreur, erreur !

— Videz la bourse sur la table

Don Juan mit sous les yeux des spectateurs un mélange de pièces d'or et d'argent, voire même quelques-unes de cuivre, car il avait tout vendu, résolu d'en finir ce soir par sa ruine complète ou sa fortune reconquise.

— Vous voyez, lui dit son voisin, nos oreilles ne nous avaient pas trompés.

— Malédiction, reprit Don Juan, un sort infernal me poursuit.

— Que voulez-vous dire ?

— Les pièces de métal dont ma bourse était pleine, sont ici transformées en os, en dents, en des doigts de mort!

— Vous êtes fou; c'est de l'excellente monnaie.

— Messieurs, ne me raillez pas en face de ces os décharnés!

— Mais c'est de l'or, vous dis-je, voulez-vous le jouer contre ce billet de banque?

— Soit, dit-il; et Don Juan gagna. Il voulut saisir le billet, mais aussitôt le malheureux retire avec dégoût sa main avancée avec précipitation.

— Qu'avez-vous encore?

— Ce billet...

— Eh bien?

— Ce n'est pas du papier, c'est du parchemin... c'est une peau encore fraîche et ensanglantée. Non, reprenez-le, et donnez-moi de l'or.

— Volontiers, en voilà la valeur en espèces sonnantes.

Cela disant, le joueur jette de l'or à Don Juan pour l'équivalent du billet. Celui-ci voulut le prendre, sa vue se troubla, et les pièces d'un jaune rouge se changèrent à ses yeux en taches de sang!

— La mort, partout la mort, dans cette maison de Satan. N'entendez-vous pas déjà le craquement des murailles, le pétitement des flammes; encore quelques secondes, et nous tombons tous dans le gouffre béant d'une désespérante éternité...

Personne n'en doute plus, Don Juan était encore dans une de ses terribles hallucinations. On s'empara de lui, le lia de cordes et l'emporta dans une maison de santé. Là, dans une cellule, il put sans risquer de mourir de faim attendre le retour de la raison.

Le lendemain il se dit guéri; mais on ne le crut pas, et Don Juan fut soumis au traitement jugé le plus efficace; on voulut le faire travailler. Lui, noble, s'y refusa; on lui retira sa nourriture, lui déclarant qu'il ne mangerait que ce qu'il gagnerait. Rien ne put le faire céder; il aima mieux souffrir, mendier à ses compagnons, dérober à ses gardiens, que d'accepter le travail en échange de ses aliments. Ne rien faire lui avait toujours paru et lui paraissait encore (car il n'était pas plus fou dans cette maison qu'il ne l'avait été jadis dans le monde), ne rien faire lui paraissait le grand signe de distinction. Le travail, à ses yeux, était la marque honteuse de la roture. D'ailleurs, la paresse était du goût de Don Juan; rester tard au lit après une nuit de débauches, bâiller dans sa chambre, se traîner à la promenade, s'étendre au soleil en attendant les heures de repas ou de plaisir, étaient les seules occupations auxquelles il voulait bien condescendre. Il lui advint donc ici ce qui peut arriver partout ailleurs, à tout être doué de raison, il souffrit de sa nonchalance, elle devint toujours plus invinci-

ble, et comme l'esprit ne peut jamais se reposer, il fallut bien que Don Juan laissât travailler le sien, même au sein du repos de son corps. A quoi songer quand on ne veut rien faire? Au mal évidemment, puisque la paresse est un mal lui-même, ou, comme on dit, la mère de tous les vices. Le paresseux, par exemple, songerait-il à secourir les indigents? Mais il a besoin de son argent pour vivre sans rien faire. Porterait-il du moins aux malades le secours de ses membres? Mais pour cela il lui faudrait agir, et il est sans énergie. Resterait bien la ressource de s'instruire; mais l'étude exige encore des efforts, des travaux. Le paresseux n'est capable que d'une chose, et encore il l'accomplit en quelque sorte à son insçu, c'est de penser; or, comme une bonne pensée le pousserait à une bonne action, pour rester oisif, il médite le mal qui se fait sans énergie. Le paresseux soupçonnera son ami, il médiera de son voisin, il calomnierait ses adversaires, tout cela se faisant sans peine. Pour tuer le temps, il inventera des plaisirs faciles, grossiers, coupables, et tombera de mal en pis jusqu'à ce qu'il périsse d'inanition.

Ce fut l'histoire de Don Juan dans la nouvelle position que je viens de retracer. Il ne travaillait pas; mais pour le punir, on lui donnait des douches froides, le renfermait dans sa cellule, le privait de nourriture. Lui, pour échapper à ces tortures, inventait mille subterfuges, mille ruses, mille mensonges, et prenait ainsi plus de peine pour parvenir à ne rien faire qu'il n'en aurait eu en travaillant. De plus, bien que sa conscience ne fût plus très-tendre, il ne pouvait pas se dissimuler ses torts, nouvelle source de souffrance qui coulait sur ses loisirs sans interruption.

Enfin, sa présence devint fatigante pour ses gardiens; l'esprit qu'il déployait pour se croiser les bras fit supposer qu'il était guéri de ses hallucinations, et il fut mis en liberté. Son sort n'en fut que pire. Il tomba dans la rue d'inanition. Quand il retrouva ses sens, au milieu de la nuit, réveillé par les hommes du guet, il se sentit si faible, qu'il se crut trépassé; ses vêtements de toile lui parurent le drap mortuaire, et le ruisseau dans lequel il gisait sa fosse au cimetière. Un soldat le poussant de sa hallebarde, il crut y voir une croix, et dans ses compagnons une troupe de pleureurs. Il n'y avait pas jusqu'à la lanterne de la place publique qui ne lui parût le luminaire de son enterrement. Il crut qu'on allait l'ensevelir tout vivant; la terreur lui donna des forces: Miséricorde, cria-t-il, non, non, je ne suis pas mort; retirez-moi de cette fosse, enlevez ce linceul, sortons, sortons de ce cimetière. En vain voulut-on lui persuader que rien de tout cela n'existait; sa profonde misère, sa faiblesse extrême, double fruit de sa paresse, l'accablaient tellement, qu'il ne voyait partout que des images de mort!

Était-il fou? Était-il plus clairvoyant que ceux qui ne voyaient rien de tout cela? C'est ce que je ne me charge pas de décider. Je donnerai seulement l'explication du vieil alchimiste qui, le lendemain, près du cadavre de Don Juan, disait à la foule étonnée : Cet homme n'était pas un être ordinaire, ses vices n'étaient pas plus nombreux, mais plus énergiques que les vôtres. Vous êtes mauvais, il était pire; mais par compensation il voyait d'avance ce que vous ne verrez que plus tard; il voyait la mort dans les germes des passions honteuses et coupables; vous ne la voyez, vous, que dans leurs fruits tombant mûrs et pourris. Vous, spectateurs, recevez donc instruction de cette vue anticipée, dont les vices irrésistibles de Don Juan ne lui ont pas permis de profiter.

Voilà ce que l'alchimiste disait dans les rues de Madrid à l'époque où l'on ne publiait pas encore à Paris *l'Illustration de la Jeunesse*, et je suis convaincu que s'il vivait aujourd'hui, il dirait dans ces lignes : « La mort est cachée derrière tous les vices, déposée en germe dans toutes les passions. Si vous ne l'y voyez pas, c'est que vous fermez les yeux; Don Juan, dans ses prétendues hallucinations, n'était que sincère, courageux et clairvoyant. »



Là bas, là bas !

OU EST-IL ?

Je n'ai jamais rencontré de plus jolie fenêtre que celle, toute exceptionnelle, que j'ai vue dans une maison algérienne réparée à la française : elle donnait sur la mer, et comme l'édifice était à mi-côte, le regard portait au loin jusqu'à la jonction des deux mondes : la terre et les cieux. Représentez-vous un foyer pétillant surmonté d'une glace; mais cette glace, non étamée, au lieu de vous renvoyer votre figure, laisse traverser vos regards, et vous montre dans le port et au loin, sur la vaste mer, des navires de guerre, de commerce, à voile et à vapeur.

Ce n'est pas vous que vous contemplez, c'est le monde, et le monde dans ce qu'il a de plus majestueux : le ciel bleu, l'océan sans limite, le soleil resplendissant; et, le soir, des milliers d'étoiles visibles en toutes saisons, car en Algérie les nuages sont inconnus. Je donnerais bien deux de mes portes à Paris pour une semblable fenêtre à Alger. Là, les pieds au feu, le regard au loin, on se promène, on voyage sans quitter sa place. Vous voyez partir le vapeur français emportant vos lettres, arriver son collègue, amenant vos amis, et converger vers le port les navires espagnols, turcs, égyptiens, anglais, américains qui vous distribueront, selon vos désirs, les produits et les moissons de l'univers. Rien n'entre, rien ne sort sans passer sous vos yeux. Le soleil illumine tous vos jours, hiver comme été; vous assistez à son lever le matin, à son coucher le soir sans quitter votre lit. Une telle fenêtre vaut un observatoire muni de télescope, une promenade en pleins champs; elle prodigue tout le jour et toute l'année le spectacle d'un Océan peuplé de navires, dans une atmosphère toujours pure, sous un ciel toujours bleu, au sein des flots tour à tour paisibles et mugissants.

C'est de là qu'une jeune mère et son jeune enfant regardaient un jour s'éloigner un bâtiment bien-aimé, emportant en un seul homme un père et un mari. Il fuyait rapide sous un bon vent, prêt à disparaître à l'horizon. La mer et l'enfant ne le perdaient pas de vue. La dernière voile s'était enfoncée sous les eaux qu'ils regardaient tous deux encore au même point, comme si l'ardeur de leurs désirs allaient ramener un instant le bâtiment sur l'horizon pour consoler leurs cœurs. Le jour baissait. L'enfant restait immobile, la mère silencieuse; tous deux ne tenaient aucun compte du temps qui fuyait et se trouvaient encore, la nuit close, les yeux rivés au même point, jusqu'à ce qu'une étoile se montrât là même où le précieux navire avait disparu. Ils crurent un moment qu'un feu venait d'être allumé au sommet du grand mât, et que cette lueur était un dernier signe d'affection qu'on leur envoyait. Quand nous formons un souhait, tout nous semble devoir concourir à son accomplissement. Mais ce n'était pas une flamme au sommet du navire, ce n'était qu'un astre au sein de la création. Ce cœur de femme fut brisé dans sa déception, et à la fin la voix de l'enfant rompit le silence :

— Papa est là-bas, là-bas ?

Et son petit doigt se dirigeait vers l'étoile.

— Oui, mon fils.

— Il reviendra ce soir ?

— Ni ce soir ni demain.

— Après demain ?

— Non plus.

— Quand donc ?

— Je ne sais.

La pauvre mère ne pensait pas dire si vrai. Son mari partait pour un long voyage, mais enfin elle comptait le revoir au plus tard dans un an. Le mois, sinon la semaine du retour, était fixé, et l'on peut croire que sans attendre la même époque dans l'année suivante, l'épouse-veuve leva plus d'une fois son regard par la même fenêtre vers le même point. Elle y retrouvait l'astre toujours brillant, mais jamais le navire disparu; toutefois elle ne pouvait s'empêcher de regarder. Comme si l'étoile devait rendre celui qu'elle avait remplacé à l'horizon, la femme l'interrogeait du regard. Son éclat promettait tant, que l'affligée finit par l'aimer comme un consolateur; c'était l'image de son époux absent. Elle prenait plaisir à voir scintiller l'astre comme s'il lui faisait des signes d'intelligence; ils s'entretenaient ensemble de son bien-aimé, ou plutôt la pensée de la femme les animait tous deux, et dans cette conversation l'astre représentait le mari.

Chaque soir, c'était le même regard, la même attente et la même déception.

Une nouvelle année s'écoula, et le navigateur ne revint pas. Seulement, le retour de la même saison ramena son amie plus inquiète et plus attentive vers l'étoile, phare de ses espérances. Son scintillement lui semblait la vie; elle l'animait de sa propre volonté, lui donnait ses désirs, ses affections, et fut ainsi conduite à se dire pour mieux se justifier: qui sait si cet astre n'est pas habité? si dans ce moment une autre veuve désolée ne regarde pas d'un rivage de ce monde lointain vers un autre océan cherchant son bien-aimé, et ne trouvant à l'horizon que notre triste terre? Mais non, les êtres de cet astre sont plus sages, ils ne se séparent pas; ils vivent ensemble afin d'être heureux. Ils font comme ces étoiles elles-mêmes que je retrouve chaque soir à la même place: celle de droite, celle de gauche, ces deux autres encore au-dessus et au-dessous escortent toujours mon céleste époux. Mais, chose étrange! ces cinq astres réunis semblent former une croix! Serait-ce un symbole de la tombe... serait-il mort?...

La veuve ferma les yeux comme pour anéantir le signe funèbre, et quand elle les rouvrit, elle ne voulut regarder que l'astre central, emblème de son époux. Hélas! autour, la croix n'en existait pas moins!

Une troisième année s'écoula, le marin ne parut pas; l'astre était au même point, voilà tout. La tristesse cette fois se traduisit en amertume. «Quoi, se dit l'infortunée, voilà l'étoile toujours la même, toujours jeune, et moi je vieillis, et lui ne revient pas! L'étoile brillera de jour en jour jusque sur ma tombe, peut-être sur celle... Pourquoi, tandis que

l'astre demeure, ceux qui contemplent ne font-ils que passer? Pourquoi mes joues se fanent-elles? Pourquoi mon regard se voile-t-il, lorsque cette simple étincelle semble devenir de plus en plus brillante?

Mais abrégeons ce pénible récit. D'autres années s'écoulèrent sans ramener ni le navire ni son capitaine. Tous deux étaient-ils dans des contrées lointaines? Alors, pourquoi n'en recevait-on aucune nouvelle? Les vents avaient-ils fait des victimes? Mais comment la mer n'avait-elle jeté aucun débris sur le rivage? Vaines conjectures, une seule chose était certaine, le navigateur ne revenait pas. Ce n'était plus chaque année à la même époque, mais chaque soir que la même scène se répétait auprès de la même croisée; la nuit tombait, la veuve s'approchait de la glace, l'étoile se levait, l'enfant prenait place auprès de sa mère, et tous deux attendaient.

Un soir la pauvre femme était debout à son poste, son fils près d'elle, lorsqu'un serviteur entre et présente une lettre bordée de noir. La malheureuse eut à peine la force de la prendre. Un triste pressentiment crispait sa main fermée. Le serviteur se retira. Enfin la lettre fut ouverte; il en tomba l'acte mortuaire du commandant. La femme du marin en fut anéantie; elle ne pouvait ni parler, ni pleurer. Enfin, brisée par la douleur, elle tomba à genoux, sanglota, et soulagée, se répandit en lamentations. Elle accusait le sort, les vents, les flots et jusqu'à l'étoile qui depuis si longtemps lui faisaient des promesses mensongères. A la fin, son agitation se calma, son regard reprit sa direction habituelle, comme pour demander des consolations à l'astre si longtemps associé à ses affections. L'espérance n'abandonne pas si facilement le cœur fait pour espérer contre toutes les apparences! Il semblait à la veuve que l'astre se fût éloigné de l'horizon; mais son regard le suivit dans les cieux. Nouvelle image de son époux quittant ce monde pour un monde plus haut, plus vaste, meilleur. Sans doute les étoiles, ses compagnes, formaient toujours la même croix; mais ce signe de deuil avait pris pour ce cœur brisé un sens différent. La croix, se dit-elle, ne surmonte pas toujours une tombe; elle fut jadis élevée sur le calvaire en signe de salut, trois jours plus tard elle fut témoin d'une résurrection, et depuis des siècles, elle reste debout dans le monde, étendard d'un roi qui règne dans les cieux. La vue de cet astre toujours brillant ne m'aurait-elle pas été donnée pour élever mes pensées par mes regards? Dieu n'aurait-il pas voulu me faire ainsi comprendre qu'il y a plus d'une demeure dans son vaste univers? Et si mes yeux pénétraient jusqu'à cette planète, si sa lumière descend jusque sur notre terre, enfin si mon âme in-

visible, impalpable. entre en rapport spirituel avec le Créateur dès-ici bas, pourquoi supposer que ces rapports vont cesser avec ce qui se touche et se voit? Le Dieu qui m'avait envoyé mon ami ne me l'aurait-il accordé quelques jours que pour me le faire pleurer toute une vie? Lui avais-je demandé de vivre et d'aimer? Ne m'en a-t-il fait connaître les avant-goûts que pour me faire sentir plus cruellement le supplice de la privation? Non, mon ami n'est pas mort. Sa course a changé de direction, son but est plus haut; il ne reviendra pas vers nous, mais nous irons vers lui.

— Mère, dit l'enfant qui n'avait rien compris à la scène qui venait de se passer, cette lettre apporte-t-elle des nouvelles de mon père?

— Oui, mon fils.

— Quand reviendra-t-il?

— Jamais.

— Nous irons donc le rejoindre?

— Bientôt.

— Ou ?

— Là Haut !



Là haut !

QUI SALUE-T-ON ?

Deux amis, compositeurs, l'un des paroles, l'autre de la musique d'un opéra, se promenaient sur le grand chemin. Ils causaient, et, chose remarquable, ils ne parlaient ni de musique ni de poésie; ce qui surprendra moins, ils s'entretenaient d'eux-mêmes. Pour être parfaitement juste, je dois dire que l'un se vantait et que l'autre écoutait. Le vantard avait tellement fatigué son ami des allusions à son propre mérite, que le patient auditeur éprouva le besoin de reposer ses oreilles, bien que son compagnon ne sentît pas le désir de délasser sa langue. Il est des gens qui vous payeraient à l'heure

pour les écouter : 1 fr. pour les entendre discuter sur le beau temps et sur la pluie; 2 fr. pour les ouïr parler d'eux-mêmes; 3 fr. pour prêter l'oreille à l'étalage de leurs mérites; et ils vous payeraient de leur propre chair si vous vouliez les applaudir. Toutefois, si Ferdinand tenait à parader, Eugène ne se souciait guère de battre des mains. Par condescendance, peut-être par lassitude, il s'était résigné à se taire, mais rien au monde n'eût arraché de sa bouche une approbation qui n'aurait pas d'abord traversé son cœur. Donc, pour couper court à la conversation ou plutôt au monologue, Eugène proposa de s'asseoir sur le bord du chemin, et quand son ami eut pris place sur un talus de pierre, il alla lui-même s'étendre sur la pente d'un fossé à l'autre bord de la route. Ferdinand ne parlait donc plus de lui-même, bien qu'à coup sûr il n'y pensât pas moins.

Tandis que tous deux se reposaient silencieusement, un paysan vint à passer; en arrivant devant le poète, il tourna sa face placide vers lui et leva son chapeau. Ferdinand rendit le salut, se disant en lui-même, qui donc est cet homme-là? Quelques minutes plus tard, vint une femme qui s'arrêta de même vis-à-vis de notre compositeur, fit la révérence et passa. « Que ces gens sont civils, se dit le poète; tous vous saluent sans qu'on en connaisse aucun ». A peine avait-il fait cette réflexion, qu'un vieillard survint, et comme le paysan tira son chapeau: « Mais, se dit alors Ferdinand, peut-être ces personnes me connaissent sans que je m'en doute? » A l'instant même, un enfant vint à passer et toujours en face de notre héros, il leva son bonnet. « C'est évident, s'écria le jeune homme, je suis connu ou plutôt reconnu, mon opéra a fait du bruit, le monde en a parlé, et c'est mon talent qui me vaut ces honneurs. En effet, voilà que ces bonnes gens saluent, là bas, mon collaborateur. On leur a sans doute dit qu'il avait fait la musique de mon opéra. »

Nouveaux passants, nouvelles révérences. Le poète en fut si satisfait que, se sentant croître en dignité, il se crut en droit de n'y pas répondre. Plus on tirait de bonnets devant lui, plus il se gonflait; et, si le manège eût continué, certes, l'homme, comme la grenouille d'Ésope, eût éclaté. Toutefois les salutations adressées à son ami le contrariaient un peu; il lui semblait que c'était autant de retranché sur sa propre gloire, et il eût volontiers dit à ses admirateurs: c'est à moi seul que tout cela revient. Mais enfin, comme il était libre de s'attribuer intérieurement tout ce qu'il voulait, il consentit à laisser ces ignorants partager leur admiration, se promettant bien, lorsqu'il raconterait l'anecdote dans le monde, de faire remarquer que c'était toujours à lui que le premier salut s'était adressé, preuve évidente que les passants sentaient

bien que Ferdinand, ayant plus de génie, méritait le plus de gloire et de coups de chapeau.

Pendant que ces humbles réflexions traversaient l'esprit du poète, le musicien, de son côté, surpris d'être ainsi salué, se retournait pour voir s'il n'y avait pas derrière lui quelqu'un, véritable but de toutes ces politesses. N'apercevant personne, il pensa que la femme et le paysan l'avaient pris pour un autre; mais, quand il vit l'enfant et le vieillard s'incliner aussi, Eugène ne douta plus que ce ne fût à lui que s'adressaient les salutations, et il continua à s'en demander le motif sans pouvoir le découvrir. En baissant la tête pour réfléchir, il porta les yeux sur son habit neuf à boutons d'or, et souriant il s'écria : « J'y suis ! c'est ma toilette qu'on salue ! On me croit un grand seigneur, et l'on tire sa révérence et son chapeau devant mon bel habit. C'est évident, hier ici en blouse d'artiste, je n'obtenais pas la moindre attention ; aujourd'hui en costume neuf et brillant, je suis comblé de respects ; évidemment c'est mon tailleur que l'on vénère ici. Dès lors, quand un nouveau passant lui rendait le même hommage, Eugène, souriant, disait à haute voix, « merci, mon habit, merci, mon habit ; » et le passant respectueux s'en allait tout fier, croyant avoir entendu le beau monsieur lui dire merci, mon ami, merci, mon ami.

On en était là de cette double comédie, lorsqu'Eugène, rassasié de gloire et de plaisanterie, se leva et vint trouver son collaborateur. Celui-ci l'attendait avec une certaine impatience.

— Eh bien ! lui dit-il encore de loin, nous voilà connus ! Mon nom a passé de la ville à la campagne, mon opéra est apprécié de tout le monde...

— Que veux-tu dire ?

— Ne vois-tu pas que tout le monde nous salue ?

— Oui, mais qu'ont de commun ces saluts et notre opéra ?

— Quoi ! tu ne comprends pas que notre œuvre nous a fait connaître et qu'elle nous apporte aujourd'hui un juste tribut de vénération ?

— Cher ami, tu perds la tête ! Ces bonnes gens saluaient tout simplement mon drap bleu de ciel et mes boutons d'or !

— Quoi ! tu es assez simple pour croire qu'on s'amuse à faire honneur à ton habit !

— Sans doute, car hier, à la même place, personne ne faisait attention à moi sous une toile grise !

— Eh bien ! dit Ferdinand, c'est possible pour toi ; quant à moi, c'est impossible. Je n'ai ni habit neuf ni boutons d'or, mon costume est presque négligé. Je ne puis donc pas me donner le change comme toi ; c'est bien moi, moi-même qu'on veut honorer. Au reste, à vrai dire, je comprends très-bien que l'auteur des paroles soit mieux connu que celui de la musique.

Eugène sourit et d'abord ne répondit rien. Il reprit :

— Et tu ne vois, dit-il à son ami, aucune autre explication à toutes ces révérences que ton admirable poésie ?

— Non, aucune.

— Eh bien ! prends la peine de te lever de la pierre où tu es assis : regarde à son sommet, et tu verras qu'une croix y est plantée. Pauvre fou, c'est elle qu'on vénère et non pas toi !

Ferdinand leva les yeux, vit le Christ et fut anéanti !

Lecteurs, si jamais vous étiez fiers d'un salut ou d'une révérence, croyez-moi, regardez à Celui qui règne sur vos têtes, ou bien à votre habit garni de boutons d'or.

RIEN NE SERA PERDU.

Rien ne sera perdu. La goutte de rosée,
Tremblante, suspendue au sein de l'univers,
Ne fuit sous un rayon dans la voûte éthérée
Que pour nous revenir sous les aspects divers :
De la larme de pluie accompagnant la foudre,
De la perle nacrée au front de l'arc-en-ciel,
Du ruisseau sous nos pieds fertilisant la poudre,
Du diamant des prés scintillant au soleil.

Rien ne sera perdu. La plus faible semence
Echappée à l'oiseau, proménée à tous vents,
Un jour retombera pour germer en silence
Au loin dans un désert, ou bien là dans nos champs ;
Le pauvre voyageur la verra reparaître
Pour récréer sa vue ou pour calmer sa faim ;
Et même abandonnée, elle saura renaître
A travers fruits et fleurs sans jamais prendre fin.

Rien ne sera perdu. L'atome de poussière
Dans la boue abattu, par l'orage élevé,
Dans un autre hémisphère ou sur notre frontière,
Reluisant au soleil, un jour sera trouvé. —
Sur son front déposé dans le champ de bataille,
Il dira du soldat l'héroïque valeur ;
Ou peut-être ira-t-il sur la vieille muraille,
A cette tour en ruine empreindre sa couleur.

Ainsi, rien ne se perd. Et mon âme qui pense,
Impalpable, invisible, échappant au trépas,
Lorsque tout se retrouve en cette vie immense,
Seule dans l'univers ne se trouverait pas?...
Non ! Non ! Tout me le dit : cette Reine du monde
Remonte de l'exil dans le céleste lieu
Qu'habite le bonheur, que la lumière inonde,
Pour vivre toujours sainte à côté de son Dieu.



Dragons surprenant une famille huguenote lisant la Bible.

DRAGONS ET CAMISARDS.

Mes jeunes amis, au temps où vivaient les pères de vos grands-pères, il y avait en France 25 millions d'habitants : 20 croyaient qu'une hostie consacrée par le prêtre se transformait en le corps réel de Jésus-Christ ; 5 pensaient que l'hostie restait après la consécration, ce qu'elle était avant. Les 20 croyaient encore qu'il fallait chanter les louanges de Dieu en latin, et les 5 qu'il valait mieux les chanter en français. Il y avait bien entre les 20 et les 5 d'autres oppositions de croyance, et même des oppositions essentielles ; mais je n'en parle pas ici parce que ces deux points suffisent pour comprendre l'histoire que je vais vous raconter.

Les 20 millions de Français disaient alors aux 5 autres : nous voulons que vous croyiez comme nous que l'hostie consacrée se change en le vrai corps de Jésus-Christ.

Les 5 millions répondaient : il ne dépend pas de nous de changer notre persuasion, et nous pensons encore que l'hostie reste la même après comme avant la consécration.

— Si vous ne le croyez pas, reprenaient les 20 millions, dites-le tout de même.

— Non, répliquaient les 5, car ainsi nous ferions un mensonge.

— Si vous ne pouvez le croire ni ne voulez le dire, venez au moins dans nos églises et fermez les vôtres, comme si vous le croyiez et le disiez.

— Non, car ce serait un acte d'hypocrisie.

— Eh bien ! si vous ne fermez pas vos églises, nous les démolirons.

— Alors nous prions Dieu dans nos maisons.

— Nous irons vous y chercher, et nous vous forcerons bien de venir avec nous pour entendre chanter la messe.

— Vous pouvez faire violence à nos corps, mais vous ne contraindrez jamais nos esprits à recevoir ce qui pour eux est une absurdité.

Alors les 20, qui avaient pour eux la raison du plus fort, firent démolir les églises des 5, et ceux-ci prièrent Dieu dans leurs demeures. Les 20 montèrent la garde pour empêcher ces prières à domicile, et les 5 allèrent prier dans les bois. Les 20 y envoyèrent des soldats pour les disperser à coups de fusil, et les 5 se cachèrent pour prier au fond des cavernes. Pour les convertir à leur foi, les 20 enlevèrent les enfants des 5 et les mirent dans les couvents, ce qui n'empêcha pas leurs pères de

prier Dieu selon leur conscience. Les 20 essayèrent d'un autre moyen; ils firent arrêter une partie des parents et les envoyèrent aux galères. Ceux restés libres gardèrent leurs opinions et chantèrent encore les psaumes en français. On leur fit payer des amendes, et ils chantèrent toujours; on leur défendit de se marier, de baptiser leurs enfants, d'enterrer leurs morts, de lire même leurs livres; alors les persécutés prirent la fuite. On les arrêta et leur dit: vous resterez-là; vous croirez que l'hostie consacrée est Jésus-Christ; vous viendrez dans nos églises; vous chanterez en latin; et si vous ne voulez pas être ainsi sauvés, nous vous tuerons!

Peut-être, jeunes lecteurs, êtes-vous surpris de ce que j'appelle ces gens les 20 et les 5, et de ce que je ne vous ai pas dit leur vrais noms? J'avais de bons motifs pour cela; ces motifs, les voici: Il est probable qu'après avoir lu ce qui précède vous avez déjà donné raison à un parti et tort à l'autre; peut-être même êtes-vous allés plus loin, et votre jeune cœur a-t-il ressenti quelque affection pour les uns et quelque antipathie pour les autres. Voilà précisément ce que je voulais éviter. Je désire que vous compreniez bien que si les 5 avaient eu les principes des 20, ils se seraient conduits comme eux, et *vice versa*; en sorte que ce n'est pas les hommes que vous devez condamner, mais leurs erreurs. Ce que je voudrais déposer profondément dans votre esprit, c'est l'aversion pour la tyrannie religieuse; ce que je voudrais vous faire aimer, c'est la liberté de croyance. Je voudrais que chacune des lignes qui vont suivre vous fit écrier, non pas: « combien de maux les 20 ont fait aux 5! » mais plutôt: « combien de maux la liberté religieuse aurait évité aux deux partis! » J'ai tellement à cœur de vous inculquer cette pensée, que tout en vous racontant ces sombres histoires je reviendrai sans cesse à cette conclusion: *Tels sont les maux que la liberté religieuse nous aurait épargnés.*

Maintenant, sachez que je ne me propose pas de vous offrir des réflexions, mais des récits. Les réflexions, c'est vous qui devrez les faire pour qu'elles vous soient utiles. Je n'ai pas même l'intention de vous raconter toutes les scènes qui se rapportent à mon sujet; je me bornerai à celles qui se sont passées sur un seul point, les Cévennes; à une seule époque, au commencement du siècle dernier; et encore dans cette étroite limite, tant s'en faut que je vous retrace tous les faits; je m'arrêterai aux plus intéressants pour vous, c'est-à-dire, à ceux qui touchent de plus près à l'anecdote. Enfin je vous déclare que ce que je dirai sera vrai. Rien d'embelli, ou plutôt rien de gâté; tout sera pris dans la bouche des personnes qui ont vu et touché, et si parfois les paroles ne sortent pas de la bouche de témoins oculaires, ce sera surtout alors

de celle des adversaires accusant leur propre parti.

Mon titre vous promet des *Dragons* et des *Camisards*; je commence par les Dragons, non-seulement parce qu'ils sont venus les premiers, mais surtout parce qu'ils ont fait surgir les seconds.

Avant d'en venir aux dragonnades des Cévennes, disons un mot de celles du Poitou, qui furent les premières.

Comme je vous l'ai dit, on avait essayé sans succès divers moyens pour convertir les protestants à la foi catholique romaine, lorsque Louvois, ministre du roi Louis XIV, imagina d'écrire, en vrai jésuite qu'il était, à l'intendant du Poitou ce qui suit: « Sa Majesté trouvera bon que le plus grand nombre des cavaliers et officiers soient logés chez les protestants. Si, suivant une répartition juste, les religionnaires en devaient porter dix, vous pouvez leur en faire donner vingt. » Mais pour qu'il ne restât pas de trace d'un tel ordre, le ministre jésuite engagea l'intendant à le transmettre aux maires, non par écrit, mais de vive voix.

Maintenant, que faisaient ces dragons logés chez les protestants? Elie Benoît va nous le dire: « Les cavaliers attachaient des croix à la bouche de leurs mousquetons pour les faire baisser par force, et quand on leur résistait, ils poussaient ces croix contre le visage et dans l'estomac de ces malheureux. Ils n'épargnaient non plus les enfants que les personnes avancées, et sans compassion de leur âge, ils les chargeaient de coups de bâton ou de plat d'épée, ou de la crosse de leurs mousquetons...; ce qu'ils faisaient avec tant de violence, que quelques-uns en demeurèrent estropiés. Ces scélérats affectaient de faire des cruautés aux femmes; ils les battaient à coups de fouet; ils leur donnaient des coups de canne sur le visage pour les défigurer; ils les traînaient par les cheveux dans la boue et sur les pierres. Quelquefois les soldats, trouvant des laboureurs dans les chemins ou à la suite de leur charrue, les arrachaient de là pour les mener aux églises catholiques, et les piquaient comme des bœufs de leurs propres aiguillons pour les faire marcher¹. »

En présence de semblables traitements, les protestants prirent la fuite, donnant à bas prix leurs propriétés. Leurs persécuteurs voulurent en profiter, et madame de Maintenon elle-même, la femme secrète du roi, écrivait à son frère qui devait recevoir une gratification de plus de 100,000 francs: « Employez utilement l'argent que vous allez avoir. Les terres en Poitou se donnent pour rien; la désolation des huguenots en fera encore vendre. Vous pouvez aisément vous établir grandement en Poitou. »

¹ Histoire de l'édit de Nantes. Tome IV, p. 479, 480.

Quelques années plus tard, les dragonnades s'étendirent au Béarn, où se trouvait une armée réunie contre les Espagnols. Ces dragons furent-ils moins impitoyables que leurs compagnons ? Jugez-en par les ordres que leur donna Foucault, intendant de la province : « Entre autres secrets, il leur commanda de faire veiller ceux qui ne voulaient pas se rendre à d'autres tourments. Les fidèles exécuteurs de ces ordres furieux se relayaient pour ne pas succomber aux tourments qu'ils faisaient subir aux autres. Le bruit des tambours, les blasphèmes, les cris, le fracas des meubles qu'ils brisaient ou qu'ils jetaient d'un côté à l'autre, l'agitation où ils tenaient ces pauvres gens, pour les forcer à demeurer debout et à ouvrir les yeux, étaient les moyens dont ils se servaient pour les priver de repos. Les pincer, les piquer, les tirailler, les suspendre avec des cordes, leur souffler dans le nez la fumée du tabac, et cent autres cruautés, étaient le jouet de ces bourreaux. Ils faisaient aux femmes des indignités que la pudeur ne permet pas de décrire... Ils ne s'avisèrent d'avoir pitié que quand ils voyaient quelqu'un prêt à mourir et tombant en défaillance. Alors, par une cruelle compassion, ils lui faisaient revenir les esprits et lui laissaient reprendre quelque force pour renouveler après cela leur première violence. C'était là le plus fort de leur étude et de leur application, que de trouver des tourments qui fussent douloureux sans être mortels, et de faire éprouver à ces malheureux, objets de leur fureur, tout ce que le corps humain peut endurer sans mourir. » Comme les protestants résistaient encore, Louvois écrivait aux provinces : « Sa Majesté veut qu'on fasse sentir les dernières rigueurs à ceux qui ne voudront pas se faire de sa religion, et ceux qui auront la sotte gloire de vouloir demeurer les derniers doivent être poussés jusqu'à la dernière extrémité. »

Ce fut alors que commencèrent les dragonnades des Cévennes, dont je désire surtout vous parler. Les soldats se mirent de tous côtés à traquer les religionnaires. « Ce fut, dit Voltaire, une chasse dans une grande enceinte. » Lorsque le commandant de ces contrées, « battant le pays avec un corps de troupes, entendait les protestants prier ou chanter les Psaumes, il faisait tirer sur eux comme sur des bêtes sauvages. Ces pauvres gens étaient sans armes ; ils ne se défendaient point ; les plus animés jetaient des pierres en fuyant ; et s'ils ne pouvaient échapper, ils attendaient la mort à genoux, en levant les mains au ciel, ou en s'embrassant les uns les autres. Il y eut des rencontres où trois à quatre cents personnes, vieillards, femmes, petits enfants, restèrent morts sur la place. »¹

Quel était le crime de ces gens ? D'aller au prêche et non à la messe. Quel privilège réclamaient-ils ? De prier Dieu paisiblement, de lire la Bible, d'écouter les exhortations pieuses de leurs pasteurs. A ces prétentions si justes, on répondait par des coups de fusil. Il ne faudra pas s'étonner lorsque ces hommes ainsi pourchassés prendront la fuite jusques en terre étrangère. Si du moins on leur avait permis de s'éloigner. Mais non, on gardait aux frontières les passages, les ponts, les rivières, et les fugitifs étaient obligés de se déguiser de toutes les manières, en bergers, en pèlerins, en chasseurs, valets, marchands, mendiants. Un témoin oculaire donne d'intéressants détails à ce sujet : « Des femmes de qualité, âgées même de soixante et soixante-dix ans, qui n'avaient jamais, pour ainsi dire, mis le pied à terre que pour marcher dans leur chambre ou pour se promener dans une avenue, se rendirent de quatre-vingts et cent lieues à quelque village qu'un guide leur avait marqué. Des filles de quinze et seize ans, de toutes conditions, se hasardaient aux mêmes corvées. Elles traînaient des brouettes, elles portaient du fumier, des hottes et des fardeaux. Elles se défiguraient le visage par des teintures qui leur brunissaient le teint, par des pommades ou des sucs qui leur faisaient élever la peau, ou les faisaient paraître toutes ridées. On vit plusieurs filles et femmes contrefaire les malades, les muettes, les folles. On en vit qui se déguisèrent en hommes ; et quelques-unes, étant trop délicates et trop petites pour passer pour des hommes faits, prenaient des habits de laquais, et suivaient, à pied, au travers des boues, un guide à cheval qui faisait l'homme d'importance. Il arriva de ces femmes à Rotterdam dans leur habit emprunté, qui se rendirent au pied de la chaire avant que d'avoir eu le temps de se mettre dans un état plus modeste, et y donnèrent publiquement des marques de repentance de leur signature forcée¹. »

Ces voyages d'expatriation étaient si fréquents dans les Cévennes, qu'un nommé Massip s'était fait guide de Réfugiés. Plusieurs fois il avait accompli le voyage de Genève, et il se disposait, en juillet 1702, à conduire dans cette ville une nouvelle troupe de persécutés. L'abbé du Chaila, informé par ses espions de leur départ, les fit tous arrêter et mettre en prison dans sa demeure, transformée en citadelle. En vain les parents des détenus vinrent solliciter leur mise en liberté. L'abbé voulait que le guide fût mis à mort et que les autres fussent envoyés aux galères. Réduits au désespoir, ceux qui étaient libres résolurent de délivrer les prisonniers. Ils se donnèrent rendez-vous dans les

¹ Histoire des protestants de France, par de Félice, p. 424.

¹ Histoire de l'Edit de Nantes. Tome v, p. 953, 954.

bois, commencèrent par prier Dieu et partirent pour la forteresse de l'abbé. Ils arrivent en chantant un psaume et demandent qu'on relâche les prisonniers. L'abbé du Chaila réunit ses soldats et envoie des balles à ceux qui réclament leurs parents. Un d'eux tombe mort, et dès lors les réclamations se transforment en cris de fureur. On enfonce les portes. L'abbé, effrayé, se sauve de chambre en chambre et finit par se barricader dans un cabinet voûté.

Pendant ce temps, les assaillants courent aux cachots pour délivrer leurs amis. Là ils trouvent pères, mères, enfants, les membres serrés dans des fers, le corps enflé par la douleur et les os brisés. A cette vue, ils demandent à parler à l'abbé pour lui montrer le fruit de sa barbarie. L'abbé leur fait répondre par des coups de fusil, et une nouvelle victime tombe à leurs pieds.

Dès ce moment la rage fut au comble, les assiégeants mirent le feu à la maison. Du Chaila, en voulant se sauver, se brisa un membre. On court à lui; chacun lui reproche un crime; chaque reproche est accompagné d'un nouveau coup, c'est dire que l'abbé expira sous leurs mains.

On le comprend, dès lors cette troupe n'osa plus rentrer dans les villages d'où elle était partie. Si l'on envoyait aux galères un protestant qui fuyait en terre étrangère, si l'on mettait à mort un ministre pour avoir fait un prêche, que n'aurait-on pas fait à des hommes qui venaient d'exécuter un abbé? Ils abandonnèrent donc leurs familles, leurs demeures; et, comme ils ne pouvaient pas même passer à l'étranger, ils résolurent de vivre dans les cavernes et les forêts! Telle fut l'origine de ceux qu'on nomma plus tard les *Camisards*.

Ici commence une guerre ouverte entre ces malheureux et l'autorité. Les premiers sont pourchassés comme des bêtes fauves et se défendent comme des lions. Qu'il y ait des torts des deux côtés, on n'en saurait douter; mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que les torts les plus graves furent du côté de ceux qui avaient eu les premiers: du côté des persécuteurs qui, par leur tyrannie, mirent eux-mêmes les armes aux mains des persécutés.

Au lieu de se contenter de punir les coupables, on étendit les peines aux innocents. Les Cévennes n'offraient plus qu'une vaste scène d'horreurs: des maisons rasées, des échafauds ensanglantés, des prisons pleines ne laissant échapper les victimes que pour les envoyer à la mort. Les protestants, dépouillés de leur liberté de culte, traînés violemment à la messe par le prêtre catholique, condamnés à des amendes ruineuses, exilés, envoyés aux galères, jetés dans les couvents et dans les séminaires, essayèrent du moyen extrême qui leur restait: la révolte; bon nombre se joignirent aux premiers

Camisards. Les suites de cette révolution furent des plus funestes; au dire d'un historien catholique, il y eut 110,000 hommes immolés, dont la dixième partie mourut par le feu, la corde ou la roue. Bien que les Camisards se fussent soulevés pour une même cause, la liberté religieuse, tous n'étaient pas réunis en une seule armée: les mêmes motifs avaient produit le même soulèvement sur plusieurs points, ce qui montre combien réelles et graves étaient les persécutions.

Une des premières troupes de Camisards réunie du côté de Nîmes fut celle de Roland, ancien militaire, homme actif, intrépide, infatigable, plein de zèle pour sa religion et qui crut ne pouvoir mieux la servir que par les armes, jusqu'à ce qu'on ait rendu à ses coreligionnaires leurs temples et la liberté de s'y réunir.

Le chef d'une autre bande encore plus célèbre fut Jean Cavalier, simple garçon boulanger, âgé de 21 ans; mais homme plein de courage, d'habileté et de bon sens.

On s'étonnera peut-être que ces paysans sans instruction, sans armes, sans argent, aient pu se maintenir un seul jour contre des armées considérables, mais il faut se rappeler qu'ils étaient dans des contrées amies et que les protestants restés paisibles dans leurs demeures fournissaient au besoin des vivres aux révoltés. Des armes, ils s'en procuraient aux mains mêmes de leurs ennemis; souvent ils se vêtirent d'uniformes royaux enlevés aux soldats sur les champs de bataille; quant aux munitions, ils en fabriquaient eux-mêmes avec du salpêtre gratté sur les murailles, dans les caves, et du bois transformé par eux en charbon. Ils avaient des magasins d'armes, de munitions, de vivres; et, chose étonnante, jusqu'à des hôpitaux. Tout cela caché dans le sein de la terre, au fond des cavernes. Un fait particulier fera connaître l'importance de ces amas de provisions. Une vieille femme, qui depuis plusieurs jours se dirigeait vers le même bois, une corbeille sur la tête, éveilla les soupçons; elle fut arrêtée, conduite devant le général, qui la menaça de la faire pendre à l'instant si elle ne faisait pas connaître le but de ses visites; elle s'y refusa d'abord, mais conduite au pied de la potence, elle avoua tout. On la fit suivre d'un détachement de soldats qu'elle conduisit à la caverne des Camisards. Là, le premier objet qui frappa la vue furent trente malades blessés ou moribonds qui furent à l'instant massacrés, les soldats pénétrèrent plus avant et découvrirent toujours avec une nouvelle surprise, là, de grands amas de blé et de farine; ici, des tonneaux de vin et d'eau-de-vie; plus loin des salaisons suspendues à la voûte, des sacs remplis de légumes; ailleurs des caisses de drogues, de charpie; enfin, au plus profond, un arsenal complet:

fusils, épées, poudre, mortier; du soufre, du salpêtre, du charbon, et mille autres provisions.

Du reste, les Camisards avaient souvent recours à la ruse pour se procurer le nécessaire; nous en citerons deux exemples.

Non loin d'Alais était le château de Servas, que Cavalier résolut de prendre malgré sa garnison. Il fit lier de cordes six de ses hommes, les met sous la garde de trente autres revêtus des habits d'ordonnance enlevés à des soldats, et il part à leur tête pour la forteresse. En arrivant, il s'annonce pour le neveu d'un général d'armée conduisant des Camisards dans une prison. L'officier, commandant la garnison, l'engage à venir dans le fort se rafraîchir; après bien des façons, Cavalier accepte, laissant sa troupe à la porte. Pendant qu'il est à table, les Camisards déguisés entrent l'un après l'autre sous divers prétextes dans le château; et, quand ils y sont en nombre, ils vengent sur ces soldats les nombreuses cruautés qu'ils en avaient souffertes.

Une autre fois, Cavalier se joint à Roland, et tous deux, suivis de leurs troupes, se présentent dans la ville de Sauve comme des officiers du roi. Le seigneur du lieu les reçoit à sa table et les traite si bien, qu'ils en ont compassion et se retirent sans lui faire aucun mal; mais arrivés sur la place publique, au moment où leurs Camisards se présentent à la porte de la ville, ils se font reconnaître pour leurs chefs, les font entrer, enlèvent les armes, détruisent l'église et emportent la vaisselle d'étain pour fondre des balles.

On voit par ces deux exemples qu'ils n'avaient d'abord d'autre but que de punir ceux qu'ils croyaient leurs ennemis personnels; et si plus tard il en fut autrement, c'est qu'ils y furent entraînés par l'exaspération.

Aussi les Camisards étaient-ils non moins des religionnaires que des soldats, ils tenaient dans leurs bois des assemblées religieuses; leur grand plaisir était le chant des psaumes; leur privilège, ceux de la prédication ou de la prière publique; l'exaltation les conduisit jusqu'à se croire inspirés. Plusieurs eurent la prétention d'annoncer l'avenir, et presque toujours leur décision était prise d'après le conseil de leurs prophètes. « Dans nos déserts, dit Cavalier dans ses Mémoires, nous faisons notre affaire capitale de nous appliquer à des actes religieux: là, éloignés du bruit du monde et le cœur élevé vers Dieu, nous écoutons sa Parole, nous chantions ses louanges et nous adressions à haute voix des prières ferventes à notre Créateur. C'est dans ces actes religieux que nous étions revêtus d'un courage qui nous élevait au-dessus des dangers et de la mort même; et qui nous faisait remporter sur nos ennemis des victoires toujours surprenantes. »

Ces prophètes étaient-ils des imposteurs? Je ne le pense pas de la plupart. Étaient-ils dirigés par la Saint-Esprit? Je ne le crois pas davantage. La vérité se trouve probablement dans la supposition intermédiaire. C'étaient des hommes exaltés par la tyrannie dont leur peuple souffrait depuis si longtemps. Injustement persécutés, nous arrivons bien vite à penser que Dieu doit agir pour nous. Mais Dieu fût-il pour nous, ce n'est pas une raison pour qu'il ne nous éprouve pas dans ce monde en attendant le rétablissement de toutes choses dans le monde à venir. Malheureusement la plupart des hommes ne font pas cette réflexion, et les Camisards en particulier crurent trop souvent que Dieu devait prendre leur juste défense en main dès ici-bas. Ces hommes n'étaient ni des hypocrites, ni des méchants, mais parfois des fanatiques. Ils disaient et faisaient ce qu'ils croyaient bien, attribuant à l'Esprit de Dieu leurs propres inspirations. On en jugera par un récit que nous rapportons textuel, bien qu'abrégé.

« Un jour, près de Sérignan, le prophète Clary fut saisi par l'Esprit au milieu de l'assemblée. Ses agitations furent si grandes, que tout le monde en fut extrêmement ému. En commençant à parler, il dit plusieurs choses sur les dangers des fidèles dans les assemblées; il ajouta que Dieu était celui qui veillait sur eux et qui les gardait. Les agitations du prophète augmentant, l'Esprit lui fit prononcer à peu près ces mots: « Je t'assure, mon enfant, qu'il y a deux hommes dans cette assemblée qui n'y sont venus que pour vous trahir; ils ont été envoyés par vos ennemis pour épier tout ce qui se passe entre vous; mais je permettrai qu'ils soient découverts et que tu mettes toi-même la main sur eux. » Tout le monde était fort attentif à ce qu'il déclarait, et alors, toujours dans l'agitation de la tête et de la poitrine, Clary marcha vers l'un des traîtres et mit la main sur son bras. Cavalier ayant vu cela, commanda à ceux qui portaient des armes d'environner l'assemblée de telle manière que personne ne pût échapper. L'autre espion, qui était à quelque distance, fendit la foule à l'instant et vint auprès de son camarade se jeter aux pieds de Cavalier, en confessant sa faute et demandant pardon à Dieu et à l'assemblée; l'autre fit la même chose, et tous deux dirent que leur extrême pauvreté les avait fait succomber à la tentation, mais qu'ils s'en repentaient avec amertume et qu'ils promettaient qu'avec le secours de Dieu ils seraient à l'avenir fidèles si on voulait leur donner la vie.

« Cependant Cavalier les fit lier et commanda qu'on les gardât. Alors l'inspiration de Clary continuant, l'Esprit lui fit dire à haute voix que plusieurs murmuraient sur ce qui venait d'arriver comme si la facilité et la promptitude avec laquelle

les deux accusés avaient tout avoué, étaient une marque qu'il y eût intelligence entre Clary et eux pour supposer un miracle : « O gens de petite foi, dit » l'Esprit, est-ce que vous doutez encore de ma » puissance, après tant de miracles que je vous ai » fait voir. Je veux qu'on allume à l'instant un » feu, et je te dis, mon enfant, que je permettrai » que tu te mettes au milieu des flammes, sans » qu'elles aient de pouvoir sur toi.

» Sur cela, le peuple s'écria, et particulièrement ceux qui avaient murmuré : « Seigneur, retire de » nous le témoignage du feu ! Nous avons éprouvé » que tu connais les cœurs. » Mais comme Clary insista avec des redoublements d'agitation de tout son corps, Cavalier ordonna qu'on allât chercher du bois sec pour faire promptement du feu. Du bois fut entassé au milieu de l'assemblée, dans un endroit un peu bas, de sorte que tout le monde était élevé tout autour. Alors, Clary qui avait ce jour-là une camisole blanche, se mit debout au milieu du tas de bois ; et levant les mains jointes au-dessus de la tête, il parlait par inspiration. Toute la troupe en armes environnait l'assemblée entière qui était généralement en pleurs et en prières, les genoux en terre, faisant cercle autour du feu. La femme de Clary était là poussant de grands cris ; chacun le vit au milieu des flammes qui l'enveloppaient et le surmontaient de beaucoup. Il ne sortit du milieu du feu que quand le bois eut été tellement consumé, qu'il ne s'éleva plus de flammes ; il parlait encore avec sanglots et mouvements de poitrine quand il en fut sorti. Cavalier fit la prière générale pour rendre grâce à Dieu de la grande merveille qu'il avait daigné faire pour fortifier la foi de ses serviteurs. Je fus des premiers, ajouta l'auteur de ce récit, à embrasser le dit frère Clary et à examiner ses habits et ses cheveux que le feu avaient tellement respectés, qu'il était impossible d'en apercevoir aucune trace. »

Il est évident, après un tel récit, que nous sommes en présence d'une foule sincère mais abusée, et de quelques conducteurs, les uns fanatiques, les autres imposteurs. Mais qui faut-il accuser ? N'est-ce pas ceux qui, en interdisant le culte public et paisible sous peine d'amende, de galère ou de mort, ont poussé ses partisans à courir les bois et les cavernes poursuivis par des soldats jusqu'à ce qu'ils en fussent venus à ce degré d'exaltation ? Si l'on eût publié cette simple ordonnance : *Chacun est libre d'adorer Dieu comme il l'entend, pourvu qu'il respecte la morale publique et la propriété d'autrui*, n'est-il pas évident que les Camisards ne seraient pas allés prier Dieu et chanter les psaumes au désert, et qu'il n'y aurait eu ni fanatiques ni dupes ? Sans doute. Aussi renvoyons-nous le premier et le plus grand tort à ceux qui voulurent détruire la liberté religieuse. Heureux encore si

nous savons profiter de ces leçons pour l'avenir !

Outre les assemblées religieuses ordinaires, les Camisards avaient des prières publiques trois fois par jour. Ils priaient encore dans toutes les circonstances exceptionnelles : en quittant un lieu, en commençant une entreprise, avant un combat, après une victoire, ou même une défaite. Enfin ils célébraient souvent des jours de jeûne.

Pour dire tout ce qui est à leur avantage, citons un passage des mémoires de Cavalier, que d'autres historiens dignes de foi regardent comme fondé sur la vérité : « Ni les querelles, dit ce chef des Camisards, ni les inimitiés, ni les calomnies, ni les larcins n'étaient point pratiqués parmi nous : tous nos biens étaient en commun ; nous n'étions qu'un cœur et qu'une âme ; tout jurement, toute imprécation, toute parole obscène étaient entièrement bannis de notre société ; et les inspecteurs que nous avions établis parmi nous, afin que tout s'y fit avec ordre et décence, prenaient un soin particulier de nos pauvres et de nos malades, et leur fournissaient toutes les choses nécessaires. Heureux temps ! s'écrie le chef camisard, s'ils avaient toujours duré. »

Tels étaient les hommes que l'autorité voulait poursuivre. Baille, gouverneur du Languedoc, réunit un conseil d'officiers où l'on proposa, comme seul moyen efficace, de passer au fil de l'épée tous les protestants de la province, et d'incendier tous les lieux soupçonnés de favoriser la révolte. On objecta toutefois que ce serait réduire bien des cantons à un vaste désert, et priver le roi d'un grand nombre de sujets, fanatiques sans doute, mais qui pouvaient être guéris de leur folie.

On s'arrêta donc à un autre parti ; celui de poursuivre les Camisards sans cesse et partout ; ainsi le commandant Julien marcha d'un côté avec deux bataillons ; le comte de Broglie s'avança d'un autre avec deux compagnies de dragons et un corps considérable de fantassins ; le comte de Tournon se mit à la tête de huit cents hommes à Uzès, et alla droit au lieu où les Camisards devaient être réunis. Ainsi on poursuivit les révoltés pendant quatre jours et quatre nuits ; et, chose étrange, on ne les trouva nulle part ! On visita les bois, fouilla les cavernes, pénétra dans les lieux les plus impraticables ; de partout les Camisards avaient disparu. Mais ce n'était que pour revenir au moment convenable. Ayant appris qu'un convoi de vivres se dirigeait vers la garnison du château de Mandajors, ils dressent une embuscade à ses conducteurs, dissipent l'escorte, tuent quatre-vingts hommes et emportent les provisions.

Deux jours après, ils viennent braver le comte de Broglie jusqu'aux portes d'Anduze ; avant d'attaquer le château de Saint-Félix, ils mettent le feu aux granges, et tandis que la garnison va l'éteindre,

Roland pénètre dans le fort, passe au fil de l'épée ses défenseurs et emporte avec lui fusils, poudre et pain de munition. Ensuite il se tourne du côté de ceux qui revenaient de l'incendie, les met en fuite, en détruit une partie, fait couper quelques têtes et les expose sur le pont d'Anduze, en représailles de celles que le comte de Broglie, lui-même, y avait naguère déposées.

Nous pourrions raconter des centaines d'expéditions de ce genre où soldats et Camisards luttèrent de cruauté ; mais nous aimons mieux supprimer ces récits se ressemblant plus ou moins, et ne raconter qu'un petit nombre de faits caractéristiques, qui suffiront pour donner une idée d'une guerre qui dura plusieurs années.

En même temps qu'on luttait par les armes contre les Camisards, on s'efforçait de les affaiblir par des ordonnances destinées à ceux restés paisibles dans leurs maisons. Dans celle du 23 février 1703, le roi ordonna à tous ses sujets de courir sus les révoltés ; il veut que leurs maisons soient rasées, leurs biens confisqués, leurs lieux de culte démolis ; il défend à leurs parents de leur donner ni vivres, ni secours, sous peine de mort. Enfin Sa Majesté ordonne à tous ceux qui sont hors de leurs demeures d'y retourner dans huit jours.

Mais comment faire ? S'ils revenaient, on les conduisait bon gré mal gré à la messe ; quand ils s'y refusaient, aux galères, et s'ils priaient Dieu, dans les fers, à la mort ! Croirait-on qu'on en vint à poursuivre les protestants de maison en maison, à les pousser à coups de bâton au catéchisme du curé, à fermer la porte sur eux et à les contraindre de communier ? Plus tard on imagina de déclarer nuls tous les baptêmes de leurs enfants, et l'on pourchassa ceux-ci comme des brebis égarées, les ramenant par le fouet et par les chiens dans les églises catholiques pour les y baptiser ! Leur résistance, leurs moqueries, rien n'arrêta les curés rébaptiseurs. A Vauvert, un enfant ainsi préparé pour le baptême, et couvert d'un linge blanc, s'écria, se tournant vers le prêtre : Ah ! ça, que nous veut-on ? « Est-ce qu'on va nous faire la barbe ? »

A qui reprocher cette profanation ? est-ce aux enfants moqueurs ou aux hommes qui les avaient poussés à ces moqueries ? Si vous le voulez, ni aux uns ni aux autres, mais alors au principe absurde de contrainte en matière de religion. La pensée dans la tête est comme la vapeur dans la chaudière : si vous la comprimez, elle fait sauter le bâtiment !

Une seconde ordonnance, datée du lendemain et rendue par Montrevel, maréchal de France, déclarait que s'il arrivait aucun accident aux prêtres catholiques et à leurs ouailles, que les communes où ces faits s'accompliraient seraient brûlées, et

qu'il en serait de même de tout village et de tout lieu où un seul soldat serait tué.

Sous de telles lois, le meurtre commis par un seul homme pouvait donc légitimer la destruction de toute une contrée, ou plutôt, disons qu'il n'y avait ni loi, ni compassion pour protéger les protestants. Aussi s'organisa-t-il des troupes de volontaires catholiques, sans mission régulière, qui ravagèrent le pays, pillèrent les maisons, assassinèrent les protestants paisibles, et tout cela sans être inquiétés eux-mêmes par l'autorité. Ces brigands prirent le nom de *cadets de la croix*. Sans donner leur histoire, nous les ferons connaître par quelques faits. A Dèze, ils brûlèrent douze maisons ; à Brenoux, ils massacrèrent avec des cruautés inouïes cinquante-deux personnes, arrachant du sein de leur mère des enfants plantés ensuite au bout d'une épée et portés en procession ; à Saint-Denis, après avoir fait mourir la mère, ils déchiquèrent deux enfants et les jetèrent dans l'écluse d'un moulin. Comme un nommé Lafleur se permit quelques représentations, il fut mis au nombre des victimes. Les brigandages de ces nouveaux croisés furent si nombreux et si criants, que le maréchal lui-même crut devoir rendre des ordonnances contre eux.

Les enfants eux-mêmes se signalèrent dans les combats des Camisards. Ainsi un jeune garçon, nommé Samuelet, renversa un officier de son cheval d'un coup de pierre, courut sur ce nouveau Goliath, et se saisit de son sabre et de son cheval pour achever de mettre en fuite, avec ses compagnons, toute une petite armée. Dans une autre circonstance, le jeune frère de Cavalier lui-même, âgé de quatorze ans, se mit à la tête d'un pont et refoula par ses menaces et ses exhortations la troupe de Camisards qui fuyaient devant les soldats. Enfin un enfant du même âge fut conduit au supplice et brûlé à Montpellier.

Les femmes, de leur côté, apportèrent plus d'une fois à leurs parents Camisards le secours de leurs bras. Ceux-ci, enveloppés à Nages, furent secourus par une trentaine de femmes qui leur apportaient des vivres et qui poursuivirent les dragons. Une d'entre elles, jeune fille de dix-sept ans, nommée Lucrèce Guignon, non contente d'encourager ses frères par ses cris de : « Vive l'épée de l'Éternel ! vive l'épée de Gédéon ! » se saisissait des sabres des dragons blessés, les achevait et poursuivait les fuyards.

Quel triste spectacle que celui de femmes et d'enfants mêlés à des guerres sanglantes ! A qui le reprocher encore ? Serait-ce à ces femmes, à ces enfants ? Non, car ils étaient entraînés par l'exemple de leurs maris et de leurs pères. Ferons-nous retomber le tout sur les Camisards ? Mais nous avons

vu qu'ils étaient eux-mêmes poussés à cette guerre par ceux qui dressaient l'échafaud. Ferons-nous donc remonter le blâme jusqu'à ces derniers? Hélas! oui, si nous ne voulions trouver que des coupables; mais nous voudrions au contraire prémunir d'autres hommes contre le danger de retomber dans le même crime. Aussi nous remontons plus haut, et celui que nous accusons résolument, c'est le principe de tous ces maux, c'est l'intolérance, quels qu'en soient les auteurs; le glaive exterminateur que nous tirons contre ce monstre, c'est la liberté religieuse mise dans tous les cœurs, et pratiquée envers toutes les croyances. Telle est la véritable cause du mal. Tel est le vrai remède. Nous comprenons qu'on ait pu fanatiser des femmes et des enfants eux-mêmes par des paroles comme celles-ci : « On vous défend de prier Dieu; on veut vous faire dire ce que vous ne pensez pas; on vous demande d'être des hypocrites ou des idolâtres; on veut vous contraindre à violer votre conscience, à mentir à votre Dieu. Eh bien! au nom de cette conscience et de ce Dieu, mourez plutôt que de céder à vos oppresseurs. » Jusque-là tout est bien; mais ici la passion s'élève; on se croit de nouveaux Gédéons; on arme ses trois cents, et l'on s'estime, en tuant les hommes, les défenseurs de Dieu. Ne soyons donc plus étonnés à l'avenir si nous trouvons de part et d'autre, dans cette guerre, des actes de cruautés.

Mais reprenons le cours des événements.

(Suite au prochain numéro.)

JULES ET JEAN.

I.

Jean, fils de fermier, Jules, fils de propriétaire, venaient de perdre tous deux leurs parents dans une épidémie, et se trouvaient ainsi en possession de leur fortune et de leur liberté. La fortune du fils de fermier était dans ses bras; celle du fils de propriétaire, dans un bien de cent mille francs. —

Que devaient faire Jules et Jean? Le premier loua son bien et résolut d'aller étudier la médecine à Paris; le second mit ses habits neufs dans un mouchoir de poche et prit le parti d'aller se faire dérotteur dans la même capitale. Malheureusement, celui qui avait la force de marcher était aussi celui qui possédait l'argent; il partit donc en diligence, tandis que le pauvre, qui par son jeune âge avait besoin de voiture, dut partir pédestrement. Mais, enfin, Jules promit à Jean de le pro-

téger, lorsque tous deux seraient arrivés à leur destination. Avec le temps tous deux arrivèrent dans cette grande et belle ville de Paris. La première visite de Jules ne fut pas pour l'École de médecine, mais pour le théâtre de la Gaîté. Il avait bien le temps d'étudier, pensait-il; d'ailleurs on n'apprend pas un art aussi difficile en un jour, tandis que pour voir jouer un vaudeville une heure suffit. Enfin des études coûtent des milliers de francs; mais une représentation ne coûte que quelques sous; il y avait donc, selon Jules, sage économie à commencer par la comédie et à finir par l'amphithéâtre. Aussi fut-il économe et sage dans ce sens.

Quant à son compagnon, il l'entendait d'une autre manière: il se rendit d'abord chez un logeur de son pays, lui demanda brosses, sellette, quelques leçons de dérottage, et aussitôt il s'établit, heureux comme un prince, sur la place de l'Odéon, près de l'hôtel de M. Jules, étudiant; car Jean avait pris au sérieux les promesses de son protecteur, et s'attendait à être nommé tôt ou tard dérotteur général du quartier latin. Mais Jules était trop affairé pour s'occuper dans ce moment à rendre service: il avait à soigner ses plaisirs.

Les deux compatriotes, qui débutaient dans la vie de deux manières si différentes, étaient cependant l'un et l'autre exposés à des tentations, sinon les mêmes, du moins semblables. Tandis que les amis de Jules l'engageaient à venir au café, au bal, au théâtre, où la rente des cent mille francs lui permettait de se rendre et de payer, les camarades de Jean le sollicitaient à se rendre à la Grande Chaumière, au théâtre de Guignol, au cabaret du coin; et là pour quelques sous, au lieu de quelques francs, on s'amusait, je veux dire se pervertissait, tout aussi bien qu'ailleurs.

Un dimanche matin, lorsque tout le monde se préparait, non pour l'église mais pour la promenade, lorsque la modiste allait rendre un chapeau, la servante acheter ses provisions, la jeune dame prendre un billet de loge, le sergent de ville surveiller les omnibus, une bande de gamins vint, sur la place où Jean attendait la pratique, pour se divertir. Or se divertir, pour les gamins de Paris, c'est vexer les passants, les boutiquiers, voire même les agents de police. Le dérotteur nouvellement débarqué parut si novice à ceux-ci, qu'ils résolurent de le débaucher. Ils l'invitèrent d'abord à venir jouer aux billes au Luxembourg; mais Jean répondit qu'il n'avait ni pierres ni agathes. Ils lui proposèrent une partie de barre; il ajouta que par suite de son voyage il avait encore mal aux pieds. Enfin on lui fit l'offre d'un cigare de papier et d'un canon de vin bleu; il déclara qu'il ne savait pas fumer, qu'il n'avait pas soif mais faim, et que dès lors il voulait travailler. En même temps, voyant



Cirez, pratique, cirez ?

venir un jeune homme à la mise soignée, il lui cria de toutes ses forces :

— Cirez vos bottes, pratique, cirez ?

Le jeune fashionnable s'avança et lui dit :

— Tiens ! c'est toi, Jean ?

— Oui, Monsieur. Cirez ?

— Te voilà donc établi ?

— Oui, monsieur Jules. Cirez ?

— Fais-tu de bonnes affaires ?

— Comme ça, comme ça. Cirez ?

— Allons, je t'ai promis ma protection ; pour commencer, cire-moi ça comme il faut.

— Oh ! vous allez voir ! ça brillera comme une glace. Je suis sûr que vous serez content et que vous me donnerez votre pratique pour brosser vos habits chez vous tous les matins.

— Nous verrons ça ; cirez toujours.

— Et puis, si monsieur voulait parler pour moi, dans l'hôtel, à ses amis?... —

— Oui, oui ; nous verrons ; mais fais vite, on m'attend, ou plutôt on ne m'attend pas, pour un concert à l'église.

— Ah ! Monsieur va à l'église ?

— Oui, pour entendre de la musique. Et toi ?

— Moi, je vais rue Servandoni, dans une salle où l'on tient ce qu'ils appellent une Ecole du Dimanche.

— Ah ! l'on vous y apprend à danser ?

— Non, mais à prier Dieu.

— Connais pas.

— Et puis à lire dans l'Évangile.

— Oh ! connu, connu !

— Voulez-vous y venir un dimanche ?

— Veux-tu te taire, gamin !

— Mais vrai, c'est bien intéressant.
 — Et comment?
 — Des messieurs et puis des dames nous enseignent à lire dans le Nouveau-Testament, et nous font apprendre des morceaux par cœur.
 — Vraiment!
 — Oui bien. Tenez, je vais vous dire ceux que j'ai récités ce matin : « Jeune homme, marche » comme ton cœur te mène et suis le regard de tes yeux ; mais sache que pour toutes ces choses » tu seras appelé en jugement ! »
 — Dépêche-toi, dépêche-toi, tu me diras tout ça un autre jour.
 — Oui, dimanche prochain, quand vous viendrez pour vous faire cirer.
 — Il n'y a pas de danger, dit le jeune homme en s'éloignant. Si l'on m'y rattrape!... Et il partit en courant, oubliant de donner les deux sous. Jean n'en fut pas fâché ; car, pensa-t-il, cela me fournira l'occasion d'aller le voir demain à l'hôtel, et de m'insinuer dans les bonnes grâces de la maison. Et puis je cirerai, brosserai si fort, qu'il faudra bien qu'on soit content !

II.

Quelques années plus tard, vers le soir, un jeune homme couvert d'un costume élégant, mais fané, cherchait dans l'obscurité de la rue Crébillon la demeure d'un commissionnaire qu'on venait de lui indiquer. Il la trouve, monte, frappe à la porte, entre et se trouve en face de l'Auvergnat occupé à lire à la lueur d'une lampe économique ; si économique qu'elle éclairait à peine la surface du livre et laissait le reste de la chambre dans l'obscurité.

— Voulez-vous faire un déménagement ? dit l'arrivant.

— Volontiers, dit le lecteur.
 — Eh bien ! venez de suite.
 — Oh ! non, pas aujourd'hui.
 — Pourquoi ?
 — C'est dimanche.
 — Je le sais bien ; est-ce que vous n'avez pas des jambes le dimanche comme la semaine ?
 — Oui, mais le dimanche je ne travaille pas.
 — Mais pourquoi ?
 — Parce que Dieu l'a défendu.
 — Qui vous l'a dit ?
 — La Bible.
 — Et où avez-vous trouvé cette Bible ?
 — Rue Servandoni.
 — Quoi ! c'est encore à cette Ecole du dimanche ?
 — Oui, monsieur.
 — Mais, si je ne me trompe, c'est toi, Jean ?
 — Quoi ! c'est vous, monsieur Jules ?
 — Comment, te voilà passé commissionnaire ?
 — Oui, Monsieur, commissionnaire médaillé !

— Et tu vas encore à l'école ?
 — Pourquoi pas ? les apôtres, plus vieux que moi, y allaient bien !
 — Bon, bon ! Nous parlerons de ça une autre fois ; pour le moment, veux-tu faire mon déménagement ce soir ?
 — Non, mais demain.
 — Eh bien ! va pour demain ; mais que ce soit sans faute ! car nous sommes au 8. Ainsi je t'attends rue Saint-Jacques, n° 220, au quatrième étage, demain soir, entre onze heures et minuit.
 — Entre onze heures et midi, dites-vous ?
 — Non ; je te dis entre onze heures et minuit.
 — Alors je ne peux pas.
 — Pourquoi ? Est-ce que ta Bible te défend aussi de travailler de nuit ?
 — Non, mais elle ne me permet pas de favoriser un déménagement à la belle étoile... Vous comprenez ?
 — Eh ! que veux-tu que je fasse, si je ne puis pas payer le loyer de ma chambre ?
 — Il faut y rester.
 — Mais le propriétaire ne veut plus me faire crédit.
 — Il faut vendre une montre, une bague.
 — Je n'en ai plus.
 — Mettez quelques meubles, quelques habits superflus au Mont-de-Piété.
 — Tout y est !
 — Eh bien ! cherchez un ami qui vous prête un peu d'argent.
 — Imbécile, les amis ne prêtent pas, ils empruntent !
 — Alors c'est l'imbécile qui vous prêtera. Si vous me promettez de me le rendre fidèlement, je vous donnerai pour payer votre terme.
 — Quoi ! tu es assez riche ?
 — Non pas riche ; mais j'ai quelques économies, et pourvu que je sois bien sûr que vous me les rendrez plus tard, je puis bien vous remettre une cinquantaine de francs.
 Jean prêta la somme, et le lendemain, en plein jour, il fit le déménagement les épaules chargées, mais la conscience à l'aise.

III.

Quelques années plus tard encore, le propriétaire d'un cabriolet de remise, de cette forme un peu vieillie, où le cocher prend place à côté du voyageur, stationnait devant un hôtel garni. Après une demi-heure d'attente il voit sortir de la porte cochère, et monter à son côté, un ours vivant... ou du moins un personnage en ours déguisé. L'ours était-il un homme ou une femme ? c'est ce qu'il était impossible de deviner.
 — Où allons-nous ? dit le cocher.

- Hum ! fit le masque, imitant son personnage.
- Monsieur ou Madame, dit l'autre, ne faites pas la bête et dites-moi où nous allons.
- Au bal de l'Opéra.
- Bien.
- Vous m'attendrez là ; voilà vingt francs d'avance.
- Bien.
- Ensuite au Café de Paris.
- Bien.
- Et quand il fera jour vous me conduirez aux champs Elysées prendre l'air.
- Bien.
- Quel est votre numéro ?
- 220.
- C'est curieux !
- Pourquoi ?
- Oh ! pour rien.

Tout se passa selon le programme arrêté : le cocher conduisit l'ours à l'Opéra, et l'attendit dans la rue ; l'ours dansa jusqu'à quatre heures du matin ; et, accompagné d'un autre monstre, il vint souper au Café de Paris, où les deux brutes ne quittèrent la table qu'à la pointe du jour. Alors les dîneurs montèrent à côté du cocher, et bien qu'il n'y eût que deux places, on se gêna tant que l'ours parvint à se caser entre le conducteur et son compagnon.

- Où allons-nous ? dit le cocher.
- Je vous l'ai dit, grogna l'ours : aux champs Elysées.
- Non, interrompit l'autre monstre, mais à la prison de la rue de Clichy.
- Que voulez-vous dire ? ajouta l'ours effrayé.
- Je veux dire que voilà mon mandat d'arrêt, et que vous êtes mon prisonnier.

En parlant ainsi, la bête prétendue quitta son déguisement et laissa voir à découvert un huissier véritable, venu au bal pour avoir occasion d'arrêter au point du jour son créancier. Celui-ci, se voyant pris, fut tout-à-coup dégrisé, repoussa sa tête d'ours, et le cocher reconnut en lui un de ses anciens amis.

- C'est vous, M. Jules ?
- C'est toi, Jean ?
- Ah ! vous vous connaissez ? dit l'huissier.
- Oui, reprit l'étudiant ; il est de mon pays.
- Oui, dit l'ancien décrotteur, nous avons fait ensemble un déménagement à mes frais.

Comme Jean avait appuyé sur ces derniers mots, Jules rougit ; car, il faut le dire, il n'avait jamais rendu les 50 francs.

- Eh bien ! dit l'huissier, puisque vous êtes une paire d'amis, ne pourriez-vous pas vous entr'aider ? M. Jules est mis en prison pour la bagatelle de trois mille francs. Vous, monsieur le cocher, propriétaire d'un cabriolet de place, ne ferez-vous

pas quelque chose pour un ami dans l'embarras ?

- Oui, à deux conditions.
- Lesquelles ? dit Jules.
- La première, que vous irez aujourd'hui en prison, et la seconde, que vous me donnerez hypothèque sur vos biens.
- Hélas ! mon garçon, je n'ai plus de biens. Tout est mangé !
- Dans ce cas, je n'ai pas d'argent pour un disceptateur qui m'a déjà trompé.
- Mais puisque te voilà riche et moi pauvre ?
- Oui, riche en travaillant, et vous pauvre en courant les plaisirs.
- Ainsi, toi, tu ne dois rien à personne ?
- Non, rien.
- Comment donc fais-tu ? Moi je dois à tout le monde !

— J'ai suivi les conseils de la rue Servandoni, où l'on m'a dit : « Ne devez rien à personne ; travaillez de vos propres mains ; soyez sobres, purs, comme les économes de Dieu... »

— Bah ! dit Jules s'élançant du cabriolet en face du guichet de la rue de Clichy, j'aime mieux mon cachot que ton sermon, va-t'en au...

Le bruit des verrous emporta le reste de la phrase, et Jean rentra pour se coucher, non sans avoir prié dans son cœur pour son pauvre compatriote.

IV.

Enfin, beaucoup plus tard, à la porte d'un cimetière, où venait d'entrer le funèbre corbillard, s'arrêtait une voiture de deuil dans laquelle se trouvait un ecclésiastique en robe noire et en rabat blanc. Aussitôt un de ces officieux équivoques qu'on trouve toujours à l'arrivée d'un cortège quelconque, mariage, baptême, enterrement, se présente à la portière, l'ouvre, abaisse le marchepied et offre respectueusement sa main flétrie au pasteur pour l'aider à descendre. Celui-ci lève la tête, regarde le complaisant, et s'écrie :

- Jules ici ! Jules, valet de rue !
- Oui, monsieur le pasteur, à votre service ; mais d'où me connaissez-vous ?

— Quoi ! vous ne me reconnaissez pas vous-même ?

— Non.

— Eh bien ! tout-à-l'heure je vous dirai qui je suis ; en attendant, suivons ce cortège ; après l'ensevelissement, nous sortirons et causerons ensemble.

Jules, l'expropriétaire, l'étudiant de vingtième année, le coureur de bals, de cafés, de théâtres et de prisons, actuellement ouvreuse de voiture pour avoir le droit de mendier un sou... Jules, ruiné et dégradé, suivit la foule et avec elle se rangea silencieux sur le bord de la fosse où la bière venait d'être

descendue. Le pasteur avait jeté trois pelées de terre sur le cercueil, en disant : « Nous rendons la terre à la terre, la poudre à la poudre, la cendre à la cendre ; mais l'âme retourne au Dieu qui l'a donnée. »

Ici toute l'assemblée se découvrit.

— Messieurs, dit le pasteur, en ouvrant le livre qu'il tenait à la main, lisons la Parole de Dieu.

« Un homme avait deux fils, dont le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien. Et le père leur fit le partage de son bien. Peu de jours après, le fils le plus jeune, ayant amassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches. Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine dans ce pays-là, et il commença à tomber en nécessité. Il s'en alla donc, et s'attacha au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya dans sa maison des champs pour y garder les pourceaux. Et là il eût été bien aise de remplir son ventre des écosses que les pourceaux mangeaient ; mais personne ne lui en donnait. Enfin étant rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il chez mon père de serviteurs à gages qui ont plus de pain qu'il ne leur en faut ; et moi, je meurs ici de faim ! Il faut que je parte et que j'aille trouver mon père, et que je lui dise : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages. Il partit donc, et vint trouver son père. Lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut, et en fut touché de compassion ; et courant à lui, il se jeta à son cou, et le baisa. Son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez promptement la plus belle robe, et l'en revêtez ; et mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers à ses pieds ; amenez aussi le veau gras, et le tuez ; mangeons et faisons bonne chère ; parce que mon fils que voici était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. Ils commencèrent donc à faire festin. »

Cependant son fils aîné, qui était dans les champs, revint ; et lorsqu'il fut proche de la maison, il entendit les concerts et le bruit de ceux qui dansaient. Il appela donc un des serviteurs, et lui demanda ce que c'était. Le serviteur lui répondit : C'est que votre frère est revenu ; et votre père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré en bonne santé. Ce qui l'ayant mis en colère, il ne voulait point entrer ; mais son père étant sorti, commençait à l'en prier. Sur quoi prenant la parole, il dit à son père : Voilà tant d'années que je vous sers, et je ne vous ai jamais désobéi en rien de ce que

vous m'avez commandé ; et cependant vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis ; mais aussitôt que votre autre fils, qui a mangé son bien avec des femmes perdues, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. Alors le père lui dit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous ; mais il fallait faire festin et nous réjouir, parce que votre frère que voici était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. »

Après avoir lu cette touchante parabole, le pasteur en fit l'application au jeune homme qui venait de mourir et ensuite à tous ses auditeurs. Il avait involontairement devant les yeux l'histoire de ce Jules, enfant prodigue des temps modernes, et plus d'une fois il prononça des paroles que l'étudiant put s'appliquer. La cérémonie publique terminée, la foule se dispersa ; mais le pasteur continua sa prière mentale pour son auditeur inattendu ; enfin Jules s'approcha de lui, et tous deux regagnèrent en causant la porte du cimetière.

— Vous ne me reconnaissez donc pas ? dit l'ecclésiastique.

— Non.

— Je vous dirai tout-à-l'heure qui je suis. Mais racontez-moi d'abord comment, vous que je connais fort bien, vous avez pu tomber dans l'extrême misère où je vous vois ?

— Que voulez-vous ? ainsi va le monde ! L'argent ne peut pas durer toujours. Les gens se lassent de faire crédit... on vous met à la porte... et de porte en porte, je suis tombé dans la rue !

— Mais vos études de médecine ?

— Je n'ai guère étudié que les étudiants.

— Et votre fortune paternelle ?

— Mes études, je veux dire les étudiants, m'ont aidé à la manger.

— Ainsi votre histoire n'est pas sans rapport avec celle de l'Enfant prodigue dont je viens de parler ?

— Oh ! sans doute, monsieur ; votre discours m'a paru très-éloquent ; c'est bien supérieur aux oraisons funèbres de Bossuet...

— Pas de flatterie, je vous prie ; je ne vous parle pas de mon discours, mais du récit même de l'Evangile. Rien ne vous a-t-il donc intéressé dans cette histoire ?

— Si bien.

— Eh quoi ?

— La vie de bon vivant que l'Enfant prodigue faisait avec ses amis.

— Quoi ! c'est là tout ce qui vous a touché dans cette histoire ? Ainsi vous n'avez pas été ému par la conduite du père au retour de son fils ?

— Oh ! si bien, si bien. Le père est un bon enfant. J'aurais bien voulu me trouver à son grand dîner ! Ça m'a rappelé ceux que j'ai faits là : tenez,

précisément au coin de ce boulevard, où vous voyez écrit **NOCES ET FESTINS**. Un veau gras, la musique et la danse, de nombreux serviteurs, ça devait être fort amusant.

— Et moi je vous dis que vous êtes un malheureux qui avez perdu dans la débauche jusqu'au sens moral que Dieu vous avait donné. Vous avez tué votre conscience, et vous êtes aujourd'hui presque incapable de sentir votre culpabilité !

— Pardon, monsieur le pasteur, si je vous ai offensé !

— Non, ce n'est pas de moi, c'est de vous qu'il s'agit, et vous ne le comprenez pas mieux maintenant que vous ne l'avez compris sur la tombe où j'ai parlé ; sur la table où vous avez bu et mangé ; aux bals où vous avez couru ; dans la prison où vous avez croupi !

— Mais qui donc êtes-vous pour me si bien connaître ?

— Jean, votre compatriote.

— Comment, c'est toi ?

Oui, moi, de paysan devenu prédicateur par la grâce de Dieu, à côté de vous, riche propriétaire devenu mendiant par vos débauches ! Si du moins vous pouviez encore m'écouter et me comprendre !

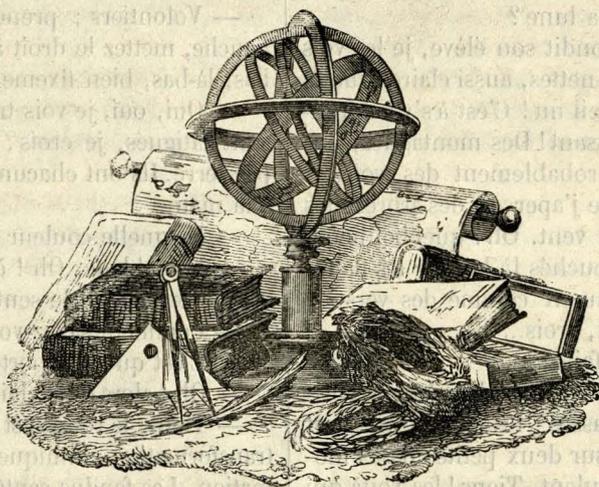
— Oh ! mon garçon, je ne suis pas venu pour entendre ton sermon, mais pour ouvrir la voiture, rendre mes petits services ; maintenant il reste à me payer.

Le pasteur voyant que son insistance ne ferait qu'irriter ce malheureux, consentit enfin à le laisser ; il lui donna une pièce de monnaie et une brochure. Jules en lut le titre à haute voix : **L'IMPIE CESSANT DE L'ÊTRE**. Tiens, dit-il, ça pourra me servir à allumer ma pipe !

— Dieu veuille que vous n'alliez pas un jour allumer un autre feu.

— Où ?

— Dans l'éternité !



LES HABITANTS DE LA LUNE.

Vous souvient-il, lecteurs, que dans le premier volume de cet ouvrage je vous parlais un jour du grand astronome Arago, montrant à son domestique les montagnes de la lune à travers un puissant télescope, et que le Savoyard émerveillé déclara qu'il les voyait non moins distinctement à travers la lunette que la butte de Montmartre à l'œil nu ?

Cette anecdote est parfaitement vraie, car je l'ai moi-même entendu raconter par l'illustre professeur dans un cours public, à l'Observatoire de Paris. En voici une seconde dont je ne garantis pas l'au-

thenticité. Malheureusement François Arago est mort, et je ne puis m'informer auprès de lui de l'exactitude du fait ; je ne sais pas même où prendre les deux héros du récit que je viens vous faire ; et j'en suis réduit à vous laisser juges vous-mêmes de sa réalité ou de sa fiction.

En terminant son cours d'astronomie populaire, M. Arago offrit à ses auditeurs de leur montrer, l'année suivante, ce qu'il avait fait voir à son domestique. Mais une année d'attente, c'était bien long ; du moins cela parut tel à un des élèves, qui résolut d'aller le lendemain demander à l'éminent professeur de répéter pour lui l'expérience lunaire. Malheureusement l'astronome venait de partir pour

un voyage. Notre curieux ne se découragea pas ; il se rappela sa patrie et fit valoir auprès du Savoyard, venu pour lui ouvrir la porte, qu'il était, comme on dit, « de son pays. » Les deux compatriotes furent bientôt deux amis ; le visiteur s'enhardit jusqu'à demander s'il ne lui serait pas possible de visiter l'observatoire et de mettre l'œil au fameux télescope. Le serviteur accorda sa protection, et donna rendez-vous à l'astronome improvisé pour onze heures du soir.

Le jeune homme fut exact au rendez-vous, et bientôt les deux Savoyards furent renfermés seuls dans la salle la plus haute de l'édifice, au milieu de lunettes, de globes, de cartes, de compas à profusion. Le visiteur ne voulait qu'une chose, voir à travers du grand télescope la lune, les montagnes et ses habitants. Tout le reste lui était indifférent. Il en vint donc tout de suite à son but, et demanda que l'expérience se fit à l'instant. Le télescope était bien là, monté sur son pied ; mais il fallait le braquer sur la lune se levant à l'horizon. Le domestique s'en chargea, il ne restait plus qu'à regarder. C'est ce que fit notre curieux.

— Eh bien ! dit le lieutenant d'Arago, voyez-vous les montagnes de la lune ?

— Si je les vois ? répondit son élève, je les vois comme vous jadis, aussi nettes, aussi claires que la butte de Montmartre à l'œil nu ! C'est à s'y méprendre. Oh, que c'est intéressant ! Des montagnes, des excavations ; ce sont probablement des volcans éteints. Je crois même que j'aperçois des arbres, des maisons et des moulins à vent. Oh ! quel bonheur, voilà des êtres vivants couchés là-bas sur les flancs de la lune ; ils se remuent comme des vers de terre ; en voilà un, deux, trois...

— Comment sont-ils faits ?

— Les uns sont fendus par en bas, et progressent comme sur des échasses ; les autres sont tout d'une pièce et reposent sur deux petites bases mobiles ; tous avancent, reculent. Tiens ! les voilà qui sautent les uns devant les autres ! Que c'est plaisant ! Comme ça doit les fatiguer ! mais ils sont fous ! ils se démènent avec une rapidité effrayante ; en voilà deux qui tournent ensemble comme une toupie ; en voilà deux autres qui s'élancent et glissent sur le sol comme avec des patins. Oh ! les pauvres lunatiques, ils s'essuient au sommet. Mais ils feraient bien mieux de ne pas sauter, ils n'auraient plus à se frotter.

— Mais peut-être, dit le démonstrateur, ces habitants lunaires travaillent ?

— Du tout, du tout ; évidemment ils s'amuse à se fatiguer, car on ne travaille pas à minuit ! Oh ! voici bien du nouveau ; deux fendus par en bas se retirent de la cohue ; ils s'approchent d'ici ; que vont-ils faire ? ils tirent de leurs échasses deux lon-

gues tiges d'acier. Oh ! les maladroits, ils en dirigent la pointe l'un vers l'autre ! Gare ! ils vont se crever les yeux.

— Mais qui vous dit qu'on a des yeux dans la lune ?

— C'est vrai ; peut-être que je me trompe ; en tous cas voilà nos deux champions écartant leurs échasses, les rapprochant, les écartant encore ; les rapprochant toujours. Mais que peuvent-ils faire de si pressé, qu'ils agissent avec tant de hâte ? On fait cercle autour d'eux. En voilà un qui tombe ; l'autre paraît content. Oh ! l'on relève le fendu, mais il se courbe en deux, il ne peut plus se tenir sur ses échasses ! Est-il malade, est-il mort ?

— Eh ! qui vous dit qu'on meurt dans la lune ?

— Vous avez raison, je n'en sais rien. D'ailleurs ce qui me fait croire maintenant qu'il n'est pas mort, c'est qu'on vient de l'étendre sur une espèce de lit ou de voiture. Quelle étrange couchette composée de bâtons et de rideaux. Bien, le voilà parti et les autres se remettent à sauter ! à coup sûr leur camarade se porte bien.

— Mais laissez-moi donc regarder un peu moi-même, dit le serviteur.

— Volontiers ; prenez ma place, fermez l'œil gauche, mettez le droit à l'oculaire et regardez là-bas, là-bas, bien fixement. Voyez-vous ?

— Oui, oui, je vois très-bien ; mais les sauteurs sont fatigués, je crois ; les voilà qui se couchent par terre. Ils ont chacun quelque chose de brillant à la main.

— De quelle couleur ?

— C'est blanc. Oh ! à présent c'est rouge, chacun le regarde et le sent.

— Comment savez-vous qu'ils le sentent ?

— C'est qu'ils le portent sous leur nez.

— Oh ! alors c'est clair, c'est bien pour le sentir.

— Tiens, le rouge est redevenu blanc ! c'est une transformation chimique. Oh ! nouvelle transformation. Les fendus sentent encore le globe rouge qui redevient blanc ! mais quand finiront-ils leurs expériences ? Ils recommencent encore, encore ! les malheureux vont perdre la tête au milieu de ces études profondes !

— Et comment savez-vous qu'ils étudient ?

— C'est bien clair, puisque les voilà qui baissent tous la tête, s'appuient sur leurs coudes et s'endorment enfin. Du moins personne ne bouge plus. Mais si bien : en voilà quelques-uns qui se dressent sur leurs échasses. Aïe ! ils ne peuvent plus avancer, ils penchent à droite, à gauche ; gare ? ils vont trébucher.

— Oh ! le singulier peuple, que celui de la lune !

— Singulier en effet : gens qui veillent quand ils devraient dormir, qui se fatiguent pour s'amuser, qui s'enfoncent des aiguilles dans le corps,

qui font des globes blancs rouges, et des rouges blancs, jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus se tenir !

— Je comprends maintenant pourquoi la lune n'est qu'un satellite de la terre ; c'est un fragment de planète, un monde au rebut. Aussi voyez comme elle est pâle ! ses hôtes ressemblent à des cadavres ! Les misérables ! Nous devons être fiers, nous, habitants de la terre, car nous valons bien mieux que tout cela...

Ici l'expérience des deux Savoyards fut interrompue par un pas retentissant dans le corridor.

— Qu'est-ce ? dit le jeune homme.

— Je ne sais, dit le serviteur ; à moins que ce ne soit mon maître de retour de son voyage.

En effet François Arago entra.

— Que faites-vous là, Messieurs ?

— Nous regardons la lune et ses montagnes.

— Et qui vous a braqué le télescope ?

— C'est votre serviteur. Regardez.

Le professeur s'approche, met l'œil à la lunette et dit :

— Votre lune, c'est la terre ; votre montagne, c'est Montmartre ; le télescope est dirigé sur Paris.

— Mais ces êtres fendus jusqu'au milieu du corps ?

— Ce sont des hommes en pantalons.

— Et ceux portés sur deux petites bases ?

— Ce sont des femmes embarrassés de robes jusqu'aux pieds.

— Mais comment expliquer ce travail pénible au milieu de la nuit, ces sauts, ces gambades ?

— Ils dansent et s'amuse.

— Et ces aiguilles d'acier pendues à leurs côtés ?

— Ce sont des épées.

— Mais au milieu de leurs fêtes, il les ont tirées ?

— Oui, pour un duel à la suite du bal.

— Et ces globes, alternativement blancs et rouges ?

— Sont tout simplement des verres de vin sans cesse remplis et vidés.

— En sorte que ces fous ?...

— Sont des hommes qui s'amuse, se battent et s'enivrent.

— Mais si c'était notre globe, on y verrait d'autres êtres que des hommes ; par exemple, des chevaux, des chiens, des oiseaux.

— C'est vrai, mais toutes ces bêtes-là sont trop raisonnables pour être ici ; plus sages que les autres, elles sont allées dormir.

— Ainsi c'est donc notre terre qui n'est qu'un fragment planétaire, qu'un monde au rebut ?

— Non ; mais ce sont ses habitants qui ne sont que des fous !

— Et dans la lune vous n'avez rien vu de semblable ?

— Rien.

— Et dans le soleil ?

— Rien.

— Et dans tous les autres astres ?

— Rien !

— Donc nous sommes les seuls êtres déraisonnables que jusqu'à ce jour vous ayez découverts ?

— Les seuls.

C'est bien humiliant !

Voilà, chers lecteurs de *l'Illustration de la jeunesse*, l'histoire que je me suis laissé raconter. Est-elle fausse ou vraie ? à vous d'en juger. En tous cas, à cette histoire, on peut rattacher une conclusion : si la terre est le seul astre parmi des millions où nous soyons certains qu'il y ait des pécheurs, il n'est pas impossible que sur elle seule, un Sauveur soit venu. Il n'est pas nécessaire de supposer que tous les autres mondes soient favorisés de la même visite, car le nôtre seul en avait besoin ; et s'il en est ainsi, voyez comme cela grandit notre honte et la bonté de Dieu : il n'y a que nous dans tous ces astres qui soyons méchants, et c'est pour nous, seuls rebelles au milieu de tant de créatures obéissantes, que Dieu lui-même a voulu se donner, se sacrifier. Voilà bien la pensée la plus haute, la plus belle, la plus douce qu'on puisse concevoir, et voilà bien la réalisation de ce mot magnifique : « DIEU EST AMOUR. »

QUE LES CHIENS SONT HEUREUX !

Que les chiens sont heureux ! surtout les plus petits, surtout les inutiles ! Moins ils valent, plus on les apprécie. Apportez un pygme gros comme le poing, on vous en donne cent écus ; s'il était gros comme une noix, il n'aurait pas de prix ! Le petit chien vaut mieux qu'un gros enfant ; et s'il vous en faut la preuve, allez avec ces deux êtres chez un maître de pension, assez riche pour s'en accommoder. Si vous lui offrez le carlin qui peut bien vivre une année, il vous paiera largement ; si vous lui laissez le bambin pour la même durée, au lieu de recevoir de l'argent, c'est vous qui payerez ; indice évident de celui qu'il aime le mieux.

Que les chiens sont heureux ! surtout ceux de salon. Un mendiant frappe à la porte ; on la lui ferme au nez en lui disant : « Allez travailler. » Mais

le chien est noble, il ne travaille pas. Il a pour domestique des millionnaires, duchesses et barons ! pour siège, les genoux d'une dame ; pour nappe, une robe de satin ; pour plat, une main rosée ; pour fourchette, des doigts garnis de diamants, et pour mets, crèmes et biscuits trempés d'un peu de vin ! Et tandis qu'on laisse vendre, sur la place publique, les écuelles du pauvre diable qui n'a pas pu payer son loyer, on s'empresse de payer les contributions de messieurs les chiens : deux francs, s'ils sont bons à quelque chose ; cinq fois plus, s'ils ne sont bons à rien.

Que les chiens sont heureux ! je parle surtout des plus chétifs et des plus frileux, et cela en hiver. On leur construit des loges, non dans la basse-cour, non à l'Opéra, fi donc ! c'est indigne d'un chien ; mais là, dans le salon, au meilleur coin du feu. Pour tapis une peau de lion ; pour murailles de la tapisserie à petites pointes, et pour manteaux la plus douce flanelle, au fond pourpre, comme un roi, à la bordure violette, comme un évêque ! Et puis, quand vient l'été, on vous débarrasse de la flanelle, on vous porte à la campagne (je dis vous si vous êtes un chien, car si vous êtes homme on se borne à vous envoyer promener), et là monseigneur le caniche gambade en liberté. Il gâte les plates-bandes du jardin, déchire les volants de madame, salit les bottes de monsieur. « Qu'il est gentil ! » Il reçoit une caresse au lieu du coup de pied que j'ai reçu, moi fils du fermier ! Oh ! oui, les chiens sont bien heureux !

Mais n'est pas chien qui veut ! témoin les vains souhaits que j'ai formés moi-même. Vous allez en juger.

L'autre jour, envoyé par mon père chez notre propriétaire pour le prier d'attendre le fermage que la mauvaise récolte nous empêchait de payer, je fus reçu pis qu'un chien au milieu d'un jeu de quilles. Monsieur me répondit que les mauvaises récoltes n'empêchaient pas ses dépenses de courir ; madame ajouta que chaque jour la vie devenait plus cher, surtout pour les riches, qui avaient à fournir à tant de besoins ; mademoiselle ne dit rien, sinon que le lait que mon père leur envoyait tous les matins de la campagne n'était pas des plus frais et que la vieille Azor n'en avait pas voulu boire. Hélas ! moi, fatigué par quatre heures de marche en plein soleil, je n'aurais pas été si difficile ! J'avais un peu compté qu'en arrivant à la ville notre bourgeois m'aurait fait manger un morceau. Mais non, ils étaient très-occupés à prendre leur thé. Et puis ce soir-là Azor était un peu malade, ou du moins de mauvaise humeur ; de si mauvaise humeur qu'en me voyant entrer, moi paysan, dans son noble salon, il m'aboya, me mordit les jambes, et déchira mon pantalon ! Ainsi reçu par tous les

maîtres de la maison, je me retirai dans un coin obscur, désirant presque d'y être oublié moi et ma faim. Sans le vouloir, sans doute, on satisfît mon désir. On ne s'occupait plus que du thé pour les maîtres et du lait pour le chien. La servante apporta une jatte pleine de ce doux liquide, que mon père avait envoyé, que je n'avais pas osé toucher le matin et que j'aurais bien moins osé demander le soir.

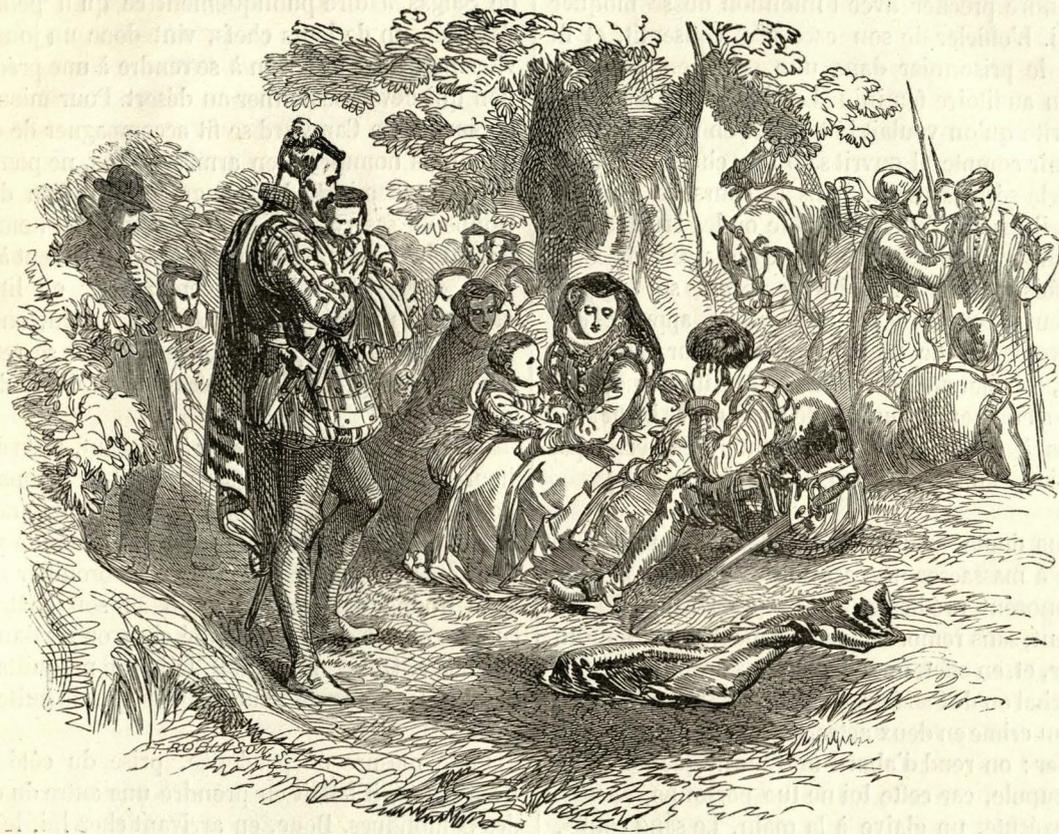
Comme une simple domestique n'était pas digne de servir le maître de mes maîtres, ce fut Mademoiselle qui eut l'honneur de remplir cette fonction ; elle prit le plat de lait des mains de la servante, et de sa plus douce voix invita monsieur le chien à venir le lécher, réclamant pour toute faveur de le lui présenter elle-même à genoux, et de rester là pendant qu'il daignerait lipper.

Malheureusement, comme je l'ai dit, monseigneur Azor n'était pas de bonne humeur. D'abord il ne voulut pas se lever, ensuite il ne lui plut pas de manger dans un coin. Mademoiselle dut le servir sur le tapis, au milieu du salon. Et encore, comme s'il lui était resté dans le fond du gosier le dernier des jappements qu'il me destinait, il se mit, même en présence du lait velouté et de la noble servante, à m'aboyer de côté ! Une fois bien satisfait, il consentit à se régaler ; le bruit de sa langue dans l'onctueuse boisson (l'avouerai-je ?) excita mon envie. J'aurais voulu, sinon être à sa place ou à ses côtés, du moins obtenir ce qu'il laisserait ! Et poussé par l'appétit, je ne pus retenir cette parole : « Oh ! Mademoiselle, je voudrais être votre chien ! »

Que de pauvres qui voudraient être les chiens de certains riches !



Oh ! mademoiselle, je voudrais être votre chien !



Famille huguenote quittant la France en fuite pour l'Étranger.

DRAGONS ET CAMISARDS.

(Suite et fin.)

II.

Ce n'était pas seulement dans les cavernes, au milieu des bois, qu'on massacrait les Protestants ; c'était encore dans leurs lieux de culte, pendant leurs pacifiques prédications. En voici un éclatant exemple.

Le dimanche des Rameaux de 1703, cent cinquante Réformés, pour la plupart vieillards, femmes et enfants, étaient assemblés, à deux heures de l'après-midi, dans un moulin près de Nîmes, pour se livrer à des exercices de piété. Dès que le maréchal en fut informé, il se leva de table, arma ses dragons et courut entourer le moulin. Quand tout fut prêt pour l'attaque, il donna le signal ; les soldats enfoncent les portes et massacrent l'assemblée. Quelques auditeurs veulent échapper par une fenêtre, mais une sentinelle, placée au-dessous, les repoussait à l'intérieur. Egorger l'une après l'autre tant de victimes, parut trop lent aux exécuteurs

impatiens ; on mit le feu au moulin, sans trop s'inquiéter s'il contenait des innocents.

Une seule fille, âgée de dix-sept ans, parvint à échapper aux flammes, aidée par un serviteur du maréchal lui-même ; mais dès que le maître fut informé de ce crime d'humanité, il ordonna le supplice de cette pauvre enfant et de son libérateur ; la femme fut exécutée à l'instant. La potence fut aussi dressée pour le domestique, et ce ne fut qu'à l'intervention de dames nombreuses, se traînant aux pieds du maréchal, que la grâce de cet innocent fut accordée. Mais, pour ne pas être trop clément, le maître chassa le serviteur de sa maison.

Si l'on poursuivait ainsi des Camisards armés, des auditeurs paisibles, avec quel acharnement ne devait-on pas poursuivre ceux qui, d'une main, tenaient une Bible, pour l'expliquer, et de l'autre un glaive pour se défendre ? Aussi en voulait-on surtout à ceux qui étaient en même temps soldats et prédicateurs. Plusieurs Camisards de ce genre furent pris et mis à mort ; nous n'en mentionnerons qu'un à part. Salomon Sabatier fut arrêté à Alais et conduit à Montpellier pour y être roué vif, ce qui fut exécuté. Mais avant de sortir des prisons de la première ville, il excita la curiosité d'un cer-

tain nombre de dames catholiques qui voulurent l'entendre prêcher avec l'intention de se moquer de lui. L'officier de son escorte y consentit, et fit venir le prisonnier dans une salle, en présence de son auditoire féminin. Le prédicateur s'aperçut bien vite qu'on voulait le tourner en ridicule ; sans en tenir compte, il ouvrit sa Bible, choisit son texte et parla sérieusement. Dans le cours de son sermon, il exposa l'état misérable où les cruautés des Catholiques avaient réduit les églises réformées, et toutefois les triomphes des persécutés sur les persécuteurs, comme leurs espérances appuyées sur les promesses de Dieu. Le prédicateur protestant émut, toucha, attendrit l'auditoire catholique. L'officier s'en aperçut, lui dit de se taire, et blâma ces dames à demi-converties ; ce qui n'empêcha pas Sabatier d'aller mourir sur l'échafaud.

Sans doute, vous êtes étonnés qu'on puisse en venir à massacrer une assemblée paisible, à rouer un innocent prédicateur ; et cependant on l'a fait souvent, sans remords, pensant même accomplir un devoir, et, en effet, on obéissait aux ordonnances du maréchal ou de Sa Majesté. Voilà comment, en divisant un crime en deux actes, on parvient à se le dissimuler : on rend d'abord une loi inique sans trop de scrupule, car cette loi ne tue personne, ensuite on l'exécute, un glaive à la main. Le sang coule, mais c'est au nom de la justice ; et dès lors, tout paraît excusé. Ce qui aurait épargné, et l'exécution sanglante et la loi inique, c'eût encore été le principe si simple de la liberté religieuse, et je ne me lasserai pas de vous le répéter.

Pour mieux sentir la position difficile des Protestants à cette époque, demandez-vous, mes jeunes amis, ce que vous auriez fait pour échapper aux persécutions. D'abord, vous ne seriez pas allés vous mettre au nombre des Camisards. — Bien. — Ensuite, vous vous seriez abstenus de vous rendre même dans les paisibles assemblées de culte. — Soit. — Enfin vous auriez gardé le silence sur vos sentiments religieux, et, sans vous dire catholiques, vous eussiez évité d'avoir à vous prononcer comme protestants. J'y consens encore, bien que cette prudence ressemble fort à de la lâcheté. Mais enfin je suppose que vous fussiez restés inoffensifs, paisibles, silencieux dans votre maison ; vous seriez-vous ainsi soustraits à toutes persécutions ? Vous allez en juger par l'histoire d'un personnage illustre, qui tint exactement la conduite que vous avez choisie.

Le baron de Salgas était le chef d'une famille noble, des plus anciennes du royaume. Né protestant, il aimait sa religion, mais s'abstenait de la manifester au dehors, et vivait retiré dans son castel au milieu des Cévennes. Cette foi silencieuse dé-

plut aux Camisards, qui voulurent contraindre M. de Salgas à dire publiquement ce qu'il pensait. Castanet, un de leurs chefs, vint donc un jour inviter monsieur le baron à se rendre à une prédication qui devait se donner au désert. Pour mieux le persuader, le Camisard se fit accompagner de quatre-vingts hommes bien armés. Salgas, ne pouvant résister, se mit de bonne grâce au milieu de la troupe de ses coreligionnaires. Quarante hommes devant lui, quarante derrière, le conduisirent à Vébron. L'exercice religieux commence : on lit, on chante, on prêche, et quand tout est fini, on déclare à M. de Salgas qu'il est libre de se retirer maintenant qu'il a fait profession publique de sa religion.

Le baron, au lieu de partir à l'instant, resta deux heures parmi les Camisards. Était-ce sympathie pour leur cause ? c'est possible, mais lui-même alléguait, pour expliquer son retard, un motif de prudence. Il ne voulait pas, dit-il, se brouiller avec cette troupe qui pouvait incendier son château, comme elle en avait déjà brûlé cinq ou six dans le voisinage. Quoi qu'il en soit, le baron ne quitta les Camisards que deux heures après que le culte fut terminé.

Cette mesure de prudence, prise du côté des Protestants, il fallait en prendre une autre du côté des Catholiques. Donc, en arrivant chez lui, le baron se hâta d'expédier un courrier à l'intendant de la province, l'informant de l'acte de violence exercé contre lui. On lui répondit qu'il aurait dû mettre des gardes à sa porte, et l'exhorta à mieux y veiller à l'avenir.

Une assemblée de la noblesse étant convoquée à Nîmes, le baron dut s'y rendre. Il profita de l'occasion pour se disculper encore mieux auprès du maréchal. Il offrit ses services, rappela les hauts faits de sa famille ; enfin, il fut si prudent, que le maréchal l'embrassa sur les deux joues et le renvoya complètement rassuré.

Rentré chez lui, le baron s'efforça d'accomplir la mission dont le maréchal l'avait chargé, celle de pacifier le pays. Dans ce but, il engagea les Camisards à déposer les armes, et réussit même auprès de quelques-uns, et se hâta d'annoncer cet heureux succès à l'autorité. Le maréchal en témoigna sa satisfaction et engagea M. de Salgas à revenir à Nîmes s'entendre avec lui sur les moyens à prendre pour amener les révoltés à une complète soumission. Le baron, qui voulait être prudent des deux côtés, demanda une escorte pour ce voyage. Les soldats du roi étant nécessaires ailleurs, l'escorte fut refusée, et le baron différa de partir, non sans s'être encore justifié, si bien justifié que ses excuses furent acceptées. Le voilà donc paisible à force d'habileté, jouissant de la foi en famille et de

sa fortune au sein de son château. Auriez-vous fait plus et mieux ? J'en doute. Eh bien ! écoutez à quoi toute cette prudence aboutit.

Un jour, comme il se disposait à partir pour la chasse, M. de Salgas voit arriver un détachement de soldats royaux de huit cents hommes. Il court à la rencontre du chef et offre des rafraîchissements. On accépte, on entre et on charge de fers l'obligant et prudent baron ! Quel était son crime ? On ne pouvait en alléguer aucun, mais l'on trouvait qu'il était trop bon ami avec tout le monde ; cela parut suspect, et on le conduisit en prison. Arrivé à Saint-Hippolyte, on le mit dans la citadelle et lui fit son procès. « Dix-huit fois, dit-il lui-même, je comparus devant l'Intendant. Je fus confronté à vingt-huit témoins qui, tous ensemble, ne fournirent pas de quoi faire fouetter un écolier, ma plus grande charge étant celle d'être resté deux heures volontairement avec Castanet et sa troupe. »

La perte du baron était résolue ; le maréchal voulait sa mort, et toute son innocence n'obtint pour lui que la faveur des galères à perpétuité, et pour sa famille, que la perte de leur titre de noblesse, la confiscation de leurs biens et la démolition de leur château ! Le baron de Salgas n'avait-il donc pas été assez prudent ?

Avant d'être envoyé aux galères, le vieillard fut soumis à la question ordinaire et extraordinaire, c'est-à-dire à la torture. Ce supplice, qui souvent arrachait à la bouche des innocents la confession de crimes imaginaires, ne put pas faire dire à Salgas ce qu'il n'avait pas fait, et, jusqu'à la dernière épreuve, le martyr soutint la vérité : c'est qu'il ne se sentait coupable de rien. Aussi, par grâce, au lieu de le brûler vif, on en fit un galérien !

N'était-ce pas assez de honte et de souffrance pour cet infortuné ? Non, il devait encore amuser ses bourreaux, deux prélats catholiques romains. Ce dernier trait est horrible, bien qu'il ne soit pas taché de sang. Le baron de Salgas, déjà dans un âge avancé, était aux galères depuis plusieurs années, sa vieillesse avait fini par le faire dispenser de ramer, mais non pas de rester enchaîné sur son banc. Un jour, Leurs Excellences l'évêque de Montpellier et l'évêque de Lodève vinrent se promener à Cette ; ils montèrent sur la galère où se trouvait le baron. Ces ministres du Dieu de charité eurent la fantaisie de voir le noble vieillard manœuvrer à la rame que sa main défaillante ne pouvait plus soutenir. Ils demandèrent ce plaisir au commandant qui, tout en rougissant, y consentit. Le noble galérien, attaché sur son banc, dut saisir un aviron et ramer... mais bientôt, épuisé de fatigue, il allait laisser échapper la rame, lorsque l'officier, plus compatissant que les deux prêtres, s'écria avec indignation : *C'est assez !*

Au bout de quatorze ans de souffrance, Salgas dut aux sollicitations de plusieurs Reines d'Angleterre la liberté qu'on lui avait indignement ravie, et il eut juste le temps d'aller mourir à Genève, où sa femme s'était retirée.

Tel fut le fruit d'une prudence que je ne veux ni blâmer ni absoudre, mais que je cite pour démontrer qu'à cette époque aucun expédient ne pouvait soustraire les Protestants à leurs persécuteurs, et que le seul moyen de mettre fin à leurs souffrances, comme aux crimes de leurs bourreaux, c'était de proclamer la liberté religieuse !

Peut-être maintenant, mes jeunes lecteurs, pensez-vous que la fermeté, le courage à toute épreuve eût mieux réussi que la prudence à vaincre les persécuteurs ? Je vais répondre sur ce point en vous rapportant quelques exemples où la grandeur d'âme ne servit qu'à faire qualifier les Protestants de fanatiques et d'entêtés, et pour qu'il soit bien démontré que je n'altère rien, je ne veux citer ici que les paroles des auteurs catholiques eux-mêmes.

« Afin que le lecteur, dit La Baume, connaisse à quel excès allait leur entêtement (il s'agit toujours des Camisards), je vais rapporter de quelle manière un d'entre eux mourut à Nîmes de la main du bourreau : il s'appelait Jean Vedel, du lieu de Crespian. On le prit dans le bois de Vaqueiroles. Non-seulement il chantait les psaumes, quand on le conduisait en prison, mais encore en passant dans les rues de Nîmes, il criait : « Mes frères, le temps de la délivrance est arrivé, que rien ne vous épouvante, l'Eternel combat pour vous. » Au lieu de s'asseoir sur la sellette, il jeta sa coiffure à terre, se mit à genoux, et commença à faire sa prière tout haut ; il avoua qu'il était de la troupe de Roland, et qu'il l'avait toujours suivie dans ses exécutions. Après cette déclaration, il dit que n'ayant travaillé que pour les intérêts du ciel, il était bien aise qu'on le fit mourir, pour en aller recevoir la récompense ; et qu'il se moquait de tous les supplices auxquels on le pouvait condamner. Quand on le conduisit à l'échafaud, pour être rompu, il parlait et répondait sans émotion.

» On employa inutilement la douceur et les négociations pour ramener les Camisards ; ils rejetèrent avec insolence l'amnistie qu'on leur fit offrir. Leur défaite et le grand nombre d'exécutions qu'on en faisait, au lieu de les intimider, redoublèrent leur rage et leur audace : il y en eut plusieurs que les troupes fusillèrent, et une grande quantité qui périrent par divers supplices à Montpellier, à Mende, à Alais et surtout à Nîmes. Mais comme nous l'avons déjà dit, ces spectacles affreux ne faisaient aucune impression : les nouveaux convertis (les Protestants) regardaient les condamnés comme

des martyrs. La fermeté qu'ils marquaient en mourant les confirmait dans leur ancienne religion, et, s'il est permis de le dire, les exemples qu'on donnait au public produisaient un effet tout contraire à celui qu'on avait attendu. Ils mouraient presque tous comme ils avaient vécu. Pour le faire connaître, nous avons déjà rapporté la mort de Jean Vedel; nous ajouterons en cet endroit celle de Pierre Causi de Boïssières : on le condamna à Nîmes à faire amende honorable, à avoir le poing coupé, à être ensuite rompu vif ; il mourut en criant qu'il souffrait *avec plaisir* pour avoir défendu la gloire de l'Éternel et le culte de la véritable religion. C'était le langage ordinaire de ceux qu'on faisait mourir. »

Eh bien ! cet héroïsme adoucit-il les juges ? Non, il ne servit qu'à les exaspérer ; car, s'étant dit une fois qu'ils ne pouvaient se tromper, les Catholiques infailibles devaient qualifier de fous, de fanatiques, d'entêtés, les héroïques Protestants qui leur résistaient. C'est ce qu'on fit toujours à la faveur de ce faux principe : Il faut sauver les gens malgré eux et torturer le corps afin de sauver l'âme.

Le Pape donna l'exemple ; il publia une bulle dans laquelle, assimilant les Camisards aux Albigeois, il accordait un pardon absolu de tous les péchés à quiconque prendrait les armes pour « *exterminer cette race maudite et exécrationnelle.* »

Les Évêques suivirent l'exemple donné par Sa Sainteté, en « *ordonnant aux curés de détruire les rebelles par le feu et par l'épée, pour obtenir l'indulgence plénière de leurs péchés.* »

Enfin, les autorités militaires et civiles, encouragées par le Pape et les Évêques, en vinrent à prendre une résolution épouvantable ; ce fut de détruire complètement trente paroisses dans les hautes Cévennes. Il s'agissait d'incendier *quatre cent soixante-six* villages. Ce qui fut résolu fut accompli !

On commença par publier des ordonnances d'après lesquelles les Catholiques furent invités à se retirer du pays que l'on voulait dévaster, en leur promettant toutefois que leurs maisons seraient épargnées. Quant aux Protestants, on ne leur accorda que trois jours pour s'éloigner, et on leur défendit de revenir sur les lieux quand leurs maisons seraient détruites. Les villages ainsi désertés furent livrés aux soldats divisés en petites brigades, pour travailler comme des goujats à l'œuvre de démolition. On s'y mit de tous côtés ; les Dragons se firent aider par les paysans. Pour aller plus vite, on sapa les édifices par la base ; et comme la destruction n'allait pas assez rapidement, on en vint à mettre le feu à tout ce qui restait.

Vous représentez-vous cet affreux spectacle : des milliers de Protestants, hommes, femmes, enfants,

vieillards, malades ou bien portants, riches ou pauvres, chassés de leurs demeures, fuyant à travers champs, chargés de quelques effets, et leurs troupeaux retenus pour le service des soldats démolisseurs, ou bien errants au hasard dans la montagne ? Tandis que ces malheureux cherchent un refuge, ils entendent la hache tomber à coups redoublés sur la maison de leurs pères, et quand ils se retournent pour l'apercevoir encore de loin, ils en distinguent les ruines à la lueur de l'incendie ! « Cette expédition, dit un auteur catholique, grand adversaire des Camisards, cette expédition fut comme une tempête, qui ne laisse rien à ravager dans un champ fertile. Les maisons réunies, les granges, les baraques, les métairies éparses, les cabanes, les chaumières, tous les bâtiments tombèrent sous l'activité du feu, comme tombent sous le tranchant de la charrue les fleurs des champs, les mauvaises herbes et les racines sauvages. »

Chassés de ces lieux désolés, vingt-cinq de leurs anciens habitants se réfugièrent dans un château. Le commandant Palmeroles en est averti, y envoie ses soldats, fait fusiller huit de ces infortunés et chasser les autres. Quel était leur crime à ses yeux ? Ils avaient pris refuge dans un lieu différent de celui qu'on leur avait assigné !

D'autres habitants des paroisses brûlées s'étaient retirés à Aussilargues, près de Saint-André. Pressés par la faim, ils sortirent des limites qu'on leur avait prescrites pour se procurer quelques secours. Le brigadier Planque en est instruit ; il part avec son détachement, il trouve les affamés rentrés dans leur asile. Il les fait arracher de leurs lits, conduire et renfermer dans l'église de Saint-André ; et de là, il fait sortir l'une après l'autre les victimes qu'il veut égorger ! Cinq femmes ouvrent cette sanglante exécution ; deux enfants de six à sept ans se jettent aux pieds des bourreaux pour sauver leur mère, ces pauvres petites filles luttent avec les soldats qui la conduisent au supplice, et qui, pour se débarrasser de leur importunité, la massacrent à l'instant sous leurs yeux ! Trente autres personnes sont à leur tour passées au fil de l'épée ou dépecées à coups de hache. Dans leur nombre, un enfant de dix ans, déjà percé de trois balles, lève encore la tête et crie en expirant : « Où est mon père pour me tirer d'ici ? » Et pour en finir, on jette dans la rivière ceux qui respirent encore !

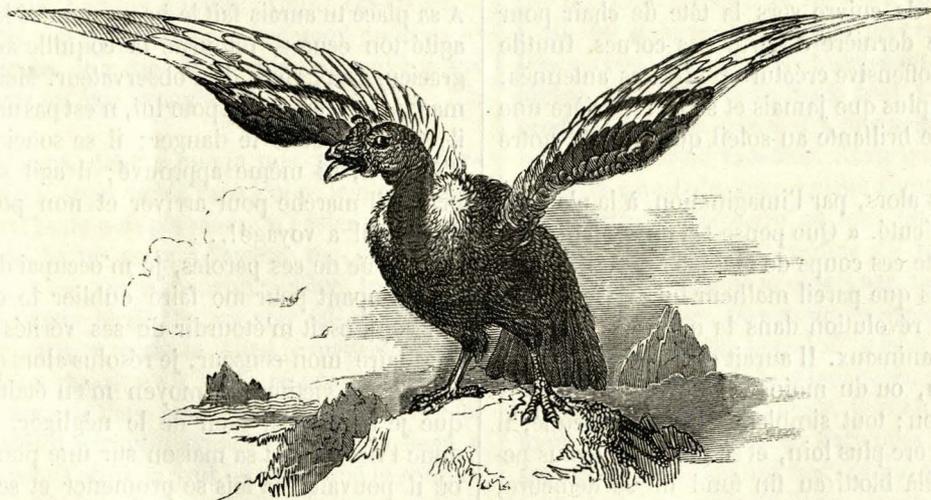
Je voudrais rapporter un trait qui caractérise bien les dispositions des bouchers chargés de cette tuerie ; mais il est tellement horrible, que j'hésite à le retracer. Toutefois, pour inspirer une plus profonde horreur de toute tyrannie, je le ferai. Le capitaine La Place avait permis à quatre hommes et à une jeune fille de s'absenter quelques heures pour affaires de famille ; ceux-ci à leur retour sont

surpris par un orage qui retarde leur arrivée. Le capitaine les fait arrêter, lier et conduire hors de ville, où aussitôt on entend fusiller les quatre hommes. Au bruit des détonnations successives, les habitants accourent ; ils intercèdent pour la jeune fille encore vivante ; des religieuses catholiques elles-mêmes parlent en sa faveur, mais en vain. Alors ces dames conseillent à la jeune vierge protestante de se dire enceinte, pour sauver sa vie au prix de son honneur. Elle s'y refuse. Toutefois, on affirme ce mensonge au capitaine qui fait venir une sage-femme et lui demande son opinion. Celle-ci, gagnée par les religieuses, déclare qu'en effet la jeune fille sera bientôt mère. Que va faire La Place ? Le prudent bourreau ordonne qu'on mette en prison et la jeune fille et la sage-femme ; il prononce cet arrêt : qu'on les garde toutes deux quelques mois ; si, ce terme passé, un enfant ne vient pas au monde, que ces deux femmes soient mises à mort ! Alors, la sage-femme avoue qu'elle a menti, et que la jeune fille est innocente et pure. Que fait le capitaine ? il pardonne à la menteuse Catholique et fait mourir la Protestante, précisément parce qu'elle est vertueuse !

Toutes ces horreurs ne montrent-elles pas jusqu'à l'évidence que l'intolérance fausse l'esprit, pervertit le cœur et fait, d'un être créé à l'image de Dieu, une bête féroce à l'image de Satan ? Mettez cette jeune fille dans le couvent où furent élevées

ces religieuses ; avec le temps, vous la trouverez capable comme les autres d'une fraude pieuse et d'un mensonge. Mettez à leur tour ces religieuses à la place de la vierge martyr, instruite uniquement par la Bible, qui déclare tout mensonge en abomination devant Dieu, et vous les verrez comme la jeune fille, refuser de recourir à la ruse pour sauver leur vie. La cause du mal est donc ce principe jésuitique : *la fin justifie les moyens*, et c'est précisément ce principe qui justifia toutes les horreurs dont nous avons à frémir. Il est bon, pensait-on, qu'il n'y ait qu'une seule religion dans le royaume ; donc faisons disparaître le Protestantisme par la persuasion, si possible ; par la violence, les galères et les bûchers, s'il le faut. Nous sacrifions cinq millions d'hommes au bien de vingt millions ; dès lors nous sommes innocents, car la fin justifie les moyens.

Ce raisonnement, mis à l'usage de la Turquie, y détruirait les Grecs ; appliqué par l'Angleterre, il en ferait disparaître les Catholiques ; en France les Protestants ; aux Indes les Chrétiens, et ainsi de suite ; en sorte que chaque nation, sacrifiant le petit nombre, et pouvant le devenir à son tour devant une plus grande nation, on arriverait ainsi à détruire le genre humain ! à moins qu'on ne fit du genre humain un grand hypocrite, feignant de croire, ou un grand incrédule repoussant toute foi. Que faire donc ? Tout simplement laisser à chacun la liberté d'adorer Dieu comme il le trouve bon.



Lorsque du sommet de la montagne fond sur mon jardin un oiseau de proie de la plus grande dimension...

L'OISEAU DE PROIE ET LE COLIMAÇON.

— « Pierre qui roule n'amasse pas mousse, » me dit le colimaçon.

— C'est vrai, lui répondis-je ; mais elle se polit.
— Du tout, reprit la petite bête, elle s'use ; voilà tout. Devenue ronde, elle n'est plus bonne à bâtir ; on l'apporte caillou sur la grand'route ; on la brise,

la jette sur la chaussée jusqu'à ce que chevaux et voitures la réduisent en poussière.

Telle était la conversation, tenue silencieusement, entre un colimaçon que faisait parler ma conscience, et mon désir, que je faisais parler moi-même. Je détachai du pot à fleurs la petite bête de la feuille où elle se tenait collée; et, la retournant vers moi, je m'aperçus que le bord de sa coquille était brisé. Bon prétexte pour en arracher les débris; c'est ce que je fis. En mettant ainsi à nu la tête de l'insecte, j'avais voulu me venger sur lui de ma conscience importune dont il s'était constitué le représentant. Mais l'animal fut plus sage que moi, s'enfonça davantage et se trouva tout entier abrité par sa demeure écornée.

— « Ah! si tu voulais en faire autant, me dit mon colimaçon invisible, tu serais bien plus heureux; au lieu de t'étendre dans le monde, si tu consentais à devenir petit, petit, ta maison ébréchée pourrait encore te suffire et t'abriter. Mais non; toi, comme tant d'autres, tu veux avoir salon, salle à manger, chambre à coucher, cabinet de travail, case de serviteur; tu ne te refuses qu'une chose : la chambre hospitalière pour l'étranger... Il te faut mille superfluités pour vivre; comme ce colimaçon, tu ne sais pas te recoquiller.

La leçon commençait à me déplaire de la part du colimaçon intérieur; je résolus de la faire payer à son confrère du jardin. Je pris une épingle sur le revers de ma robe de chambre et j'en approchai (non pas la pointe, fi donc! je ne voulais pas me paraître méchant), mais j'en approchai la tête de cuivre vers la tête de chair pour obliger cette dernière à sortir ses cornes. Inutile cruauté! l'inoffensive créature rentra ses antennes, se condensa plus que jamais et se tint derrière une légère écume brillante au soleil qui éclairait notre combat.

Je me mis alors, par l'imagination, à la place du pauvre persécuté. « Que pense-t-il en sentant tomber sur sa tête ces coups de massue? Certes, c'est la première fois que pareil malheur lui arrive. Il doit croire à une révolution dans la nature, à une perversion des animaux. Il aurait droit de se plaindre à son voisin, ou du moins de gémir de son sort. Eh bien! non; tout simplement, sans rancune, il se retire encore plus loin, et se fait encore plus petit. Et le voilà blotti au fin fond de sa demeure, aussi paisible que si le brin d'herbe poussé par le vent l'avait effleuré en passant. Oh! patient colimaçon, quand donc saurai-je t'imiter et soutenir sans me plaindre, au moins, les calamités que je ne puis éviter?

L'exhortation m'était bien nécessaire; mais ce ne sont pas celles que nous aimons. Aussi, pour ne pas

en entendre davantage, je déposai l'animal moraliste sur le socle d'un vase de pierre et je l'abandonnai à son malheureux sort, non sans me savoir gré de ma clémence, car j'aurais pu l'écraser. Que de fois nous sommes fiers du mal que nous ne faisons pas! Nos vertus ne sont guère que l'absence d'un vice, et quelquefois d'un vice qui ne nous rapporterait ni plaisir ni profit.

Voilà donc mon colimaçon, retourné sur le dos, s'écarquillant au soleil. Je n'étais pas fâché de voir comment il se tirerait de là, surtout comment il se retournerait; c'est chose si divertissante pour le méchant, que voir mettre les autres dans un léger embarras. Je dis *léger*, parce que si l'embarras était sérieux, notre conscience nous le reprocherait; et nous ne voudrions pas nous attirer des reproches de conscience pour si peu de plaisir!..

Tandis que je l'examinais, mon colimaçon m'observait aussi, car il ne bougea pas. Impatient, je me retirai. Quand je revins, plus personne! il avait disparu! Je cherchai ses traces argentées, point! Le soleil, se mettant de la partie en faveur de mon adversaire, avait séché son humide sentier, et je croyais mes études colimassoires terminées lorsque, sur le flanc escarpé de la pierre, mes yeux rattrapèrent le fuyard. Il avait fait un chemin effrayant. Comment ce paresseux, qui n'avait pas daigné sortir une corne, faire un seul mouvement alors que je le regardais, avait-il eu l'agilité nécessaire pour parcourir, en mon absence, un aussi long trajet?

— « C'est qu'il travaille autrement que toi, me dit le colimaçon humain; il agit quand il en est temps, non par simple parade, mais pour une réelle utilité. A sa place tu aurais fait le beau, montré les cornes, agité ton écume, retourné ta coquille arrondie et gracieuse aux yeux de l'observateur. Mais le colimaçon, heureusement pour lui, n'est pas un homme; il reste coi dans le danger; il se soucie fort peu d'être vu, ni même approuvé; il agit seul, sans bruit; il marche pour arriver et non pour qu'on dise qu'il a voyagé!..

A l'ouïe de ces paroles, je m'occupai du colimaçon rampant pour me faire oublier le colimaçon altier qui osait m'étourdir de ses vérités; et pour faire taire mon censeur, je résolus alors de faire du bien à ma victime. Le moyen m'en était si facile, que je me gardai bien de le négliger. Je portai donc l'habitant et sa maison sur une plante grasse où il pouvait à la fois se promener et se nourrir. Là, me dis-je, il est chez lui, il suivra sa nature, je vais étudier ses mœurs et ses goûts; et je me mis en observation.

Se croyant seul, l'animal s'étendit, tira ses antennes transparentes, sonda le terrain, je veux dire la plante, et, après réflexion, il se dirigea vers le bas... Le croiriez-vous? j'en fus heureux, car je

m'estimais en droit d'en déduire ses basses inclinations. En effet, c'était pour la seconde fois qu'il tendait vers la terre; j'en conclus bien vite à ses penchants terrestres, grossiers; et par suite à moi qui raisonnais si bien sur ses défauts, j'accordais la palme de la supériorité.

La supériorité sur un colimaçon, quelle gloire! Eh bien! oui, nous sommes ainsi faits. Nous éprouvons le besoin d'être au-dessus de quelqu'un, homme ou bête! Bien plus, si nous ne pouvons primer sur l'aigle, nous voudrions du moins dépasser le colimaçon. César aimait mieux être le premier dans un village qu'à Rome le second. César était de mon goût, témoin l'histoire de cet insecte que je proclamais mon inférieur. Ce qui me plaisait ici, c'est que personne ne pouvait me contester ma supériorité: Je me l'accordai, je m'en nourrissais, j'en écrasais mentalement mon rival qui n'en savait rien et m'en laissait jouir sans conteste.

Oui, désormais, pour vivre en paix avec tout le monde, je veux me contenter de briller au-dessus du colimaçon! Ainsi, du moins, personne, sous prétexte de morale, ne viendra m'humilier.

Hélas! mon humble prétention fut encore déçue, le colimaçon lui-même ne voulut pas avoir le dessous: comme s'il avait deviné mon triomphe secret (au reste on ne risque guère de se tromper en supposant que tout le monde a bonne opinion de soi-même) il retourna sa tête altière vers le ciel, montra ses cornes terminées par des yeux brillants, et lorsqu'il eut bien inspecté le jardin complanté d'oliviers, les montagnes s'élevant en ceinture et la mer bleu-foncé, il fixa son regard sur le soleil et ne bougea plus. J'en fus humilié! Quoi! cet avorton, cet atome, cet escargot peut regarder en face le soleil, tandis que moi je ne puis en soutenir un rayon sans en être aveuglé?..

Oh! pauvre, pauvre que je suis, j'ai beau chercher quelque sujet de légitime gloire, je n'en trouve nulle part! je ne puis pas même m'égaliser au colimaçon! aussi je ne veux à l'avenir me comparer à personne, c'est une tâche trop pénible, trop humiliante; je veux tâcher de me voir tel que je suis, petit, ignorant et mauvais. Ainsi je mettrai de mon côté le Dieu qui m'a dit: « Je résiste aux orgueilleux, mais je fais grâce aux humbles. Pare-toi d'humilité; car quiconque s'abaisse sera élevé. »

Je me sentis alors si petit, si petit, que le colimaçon me parut grand. Je l'admirai dans son humilité. Mais bientôt il me parut qu'il s'admirait aussi, car il levait sa tête, dressait ses cornes, dardait ses regards avec une certain fierté. J'allais presque le plaindre à mon tour de s'enorgueillir de sa modestie, lorsque, du sommet de la montagne, fond sur mon jardin un oiseau de proie des plus grandes

dimensions. Je m'éloigne pour le laisser approcher; il vient se poser près du pot à fleurs, plonge d'un coup de bec dans la plante grasse et s'envole dans les cieus! Je revins au colimaçon: il avait disparu! l'oiseau de proie l'avait emporté! Quelle leçon! me dis-je. Désormais je ne veux pas même m'enorgueillir de m'être humilié.



Un nid d'oiseaux gazouillant à deux pas de ma fenêtre me sert de réveille-matin.

UNE LEÇON DE RECONNAISSANCE.

Rien n'est plus juste, et cependant rien n'est plus rare que la reconnaissance; elle nous est enseignée par la nature entière. Je ne veux pas dire que l'océan, les nuages, les oiseaux songent à remercier Dieu; mais que cet aspect imposant, cette marche légère, ce chant mélodieux sont bien propres à produire sur nos cœurs des mouvements de gratitude envers notre Créateur. Ainsi quand le matin, avant le réveil de toute créature humaine, j'ouvre ma fenêtre et découvre au loin cet océan, vaste, paisible, il m'apparaît, comme s'il jouissait de son immensité et voulait m'enseigner sa joie douce et sereine; le nuage, traversant les espaces éclairés du soleil encore caché, prend un aspect si gai, bientôt si brillant, que sa fuite silencieuse, sa forme changeante, sa coloration variée, tout en lui apporte à mon âme des pensées en harmonie avec cette joie pure et calme du matin; mais ce qui me touche surtout, c'est le timide et doux réveille-matin que le bon Dieu m'a donné: un nid d'oiseaux gazouillant à deux pas de ma fenêtre, dans les fleurs touffues et désordonnées de mon jardin. Un philosophe admirait beaucoup la sagesse et la bonté de son père qui, pour le réveiller sans secousse, avait la tendre précaution de faire jouer de quelque instrument près

de son lit. Eh bien ! je trouve que mon Dieu a fait pour moi beaucoup mieux que le père de Montaigne pour son fils : mon Père céleste a placé, non loin de ma couche, une musique suave, tendre, un gazouillement, d'abord à peine perceptible, comme si son Auteur voulait ménager la délicatesse de mon ouïe ; ensuite, peu à peu, les sons s'enflent, s'animent, se multiplient ; en sorte que si je tarde trop à me lever, ma paresse en est encore avertie. Eh bien ! je le demande, cette fauvette qui chante si joyeuse sur la touffe de mouron lui servant de duvet et de nourriture, ne m'invite-t-elle pas à la gratitude envers mon Dieu ? Le bonheur qu'elle goûte, comme le service qu'elle me rend, ne parlent-ils pas l'un et l'autre de la bonté, et pour elle et pour moi, de nôtre commun Créateur ? Oui, je le répète, la reconnaissance est chose bien simple et bien juste. Hélas ! pourquoi donc est-elle si rare ?

Jusqu'à ces derniers jours, du moins, le jeune Emile ne l'avait guère ressentie. Depuis des années, sa mère l'exhortait à rendre grâce à Dieu matin et soir. Emile ne s'y refusait pas, mais évidemment il le faisait sans plaisir, presque à regret. Une fois même, impatienté par cette insistance à le faire mettre à genoux pour remercier le Créateur des bienfaits dont il jouissait, il s'écria : « Mais quels bienfaits Dieu m'a-t-il donc accordés ? » Et comme sa tendre mère lui énumérait tout ce qui se trouve dans cet univers, depuis le soleil jusqu'à la plante, l'enfant se prit à répondre encore : « Mais Dieu ne m'a pas envoyé ces choses qui se trouvaient dans le monde avant moi ! tout marche, tout pousse sans qu'on y touche ; il semble que cela vienne tout seul... »

Sa mère, sans répliquer, s'agenouilla près du lit d'Emile et se mit à prier Dieu à haute voix de pardonner à son enfant et de lui fournir à elle-même le moyen de mieux l'instruire. Emile en fut honteux, et sans mot dire alla se coucher.

Le lendemain, la mère prend son fils au sortir du lit, l'amène au plus épais du bosquet fleuri où chantait ma fauvette, et, là, détache devant lui une tige de mouron ; elle en extrait une graine sous les yeux de l'enfant et l'emporte sur un autre point du jardin. Il n'y avait ici ni fleur ni fauvette ; la terre était nue, fraîchement remuée, attendant la semence qu'on voudrait lui confier. Emile reçut le grain, l'enfonça lui-même dans le sol à la demande de sa mère qui, sans lui donner d'explication, le fit rentrer à la maison.

Le lendemain et les jours suivants la mère prit l'enfant par la main, le conduisit sur le point où sa petite main avait déposé le germe, et lui fit remarquer l'aspect des lieux. Pendant quelque temps tout resta dans le même état ; rien n'apparaissait. Mais un jour une tige menue d'herbe tendre,

se montra dans une fissure de la terre. Le lendemain, le brin était déjà plus visible, plus fort ; et chaque jour, il s'élevait plus brillant et plus altier. Emile était émerveillé, non pas qu'une plante poussât, puisque tant d'autres autour de lui poussaient aussi, mais il était émerveillé, disons le mot, il était fier, de voir croître une plante dont lui-même avait semé la graine, ratissé le terrain, arrosé la tige ; enfin, il était on ne peut plus satisfait d'être l'auteur de cette petite création. Il s'en vantait à sa mère qui, sans s'en étonner, lui dit :

— Cette petite plante t'a coûté bien des soins ; mais si tu ne l'avais ni semée, ni arrosée, penses-tu qu'elle eût poussée sans semence, sans eau et sans soins ?

— Oh ! non, maman.

— Et crois-tu plus facile à toutes les plantes qui couvrent les montagnes de pousser sans que quelqu'un y prenne garde ?

— Non plus.

— Comprends-tu mieux que le soleil marche, que les vents soufflent d'eux-mêmes, que tu ne comprends que ton mouron ne pousse pas de sa propre volonté ?

— Non.

— Qui donc soigne les plantes de la montagne, conduit le soleil, anime le vent ?

— Je ne sais.

— Est-ce toi ?

— Non.

— Ton père ?

— Non.

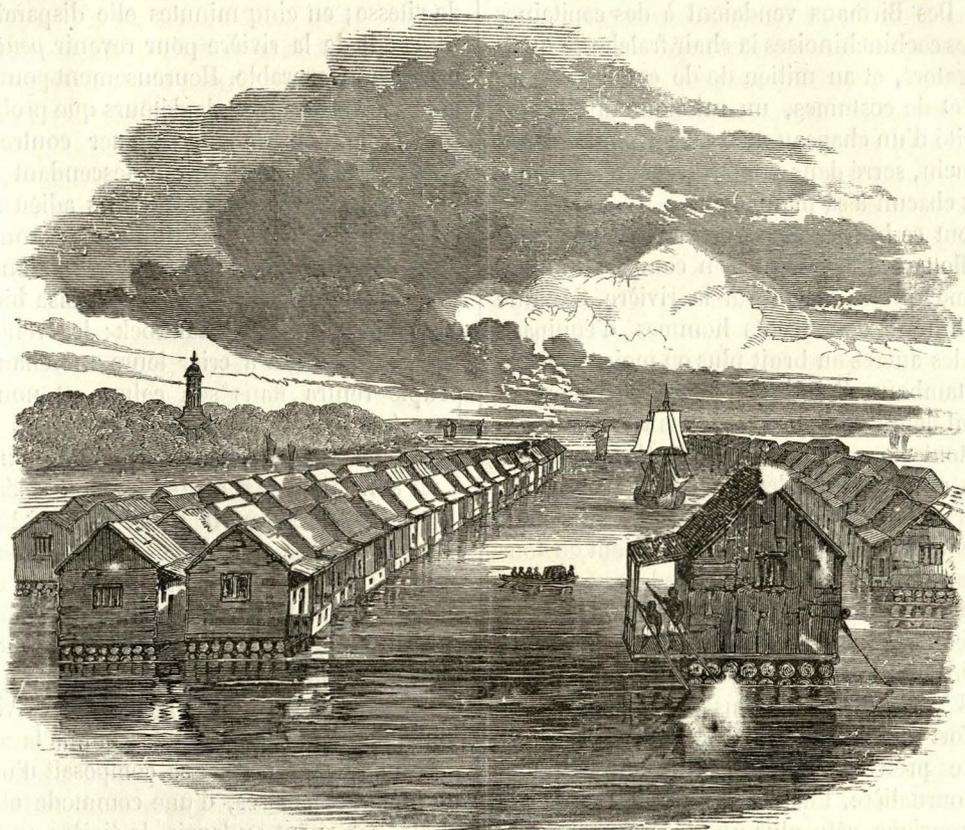
— Un autre homme ?

— Non.

— C'est donc le Créateur qui t'a fait toi-même, et à qui cependant tu ne crois pas même devoir un simple remerciement !



Emile était fier de voir croître une plante que lui-même avait semée...



Notre vaisseau naviguait dans la rue principale de la capitale...

VILLE FLOTTANTE DE SIAM.

I.

Vous croyez peut-être, jeunes lecteurs, que je vous donne cette gravure après avoir visité moi-même la ville flottante qui s'y trouve? Pas du tout. C'est au contraire parce que j'ai commencé par voir la gravure que j'ai désiré connaître la ville, et comme le voyage était un peu trop long pour qu'il valût la peine d'aller m'instruire sur les lieux, j'ai pris le parti d'ouvrir quelques livres anciens et modernes pour y prendre ce que je vais vous raconter. Je laisserai parler mes voyageurs eux-mêmes. Seulement, pour ne pas vous embarrasser dans la multiplicité des noms, je mettrai tout dans la bouche d'un même narrateur. Je vais d'abord vous décrire la ville indoue; je vous dirai plus tard ce que missionnaires catholiques et protestants ont essayé pour la convertir.

Écoutons donc notre voyageur.

II.

.... A la pointe du jour, notre pilote nous déclara que nous n'étions plus qu'à un mille de la ville flottante de Siam; et en effet notre vaisseau de 800 tonneaux se trouve bientôt naviguant dans la rue principale de Bangkok, capitale du royaume! Quel étrange et magnifique spectacle frappe alors nos yeux! Nous avons des deux côtés, aussi loin que le regard peut porter, deux lignes de maisons flottantes sur les eaux paisibles de la rivière, posées sur des radeaux mobiles de bambou! Derrière elles, au loin, sur la terre ferme s'élèvent hautes et brillantes au soleil, les flèches des pagodes, habitations des dieux. Plus loin et plus haut encore se dresse, orgueilleux et solitaire, le palais du roi. Dans les maisons aquatiques tout était vie, bruit, confusion. Des Chinois couverts de leurs vêtements de soie aux couleurs gaies se criaient les uns aux autres de prendre garde à un vaisseau mal amarré dans la rivière, et qui, commençant à se balancer sous la marée montante, menaçait dans ses mouvements leurs légères embarcations. De vieilles femmes siamoises, armées de longues perches de bambou, se

préparaient à repousser tout intrus qui oserait approcher. Des Birmans vendaient à des capitaines de jonques cochinchinoises la chair fraîche de quelques alligators, et au milieu de de cette Babel de langages et de costumes, un missionnaire américain, abrité d'un chapeau aux vastes bords, et un frère capucin, serré dans son étroit capuchon, évangélaient chacun à sa manière.

Mais tout ce bruit, toute cette activité dans les maisons flottantes n'étaient rien comparativement au vacarme qui se faisait sur la rivière. Sur une jonque chinoise deux cents hommes d'équipage hissaient les ancres au bruit plus ou moins musical de leur tambour d'airain. D'autres arrivaient et amarraient leurs embarcations. Des navires européens de toutes les nations et de toutes les grandeurs prenaient ou déposaient leurs charges, tandis que de nombreuses chaloupes, dirigées par de vieilles femmes ou de jeunes filles, se croisaient en tous sens portant çà et là des provisions de tous genres. Ici une barque peinte en couleur éclatante, ornée d'une tête d'or et manœuvrée par vingt rameurs, conduit un noble personnage au palais du monarque. Là une nacelle moins prétentieuse glisse sous l'effort de douze faibles avirons et porte sa charge de prêtres allant mendier au loin leur pitance journalière. Ensuite un canot monté par certain monsieur, vêtu plus que légèrement même pour un pays aussi chaud que Siam ; c'est un charcutier chinois appuyé sur sa rame qui, à notre passage, nous hèle dans une langue barbare pour nous offrir ses intéressants articles. Plus loin des barques tellement chargées qu'elles s'enfoncent à fleur d'eau, manœuvrées chacune par une seule femme jeune ou vieille, et remplies de fruits, de légumes, de poissons, de volailles ; le tout cru ou cuit, présentant à la fois un marché ambulante et des restaurants navigateurs.

Un peu plus tard, comme nous poursuivions notre route, s'élève un épouvantable tapage qui trouve encore le moyen de s'accroître. Le bruit se communique de proche en proche, il s'étend et se répercute de la rivière dans les maisons, sur les navires, les chaloupes, par toutes les bouches humaines capables de crier. La cause de tout ce vacarme s'explique bientôt : au moment où nous jetions l'ancre et où la marée descendait rapide comme l'eau lâchée par une écluse, un pâté de maisons flottantes avait rompu ses amarres ; et c'était cette ville vagabonde qui venait fondre sur des jonques chinoises et sur un bâtiment de guerre siamois. Les habitants de ces demeures errantes étaient là, criant, gesticulant, menaçant de leurs rames canots et embarcations qui se trouvaient sur leur chemin. Tantôt la masse de maisons flottantes s'enfonce, tantôt elle se relève ; à cette heure, elle

nous rase avec la rapidité de steamers qui luttent de vitesse ; en cinq minutes elle disparaît derrière un coude de la rivière pour revenir *peut-être* avec une marée favorable. Heureusement pour ses habitants, le fleuve à tant de détours que probablement cette ville nomade ira échouer contre quelque bord ; mais sans cela le flot descendant doit l'emporter en pleine mer, et dès lors adieu messieurs les Chinois et les voisins qu'ils heurteront ! tout va périr dans les flots lointains ! L'émotion produite par cette débâcle de maisons s'apaisa bientôt, car c'est chose ordinaire à Bankock ; les vendeurs flottants se remirent à crier leurs marchandises ; le peuple rentra dans son calme, et nous primes terre (pardon), je veux dire nous nous transbordâmes de notre navire dans la maison flottante d'un ami. Cette habitation, comme spécimen de toutes les autres, mérite d'être décrite. Elle contenait trois pièces : un salon, une chambre à coucher et une espèce d'office ou magasin de provisions. Fenêtres et portes dans toutes les directions ; sur la façade, un balcon garni d'un garde-fou, bien nécessaire pour un étranger, qu'un faux pas dans la nuit pouvait plonger dans la rivière, profonde de huit pieds et rapide comme la marée qui descendait. Le mobilier se composait d'une table, de quelques chaises, d'une commode et d'un séchoir, car quant au lavoir, la rivière en tient lieu. Encore faut-il se rappeler que nous sommes ici dans la demeure comparativement confortable d'un Européen.

Comme il était près de midi, nous éprouvions le besoin de déjeuner. Bientôt nous entendons les notes basses d'une trompette qui tire tout le monde du calme qui règne autour de nous. Nous nous informons du motif qui peut provoquer cette musique guerrière, et l'on nous répond gravement que le roi de Siam fait savoir au monde entier qu'il est permis à tous les humains de se mettre à table, car lui vient de finir son dîner ! Avec cette autorisation, notre appétit aidant, nous primes notre repas. A ce moment, nous entendîmes le bruit de la vaisselle de bois chez nos voisins les Siamois et la forte odeur de leurs mets. Quant à nous, on nous servit d'abord un fruit qui fait les délices de tous les Orientaux, mais je priai mon hôte de le faire disparaître immédiatement, si mauvais il sentait ! Vinrent ensuite des plantains de toutes les espèces, de toutes les dimensions, de toutes les couleurs, et bien d'autres fruits vraiment délicieux. Plus tard, on nous apporta des légumes non moins appréciés par les indigènes, mais que nous, gens du Nord, nous ne pouvions nous décider à toucher. Mais la volaille fut pour notre palais d'un goût fort agréable ; seulement elle était mal cuite. Au reste, le malheur n'était pas grand, car moins

on mange, mieux on se porte dans ces climats.

Après notre repas, nous étions à la plus forte chaleur du jour. Tout travail était suspendu; pas un seul bateau ne se montrait sur la rivière; pas un homme, une femme, un enfant sur les balcons; toutes les portes étaient fermées et les habitants endormis. Ils faisaient leur sieste; et nous-mêmes, malgré notre résolution de résister au poids de la chaleur, nous fûmes contraints à nous aller coucher, et nous nous endormîmes bercés par les flots murmurant autour de la maison. A trois heures, le docteur arriva; non pas un médecin, mais la brise de mer, ainsi nommée en Orient pour le bien-être et la gaieté qu'elle apporte aux habitants assoupis. Aussi fûmes-nous bientôt frais et disposés à continuer notre promenade de curieux.

Nous prîmes un canot pour aller visiter un temple siamois. La cour en était spacieuse et bien pavée. Des vases de fleurs, des représentations grotesques d'oiseaux, de bêtes sauvages, de reptiles ornaient ces lieux. Le sanctuaire lui-même, placé au centre, était une pièce haute et vaste; il était entouré de petites constructions destinées aux prêtres. Des tapisseries d'or et d'argent couvraient les murailles; devant des statues des mêmes métaux et ornées de pierres précieuses, brûlaient des bois aromatiques.

Nous allâmes aussi visiter les temples de deux éléphants blancs, adorés par les Siamois. Chacun de ces animaux avait dix gardiens pour son service; ses défenses étaient garnies de clochettes d'or; une chaîne à mailles d'or lui couvrait aussi le sommet de la tête, et un petit coussin de velours brodé était fixé sur son dos. Là se trouvaient encore deux singes blancs, armés de longues queues; ces singes, au dire des gardiens, préservaient de toutes maladies leurs royaux pensionnaires.

En sortant de ce temple-écurie, nous fûmes témoins d'une cérémonie funèbre. La scène se passait sous un banyan dont le feuillage couvrait la cour. Le cercueil était élevé de six pieds, revêtu d'une couverture blanche et surmonté d'un dais orné de fleurs de jasmin; quand une musique bruyante de gongs et de tambours eut préludé aux funérailles, la prière commença. Quelques femmes placées derrière les prêtres avaient chacune un cierge à la main. Le corps fut lavé. L'attitude des parents était grave; l'épouse du défunt, jeune femme de 20 ans, seule paraissait émue. Quand le bûcher fut allumé, tous se réunirent en cercle, firent un paquet de leurs hardes, les secouèrent par six fois, et se retirèrent satisfaits de ne les avoir pas laissés tomber.

Un séjour prolongé dans le royaume de Siam,

me fit mieux connaître les mœurs de ses habitants. Bas, rampant vis-à-vis de supérieurs; insolent et haut à l'égard des subalternes, lâche et vain, mou, intéressé, faux, fripon, voleur, le naturel de Siam a peu de qualités pour contrebalancer tant de défauts. La femme lui sert de domestique; le Siamois mange seul, servi par elle. Jamais il n'admet sa compagne dans le bateau où il se promène; jusque sur sa couche un oreiller plus bas la distingue de son seigneur. La polygamie est sanctionnée par les lois et pratiquée par les riches. Ainsi, le roi a trois cents femmes.

Le mariage à Siam est un acte purement civil; les prêtres n'interviennent que pour offrir et vendre leurs prières. Une fiancée est mise à prix comme une marchandise, revendue et divorcée sans difficulté.

D'après les lois, le vol est puni de coups de bâton; le meurtre expié par la mort; le sacrilège par d'horribles supplices.

Ce qui, dans ces pays, est au-dessus de tout contrôle, c'est la royauté. Il est même défendu de prononcer le nom du roi! Tout est sacré en lui: les pieds, les mains, la tête, la bouche, le nez, les oreilles. Son pouvoir est tellement absolu, qu'il martyrise et fait mourir, même ses ministres, sans scrupule, pour le plus léger motif. Ainsi, Tchaou-Naraïa, aux conseillers qui ne parlaient pas assez, faisait fendre la bouche jusqu'aux oreilles; il la faisait coudre à ceux qui parlaient trop; pour un geste maladroit, il faisait couper un bras, ou une jambe pour un faux pas.

Qui de vous, mes chers lecteurs, voudrait devenir ministre d'Etat dans le royaume de Siam? Ou plutôt qui de vous ne voudrait pas apprendre que des missionnaires chrétiens sont partis pour convertir ces contrées à l'Évangile de Jésus-Christ? Je vais donc vous dire quelques mots des efforts tentés dans ce but, d'une part par les Catholiques, de l'autre par les Protestants.

III.

Les premières tentatives pour convertir le royaume de Siam au Catholicisme, remontent au siècle de Louis XIV et se mêlent à la politique de ce prince. Un certain Constantin Phalcon, chrétien grec de naissance, devenu protestant par intérêt en passant à Londres, avait fini par se faire catholique romain dans le séminaire de l'évêque de Beryte, qui le recueillit dans sa misère par charité. Phalcon, présenté au roi de Siam, développa des vues politiques tellement habiles, que ce monarque se l'attacha comme premier ministre. Ce fut le point de départ

pour lier la cour de Siam à celle de Versailles. Phalcon, conseillé par les évêques, persuada à Tchaou-Naraïa, monarque siamois, dont nous avons déjà parlé, d'envoyer une ambassade au roi de France. Deux mandarins, revêtus du caractère d'ambassadeurs et munis de lettres d'évêques catholiques, se présentèrent donc à Sa Majesté française. Leur réception fut une affaire d'Etat. On conseilla à Louis XIV d'en imposer par l'éclat à des hommes inaccessibles à toute autre influence; et le roi se laissa affubler d'un habit tellement surchargé d'or et de pierreries, qu'il succombait sous le faix.

Les ambassadeurs, reçus à Versailles, assistèrent au dîner de Sa Majesté, au jeu des grandes eaux, à une fête à Saint-Cloud, enfin à une partie de chasse, ils repartirent émerveillés et à demi-morts de fatigue.

On avait voulu recommander ainsi à leur estime la nouvelle religion qu'on allait leur offrir.

Une fois la liaison formée par l'envoi d'une ambassade siamoise, rien n'était plus simple que de la continuer par l'envoi d'une ambassade française. Louis XIV, conseillé par madame Maintenon et par son confesseur le père La Chaise, expédia donc à Siam deux hommes politiques, cinq missionnaires et quatorze jésuites. Au nombre de ces derniers était le père Tachard, qui, sous le faux titre de mathématicien, cachait des instructions secrètes plus étendues même que le pouvoir des ambassadeurs, et qui devait amener Sa Majesté Siamoise à une éclatante conversion au Catholicisme. Tout cela n'était pas très-franc, et tout cela n'aboutit à rien. En effet, vous vous rappelez que nous avons laissé à la cour de Siam un premier ministre ex-chrétien grec, ex-protestant et aujourd'hui catholique. Constantin Phalcon, élevé par l'évêque romain de Beryte, n'était pas moins jésuite que le père Tachard; à rusé, il opposa rusé et demi, et quand ce dernier vint demander la conversion du roi de Siam, le ministre maintenant ex-catholique se fait siamois par politique et répond qu'un changement de religion pouvait amener une révolution et que d'ailleurs Sa Majesté n'abandonnerait pas une religion dont l'excellence était prouvée par 2229 ans d'existence! Tout ce que le roi de Siam voulut accepter de la part des missionnaires déguisés en ambassadeurs, ce fut de la poudre, des fusils et des canons.

Je ne veux pas suivre cette mission catholique romaine à travers toutes ses phases, depuis deux cents ans. Je me contenterai de citer quelques lignes d'un voyageur qui l'a récemment visitée. Ayant ainsi le point de départ et le point d'arrivée, nous pourrions mesurer l'espace parcouru. Voici donc le récit abrégé du *Voyage autour du Monde*, publié sous la direction de M. Dumont d'Urville :

« Nous nous étions remis en route quand un homme nous accosta. C'était un Siamois; mais son costume demi-indigène, demi-européen, lui donnait un aspect si grotesque, que nous ne savions que penser de lui. » Je suis un envoyé de l'évêque catholique, nous dit-il dans un jargon inqualifiable; voulez-vous me suivre auprès de Sa Grandeur? Nous fûmes charmés que l'occasion s'offrit de voir les restes d'une mission célèbre. En peu de minutes nous nous trouvâmes sous le toit de l'évêque. On le nommait M. Zozopolis, et il était le successeur de cette longue série d'évêques que la cour de Rome maintenait dans ce pays depuis l'an 1659. La ville de Bankock comptait trois églises de son ressort, et sa pauvre maison qu'il qualifiait du nom d'évêché. Je voulus savoir sa vie aventureuse. « L'évêque fut assez franc pour nous » avouer que presque toutes ses tentatives de prosélytisme avaient été infructueuses. »

Vous le voyez, mes jeunes amis, d'après l'aveu d'un évêque catholique, avec rapporté par un brave marin, les succès de la mission catholique ne sont pas brillants dans le royaume de Siam. Voyons si les missionnaires protestants auront mieux réussi.

IV.

Deux églises, celle des Presbytériens et celle des Baptistes, s'occupent de répandre l'Evangile dans le royaume de Siam. Disons un mot de chacune de ces missions.

L'œuvre presbytérienne ne remonte pas à 200, mais à 15 ans. Ses agents sont deux missionnaires consacrés, un prédicateur licencié, une institutrice américaine et un indigène. Le Nouveau-Testament et quelques livres de l'Ancien-Testament ont été traduits et imprimés; plusieurs écoles sont ouvertes, et un pensionnat, où l'on espère parvenir à former des prédicateurs indigènes, renferme déjà une trentaine d'élèves. Dernièrement aussi quelques conversions ont eu lieu; et dans plusieurs quartiers de la ville de Bankock, le peuple témoigne un certain empressement, non-seulement à recevoir les livres distribués par les missionnaires, mais encore à interroger ceux-ci sur la religion. Un fait plus remarquable encore, c'est l'introduction, à la cour, des épouses des missionnaires, chargées par le monarque de donner des leçons à quelques princesses de sa famille. Depuis deux ans environ, quelques notions de l'Evangile ont pu pénétrer ainsi, non-seulement dans l'esprit de ces princesses, mais encore parmi les femmes attachées à leur service.

Le roi lui-même, qui, avant de monter sur le trône, avait eu quelques rapports avec ces missionnaires, possède aujourd'hui une connaissance assez complète de la religion du Christ. C'est un homme libéral et éclairé. Il sait l'anglais. Il a publié un édit en faveur de la liberté religieuse et a fait don aux Protestants de sa capitale d'un cimetière.

La mission baptiste ne présente pas un aspect moins encourageant. Ses agents distribuent abondamment des écrits religieux. Ils reçoivent journellement des visites de la part des hommes de toutes les classes de la société. Ils ont pour règle de prêter un nouveau livre à quiconque vient leur rendre compte du contenu de celui précédemment reçu. On vient en chercher même des contrées environnantes. On a déjà bien des signes que ces livres sont compris.

Ces missionnaires protestants s'occupent aussi de tous les moyens de répandre l'instruction générale ; ainsi, non-seulement leurs imprimeries reproduisent les Livres-Saints, mais aussi ceux d'arts et de sciences. On a commencé par une grammaire siamoise, on a suivi par la publication des lois du pays. Les savants siamois eux-mêmes entrent dans ce mouvement civilisateur.

Voilà, chers amis, ce qu'on a fait de part et d'autre pour faire pénétrer la religion chrétienne dans le royaume de Siam. Vous voyez que toute l'habileté des politiques n'aboutit pas à grand'chose, et que le meilleur moyen de réussir ici, comme ailleurs, c'est d'être simple, droit et d'ouvrir à tous la porte large de toute instruction. Ce ne sont pas des chapelets, des cierges et des jeûnes qui convertissent le cœur, mais bien une imprimerie répandant toutes espèces de bons livres, la Bible avant tout, Livre de Dieu. Vous voyez encore qu'il ne sert à rien pour l'Évangile de gagner un roi par un traité diplomatique, mais qu'il sert à beaucoup d'instruire franchement les plus petits et les plus pauvres, parce que la foi chrétienne ne s'impose pas par la force, mais se communique par la persuasion.

LE JUIF-ERRANT.

I.

Et d'abord, sachez bien que mon histoire n'est pas un conte. Non-seulement l'essentiel en est vrai, mais l'accessoire en est possible. Pour le mo-

ment, je ne puis vous en dire davantage ; quand vous aurez lu tout mon récit, vous n'aurez plus besoin d'explication.

A l'extrémité d'une des ramifications des Alpes qui viennent mourir dans la Méditerranée, au point qui sépare la France de l'Italie, je rencontrai l'autre jour un singulier être : singulier par son costume, son langage, sa figure et par toute sa personne. C'était un vieillard à barbe désordonnée, à figure osseuse, au teint hâlé par les vents et le soleil. Son regard était fixé devant lui, son nez proéminent et sensiblement recourbé. Sa taille haute, son corps maigre, ses jambes longues, tout en lui semblait avoir été fait pour soutenir une marche prolongée. Sa main gauche retenait le pan d'un étroit manteau, et sa droite était crispée vers le sommet d'un long bâton de chêne blanc. Cet homme avait suivi, sans regarder ni à droite ni à gauche, la crête de la chaîne de montagnes, et il se trouvait à ce moment les pieds baignés par les flots de la mer. Comme il ne pouvait continuer sa route sans marcher dans l'eau, il s'arrêta, toujours sans détourner la tête, et il parut méditer sur le chemin à prendre.

Frappé de cette singulière apparition, je pris prétexte de sa perplexité pour lui adresser la parole :

— Que cherchez vous ? lui dis-je.

Pas de réponse.

L'homme ne détourna pas même les yeux ; seulement, je crus remarquer le mouvement involontaire d'une tête qui s'incline et rentre entre les épaules, comme pour se soustraire à des coups. La main droite, qui tenait son appui, trembla, et un timide soupir sortit de sa poitrine.

— Qu'avez-vous ? lui dis-je.

Même silence.

Comme sa personne me parut alors suspecte, je lui demandai d'une voix ferme :

— Qui êtes-vous ?

Sans doute effrayé par mon ton d'autorité, et me prenant peut-être pour le maire de la commune, il consentit enfin à parler pour éviter la prison.

— Je suis étranger, me dit-il avec un accent qui n'était exactement ni français, ni espagnol, ni allemand, ni anglais, ni russe ; mais qu'on aurait pu croire tout cela tour à tour.

— Et où allez-vous ?

— Devant moi.

— Vers quel but ?

— Je n'en ai point.

— Mais, ce soir du moins, où pensez-vous coucher ?

— Sur le roc même où la fatigue m'obligera de m'arrêter.

— Etes-vous donc sans ressource pour trouver un abri?

— Non. J'ai toujours de l'argent.

— Alors pourquoi vous exposer au froid de la montagne et ne pas dormir dans un lit d'auberge?

— Je ne crains ni le froid ni le chaud; mon corps est durci à toutes les fatigues.

— Mais vous me paraissez bien âgé?

— Je le suis plus encore que je ne le parais.

— Avez-vous quatre-vingt-dix ans?

— Davantage.

— Cent?

— Davantage.

— Cent dix?

— Davantage.

— Cent vingt?

— Davantage.

— Quoi donc, auriez-vous cent trente, cent quarante ans?

— Davantage, davantage.

— Combien donc?

— J'ai près de deux mille ans.

— Vous êtes fou?

— Je voudrais l'être. Je sentirais moins mes malheurs!

— Mais tous les malheurs s'effacent devant les consolations de l'Évangile?

— Je ne suis pas chrétien.

— Etes-vous donc incrédule?

— Non.

— Mahométan, païen?

— Non, non.

— Qu'êtes-vous, enfin?

— Juif.

— De quel pays?

— De Jérusalem.

— Votre nom?

— On m'appelle le *Juif-Errant*.

— Quoi! vous prétendriez être ce personnage de légende dont tout le monde parle et que personne n'a vu?

— Personne ne croit m'avoir vu, parce que personne ne me connaît. Je ne parle à personne, ne me lie avec personne; pour tous ceux qui me rencontrent, je suis un vagabond; pour les aubergistes, un voyageur; pour quelques rares personnes que les circonstances m'obligent d'entretenir un instant, je ne suis qu'un étranger, sans nom, sans parents, sans patrie; et ce n'est guère qu'une fois par siècle que je suis comme aujourd'hui contraint de m'expliquer. Or, la preuve que je l'ai déjà fait plus d'une fois; c'est qu'on parle aujourd'hui de moi dans toutes les contrées, comme on en a parlé dans tous les siècles depuis deux mille ans.

Pour me répondre, le vieillard avait dû se tourner de mon côté; la mer n'était plus devant lui, et sans changer de direction, maintenant il pouvait avancer. Il partit donc. Ma curiosité était trop vivement éveillée pour que je me tinsse pour satisfait. Je suivis cet homme, et je me trouvai bientôt à côté de lui sur la grande route, entre Cannes et Antibes, là même où Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, avait débarqué. Mon intention était d'aller jusqu'à Nice à pied. Je n'avais dès lors rien à perdre en suivant mon compagnon de voyage.

— Puisque nous allons du même côté, lui dis-je, permettez-moi de faire route avec vous. Vos malheurs m'intéressent, et je voudrais bien connaître votre histoire.

— Volontiers.

— Mais avant tout, permettez-moi de m'assurer que vous êtes le *Juif-Errant*. Montrez-moi votre passe-port.

— Le voici.

Ce disant, le voyageur tira d'un étui de ferblanc, semblable à ceux où les militaires portent leurs papiers, un rouleau de parchemin et me le remit. Je le déroulai. Ce passe-port était en hébreu. Bien que cette langue ne me fût pas très-familière, j'en savais assez pour reconnaître dans ce manuscrit le Pentateuque de Moïse et le livre des Prophètes juifs. Avec un tel voyageur, il n'y avait pas à discuter, mais à s'instruire. Je lui rendis ses pièces, me déclarant satisfait sur ce point, et je lui fis cette autre question :

— Et vos cinq sous?

— Les voilà.

— C'est là toute votre fortune?

— Oui, jusqu'à ce que je l'aie dépensée.

— Et quand vous aurez dépensé ces cinq sous, qu'arrivera-t-il?

— Que j'en aurai cinq autres.

— Et après ceux-ci?

— Encore cinq autres.

— A ce compte, vous pourriez être riche?

— Non, car les cinq nouveaux sous ne me viennent qu'après l'emploi des cinq premiers.

— Mais vous pourriez ainsi dépenser des millions?

— Erreur. Je ne trouve les cinq sous remplaçants que lorsque leurs cinq prédécesseurs ont été utilement consacrés à mes besoins.

— Oh! je serais curieux de voir cela!

— Rien n'est plus facile. En arrivant à la ville voisine, j'aurai besoin de réparer mes forces; je dépenserai les cinq sous que voilà, et aussitôt vous en verrez venir cinq autres.

Je vous laisse juger, mes jeunes lecteurs, combien cette promesse me fit plaisir; nous avions en-

core une heure de marche pour arriver à Antibes. Je pris donc patience, et en attendant le prodige des cinq sous renaissants, je demandai au Juif de me raconter son histoire.

— Vous en connaissez du moins le commencement, me dit-il. Vous savez, comme tout le monde, qu'un jour sur la pente de Golgotha, où se trouvait mon habitation, je repoussai de ma porte le Sauveur des Chrétiens, qui voulait s'y reposer. Vous savez encore que pour cela je fus condamné à ne jamais m'arrêter moi-même, et que depuis ce jour-là j'erre dans toutes les contrées du monde sans pouvoir me fixer nulle part. Mais ce que vous ignorez, ce sont les détails de cette longue pérégrination, si déchirants pour mon cœur. Quand je voyais ma nation dans la misère, j'en souffrais; à mes yeux c'était l'indice que la malédiction lancée contre moi pesait aussi sur elle, et que dès lors elle venait de Dieu. Quand, au contraire, je voyais les peuples chrétiens dans la prospérité, je n'en souffrais pas moins; c'était une preuve nouvelle, sous une autre forme, que Jéhovah était de votre côté! J'aurais voulu voir précisément l'inverse; le triomphe des Juifs, l'abaissement des Chrétiens. Alors j'aurais pu me persuader qu'un esprit infernal était l'auteur de mes maux et que l'Éternel m'en délivrerait un jour. Mais non: partout où je trouvais mon peuple humilié, je reconnaissais le châtiment de Dieu; partout où je rencontrais le vôtre prospère, je croyais constater la justice de ma condamnation. Maintenant vous pourrez juger de mon infortune en écoutant le récit de ce que j'ai vu dans tous les siècles et dans tous les pays.

Dès que votre Christ, que j'avais repoussé, fut mort, je me crus délivré. Bien que je me sentisse encore poussé, comme malgré moi, à parcourir la Judée, je me consolais en pensant que c'était une maladie d'un nouveau genre, jetée par Satan sur le genre humain, et j'allais par la Samarie et la Galilée, criant de toutes parts: « Jésus de Nazareth est mort! Celui qui prétendait sauver les autres n'a pas pu se sauver lui-même! » Depuis sept jours je parcourais déjà la contrée, lorsque, de retour à Jérusalem, j'appris que le corps de ce Jésus avait disparu de son tombeau, et que ses Apôtres en prenaient occasion pour affirmer que leur Maître était ressuscité des morts. Je me dis que ce n'était là qu'une imposture, que le corps avait dû être enlevé par des complices, tandis que les gardes romains dormaient, et je me fis un plaisir de céder à la force qui m'entraînait pour aller publier partout cette supercherie. Cette fois, ma course s'étendit jusqu'en Asie-Mineure. Là, dans les synagogues de mes compatriotes dispersés, j'allais dire et redire que Jésus était un faux Messie; et quand après la Pentecôte je revins de nouveau à Jérusalem, je ne

fus pas peu surpris d'apprendre que les Apôtres prétendaient avoir reçu le Saint-Esprit et parler des langues étrangères, sans les avoir apprises. Les insensés prêchaient dans les rues de la ville. J'y courus, et je dis au peuple qui les écoutait: Ne voyez-vous pas que ces hommes sont ivres? « ils sont pleins de vin doux! »

Inutiles paroles! En peu de jours, huit mille personnes se convertirent à la prédication de ces misérables pêcheurs du lac de Génésareth! J'en fus irrité et non pas convaincu. Je me dis: ce sont huit mille fanatiques qui croient parce que cela leur plaît. Mais le sanhédrin en aura bientôt raison. En effet, le sanhédrin s'assembla et un des plus sages de ses membres prononça ces paroles: « Laissez ces Apôtres tranquilles; car si leur œuvre vient des hommes, elle tombera d'elle-même; mais, si elle procède du Ciel, vous ne pouvez la détruire. Prenez garde de ne pas faire la guerre à Dieu! »

J'applaudis à ce conseil et je me dis: laissons faire les disciples du Crucifié; leur fanatisme se calmera; le peuple ne songera plus à leurs martyrs et tout sera fini. Mais, tandis que je raisonnais ainsi, voilà que le plus ardent de nos amis nous abandonne: Saul de Tarse se convertit à Jésus, lui qui naguère faisait mourir ses disciples! Je me dis que ce Saul n'était qu'un ambitieux; qu'avec le temps, comme les autres, il disparaîtrait de la scène du monde, et qu'alors la nation juive triompherait de tous ses ennemis.

J'en étais là de mes réflexions et de mes espérances lorsque, entraîné par la force irrésistible, je fus emporté à Rome. Je vis là des légions prêtes à partir sous la conduite du fils de l'Empereur pour aller combattre une révolte en Asie. Je continuai ma route à travers les Gaules, où, à ma grande surprise, je trouvai que déjà les chrétiens avaient pénétré. Toujours plus irrité de leurs succès inattendus, je poursuivis ma course du côté de l'Espagne; là encore de nouveaux disciples du Crucifié! Je traversai le détroit; en côtoyant l'Afrique, j'arrivai en Egypte où, chose étrange, je vis arriver de Judée cent mille de mes compatriotes réduits en esclavage. Je poussai jusque dans ma patrie, cherchant partout Jérusalem; mais, ô prodige, je ne la trouvai nulle part! Je revis bien les rives du Jourdain, le torrent du Cédron, la colline de Golgotha; mais de Jérusalem point! Un pâtre gardait son troupeau sur la montagne de Sion. Je lui demandai le temple de l'Éternel; il me répondit:

— Es-tu donc tellement étranger en ces lieux, que tu ne saches pas que le temple a été incendié par la torche d'un soldat romain, et la ville détruite par Titus, à tel point qu'il n'y reste pas pierre sur pierre, et que mon troupeau n'y trouve pas même une herbe suffisante?

— Mais où sont ses habitants ? lui dis-je.

— Un million est mort sur la place, et cent mille sont esclaves en Egypte.

Alors je me rappelai le troupeau de mes frères chargés de fers, et je crus à la colère du Dieu vengeur.

Toutefois, la punition tombée sur mon peuple n'était pas à mes yeux une preuve que Dieu voulût bénir les Chrétiens. Cette nouvelle nation élue pouvait disparaître comme la première, et pour ne pas souffrir plus longtemps en contemplant ses triomphes, je me dirigeai vers un pays que je n'avais jamais traversé : la Grèce. Je me rendis à Corinthe, et j'y trouvai encore des Chrétiens ! Je partis pour Philippes, encore là des chrétiens ! à Colosses, des chrétiens ! à Thessalonique, des chrétiens ! Désespéré, je me réfugiai chez les Hébreux, dispersés autour du Pont-Euxin. Je me rendis dans une de leurs synagogues, que j'avais vue naguère ; je la trouvai transformée en église ! On ne parlait plus de Moïse, mais de Christ ; plus de la loi, mais de la grâce. Je ne savais où porter mes pas pour échapper au spectacle du monde converti à Jésus, qui blessait mes yeux et déchirait mon cœur.

Je voulais à tout prix avoir raison ; ne pouvant mettre le pied sur une terre qui ne fût habitée par mes ennemis, je résolus de travailler à leur perte. Je visitai les prêtres païens, les princes asiatiques, l'empereur romain. Je leur fis comprendre que leur puissance, leur fortune, leur gloire, allaient disparaître devant une nouvelle divinité qui déclarait les leurs mensongères. Prêtres, princes, empereurs me reçurent fort bien. Tous s'armèrent pour combattre l'adversaire commun, les bûchers furent allumés, la hache levée, les cachots ouverts ; j'eus la joie de voir à Rome les Chrétiens, recouverts de résine, brûler comme des flambeaux dans les jardins de Néron ; enfin, je croyais toucher à ma délivrance ; j'allais porter au loin le récit de mes succès ; pendant un siècle, je parcourus des terres inconnues, où ma parole ne servit qu'à répandre la nouvelle qu'il y avait un Évangile, un Jésus, et qu'à faire naître la curiosité. Quand je revins dans le vieux monde, je n'y trouvai que des cendres, des bûchers étaient sortis de nouveaux Chrétiens ; que dans les cachots les geôliers s'étaient convertis ; même dans le palais de César, je rencontrai des disciples amenés par Paul à Jésus-Christ ; les prêtres de Jupiter s'étaient faits prédicateurs de l'Évangile ; les sages d'Athènes, les philosophes d'Alexandrie étaient devenus des Pères de l'Église ; enfin, à la place des échafauds que j'avais fait dresser sur l'empire romain, je ne trouvai plus à mon retour que des églises où l'on chantait à la gloire de Jésus, mon persécuteur.

Je ne savais comment me rendre compte de

tout ce qui s'était passé. Ce n'était plus une douzaine d'apôtres, c'étaient des millions d'hommes devenus chrétiens ! Je ne pouvais les accuser d'ignorance, car dans leur nombre se trouvaient les savants d'Égypte et de Grèce. Je ne pouvais dire qu'ils fussent ambitieux ; ils avaient abandonné, les uns les honneurs, les autres la fortune. Si du moins j'avais pu les accuser de chercher la volupté ; mais non, c'était pour combattre cette volupté dans les temples idolâtres, dans les palais romains, dans les maisons grecques et juives qu'ils avaient accepté la foi en Jésus. Si tous n'étaient pas des saints, du moins ils vivaient en général d'une manière infiniment plus pure, plus dévouée que jadis ; et comme, après tout, je voulais aussi m'éclairer, je fus sur le point de céder à ce qui, dans ce moment, me parut l'évidence, et à croire que Jésus était vraiment le Fils de Dieu...

— Et vos cinq sous, dis-je alors au Juif-Errant, nous voilà près d'Antibes, n'allez-vous pas les dépenser pour vous restaurer, et m'en montrer cinq autres ?

— Certainement, répondit le vieillard ; entrons dans cette auberge, et vous serez témoin de cette merveilleuse multiplication.

(Suite au prochain numéro.)

LA PAUVRE FILLE CHRÉTIENNE ¹.

Sur cette route isolée,
Pauvre fille désolée,
Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.
La mort a frappé la mère
Qui seule était mon soutien ;
Depuis ce jour, dans sa serre,
Où la froidure ou la faim
Me déchire alors que j'erre
Du castel à la chaumière,
De la ville au grand chemin ;
Je vais avec ma misère,
Sans me plaindre ou m'effrayer,
Par la mort et la souffrance,
Sur l'aile de l'espérance,
Au ciel pour me consoler.

¹ Ces vers n'ayant pas trouvé place dans la nouvelle édition de *A mes Enfants*, on les a introduits ici pour les conserver, comme pour répondre à la demande faite à l'auteur de donner quelques pièces de poésie, bien qu'il déclare n'avoir aucune prétention ni aucune aptitude à la versification.



VOYAGE VERS LE SOLEIL.

Je viens de faire un second pas : de Montpellier j'ai sauté jusqu'à Cannes. — Cannes, dites-vous, qu'est-cela, je vous prie? Hélas! c'est précisément ce que les habitants de cette ville diraient de la vôtre s'ils l'entendaient nommer. Règle générale : nous ne trouvons guère de remarquable dans le monde que le trou où nous vivons. Donc, Cannes étant aujourd'hui très-remarquable pour moi, je vais vous en chanter les louanges.

D'abord, Cannes est aux confins de l'Italie, ce qui ne manque pas d'un certain charme pour l'imagination qui aime à se dire : demain, si je le veux, je puis partir pour Nice, Gênes, Florence, Naples et Rome... Or, comme nous ne jouissons pas tant de ce que nous voyons et faisons que de ce que nous pouvons voir et faire, je vous engage

tous à faire comme moi, c'est-à-dire à ne pas aller encore en Italie afin d'en savourer plus longtemps l'espérance, premier plaisir des voyages. Ainsi, moi qui vous parle, j'ai voulu la semaine dernière faire une course à Nice, en Piémont. Le croiriez-vous, je suis revenu enchanté de Cannes en France. C'est donc de Cannes que je vais vous parler.

Vous le savez, ou plus probablement vous ne le savez pas, c'est à Cannes que Napoléon, en quittant l'île d'Elbe, est venu débarquer. C'est d'ici qu'il est parti avec une poignée de soldats pour traverser la France, s'emparer de Paris et relever son trône. Aussi les habitants de Cannes et des environs sont-ils quelque peu fiers de ce débarquement, comme si l'empereur avait choisi ce lieu, non pour son rivage commode, mais pour ses paysans. Dans une promenade, j'ai vu l'autre jour

sur une petite maisonnette bâtie sur le bord de la route cette prétentieuse inscription :

CHEZ MOI SE REPOSA NAPOLÉON,
VENEZ BOIRE, PASSANTS, ET CÉLÉBREZ SON NOM.

Un propriétaire un peu plus humble aurait pu dire, sans rien gâter à ces vers :

ICI SE REPOSA NAPOLÉON,
VENEZ BOIRE, PASSANTS, ET CÉLÉBREZ SON NOM.

Mais vous comprenez que *ici* n'est pas aussi flatteur que *chez moi* ; or, c'est convenu : tout poète ne chante son héros que pour sa propre gloire ; pourquoi le cabaretier ne ferait-il pas mieux que le poète ?

J'en reviens à Cannes, dont je ne vous ai pas encore parlé. Nous y sommes arrivés en débouchant tout-à-coup des montagnes de l'Estérel. Au moment où je m'y attendais le moins, nous passions des cimes sourcilleuses et des vallées profondes qui me rappelaient à la fois la Suisse et l'Ecosse, sur une plage riante, unie et verdoyante. Devant nous, s'étale la vaste mer que la route borde comme une promenade ; à notre gauche, ou plutôt sur le reste du pourtour, se développe une ceinture de monts, ceinture à trois couleurs : la première bande, verte, près de nous ; la seconde, noire par la distance, et la troisième, blanche de neige, dans les cieux. Sur le premier plan de la campagne, entourées de bouquets d'oliviers aux feuilles d'argent et d'orangers aux fruits d'or, s'élèvent des maisons françaises, italiennes, gothiques, orientales, et plus haut des villages suspendus comme des nids d'aigles à mi-côte du vallon. Entre ce panorama circulaire et la ligne droite de la mer, Cannes s'arrondit sur le rivage, toute fière de son château devenu église, de son église devenue ruine... mais une ruine qui, placée sur une petite colline, semble avoir été mise là pour se dessiner agréablement dans un ciel bleu. Quelques minutes avant la ville, nous rencontrons sur la route une magnifique campagne de construction moderne, ornée d'une tourelle-lanterne que je pris d'abord pour un phare et qui n'était, hélas ! qu'une poétique cheminée ! Plus loin, sur la gauche, au sommet d'une allée d'oliviers, un château blanc comme neige, qu'on me dit être la propriété de lord Brougham, venu se poser ici pour une fille bien-aimée que toute la chaleur du soleil, la suavité de l'air, n'ont pas pu lui conserver.

Mais que vois-je ? Où sommes-nous ? Une baguette magique nous a-t-elle transportés dans les siècles passés ? Du haut de ces tours et de ces murailles

crénelées, des canons vont-ils tirer pour nous barrer le passage ou nous souhaiter la bien venue ? Je ne sais. Mais un superbe château moderne-moyen-âge s'élève plus haut que la campagne à phare, plus haut que le palais de lord Brougham, rival en attitude du château féodal transformé en église ; avec cette différence que l'église est en ruines, tandis que le château crénelé est en construction. Quant à ses créneaux, rassurez-vous ; ils ne sont garnis ni de couleuvrines, ni d'arquebuses ; on n'y trouve pas même des archers ; çà et là s'y étalent des roses, des hyacinthes, des anémones, mille fleurs gracieuses et fragiles qui se marient si bien par le contraste avec la pierre dure et carrée. J'ai visité depuis notre arrivée ce château gothique moderne, et je dois dire que c'est une habitation féerique, non-seulement par le confort de l'intérieur, mais surtout par la vue splendide dont on y jouit. Sur la terrasse, devant vous, la mer bleue, calme, profonde, immense à perte de vue ; à droite, le paravent de l'Estérel, Alpes mourantes, tout-à-coup dressées pour vous garantir du mistral, et qui, comme toutes les œuvres de Dieu, joint la grâce à l'utilité ; au sommet, ces monts ardues se dessinent nets, ondulés dans les cieux ; par la base, ils plongent dans la mer. A notre gauche, deux îles dont je vous parlerai plus tard, assez rapprochées pour paraître unies au continent et faire ainsi le pendant de l'Estérel. Magnifique tableau dont le peintre est le Créateur ; et chef-d'œuvre richement encadré : à la base, le rivage ; aux deux côtés, les îles et les montagnes ; pour fond la mer, et pour ciel... les cieux ! Tout cela est si beau, que vous avez peine à croire qu'on ne l'ait pas fait pour plaire au regard ! Eh ! qui pourrait en douter ? Celui qui a créé ces monts, cette mer, ce firmament, n'est-il pas le même qui a formé l'homme qui les contemple ? Et si je trouve un si vif plaisir à voir la création, n'est-ce pas parce que le Créateur a façonné mon œil et le monde l'un pour l'autre ? N'est-ce pas précisément parce qu'Il a voulu que je jouisse de ce spectacle ? Oui, sans doute, et ce qui doublerait encore ma joie, ce serait un cœur plus reconnaissant pour mon bienfaiteur.

Puisque je vous ai promis de vous parler des îles voisines, je vais vous raconter une petite excursion que je viens d'y faire. Nous cherchons un bateau de promenade dans le port.

— Il y en a douze, nous dit un marin assis par terre fumant sa pipe et raccommoquant ses filets.

— Où sont-ils ?

— Tous partis ! Voyez-vous là-bas ces voiles vers le bout de l'Estérel ?

— Oui.

— Ceux-là vont visiter le golfe de la Napoule,



où j'ai pêché hier tout le jour sans prendre un seul poisson !

— Voulez-vous faire une pêche de 6 francs aujourd'hui ?

— Volontiers.

— Eh bien ! conduisez-nous aux îles !

En une heure nous arrivons à l'île Sainte-Marguerite, où nous tombons sur deux choses bien étonnées de se trouver ensemble, dans une prison d'Etat : le cachot où languit jadis le fameux *masque de fer* et le préau où chantent aujourd'hui une centaine de *Bédouins*. A notre arrivée, un caporal de la compagnie préposée à la garde de ces Arabes, un caporal heureux d'avoir quelque chose à faire dans son immense repos, vient nous offrir de nous accompagner dans notre visite à la forteresse et dans la forêt. Je n'aime pas les cicérones ; ils sont si ennuyeux avec leur bavardage, que je préfère ne rien savoir que d'être instruit par eux. Mais heureusement notre caporal n'avait pas les prétentions de son métier ; il était militaire depuis un an ; il habitait l'île depuis un mois, et il était si bon enfant, qu'il consentit lui-même à se laisser instruire. Croiriez-vous qu'il convint avec moi que les hommes sont mauvais, lui comme les autres, et que nous avons tous besoin de grâce et de pardon ? Vous le voyez, il avait un peu de cette humilité si rare dans les îles et sur les continents.

Comme nous causions, nous fûmes tout-à-coup entourés de quatre-vingts Arabes en burnous plus ou moins propres ; en barbes plus ou moins bien peignées, mais tous riant, causant et se pressant autour des deux dames que j'accompagnais. Celles-ci, jeunes filles, ne furent pas sans crainte en voyant cette horde demi-sauvage leur parler arabe, leur rire au nez et les entourer de si près dans

leur marche, qu'elles se trouvèrent un moment séparées de leurs deux protecteurs : le caporal et moi. Mais la peur ne fut pas de longue durée : ces Bédouins, ces prisonniers, ces criminels d'Etat, se montrèrent de bonne composition, et sans nous toucher, sans demander un sou, ni un cigare, nous accompagnèrent en riant.

Parvenus dans la cour de la forteresse, les uns s'accroupirent le long de la muraille pour boire le soleil ; d'autres s'assirent au milieu sur le gazon, tirèrent ceux-ci leur chapelet, ceux-là leur planchette du Coran, et se mirent à chanter les louanges de Dieu. Il me parut que cela valait un peu mieux que les habitudes de nos troupiers, n'ayant d'autres livres de prières qu'un jeu de cartes et d'autres cantiques que les chansons de Béranger.

Nous entrons dans la prison. L'unique cachot que j'y visite est celui du *masque de fer*, connu de tout le monde, bien que personne ne sache ce qu'il était. Cette chambre carrée, vide pour le moment, est éclairée par une croisée assez vaste et assez élevée, fermée, non par un vitrage, mais par trois ou quatre couches de barreaux de fer qui permettent bien au jour et à l'air de pénétrer, mais qui ne laisseraient passer ni la tête ni la main.

— « C'est là, me dit le caporal, que le commandant du fort fit jadis suspendre le capitaine » des gardes. Son corps attaché par une corde » venait, poussé par le vent, battre contre cette » fenêtre pour effrayer le malheureux prisonnier, » qui avait gagné le coupable à sa cause. Le cadavre resta là, suspendu, jusqu'à ce que les » corbeaux vinssent le dévorer sous les yeux de » l'autre victime emprisonnée. »

J'en avais assez, et je ramenais mes regards sur

l'intérieur du cachot, ils vinrent naturellement tomber sur le seul objet qui s'y trouvât, la peau d'une bête fauve suspendue à la muraille. A cette vue, je me demandai lequel avait été le plus cruel, ou le roi qui avait enfermé pendant soixante ans l'homme au *masque de fer*, ou le commandant du fort, lui imposant le hideux spectacle d'un cadavre en putréfaction, ou cette bête féroce ne tuant que pour vivre à son corps défendant au milieu des forêts? Convenons-en, si l'homme est naturellement bon, il ne vaut pas grand'chose; et avec le caporal, reconnaissons qu'il a grand besoin d'être régénéré.

Mais allons visiter la partie supérieure de la prison. Le premier personnage qui m'y frappe est un Arabe, par exception proprement vêtu, et occupé à peindre une copie du Coran. Son papier était une planchette blanchie; ses plumes des fragments de roseaux plats appointis, et ses encres des couleurs bleue, rouge, verte et or; en sorte qu'il confectionnait sous mes yeux une page semblable à ces riches manuscrits enluminés des moines du moyen-âge. Je pris l'écriture, j'en examinai de près les caractères arabes; ils étaient admirablement moulés. Je doute que nos types d'impression aient plus de pureté. L'écrivain me parut si heureux de mon admiration, que je me plus à penser qu'il jouissait, non du plaisir de me montrer son écriture, mais de la satisfaction de me voir attacher du prix à son texte religieux. J'en pris occasion pour lui exprimer ma pensée; malheureusement, j'avais oublié les quatre mots d'arabe que j'avais appris en Algérie, il y a vingt ans, et j'en fus réduit à la pantomime. D'une main lui montrant les cieux à travers le soupirail de sa prison, je lui dis avec solennité: *Allah!* et de l'autre frappant mon cœur, je répétais: *Allah!* Le bon musulman me comprit, ses yeux brillèrent, et sa bouche déjà souriante s'ouvrit pour traduire à haute voix à toute la chambrée ce que je venais de lui dire. Aussitôt ce fut un gazouillement général de mots arabes parmi ses compagnons; la pensée religieuse faisait le tour du cachot, et un rayon de joie illuminait toutes les figures!

Pourquoi, dis-je alors au caporal, pourquoi ne ferait-on rien pour instruire ces pauvres prisonniers? Si le seul nom de Dieu prononcé avec émotion et sincérité a pu électriser ces âmes, serait-il donc impossible de leur faire quelque bien en leur enseignant à lire dans un Evangile?

Malheureusement, ce n'est pas ainsi que nous comprenons le système pénitentiaire; nous punissons, mais nous ne corrigeons pas.

Le second personnage qui frappa mon attention vient juste à point pour corroborer mon observation; c'est un Arabe, grand personnage au temps

de sa prospérité, comme vous pouvez en juger par la gravure; mais aujourd'hui gardé depuis cinq ans dans cette prison d'Etat. Après ses trois premières années de détention, il fut gracié et renvoyé en Afrique. A son arrivée en Algérie, sa malle fut visitée; on y trouva un manuscrit de sa propre écriture, où il déclarait que, malgré la correction qu'il venait de subir, il *n'était pas changé*, et qu'il était prêt à recommencer... Pour lui en ôter l'occasion, le gouvernement retira sa faveur et renvoya l'ex-général dans son ex-prison. Le pauvre homme! Mais si pendant mille jours qu'il avait déjà passés dans son cachot, une voix amie lui eût dit, en lui montrant tour à tour le ciel et l'Evangile: « Allah qui pardonne les pécheurs et qui aime ses ennemis, Allah nous inspire de te donner ta grâce; » ne croyez-vous pas que son cœur eût été gagné, et qu'en partant il aurait pu écrire: « Je suis changé et je me promets bien de ne pas recommencer la guerre contre ceux qui m'ont donné la liberté. »

Mais ma visite à Sainte-Marguerite se prolonge sur cette feuille plus qu'elle n'a duré dans l'île. J'en termine donc le récit en mentionnant notre course dans la forêt, notre visite au jardin des oranges, qui coûtent à Cannes 5 fr. le mille, ou 40 sous le cent, ce qui fait juste un demi-centime la pièce! Et savez-vous ce qu'on préfère ici aux oranges elles-mêmes? ce sont les fleurs d'oranger! Oui, les simples fleurs se vendent mieux que les fruits. Ceci me conduit à vous parler de l'industrie de ces contrées.

Vous savez, ou plutôt, comme je l'ai déjà dit, probablement vous ne savez pas que la petite ville de Grasse, voisine de Cannes, est la ville des parfums; on y fabrique l'eau de fleurs d'oranger, les essences de roses et de violettes, les pommades du lion, de l'ours et tous les cosmétiques imaginables de France et de Navarre, parfumés avec les fleurs du pays. A plusieurs lieues à la ronde, on ne voit que des jardins, on ne sent que des fleurs, on ne rencontre qu'orangers et citronniers. Il y a ici des propriétaires qui cueillent pour 15 ou 20 mille francs de fleurs chaque année! On y trouve des champs de roses et de violettes, comme ailleurs des champs de choux et de pommes de terre!

Il me semble voir d'ici l'attention de mes jeunes lectrices se réveiller et leur imagination sourire à la pensée de vivre sous un aussi doux climat! Peut-être aussi ne seraient-elles pas fâchées de se trouver sur le bord de ces ruisseaux d'eau de fleurs d'oranger et au sein de tous ces ingrédients odoriférants pour blanchir les mains, adoucir la peau, parfumer l'haleine et faire croître, épaisir et briller leur chevelure? Comme il pourrait se trouver aussi parmi mes lecteurs quelques jeunes gens plus ou moins pommadés, je crois devoir faire connaître à

ces messieurs et à ces demoiselles comment on confectionne l'objet de leur prédilection.

Le matin, dès l'aube, des femmes se répandent comme des abeilles dans les jardins, non pour se poser sur les fleurs et butiner, mais pour les arracher et les jeter propres dans leurs sales tabliers. Les fleurs se cueillent sans tige, et vous verrez bientôt pourquoi ; elles se vendent en général deux francs le kilo. Des fleurs par kilo ! cela ne vous déchire-t-il pas l'oreille et le cœur ? Pour vous réconcilier avec cette pensée, je vous dirai que les fleurs de cassie se vendent même 5 fr., et que le revenu d'un petit champ de cet arbuste pourrait vous faire vivre. Malheureusement pour les amateurs de pommade, et heureusement pour ceux qui préfèrent le pain, il est peu de terres propres à la culture de cette précieuse inutilité.

Ces fleurs cueillies, on les dépose par couches sur... sur... sur... sur ce que je vous nommerai plus tard, et que je désigne pour le moment par le mot *ingrédient*, base onctueuse du cosmétique rose ou violet dont vous imbiblez vos doigts et oignez vos cheveux. On étend cette pommade encore inodore par couches minces qu'on couvre de fleurs. Ces feuilles de roses ou de violettes mises ainsi en contact avec la pâte, pour lui communiquer leur parfum, ne restent là qu'une heure ; on les enlève bientôt, les jette aux rebuts et les remplace par une nouvelle couche de fleurs fraîches et odorantes qui viennent à leur tour apporter leur tribut d'arôme, et ainsi de suite, d'heure en heure, pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce que la base moelleuse soit bien saturée de ce parfum. Comprenez-vous quelle masse de pétales il faut pour embaumer ainsi l'élégant petit pot que vous avez sur votre table à toilette ? Vous avez là devant vous peut-être toute la dépouille matinale d'un jardin !

Mais voulez-vous enfin savoir ce qu'on parfume ainsi ? ce qui fait la base visible, palpable, gluante de votre incomparable cosmétique ? de votre pommade merveilleuse ? le voici : Ce cosmétique, cette pommade, c'est tout simplement de la graisse de cochon !

J'en suis fâché, mesdemoiselles, mais c'est comme ça ! Vous saurez maintenant avec quoi chaque matin vous vous frottez la tête ! et vous, messieurs, avec quoi vous frottez vos moustaches. Tous vous connaîtrez ce qu'on vous donne pour faire croître la barbe et grandir les cheveux, c'est tout sottement la graisse d'un animal qu'on n'ose pas nommer !

Croyez-moi, revenez-en donc à l'eau fraîche ; ce sera plus propre, plus économique et moins trompeur.

Je m'arrête sur ce sujet, car si j'allais plus loin, les parfumeurs de Cannes et les coiffeurs de Paris

s'uniraient pour m'arracher les cheveux que leur pommade ne ferait pas repousser ; mais je confie ma défense à mes lecteurs désabusés. Hélas ! en guérirai-je un seul de la sotte habitude de se salir la tête et les doigts d'une graisse pour le moins inutile ? c'est douteux !

Mais en finissant, je m'aperçois que je n'ai pas dit un seul mot de mon sujet, mon voyage vers le soleil dont je suis à Cannes plus rapproché qu'à Montpellier. Avant de clore ces lignes, je dirai donc que mon brillant ami m'a donné dans ce pays des yeux, des oreilles et un nez. — Vous riez ? Eh bien ! jugez vous-même de la vérité de ce que j'avance. A Paris, à Londres surtout, le soleil d'hiver est comme un habit d'été : il existe, mais il est caché. Il se trouve sous un tas de couvertures nuageuses qui ne vous permettent ni de le voir ni de le soupçonner. A quatre heures du soir, un bec de gaz le remplace très-bien. C'est le cas de dire que dans le Nord on a des yeux pour ne pas voir. Mais ici le soleil brille même en hiver. Si parfois, comme cette année, il se cache derrière les nuages, on l'entrevoit, le soupçonne au-delà de ce rideau léger. On sait qu'il n'est pas mort ! Ajoutez à cela que nous n'avons ici ni machines à vapeur, ni extraction de houille, ni aucune de ces usines où le charbon joue un si grand rôle, et salit tout de sa couleur. Je me rappelle avoir vu à Londres toute une ligne de maisons noircies par la fumée avant même qu'on eût achevé de les bâtir ! Enfin à Cannes on ne connaît ni les brouillards du Rhône ni les brumes de la Tamise ; l'atmosphère, même à travers la pluie, est transparente ; le soleil vous sourit encore quand le ciel pleure. Je puis distinguer de ma fenêtre les arbres à l'horizon et voir l'heure au cadran de la colline. Il est donc bien vrai que Cannes m'a rendu l'usage de mes yeux qui, à Londres et à Paris, ne me servaient presque à rien.

Quant aux oreilles que j'ai retrouvées, voici d'abord comment je les avais perdues : Dans notre bruyante capitale, tout conspire à nous priver de l'ouïe : les sifflets des chemins de fer, qui, comme les voleurs, sifflent encore la nuit ; les marchands d'habits, de légumes, de robinets qui crient et trompettent malgré le préfet ; soixante mille voitures, omnibus, tapissières et charrettes sans ressorts, résonnant sur l'inégal pavé ; les chaudronniers confectionnant depuis la cuillère à pot jusqu'à la chaudière à vapeur, et ces mille professions clapissantes qu'il serait trop long d'énumérer. Enfin ces bruissements confus d'un million d'hommes et de femmes qui parlent, crient, piaillent à qui mieux mieux, depuis trois heures du matin en arrivant aux marchés, jusqu'à onze heures du soir en sortant des théâtres. Additionnez

tous ces bruits, et vous comprendrez comment on perd l'ouïe à Paris. Ici, rien de semblable, c'est à peine si la mer sans marée murmure sur le rivage ; à peine si le mistral brisé par la montagne vient agiter nos paisibles oliviers à petites feuilles et de petite taille. Nos chemins inclinés nous débarrassent des chevaux au galop. La route sans pavés éteint le bruit du courrier. Si bien qu'ici ce que j'entends surtout, c'est le silence ! Mes oreilles m'ont donc été rendues.

Et l'odorat ? A Paris, bien heureux serait celui qui ne sentirait pas ! Et dans les rues trop étroites pour les voitures à Lyon ! Et dans les rues larges aux voitures matinales de Marseille !... Mais à Cannes, des jardins d'orangers, des champs de fleurs : roses, violettes, hyacinthes, jasmins, cassies, se succédant chaque jour et s'étendant comme une guirlande tout le long de l'année. Dans vos grandes villes, pour ne pas respirer les miasmes, on ferme sa fenêtre ; ici, pour respirer les parfums, on l'ouvre à deux battants.

Ainsi, messieurs les citadins, bonsoir. Agitez-vous dans vos rues boueuses, nous restons dans nos champs fleuris. Gagnez de l'argent pour allumer votre foyer, nous nous chauffons au soleil ; battez-vous pour une décoration, nous portons à notre boutonnière un œillet, c'est la même couleur et plus odoriférante. Courez à vos théâtres le soir, nous voyons gratis lever le soleil le matin, briller la mer pendant le jour, et nous dormons mieux que vous la nuit. Vos cités sont pleines de tentations, de vanités, de vices ; nos campagnes ne nous parlent que du Créateur ; vous vous éloignez, et nous nous rapprochons de Dieu. Votre vie est factice, la nôtre naturelle. Caïn bâtit une ville, l'Eternel fit un jardin.

LE JUIF-ERRANT.

(Suite.)

II.

En entrant, le voyageur jeta ses cinq sous sur la table et demanda du pain et des fruits. Je n'osais l'interroger encore. Quand il eut achevé sa maigre pitance, je m'informai s'il n'éprouvait pas le besoin

de boire. J'avoue que je m'inquiétai moins de satisfaire sa soif que ma curiosité. Je désirais avant tout le voir tirer encore cinq sous de cette poche vide... et en effet, le Juif-Errant jeta sur la table les cinq nouvelles pièces de monnaie ! Je n'en crus pas mes yeux ! Je voulus moi-même mettre la main dans ce gousset pour m'assurer qu'il n'y avait pas supercherie. Je n'y trouvai ni argent, ni bourse, ni double fonds. Comme le vieillard avait pris la seconde somme dans sa poche de gauche, tandis qu'il avait puisé la première dans celle de droite, je lui demandai la permission de visiter les deux ; et dans la première comme dans la seconde, je ne trouvai rien ! Le Juif-Errant ayant bu et mangé, et ne pouvant rester en place, je dus le suivre pour en apprendre davantage. Quand nous fûmes sur la grande route, nous gardâmes tous deux le silence ? Il paraissait absorbé dans ses propres pensées, moi je cherchais à m'expliquer ce que je venais de voir. Enfin, il reprit la parole :

— Vous m'avez demandé mon histoire...

— Oui, lui dis-je ; mais je voudrais encore voir se reproduire vos cinq sous.

— Pour le moment, c'est impossible. Je n'ai besoin de rien, il faut que je marche. Mais le temps s'obscurcit ; un orage se prépare ; peut-être aurai-je ce soir recours à un abri ; alors, l'argent me sera de nouveau nécessaire, et il vous sera loisible d'être encore témoin de sa multiplication.

— Mais ne pourriez-vous pas à l'instant même ?

— Impossible. La Providence fournit à mes besoins, non à mes fantaisies.

— Soit. En attendant, marchons. Je vous écoute.

— Je vous disais donc, en finissant mon premier récit, combien je me sentais malheureux à l'âge de 150 ans, lorsque je rencontrai partout ces chrétiens que je ne voulais pas aimer et que je n'osais plus haïr. Je n'éprouvais de soulagement à ma peine qu'en m'éloignant d'eux. Je voulus revoir encore ma patrie, sinon Jérusalem détruite, du moins le sol de la Judée, qu'on ne pouvait anéantir. Je partis, et à mon arrivée je me trouvai sous le coup d'un décret de l'empereur Adrien, interdisant tout le pays à ses légitimes possesseurs. En traversant la Samarie et la Galilée, j'eus l'indicible douleur de voir égorger plus d'un demi-million de mes concitoyens, et le reste, comme moi, dut s'enfuir.

Mais l'amour de Canaan est pour un Israélite plus fort que l'amour de la vie. Je revins, âgé de 250 années, visiter les ruines restaurées de la Ville-Sainte. J'allais y pénétrer, lorsque je vis à la porte une inscription portant peine de mort contre tout Juif qui oserait avancer ! J'y suis revenu plus tard,

une fois par siècle, et toujours j'ai retrouvé ma patrie au pouvoir des étrangers !

Ainsi chassé des pays chrétiens par mon antipathie et du mien par leur haine, je me rendis dans les contrées païennes. Là, ce fut pire encore. Mahomet avait inspiré à ses disciples la même aversion pour mon peuple que j'avais trouvée chez les chrétiens. Dans la troisième année de l'hégire, il nous chassa de son pays et partagea nos biens entre ses mahométans. En Abyssinie, je vis le mépris pour les miens poussé si loin, que quiconque parlait à un Juif était déshonoré. En Perse, nous ne pouvions être ni commerçants, ni propriétaires, ni juifs même, car notre culte était interdit. Nous n'avions qu'un droit, celui de payer les impôts ! A Tripoli, il était de règle qu'à chaque criminel condamné, le premier juif rencontré dans la rue devait servir d'exécuteur !

Je compris alors que la répulsion était générale, que je ne gagnerais pas plus à voyager parmi les idolâtres et les mahométans que parmi les chrétiens.

Plus je vieillissais, plus mes malheurs étaient grands. Vers l'âge de mille ans, je fus victime ou témoin d'épouvantables calamités. Je vins en France, sous Philippe-Auguste, juste à temps pour entendre publier une loi qui déliait les sujets chrétiens de leurs dettes envers les Juifs, à condition d'en remettre le cinquième au roi ; et plus tard, pour en finir, ce monarque nous expulsa tous de son royaume. Comme j'en sortais, en passant par Toulouse, quinze jours avant Pâques, je trouvai la populace de cette ville se divertissant, avec autorisation des magistrats, à insulter tous les Juifs qu'elle pouvait découvrir. Arrivé à Béziers, après le dimanche des Rameaux, et contraint d'y séjourner huit jours pour cause de fatigues, j'y vis l'évêque encourager ses diocésains à prendre part pendant la semaine sainte au massacre de mes frères en l'honneur de la résurrection !

Je passai donc en Angleterre, et j'y trouvai la persécution si générale, si bien organisée, que les Israélites ne demandaient pour toute faveur qu'à sortir du royaume. Le roi, pour obliger un d'eux à livrer sa fortune, le fit mettre en prison et ordonna que chaque jour on lui arrachât une dent jusqu'à ce qu'il eût livré son trésor. Un autre monarque se gêna moins encore : il confisqua tous nos biens, nous expulsa du pays et mit ainsi quinze mille de mes compatriotes dans la plus profonde misère. Quinze cents étaient encore à York, pourchassés comme des bêtes fauves. Ils demandèrent grâce sans pouvoir rien obtenir et prirent enfin l'horrible résolution de s'entretuer les uns les autres pour ne pas mourir de la main de leurs bourreaux !

Je partis pour l'Espagne ; ici ce fut pis que partout ailleurs. J'arrivai vers l'époque où un million de mes coreligionnaires venaient d'être contraints à se parjurer en se faisant chrétiens ; les six cent mille restés fidèles furent obligés à s'embarquer avec leurs femmes et leurs enfants, sans savoir où ils iraient aborder. J'étais au milieu d'eux, et je ne puis vous dire tout ce que nous avons souffert ; tour à tour jetés par les flots sur le rivage et rejetés par les habitants en pleine mer. Ballottés jour et nuit par la tempête, privés de vivres, nous essayâmes de débarquer dans les chaloupes, mais encore chassés par les hommes, tourmentés par les vents, la plupart furent engloutis dans les eaux. Ceux qui échappèrent au naufrage moururent d'inanition en débarquant ; les plus vigoureux ne survécurent que pour tomber sous le poignard. Moi, qui ne pouvais mourir, je fus préservé de tous ces désastres et je descendis sur une terre inconnue d'où la main d'un Dieu vengeur éloigna les assassins.

Je me rendis alors en Allemagne. J'espérais y trouver plus d'humanité pour mon peuple. Hélas ! je n'y rencontrai que plus de mépris et de honte. Là, l'on nous forçait à porter un bonnet jaune pour nous désigner aux insultes des chrétiens. On prélevait sur nous une taxe, comme sur des bestiaux, en traversant telle porte, tel pont où tout autre homme passait sans payer. On nous attachait aux pieds un billot de bois à l'instar de ces bœufs qu'on veut empêcher de courir... Mais pardon, monsieur, dit le vieillard, en sanglotant, je n'ai pas la force de continuer.

Après quelques instants de silence, je pris moi-même la parole.

— Ces calamités n'eurent jamais leurs semblables, lui dis-je, et ce qui me paraît le plus terrible, c'est que votre nation les a rencontrées chez les peuples de toutes les croyances : chrétiens, mahométans, païens.

— Oui, partout, nous avons trouvé des méchants.

— C'est vrai, et ces méchants auront à rendre compte devant Dieu. Mais cette persécution générale dans tous les siècles et dans toutes les nations ne vous fait-elle pas soupçonner que ces hommes, bien que responsables pour leur méchanceté, n'en accomplissaient pas moins sans le vouloir les décrets de Dieu ?

— Que voulez-vous dire ?

— Que tout ce qui vous est arrivé avait été prédit.

— Par votre Jésus, sans doute ?

— Non, par votre Moïse, par vos propres prophètes ; comme vous le trouverez écrit dans le passeport que vous portez. Si vous voulez me confier ce parchemin pour un instant, je vous y ferai voir



Je descendis sur une terre inconnue d'où la main d'un Dieu vengeur éloigna les assassins. (Page 71, col. 2.)

à chaque ligne des prophéties de tous vos malheurs ! Montrez-moi votre rouleau ; ou plutôt gardez-le dans la main et consultez-le vous-même aux passages que je vais vous désigner, ma Bible à la main.

Vous m'avez dit que Jérusalem fut détruite, le pays ravagé, le peuple réduit en esclavage, mis à mort. Ecoutez maintenant vos propres prophètes : « Je tirerai l'épée contre vous ; votre pays sera en » désolation ; vos villes en désert, pour ceux qui » demeureront de reste, je rendrai leur cœur lâche, de sorte que le bruit d'une feuille agitée les » poursuivra. Ils tomberont sans que personne » les poursuive. »

Vous m'avez dit que votre peuple a été dispersé parmi les nations étrangères, et que malgré toutes les persécutions imaginables on a toujours et par-

tout retrouvé et reconnu vos coreligionnaires. Mais n'est-ce pas encore ce que vos prophètes avaient annoncé ? Lisez : « L'Eternel vous dispersera » sera entre les peuples ; et vous serez là un sujet » d'étonnement, de raillerie. Il vous dispersera » d'un bout de la terre à l'autre, et vous agitera » parmi les nations comme le blé est agité dans un » crible sans qu'il s'en perde un grain. »

Vous m'avez dépeint surtout les horribles persécutions que vous avez souffertes. Je ne vous dirai pas que vous les avez souvent provoquées par vos révoltes, mais remarquez du moins que ces persécutions étaient prédites. Voici ce que je lis dans tous vos prophètes : « Tu seras exposé tous les jours » à souffrir des torts et des concussions. Je te » livrerai pour souffrir du mal dans tous les » royaumes de la terre ; pour être en opprobre,

» en risée, en malédiction par tous les lieux où je
 » t'aurai chassé. J'enverrai sur toi l'épée, la fa-
 » mine et la mortalité. Vous jetterez votre or et
 » votre argent dans les rues. Mais ni votre or ni
 » votre argent ne pourra vous sauver. La mort
 » sera plus désirable que la vie à toute cette race
 » méchante. » Je pourrais vous désigner encore
 cent autres prédictions semblables. Je m'en abstiens
 pour ne pas paraître triompher. Mais n'en voilà-t-
 il pas bien assez pour vous montrer que vos maux
 sont des châtimens mérités, et en particulier mé-
 rités pour avoir rejeté le Messie ?

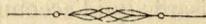
— Hélas, dit le vieillard, tout ce que je vois me
 pousse vers cette conclusion. Ce ne sont pas seulement
 les maux tombés sur ma race qui me le font penser,
 ce sont surtout les succès obtenus par la vôtre. Depuis
 quelque temps je vois les évènements prendre une
 telle tournure, qu'il me semble parfois que je ne
 suis pas loin du siècle où je verrai le monde entier
 chrétien. J'ai traversé naguère l'Océanie, et j'y ai
 trouvé lisant l'Évangile des sauvages qu'à mon
 précédent voyage j'avais vu se manger entre eux.
 J'arrive de Chine et j'ai vu dans une armée révol-
 tée les exemplaires de la Bible répandus dans les
 camps aussi nombreux que les fusils ; et toutefois,
 au siècle dernier, ce livre était inconnu dans le
 Céleste-Empire ! J'étais en Turquie le mois der-
 nier. Là, j'ai vu (chose étrange !) les chrétiens com-
 mander au sultan ; les musulmans accepter vos
 mœurs, vos livres, vos lois, et se transformer en
 quelques jours à l'image de ceux que je les ai vus
 jusqu'ici mépriser. Et que vous dirai-je du Sud et
 du Nord de l'Afrique, de l'Amérique aux deux
 pôles, des Indes dominées par l'Angleterre, toutes
 ces contrées se convertissant chaque jour à Jésus
 crucifié ? Je vous l'avoue, tout cela me confond,
 tout cela me fait craindre que ce ne soit un Dieu
 que j'ai jadis repoussé... Mais je dois vous quitter ;
 le tonnerre gronde ; il me faut chercher un gîte
 dans cette maison.

En parlant ainsi, le vieillard entra dans une au-
 berge de mince apparence. Je le suivis, poussé non
 tant par ma compassion pour lui que par ma curio-
 sité. Oui, ma curiosité. Je voulais voir encore com-
 ment il paierait son souper et son lit. J'espérais
 qu'on lui demanderait assez cher pour qu'il eût be-
 soin de plusieurs fois cinq sous. En effet, la dépense
 totale fut d'un franc. J'étais bien résolu à ne pas
 payer pour lui, c'est-à-dire bien désireux de
 voir les cinq sous se multiplier. Je fus enfin satis-
 fait. Le Juif-Errant avait un gilet et un manteau ;
 à droite et à gauche de chacun de ces deux vête-
 mens se trouvait une poche, dans chaque poche
 le quart d'un franc, et sa dépense fut payée.

J'en fus presque vexé de désappointement. Pour-
 quoi n'avais-je pas visité tous ses vêtements, sondé

toutes ses poches ? Aussi je résolus de m'attacher
 à ses pas et de ne le quitter qu'après avoir éclairci
 ce mystère.

(Suite au prochain numéro.)



DRAGONS ET CAMISARDS.

(Suite et fin.)

On a dit bien souvent que les idées les plus sim-
 ples viennent les dernières ; aussi celle de laisser
 à chacun pleine liberté de conscience et de culte
 n'était-elle pas encore sur le point de se présenter
 au gouvernement français. Après avoir essayé de la
 rigueur, le grand roi eut recours à la faiblesse : il
 fit offrir aux chefs camisards, non pas la liberté de
 croyance pour tout leur peuple, mais les épaulettes
 de colonel pour eux-mêmes. On s'imagina que si
 Cavalier, Roland et quelques autres abandonnaient
 leurs troupes, celles-ci seraient obligées de se sou-
 mettre, et qu'ainsi l'on obtiendrait, au prix de quel-
 ques pensions viagères d'abord, la pacification des
 Cévennes, et avec le temps l'extinction du Protes-
 tantisme. Vous allez voir que ce moyen ne réussit
 pas mieux que tous les autres.

A la vérité, tout le monde était fatigué de la lutte
 sanglante qui durait depuis si longtemps. Louis XIV
 désirait la paix à l'intérieur, parce qu'il avait à
 combattre au dehors des ennemis puissants. Les
 Protestants ne la souhaitaient pas moins vivement,
 et offraient de toutes parts de déposer les armes,
 pourvu qu'on leur rendît leurs temples.

C'est ici qu'on essaya de s'entendre ; ou plutôt,
 c'est ici que l'autorité s'efforça de duper les Cami-
 sards. On leur fit des demi-promesses qu'on n'avait
 pas même l'intention de tenir ; la suite l'a bien
 prouvé. Pour le moment, il fallut séduire les chefs,
 caresser la foule, et l'on fit une trêve pendant la-
 quelle les Réformés se crurent en droit de célébrer
 publiquement leur culte. Ce fut à Calvisson sur-
 tout que leur joie se manifesta ; et cet évènement
 mérite d'être raconté.

On était, du moins en apparence, en si bonne
 voie d'accommodement, que les soldats royaux en
 garnison à Calvisson reçurent de leurs chefs or-
 dre de quitter cette ville pour faire place aux Cami-
 sards qui, d'un commun accord, devaient s'y ren-

dre. Le commissaire du gouvernement ordonna même aux magistrats de cette ville de préparer des logements pour recevoir Cavalier et sa troupe. En même temps, on amenait de toutes parts des voitures chargées de provisions.

Enfin Cavalier lui-même arriva vers six heures du soir ; une foule de peuple courut à sa rencontre. Les six cents Camisards qui l'accompagnaient chantaient en marchant des psaumes à haute voix ; à leur tête, en avant-garde, étaient cinquante hommes de cavalerie bien armés et bien aguerris. Cavalier rangea ses soldats en bataille sur la place devant l'église, fit entonner un psaume et termina lui-même par une prière dont tout le monde fut édifié.

N'est-ce pas une chose pour nous bien étrange qu'une armée chantant, non pas sa *Marseillaise*, mais les psaumes de David ? et son général prononçant, non pas une allocution guerrière, mais une prière onctueuse ? et de voir pour résultat, non l'enthousiasme batailleur des soldats, mais des émotions religieuses et pacifiques ?

A peine deux heures s'étaient-elles écoulées pendant lesquelles les Camisards avaient eu le temps d'aller reconnaître leurs logements chez les bourgeois de la ville, qu'il y eut sainte convocation sur les masures du temple démoli. L'assemblée fut belle et nombreuse, car un concours prodigieux de peuple était venu de tous les points de l'horizon.

Le lendemain et les jours suivants, il fut encore bien plus considérable. Tous accouraient pour recevoir la nourriture spirituelle dont ils étaient privés depuis si longtemps. « On ne pouvait s'empêcher, nous raconte d'Aigaliers, d'être ému de compassion et de terreur en voyant ces populations échappées à l'incendie et au carnage venir en foule mêler leurs larmes et leurs gémissiments. Affamés de la Parole de Dieu, ils ressemblaient à des gens sortant d'une ville assiégée, où ils ont éprouvé une longue et cruelle famine, à qui l'on présente avec la paix, abondance de vivres ; et qui, après avoir commencé par les dévorer des yeux, se jettent dessus et les engloutissent avec avidité, sans mettre de distinction entre les viandes, le pain et les fruits. De même, ajoute l'écrivain, les infortunés habitants de la Vaunage ou des lieux plus reculés, en voyant leurs frères tenir des assemblées dans les prairies et aux portes de Calvisson, se rangeaient eux-mêmes par troupes auprès de tel ou tel Camisard qui tenait un psaume, et de cette manière les quatre, les cinq mille personnes fondant en larmes, chantaient et priaient prosternées, toute la journée, avec un cri et une dévotion qui perçait le cœur et faisait la plus vive

» impression. Toute la nuit, on continuait à peu près de même et on n'entendait que prêcher, chanter, prier et prophétiser. »

Un historien catholique confirme ce qui précède en ajoutant que les Camisards étaient réunis pour leur culte *vingt heures* par jour, et que quarante mille Protestants vinrent de tous les côtés s'édifier à Calvisson, dans les champs ou sur les ruines du temple.

Quel triomphe et quelle joie pour les Protestants qu'un tel spectacle ! Après tant d'années de persécution se retrouver tout-à-coup libres, nombreux, et voir accourir en foule même ceux que la violence avait un moment écartés de la profession publique de leur foi. Car il faut le dire, à cette époque les Protestants étaient considérés comme membres de l'Eglise catholique, parce qu'on les avait contraints à se taire, à démolir leur temple, à se rendre à la messe sous le bâton ! et quand on vit que rien n'était changé au fond des cœurs, on n'en continua pas moins à désigner les Protestants par cette étrange appellation catholique : *Les nouveaux convertis*.

Mais si ces assemblées, si nombreuses et si ferventes, composées en partie de ceux qu'on avait cru gagnés était un triomphe et une joie pour l'Eglise protestante, quel dépit et quelle honte elles jetaient sur les prêtres romains ! Ils se dirent que tout était perdu, que l'hérésie allait renaître plus puissante que jamais. « La paix et la tranquillité de la province, dit à cette occasion Flécher, évêque de Nîmes, est une fin très-souhaitable ; mais il faut passer par des moyens très-désagréables et tristes pour la religion. Le concours des nouveaux convertis, les prêches qu'ils font, les psaumes qu'ils chantent, les prophètes qui s'élèvent parmi eux et qui jettent dans les esprits faibles les espérances du prochain rétablissement de leur religion, tout cela scandalise et afflige fort les catholiques, et nous paraît bien triste à supporter. Mais la cessation des meurtres, la crainte de rompre la paix, nous font *dissimuler* bien des choses qu'on aurait autrefois punies. »

Le maréchal lui-même ne prit patience un moment que dans un esprit semblable d'hypocrisie : « On n'a que peu de jours, dit-il, à tolérer ces impertinences, il faut *dissimuler* pour un si peu de temps dans la vue d'un plus grand bien. »

Le gouverneur Baviille était moins patient : « Il faut que ces gens-là partent, dit-il ; les laisser plus longtemps à Calvisson, cela ne se peut pas ; l'état est trop violent ; souffrir des gens qui s'assemblent tous les jours quatre ou cinq mille

» personnes pour prêcher, chanter et prophétiser ! »

— « Vaut-il mieux recommencer les massacres, incendier la province ? » fit observer d'Aigaliers dans le conseil tenu pour délibérer dans cette affaire.

— « C'est quelque chose de bien ridicule, » prit alors le maréchal de Villars, que l'impatience que les prêtres témoignent à ce sujet. J'ai reçu je ne sais combien de lettres remplies de plaintes, comme si les prières des Camisards écorchaient, non-seulement les oreilles, mais la peau de tout le clergé ! Je voudrais de tout mon cœur savoir qui sont ceux qui m'ont écrit et qui n'ont garde de se signer pour leur faire donner la bastonnade. Car je trouve que c'est une imprudence bien grande, que ceux qui ont causé ces désordres (les prêtres catholiques) se plaignent et désapprouvent les moyens dont on se sert pour les faire cesser. »

Vous le voyez, on était embarrassé pour arriver à une paix qui détruisit les Protestants et conserva les Catholiques : les uns voulaient employer la violence ; les autres la douceur. Tandis qu'on était encore incertain, arrivent de la cour de Versailles des ordres pour faire cesser toutes ces assemblées religieuses, et pour faire partir pour l'Espagne Cavalier, nommé colonel, avec un régiment composé de son propre monde. Ainsi Louis XIV, le grand roi, traitait avec un garçon boulanger et en obtenait la paix au prix d'un brevet de colonel et du grade de capitaine pour son jeune frère ! Pouvait-on raisonnablement supposer que les populations protestantes, qui avaient tant souffert pour maintenir leur liberté religieuse, se tiendraient pour satisfaites, parce qu'on aurait pensionné un de leurs défenseurs ? Il n'en fut pas ainsi. Cavalier fut déclaré traître par les Camisards qui bientôt reprirent les armes et se mirent sur la défensive. Roland écrivit au maréchal que sa conscience ne lui permettrait jamais de désarmer, avant que l'édit de Nantes ne fût rétabli dans tous ses points ; que les prisonniers n'eussent été élargis, les exilés rappelés, les galériens pour fait de religion mis en liberté, et enfin avant qu'on eût soulagé les Protestants des impôts intolérables dont ils étaient accablés.

On devine qu'une telle demande ne cadrerait guère avec les plans de la cour qui voulait la ruine du Protestantisme. L'événement que je vais raconter acheva de ruiner toutes les espérances d'arrangement.

En quittant Calvisson pour traiter à Nîmes avec le maréchal de son titre de colonel, Cavalier avait laissé dans la première ville Ravel comme son lieutenant à la tête de sa petite armée. Quand le

chef camisard revint, Ravel et les principaux officiers lui demandèrent nettement de rendre compte de sa mission. Cavalier s'y refusa ; on insista plus vivement, et comme les menaces se joignaient déjà aux demandes, il déclara qu'il fallait se préparer à partir pour le Portugal !

Partir pour le Portugal ? eux qui demandaient à vivre en France avec les prérogatives de l'édit de Nantes, quel mécompte ! Tous se récrièrent, tous firent de violents reproches au traître qui voulait les vendre, et Cavalier comprit enfin que ce n'était pas à lui-même, mais à leurs convictions religieuses que jusqu'alors ses Camisards avaient obéi. Il voulut user et abuser de son ancienne influence, mais ce fut en vain. Plus d'une fois il mit le pistolet à la main pour commander ; un autre pistolet lui présenta la réponse. Alors il essaya d'un autre moyen, il voulut tour-à-tour les effrayer et les attendrir : « Bientôt, leur dit-il, les dragons seront sur vous ! » Et se tournant vers ses anciens camarades, il s'écria : « Qui m'aime, me suive ! » L'impression de ces paroles fut magique sur ces vieux soldats habitués à Cavalier ; plusieurs se disposaient déjà à se joindre à lui, lorsque Ravel s'écria à son tour : « Vive l'épée de l'Eternel ! vive l'épée de l'Eternel ! » et aussitôt ceux qui avaient été un moment ébranlés, tournèrent le dos à leur ancien chef et partirent avec le nouveau. La guerre la plus triste de toutes, une guerre civile et religieuse allait recommencer.

Je ne veux pas en reprendre le récit. J'ai seulement désiré vous mettre sous les yeux une nouvelle preuve qu'on ne violente pas la conscience des peuples, qu'il ne suffit pas de leur faire des promesses trompeuses, de leur laisser les honneurs de la guerre, d'accorder des titres et des pensions à leurs chefs ; et que le seul moyen efficace de calmer cette conscience, c'est de la laisser libre de prier, chanter et même prophétiser, jusqu'à ce que la liberté elle-même ramène le calme et fasse tomber l'effervescence des esprits pour ne laisser survivre qu'une piété calme et sincère.

A quoi ont abouti tant d'efforts pour amener les Camisards à se faire Catholiques ? A rien ! On les a mis à l'amende ; on les a chargés d'impôts sous mille formes ; on leur a pris leur argent ; mais on ne les a pas convertis ! On les a envoyés en prison, aux galères, mais on ne les a pas convertis ! On leur a fait la chasse à coups de fusil, on a saccagé leurs biens, brûlé leurs demeures ; mais on ne les a pas convertis ! Enfin on les a jugés, condamnés, pendus, roués, brûlé vifs ; mais encore une fois on ne les a pas convertis ! Après des siècles de persécutions, on a été contraint de les laisser vivre. Aujourd'hui loin de disparaître ils se multiplient. Ce ne sont pas les Protestants qui se convertissent

à la messe, ce sont les Catholiques qui se convertissent à l'Évangile; si bien que jamais les frères des Camisards n'ont été dans le monde ni plus nombreux, ni plus prospères. La persécution ne prouve qu'une chose, c'est que le persécuteur n'a pas confiance à sa propre cause; et cette cause, fût-elle la vérité, celui qui la défend ainsi ne doit pas réussir. Christ et ses Apôtres ont été persécutés, mais ils n'ont jamais persécuté! On a fermé leurs églises, mais eux n'ont jamais fermé de synagogues. Au contraire, ils venaient y discuter avec les Juifs. Pour les imiter, ce que nous avons à faire, c'est d'aller trouver ceux qui se trompent, de leur parler paisiblement, en amis, jusqu'à ce que nous les ayons persuadés de nous suivre, à moins qu'ils ne nous persuadent eux-mêmes de rester auprès d'eux. La violence peut faire triompher l'erreur, mais la libre et franche discussion ne peut faire triompher que la vérité.

J'en reviens à nos Camisards, et je termine leur histoire en peu de mots, car des longueurs n'amèneraient que des répétitions.

Quelques-uns posèrent les armes; d'autres furent tués sur le champ de bataille. Ceux-ci prirent la fuite, ceux-là montèrent sur l'échafaud, jusqu'à ce qu'enfin l'édit de tolérance vint à la fin du siècle dernier donner à ceux restés en France la paix et la liberté qu'on ne pouvait plus longtemps leur refuser.

Cavalier partit pour l'Angleterre et mourut à Londres. Roland expira les armes à la main. Et pour clore mon récit, je vais vous donner la mort d'un chef camisard martyr.

Boëton, ancien capitaine, s'était uni aux révoltés au sommet des Cévennes, et à leur conspiration dans la Vaunage. Ulcéré dans son âme et sur son corps par les fers dont il avait été longtemps et injustement chargé, il avait appris soit dans ces persécutions, soit jadis en défendant sa patrie, à supporter courageusement la douleur; et la manière dont il subit la mort couronna dignement cette vie de souffrances.

Comme on le menait au supplice, il s'efforçait d'élever assez la voix pour dominer le bruit des tambours destinés à l'étouffer, et pouvoir exhorter ainsi les spectateurs qu'il voyait fondre en larmes.

Importuné par deux moines qui l'accompagnaient à l'échafaud, lui offrant sa grâce de la part du roi, s'il voulait abjurer sa religion, il levait les yeux au ciel comme pour demander la force de résister aux sujétions de ceux qu'il regardait comme deux envoyés de Satan.

Un de ses amis se rencontra sur la route du cortège. Saisi d'une profonde douleur à la vue de ce triste spectacle, il se jeta promptement hors du chemin dans une maison voisine pour éviter la ren-

contre; mais Boëton s'en étant aperçu, demanda la permission de lui adresser quelques mots; il l'obtint, fit appeler cet ami et lui dit: « Quoi! vous fuyez parce que vous me voyez revêtu de la livrée de Jésus-Christ! Pourquoi pleurez-vous, quand Il me fait la grâce de m'appeler à Lui et à la gloire de sceller de mon sang la défense de sa cause? Son ami allait l'embrasser sans pouvoir lui répondre, suffoqué qu'il était par les sanglots, lorsque les archers obligèrent le patient d'avancer.

Dès qu'il aperçut l'échafaud, dressé sur l'esplanade de Montpellier, Boëton s'écria: « Courage, mon âme, je vois le lieu de ton triomphe; bientôt dégagée de tes liens douloureux, tu entreras dans le ciel! »

Il s'avança sur la place avec un visage serein et une noble assurance. Pendant que tous les spectateurs, catholiques et protestants, fondaient en larmes, il les consolait tous avec une héroïque fermeté. Il s'étendit lui-même sur l'échafaud avec une constance intrépide, et, redoublant de prières à Dieu, il laissa faire le bourreau sans jamais se plaindre. Lorsqu'on lui eut brisé les os, on l'étendit sur une roue, les jambes et les bras passés sous le corps et la tête pendante. Il resta dans cette position pendant cinq heures, chantant des psaumes, priant son Dieu et exhortant les protestants qui s'approchaient pour l'entendre.

Témoin de ce navrant spectacle, l'abbé de Massillon fit dire à l'intendant Baille que cette mort, bien loin d'effrayer les Protestants, ne servait qu'à les affermir dans leur religion, car tous versaient des larmes et donnaient des louanges au martyr.

Aussi l'intendant donna-t-il ordre qu'on l'achevât. Mais un archer qui se trouvait là de garde objecta que, puisque ce Huguenot restait obstinément dans ses erreurs, il fallait le laisser expirer de lui-même lentement sur la roue. Boëton l'entendit et lui dit: « Vous croyez, mon ami, que je souffre; je souffre en effet; mais apprenez que Celui qui est avec moi me donne la force de supporter mes douleurs avec joie. » Comme l'exécuteur parut pour achever son œuvre, Boëton fit un dernier effort, souleva la tête malgré l'horrible position où il était; et, forçant encore sa voix pour dominer le bruit des tambours qui n'avaient cessé de battre pendant l'exécution au milieu des troupes rangées en bataille pour maintenir la foule, il prononça ces dernières paroles avec ferveur: « Frères, que ma mort vous soit un exemple pour maintenir la pureté de l'Évangile. Soyez-moi témoins que je meurs dans la religion de Christ et des Apôtres; » et aussitôt il rendit le dernier soupir.

Persécuteurs, voilà vos succès: c'est le triomphe de vos persécutés.

Persécutés, voilà ce qui peut vous arriver de pire : c'est d'entrer dans le ciel, aidés de vos persécuteurs.

Mais recevons tous leçon du passé : pour éviter le retour de semblables horreurs, laissons à toute créature humaine, catholique ou protestante, juive ou mahométane, la pleine liberté d'adorer Dieu selon sa conscience, non-seulement dans le secret de son cœur, mais aussi dans le temple de son choix. Si nous voulons avoir le droit de travailler à convertir par la persuasion, laissons aux autres le droit de travailler à nous persuader nous-mêmes. Ayons assez de confiance en la vérité pour croire qu'elle saura se soutenir elle-même et triompher de l'erreur pacifique, elle qui triomphe depuis tant de siècles même de l'erreur armée du glaive de la persécution !

LE SINGE.

N'avez-vous jamais remarqué le plaisir que prennent certaines gens à relever l'adresse et l'intelligence des singes ? Le bonheur qu'ils éprouvent à dire que les orangs-outangs, comme nous, marchent sur deux pieds, se servent de deux mains, mangent à table, couchent dans un lit, se promènent pensifs et surtout se plaisent à toutes sortes de méchancetés ?

D'un autre côté, n'avez-vous pas observé que telles personnes sont toutes joyeuses de nous apprendre qu'on a découvert ici une tribu de sauvages si stupides, qu'ils semblent tenir autant de la brute que de nous-mêmes ? et ailleurs une peuplade d'hommes à queue qui nous relie aux quadrumanes, et par ceux-ci aux quadrupèdes ? Quant à moi, je me suis convaincu que ces détracteurs de l'homme et ces admirateurs du singe sont les mêmes observateurs ; d'où je conclus qu'ils ne rabaisent leurs semblables et n'élèvent leurs inférieurs que pour arriver à les confondre dans la même famille et à déclarer l'homme et le singe, sinon frères, du moins cousins.

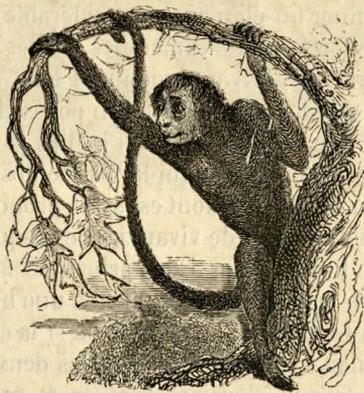
Mais pourquoi ces étranges naturalistes sont-ils si désireux d'entrer dans la parenté des jockos et des guenons ? Tel est le secret que je voudrais pénétrer ; et, si vous le permettez, lecteur, nous allons le chercher ensemble ; vous y consentirez

d'autant plus volontiers, je l'espère, que c'est du singe et non de l'homme que je vais vous parler.

Et d'abord, j'ai découvert un moyen bien simple de découvrir le but final de chaque créature ; n'ayez pas peur, mon procédé n'est pas scientifique ; mais il se justifie devant le bon sens ; le voici : on reconnaît la destinée d'un être à la faculté qu'il possède à un haut degré et que les autres n'ont pas du tout : par exemple, le poisson a des nageoires, l'oiseau des ailes ; le poisson est donc fait pour nager, et l'oiseau pour voler. Vous voyez que ma règle est bien simple. Nous y reviendrons plus tard.

Voyons maintenant en quoi le singe nous ressemble et en quoi nous en différons ; ce dernier point nous mettra sur la voie de notre destination.

D'abord, le singe est très-agile, très-adroit. On vous en a déjà cité mille preuves. Je me contenterai donc de vous en donner une dernière.



Un jour, une compagnie de singes se présente devant un fleuve où ne se trouvait ni pont de pierre fixe, ni pont de bois suspendu, mais sur les deux rives duquel étaient des arbres en abondance. Après avoir considéré la difficulté du passage, nos singes, qui n'aiment pas plus l'eau froide que moi, tinrent conseil et prirent la résolution que vous allez les voir exécuter : un d'eux monte sur un arbre rapproché de la rivière, en essaie les branches, et quand il en a trouvé une solide, il y noue sa queue et laisse pendre son corps, la tête en bas, comme ces danseurs de cordes qui, attachés par un pied, se balancent dans les airs. Quand le premier singe fut ainsi placé, un second arrive, monte sur le même arbre, se glisse sur la même branche, coule

le long de son camarade, enlace sa longue queue autour du cou et du bras droit du pendu, et le voilà se laissant pendre aussi, sa tête en bas, formant un second anneau de cette chaîne vivante. Remarquez le soin qu'il prend d'enserrer dans sa corde naturelle, non-seulement le cou, mais aussi le bras de son camarade, afin de ne pas l'étrangler ! et en ne l'étranglant pas, de se conserver à lui-même l'appui charitable dont il a besoin.

Après le second singe, en survient un troisième qui fait la même chose ; ensuite un quatrième, un cinquième, jusqu'à ce que le dernier touche presque le sol avec sa tête. Or, comme l'arbre était grand, et que de plus il était planté sur un bord escarpé, le câble mobile de singes était aussi long que la rivière était large. Voilà donc d'abord l'étoffe d'un pont ; voilà les pierres vivantes d'une arche longue et flexible ; mais cette arche, comment la faire traverser de l'une à l'autre rive par-dessus l'eau sans la toucher ?

Voici ce qu'imaginent nos habiles ingénieurs : le dernier suspendu se balance comme un bout de corde, et ainsi communique à la bande un mouvement semblable à celui du balancier d'une pendule. Comme les singes liés entre eux ne peuvent pas se donner un élan assez considérable par leurs propres efforts, leurs camarades, restés jusqu'ici spectateurs sur le rivage, viennent leur imprimer une plus grande oscillation : l'un pousse le dernier suspendu par la tête, l'autre le tire par le bras, celui-ci par l'épaule, celui-là par le dos ; si bien qu'à la fin le balancement est assez prononcé pour que le bout de la corde vivante aille jusqu'à l'autre rive où se trouvent aussi des arbres. Il faut maintenant que le dernier singe saisisse une branche... Mais si la branche allait céder ? où si la corde elle-même venait à se rompre ? Dans les deux cas, nos singes, si frileux, devaient tomber et prendre un bain forcé. Que faire donc ? Nos maîtres en gymnastique vont nous l'enseigner : ils mesurent si bien l'élan de la corde, que l'extrémité en arrive juste à la branche qu'il s'agit de saisir ; à ce moment, le balancier n'a plus ni force pour monter ni poids pour descendre ; il y a là un court instant où il est immobile, sans élan ni pesanteur ; nos singes répètent le coup de balancier jusqu'à ce que ce précieux moment se trouve précisément celui où le dernier singe touche à la branche d'arbre, et alors, prompt comme l'éclair, le singe saisit l'arbre, et le pont, d'abord perpendiculaire, se trouve horizontal. Les deux bouts sont fixés sur les deux rives. Aussitôt, l'armée spectatrice se met sur une file, et, soldat après soldat, traverse le Rubicon. Quand tout le monde fut de l'autre côté, il restait à traverser les pierres vivantes du pont lui-même, et cela sans les mouiller ! Encore ici comment

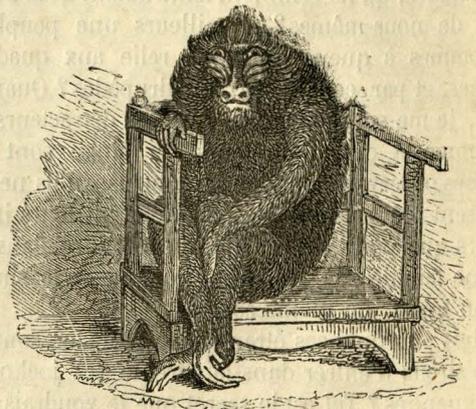
faire ? L'homme est trop bête pour nous le dire ; le singe va répondre.

Il semble d'abord qu'il n'y avait qu'à lâcher le premier arbre ; oui, mais alors le bout de la corde traînait dans l'eau ; d'autant plus que pour rendre la traversée plus facile, on avait fait le pont plus bas du côté de l'arrivée. Si ce bout de la chaîne eût été plus élevé, l'autre aurait pu lâcher prise et venir raser l'eau sans la toucher. C'est donc à ce résultat qu'il fallait arriver. Pour cela, quatre ou cinq des plus vigoureux compagnons viennent entourer le singe qui tenait le second arbre ; l'un le saisit par la jambe droite, l'autre par la gauche ; un troisième à bras-le-corps ; un quatrième par la tête. Et quand tous le tiennent solidement, ils grimpent ensemble vers le sommet de l'arbre, et relèvent ainsi le bout du pont fixé trop bas. Bientôt cette extrémité se trouve plus haute que l'autre, qui dès lors lâche son point de suspension et vient en rasant la rivière tomber pendante au pied de l'arbre sur la rive opposée. Ici les nœuds vivants se débrouillent, les pierres animées se séparent, se mêlent à l'armée spectatrice, et tous les singes se sauvent et courent encore.

En voilà de l'adresse ! Quels hommes sauvages ou civilisés en eussent fait autant ? Aucun. Donc si nous sommes supérieurs aux singes, ce n'est pas en adresse que nous les surpassons.

En quoi donc ? Serait-ce par la ruse ? Pas davantage ; et pour preuve, écoutez.

Un jour, aux Indes, un singe voleur de profession vient, à la faveur du respect superstitieux de ces contrées pour les animaux, chercher fortune dans un bazar. Il découvre dans une boutique bon nombre de gourmandises sous la garde d'un pâtisier. Son premier soin est de ne pas les regarder, et le second de venir prendre place sur un siège



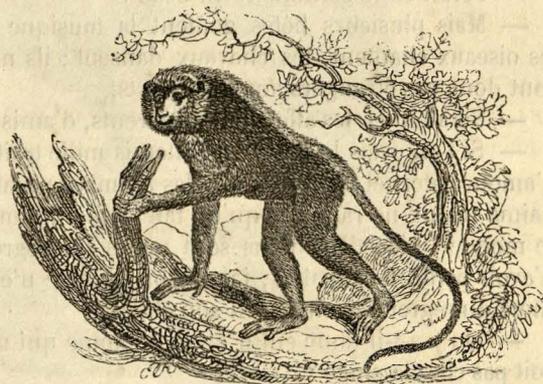
presque en face des gâteaux. Là, notre adroit filou fait trois tours sur lui-même, se couche sur le flanc, ferme l'œil à demi, et fait semblant de dormir.

Après une demi-heure de ce sommeil apparent et de cette convoitise réelle, notre rusé paraît s'éveiller, se lève, bâille, s'étire et s'en va nonchalamment plus loin comme s'il ne pensait ni aux friandises ni à leur gardien ; mais à quelques pas de là, l'habile voleur se couche de nouveau comme s'il ne pouvait surmonter sa paresse et feint encore de dormir. Alors le pâtissier bon enfant, dont la pipe venait de s'éteindre, passe dans son arrière magasin pour la rallumer. Mais à peine l'homme a-t-il disparu que le singe paraît, saute sur l'étagère et remplit de gâteaux ses pattes et ses poches avant que le marchand ait le temps de se retourner. Malheureusement pour le fripon, des frelons étaient venus avant lui se loger dans les confitures. Dérangés par le nouvel arrivé, tous s'élancent sur lui et le piquent de toutes parts. Que fera le singe ? renoncera-t-il à son larcin pour arracher les bêtes de sa peau ? Non ; plus habile que les frelons, comme il s'était montré plus rusé que le marchand, il court sur un tas d'épines, s'y roule, piquant lui-même ainsi les ennemis qui le piquent et travaille à s'en débarrasser. Bien mieux, il pousse des cris si lamentables, qu'il intéresse à son malheureux sort tous les boutiquiers indous qui viennent, le pâtissier en tête, le délivrer de ses adversaires ; et alors l'hypocrite s'en va, dépouillé de ses frelons, mais non pas de ses confitures. Un enfant à la place du singe eût-il mieux fait ? J'en doute. Au singe donc et non pas à l'homme la palme de la ruse ; tout habiles que nous sommes à cet égard, ce n'est pas encore notre titre exclusif de distinction.

Quel est-il ? Serait-ce par la malice plaisante et désintéressée que le bipède prime sur le quadrupède ? Non plus. Un trait risible va nous le montrer.

Un voyageur s'était arrêté près d'une rivière pour s'y baigner. Il avait déposé ses vêtements sur le rivage et s'abandonnait au plaisir de la nage, lorsque de loin il aperçoit une bande de singes se partageant ses habits : celui-ci se coiffe de son chapeau, celui-là met son gilet, l'un enfle son pantalon, l'autre passe les manches de sa chemise, traînant par derrière comme une robe à queue. Notre nageur n'en croyait pas ses yeux ; mais enfin, vaincu par l'évidence, il remonte le courant, s'approche de ses visiteurs, et quand il pense les tenir, toute la bande prend la fuite et monte sur des arbres. Là, perchés sur les branches les plus hautes, nos pelés, plus ou moins bien vêtus, font des grimaces au nageur, qui n'a pour se couvrir que la couverture des eaux. Ce n'est pas tout : un

singe, comme pour le saluer, lui tire un coup de chapeau, et afin de lui ôter toute espérance de rentrer en possession de son *gibus*, la malicieuse bête s'amuse à en arracher la coiffe intérieure dont elle lui lance les débris déchirés. Le singe en robe blanche raccourcit son vêtement, qui n'avait pas été fait à sa mesure, et en jette les lambeaux à la figure de l'infortuné. Ainsi les espiègles lui rendaient bien ses habits, mais en trop petites pièces pour lui permettre de sortir de son lit de rivière, et il dut y rester jusqu'à l'arrivée d'un passant plus charitable qui lui prêta son manteau. Dans cette scène, est-ce l'homme qui se moqua du singe, ou le singe qui se moqua de l'homme ?



Enfin, voulez-vous une intelligence mieux appliquée aux besoins de la vie ? Voyez comment nos maîtres vont partager avec nous la récolte d'un jardin dont nous ne sommes que les humbles fermiers. Leur bande arrive de nuit, soit pour s'épargner la chaleur, soit pour éviter les surprises ; le plus hardi passe le premier et vient cueillir une plate-bande de melons. Comme il n'a ni corbeille, ni charrette, et que cependant il veut tout emporter en un seul voyage, il dépose successivement tous les melons dans les mains de son camarade, qui les passe à son voisin, qui les remet au suivant qui les donne à son confrère, et ainsi de suite à toute la ligne de voleurs se prolongeant à travers le jardin, par-dessus le mur, dans les champs, sur la montagne et jusqu'à la retraite bien cachée de cette société d'industriels brevetés *sans garantie du gouvernement*, mais qui n'en fait pas moins de bonnes affaires, car ils récoltent sans semer, non pour revendre, mais pour manger, ce qui est à la fois plus

simple, plus expéditif et plus adroit. Quel est le commerçant français, américain, chinois, qui ferait mieux ? Aucun ! Convenons-en donc, les singes ne sont pas moins industriels que nous ; ou si nous avons sur eux la supériorité de la ruse, nous n'en avons pas le monopole. Or, d'après le principe que nous avons posé, si l'homme n'a pas l'intelligence en propre, l'intelligence n'est pas le but de sa création.

Qu'y a-t-il donc en nous qui ne soit ni chez le singe, ni chez aucun animal ? Telle est toujours la question.

— Est-ce la langue ?

— Il est vrai que l'homme en possède une bien déliée, très-pointue, mais enfin les animaux, chacun à sa manière, parlent aussi : les uns gazouillent, les autres jappent, ceux-ci mugissent, ceux-là hurlent, et tous se comprennent entre eux.

— Serait-ce le sentiment du beau ?

— Mais plusieurs bêtes goûtent la musique : les oiseaux chantent, les chevaux dansent ; ils ne sont donc pas étrangers aux beaux-arts.

— Seraient-ce les affections de parents, d'amis ?

— Si j'en avais le temps, je citerais mille traits d'amour paternel ou filial chez les animaux ; mais j'aime mieux ne rappeler qu'un fait connu de tout le monde : bien des chiens sont morts du regret d'avoir perdu leur maître ; jamais un homme n'est mort du regret d'avoir perdu son chien.

— Qu'y a-t-il donc enfin chez l'homme qui ne soit pas chez le singe ?

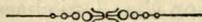
— Eh bien ! le voici : c'est sa conscience, distinguant le juste de l'injuste, condamnant le vice, approuvant la vertu ; c'est la pensée que le crime doit être nécessairement puni dans ce monde ou dans l'autre, et que dès lors il est un Dieu vengeur...

Voilà ce que l'homme sent par instinct, même sans éducation, et voilà ce que le singe le plus intelligent ne sentira jamais !

Maintenant, je reviens à la promesse que je vous ai faite au commencement de ce récit : voulez-vous savoir pourquoi certains naturalistes s'efforcent de confondre l'homme avec le singe ? C'est précisément pour annuler cette conscience qui les distingue, mais les condamne ! Et pour être en droit de ne pas l'écouter, ils se disent semblables aux bêtes ! Insensés ! qui s'abaissent au niveau de la brute pour pouvoir l'imiter sans remords !

Aussi, je dois le dire, j'ai toujours eu la plus profonde horreur pour tout ce qui tend à rapprocher deux êtres si différents. Je ne veux pas que l'orang-outang soit un homme, et moi je ne veux pas être un orang-outang ! Je ne suis pas de cette famille ! Je sens que je suis appelé à quelque chose de mieux ; comme mon front s'élève naturellement vers les cieux, ma pensée monte aussi sans effort vers mon Créateur. Voilà mon titre de distinction. Voilà ce que l'animal le mieux doué par la nature, le mieux instruit par l'homme, ne pourra jamais sentir, ni concevoir. Etre pur dans sa conduite, juste envers ses frères, reconnaissant envers Dieu, voilà ce dont les animaux n'ont pas la moindre idée, et voilà cependant ce qui fait notre apanage, notre gloire, notre bonheur ! Si vous ne sentez pas cela, vous êtes bien à plaindre ; vous êtes plus malheureux que la brute, car, n'ayant aucune notion du devoir, elle n'est pas responsable et ne peut être condamnée ; tandis que vous, doué d'une conscience, vous aurez à répondre du bien ou du mal que vous aurez fait.

Je conclus donc : si certaines gens prétendent n'être que des singes, c'est afin de pouvoir pécher...





Quoi ! mon ami, mon maître, est ici jardinier ! (Page 84, col. 2.)

FLEUR D'ÉTÉ.

Vous, qui lisez chaque jour à la quatrième page de votre journal dans la cote de la Bourse des phrases comme celles-ci :

Actions de chemins de fer de Paris à Lyon. 1,000 fr.
Mines de la Grand'Combe. 2,000 fr.
que penseriez-vous si parmi ces valeurs industrielles vous voyiez apparaître demain les indications suivantes ?
Une tulipe de Constantinople. 1,000 fr.

Un oignon de Harlem. 2,000 fr.

Vous croiriez sans doute que c'est une faute d'impression ; et si l'on vous assurait que non, vous diriez qu'alors les hommes ont perdu la tête en cotant à la Bourse un oignon ! Cependant il en était bien ainsi dans le siècle dernier en Hollande. L'amour des fleurs y était poussé si loin, que la culture des jardins était devenue la première ambition des riches, le plus grand luxe des seigneurs ; comme aujourd'hui nos dames cherchent à briller sous les plus belles dentelles et les plus gros diamants, alors les Hollandais s'enorgueillissaient à côté des plus belles tulipes. Pourquoi pas ? Après tout, ces messieurs avaient bien plus raison que ces dames, car les

dentelles tiennent moins chaud que les fleurs ne sentent bon, et les diamants sont encore moins utiles que les légumes. Mais, à vrai dire, ces messieurs étaient aussi fous que ces dames, car ils ne songeaient pas plus au parfum de leur jardin qu'au fumet de leur soupe ; ils n'aspiraient qu'à s'élever au-dessus des autres et à les écraser de la supériorité... de qui ? de leurs oignons ! L'orgueil sera toujours, non-seulement la plus coûteuse, mais la plus sottise des fantaisies. On ne juge pas bien de ce qu'il y a de grave dans cette maladie chez les autres, parce qu'on est soi-même atteint de la même infirmité.

C'est donc à l'époque où les fleurs se cotaient à la Bourse de Harlem que nous transporte l'histoire que je vais vous raconter.

M. Clifford, habitant de la Haye, avait fait une fortune colossale dans le commerce alors florissant en Hollande. C'est vous dire que sa maison de campagne était ornée d'un magnifique jardin dont les fleurs rares et précieuses disaient aux passants comme aux visiteurs, que le maître de céans avait des millions.

Et cependant M. Clifford n'était pas encore l'homme le plus entiché de ses brillantes futilités ; il y avait dans son parterre un personnage plus satisfait de ses plates-bandes que lui-même : c'était maître Straussel, son jardinier, qui depuis quarante ans taillait des arbres, semait des graines et s'engraissait en les regardant pousser. Personne mieux que lui ne s'avait aligner, découper, arrondir, équarrir les branches et les feuilles d'une allée ; ses bois étaient des modèles d'architecture. Il vous déchiquetait un arbre en forme de portique, de colonne, de cône, et même d'animal, comme vous pouvez l'admirer dans la gravure. Remarquez surtout ce paon : c'est un arbre ! L'eussiez-vous deviné ? C'est ridicule ; j'en conviens. J'aurais mieux aimé les branches irrégulières telles que le bon Dieu les avait faites ; mais notre jardinier voulait lutter avec le Créateur. Qui sait s'il ne croyait pas le surpasser ?

Si maître Straussel était content de lui-même, tout le monde n'en était pas aussi satisfait. L'orgueilleux ne pouvait vanter ses fleurs sans dénigrer celles d'autrui, ni exalter son habileté sans rabaisser celle de ses voisins. A l'en croire, il n'y avait que lui qui fût bien, que son jardin qui fût beau ; si bien que telle fleur qui lui paraissait méprisable, plantée sur une terre étrangère, lui eût semblé merveilleuse, transplantée sur son terrain ; et si vous et lui aviez simultanément les mêmes espèces, certes les vôtres ne valaient pas les siennes : vous ne saviez pas les soigner comme lui, les arroser comme lui, les déchausser comme lui ; enfin Straussel était tellement prétentieux, qu'il en était insupportable ; à l'inverse de ses fleurs, on ne pouvait pas le sentir.

table ; à l'inverse de ses fleurs, on ne pouvait pas le sentir.

Bien plus : le maître lui-même était parfois obligé de plier sous la jactance du jardinier, qu'il désirait conserver. « M. Clifford est le seigneur du château, disait habituellement Straussel, mais moi je le suis du jardin. Ici, permis à chacun de voir, d'admirer ; mais moi seul je sais, et dois y commander. » Toutefois, disons-le, ce langage superbe, tenu devant les cuisinières et les valets de chambre, se radoucissait un peu devant le propriétaire ; et quand ce dernier, impatienté, commandait nettement, le superbe serviteur faisait volte-face, et, s'appropriant la volonté du maître, il mettait alors sa gloire à la faire exécuter comme si elle eût été la sienne. Ce n'était plus l'ordre de M. Clifford qu'on exécutait, c'était celui du jardinier. Pauvre amour-propre, comme on te fait marcher et pirouetter !

Un jour, M. Clifford entend parler d'une plante rare, si rare qu'il n'en existait pas un seul pied en Hollande. Cette merveille se nommait *Fleur d'été*. La chronique du jour annonçait qu'elle était entre les mains d'une pauvre femme, veuve d'un marin qui la lui avait apportée de Russie. Aussitôt M. Clifford part pour Rotterdam, cherche la veuve, la trouve, et lui achète sa faible tige mille florins, plus de deux mille francs ! Il paie argent comptant et emporte son trésor.

Fleur d'été, qui jusque-là n'avait nullement excité l'envie du jardinier, apportée dans son jardin, patronnée par son maître, et l'unique en Hollande, en Europe peut-être, devint tout-à-coup pour Straussel la merveille des merveilles ; il s'en empare avec orgueil, la transplante dans un pot magnifique et la met sur le point le plus apparent de la terrasse, pour la montrer avec orgueil aux allants et venants.

Maintenant, quel genre de soins réclame cette plante précieuse ? Maître Straussel ne permit pas à cette réflexion de venir l'embarrasser ; il décida lui-même, pour n'avoir à consulter personne, que la meilleure place était celle où le pot se trouvait le plus en vue. Il est si facile de se persuader ce qu'on désire, et si doux de paraître, même à soi-même, toujours sûr de son fait ! Quoi qu'il en soit, la plante prospéra ; elle donna quelques nouveaux bourgeons, et Straussel triompha comme si lui-même l'avait fait pousser. Il ne comptait pour rien ni l'humidité de l'air, ni la chaleur du soleil, ni le Créateur de la plante ; il n'appréciait que ses soins personnels, qu'il croyait intelligents.

Mais, hélas ! les plus beaux succès sont tôt ou tard suivis de revers. *Fleur d'été*, après quelque temps d'une apparente prospérité, parut languir, replier ses feuilles, courber sa tige, comme prête à mourir.

Que faire? Maître Straussel était un praticien habile, mais non pas un savant; il faisait comme il avait vu faire, sans savoir pourquoi, et sans vouloir s'en informer, car ç'eût été supposer qu'il ignorait quelque chose; et plutôt tuer la plante que de faire un tel aveu. Tout ce qu'il consentit à faire, ce fut de méditer. Il se dit: Les plantes étrangères viennent de loin; or, au loin il doit faire chaud, puisqu'il fait froid en Hollande; et sans doute voilà pourquoi toutes nos plantes exotiques ne fleurissent que dans les serres. Or *Fleur d'été* est une plante étrangère, donc elle vient de loin, donc d'un pays chaud; donc mettons-la dans la serre.

Tout fier d'avoir su joindre la théorie à la pratique, le jardinier porta la plante dans le coin le plus chaud; il la soigna comme un malade. Hélas! malgré les soins les plus tendres, il est des malades qui ne guérissent pas; tel fut le sort de *Fleur d'été*, elle mourut dans son printemps, et ce coup blessa mortellement, non pas le cœur (les orgueilleux n'en ont pas), mais la vanité du jardinier. Il allait être obligé d'avouer à tout le monde que la plante était morte sous sa direction, que son génie créateur avait failli devant une faible tige... Or, c'est à quoi Straussel ne pouvait se résoudre.

Le pauvre jardinier était là pensif, abattu, tourmenté, lorsqu'un jeune homme vint heurter à la porte du jardin. Straussel était de si mauvaise humeur, qu'il laissa frapper et refrapper jusqu'à ce qu'enfin, poussé par la colère et désireux de se venger sur quelqu'un de sa propre sottise, il s'élança brusquement vers la porte, l'ouvre et apostrophe ainsi l'arrivant:

— Que voulez-vous?

— Une place de jardinier.

— Je n'en ai point, allez-vous-en, et une autre fois ne venez pas me déranger sans raison.

— Mais on m'a dit que votre maître vous cherchait un aide pour le potager.

— A moi, un aide? Sachez que je ne m'occupe ni de choux ni de salades. Je suis ici surintendant de mon jardin de plaisance.

— Mais je voudrais parler à votre maître.

Mon maître, toujours mon maître! Je vous dis que je n'en ai pas.

— Tu te trompes, interrompit une voix, celle de M. Clifford survenant par derrière, tu as un maître, me voilà. Que désirez-vous? jeune homme.

— Du travail dans vos jardins.

— Chez qui avez-vous déjà servi?

— Encore nulle part; mais j'ai fait du jardinage à la maison; je crois en savoir assez pour un potager; au reste, veuillez me prendre quelques jours à l'essai.

— Qui vous envoie, et quel est votre nom?

— C'est votre voisin qui m'adresse à vous, et je me nomme Charles Linne.

La douce figure, la contenance modeste, le langage simple du jeune homme, parlaient en sa faveur. M. Clifford, qui avait en effet besoin d'un aide pour soigner ses légumes, accepta l'offre, et Straussel dut en passer par là.

Un essai de quelques jours vint confirmer la bonne opinion que M. Clifford avait conçue de Charles. Plusieurs fois consulté, le garçon jardinier avait donné d'excellents avis; il avançait donc dans l'estime de son maître. Toutefois les autres domestiques ne le trouvaient pas très-communicatif. Hors des heures de travail, Charles, au lieu de jaser, parcourait le jardin, s'arrêtait devant une plante et ne disait rien. Mais à cela près le jeune homme était un bon compagnon, et tout le monde l'aimait; quand je dis tout le monde, il faut toujours en excepter maître Straussel, car l'orgueilleux ne peut aimer personne; et le prétentieux surintendant des jardins ne voyait qu'avec le plus vif déplaisir le nouveau venu s'entretenir de temps à autre avec M. Clifford.

Ce chagrin trouva son adoucissement. Straussel apprit qu'une nouvelle tige de la fameuse *fleur d'été* venait d'arriver de Saint-Pétersbourg; il en avisa triomphalement son maître qui, comme la première fois, partit, chercha, découvrit et acheta cette plante unique en Hollande. Elle lui revenait en quelque sorte de droit; il la paya donc sans hésiter onze cents florins; soit deux cents francs de plus que la première. Mais que ne paierait-on pas le bonheur de pouvoir dire: je suis le seul qui possède tel objet?

La plante fut confiée au jardinier qui, cette fois, ne fit pas la sottise de l'exposer sur la terrasse, mais la porta tout droit dans la serre. Cette nouvelle tige était beaucoup plus développée, elle se redressait presque aussi fière que le jardinier. Hélas! cette joie ne fut pas de longue durée. La seconde plante se flétrit comme la première, et ce malheur survint d'autant plus mal à propos que des connaisseurs, le fameux docteur Boerhaave et le comte Carlsberg, ambassadeur suédois, devaient venir au premier jour visiter le jardin. Ils avaient entendu parler de la fleur merveilleuse, et peut-être allaient-ils la trouver morte et enterrée.

Telle était la grande préoccupation et du maître et du jardinier. Celui-ci était d'autant plus vexé que le jour même de l'arrivée des illustres visiteurs, M. Clifford avait passé une heure à causer avec Charles dans le potager. Que pouvaient-ils donc avoir tant à se dire? Telle était la question que se posait sans cesse l'illustre jardinier.

Quelques instants après cette conversation mystérieuse, Straussel fit une visite à la serre, il vou-

lait jeter un coup-d'œil sur la fleur bien-aimée, lorsqu'à son grand étonnement, il reconnaît que le pot a disparu ! Qui donc a pu se permettre d'y toucher ? Un autre que moi poser la main sur *Fleur d'été* ! Et il sort furieux de la serre, criant dans le jardin comme un aigle à qui l'on vient d'arracher ses petits. Dans sa course, il heurte contre Charles travaillant à briser un bloc de glace. Il regarde et voit le téméraire mêler de la glace avec de la terre, et de ce mélange couvrir quoi ? la faible tige de *Fleur d'été*, plante exotique, qui ne devait vivre qu'à force de chaleur !

La foudre serait tombée aux pieds de Straussel, qu'elle ne l'aurait pas arrêté plus stupéfait. Quoi ! cet ignorant s'est permis d'emporter la merveille du jardin ? et maintenant il achève de la tuer sous la terre gelée ?

— Misérable, lui cria-t-il, de quel droit oses-tu toucher ?...

— C'est M. Clifford qui me l'a permis.

— M. Clifford ?

— Oui, M. Clifford m'a dit qu'il me l'abandonnait pour la sauver, si je pouvais.

— Mais, ignorant, moi, moi-même, je n'ai pas pu !

— Calme-toi, dit M. Clifford, survenant avec ses deux visiteurs, calme-toi ; puisque la plante est perdue, le sacrifice n'est pas grand.

Pendant cette altercation, l'ambassadeur avait jeté un regard sur le jeune homme et restait là comme abasourdi. Il s'approche, le regarde, et tendant les deux mains amicalement à Charles, il s'écrie :

— Quoi ! Charles Linnœus, mon ami, mon maître, est ici jardinier !

Oui, lecteur, c'était Charles Linnée, le grand botaniste, qui a donné son nom à un système aujourd'hui en honneur dans l'Europe entière ; c'était Charles Linnée, que Straussel venait de traiter d'ignorant. Linnée, comme l'ont fait d'autres grands hommes, avait voulu s'instruire en voyageant. Plus préoccupé de la science que de la fortune, il était venu visiter la Hollande, et par une série de circonstances, inutiles à raconter, l'illustre botaniste en était réduit pour le moment à travailler de ses mains pour gagner sa vie. Mais que lui importait, puisqu'il s'occupait encore ici de son étude chérie !

Quand l'ambassadeur eut informé M. Clifford que son garçon jardinier n'était rien moins que le savant dont il avait lui-même lu les ouvrages publiés sous le nom latinisé de Linnœus ; et quand Straussel eut entendu toutes ces explications, chacun changea de rôle, excepté Charles, qui resta simple, humble même en face de Straussel, son concurrent.

Mais *Fleur d'été* était encore là gisante. Le jeune botaniste apprit alors à la société que cette plante, pour laquelle on avait dépensé tant de chaleur dans la serre, était le magnifique *Cypripedium* originaire de la Sibérie, dont les feuilles vert-foncé et les fleurs amaranthes réjouissent le cœur des pauvres exilés. C'était bien une fleur d'été, mais d'été en Sibérie.

L'évènement se chargea de prouver ce que Linnée avait avancé : la plante reprit vigueur, fleurit et fit dire à Straussel : J'avais bien raison de dire que cette merveille ne pouvait s'opérer que dans mon jardin !

Hélas ! vous le voyez, lecteur, Straussel n'était pas corrigé. C'est que la vanité est une plante vivace que rien ne peut détruire, ni la chaleur étouffante du cœur qui la renferme, ni la froideur glaciale de ceux qui la regardent en pitié ; elle vit aussi longtemps que le sol qui la porte n'est pas remué, brisé, bouleversé par Dieu qui fait grâce aux humble et qui résiste aux orgueilleux !

Lecteur, à qui ressemblez-vous le mieux : à Charles que vous approuvez ou à Straussel que vous blâmez ?

LE JUIF-ERRANT.

(Fin.)

III.

Le vieillard, en m'affirmant la multiplication successive de ses cinq sous, m'avait-il pris pour dupe ? Je ne pouvais le croire, tant ses manières étaient simples, son ton sincère et son émotion véritable, en me racontant son histoire. S'abusait-il lui-même, et le prétendu Juif-Errant n'était-il qu'un échappé de Charenton ? J'avais encore peine à le supposer, tant ses raisonnements me paraissaient justes en toutes choses, si j'en excepte sa personnalité. Réduit au doute par mes propres réflexions, je m'informai auprès de l'aubergiste si cet homme était connu dans le pays, on me répondit que non ; et tout ce que je pus apprendre fut que pendant la nuit précédente un domestique en livrée avait pénétré dans la chambre du vieillard, sans lumière

et sans bruit; qu'un instant après il en était sorti sans avoir prononcé une seule parole, sans avoir même éveillé le Juif-Errant endormi.

Ce renseignement ne faisait qu'ajouter au mystère, et je résolus de continuer ma route avec mon étrange compagnon, persuadé qu'à la fin j'en apprendrais davantage.

Après un déjeuner payé par cinq nouveaux sous tirés de la première poche, mon Juif-Errant se mit en route de nouveau. Quant à moi, ne pouvant espérer de changer son heure de départ, je dus partir dès qu'il fut prêt, et je repris ma place, sur la route, à son côté.

— Je comptais sur votre compagnie, me dit-il.

— En effet, votre histoire m'a fort intéressé, et j'ai même le désir de vous poser quelques questions.

— Parlez.

— Puisque vous êtes le Juif-Errant et que vous vivez depuis dix-neuf siècles, pourquoi vous plaignez-vous? n'êtes-vous pas bien heureux de l'avantage que vous avez sur nous tous de ne jamais mourir?

— Loin, loin de là! Plus je vieillis, plus mon corps s'use, plus je souffre, et je ne conserve de force que pour marcher. Le retour incessant des mêmes lieux, dépeuplés de mes amis, de mes parents, de mes compatriotes, que j'ai successivement connus, m'attriste. Je retrouve leur tombe où j'avais laissé leur berceau. La vue des mêmes scènes, des mêmes montagnes, des mêmes rivages revenant encore et encore, à chaque tour du monde, a fini par me fatiguer comme la vue de l'immobile poteau auprès duquel tourne et retourne la bête de somme épuisée. Si je pouvais m'arrêter du moins! mais non, le fouet du destin retombe sans cesse et m'oblige à marcher. Si je pouvais mourir... mais non, toujours vivre sur cette terre désolée dans le présent, sans douceur de souvenir dans le passé ni d'espérance pour l'avenir.

— De tous les pays que vous avez visités, lequel préférez-vous?

— Aucun; car chacun rachète par un inconvénient son avantage. Le ciel est pur en Italie, mais les Italiens sont vicieux; l'atmosphère brumeuse d'Angleterre ne vaut pas celle si transparente d'Italie, mais les Anglais sont plus moraux que les Italiens; aux Indes, une douce température, mais la peste; en Russie, un climat rude, mais sain. Partout des compensations qui me font toujours préférer juste le point où je me trouve pour le moment.

— Et dans quel siècle avez-vous trouvé le plus agréable de vivre?

— Dans aucun. Jadis les hommes étaient plus barbares, aujourd'hui ils sont plus rusés; autrefois

on me criait des injures, aujourd'hui on me regarde avec mépris; dans ma jeunesse, le lévite et le prêtre, en apercevant un Samaritain blessé sur la route, avaient soin de passer de l'autre côté; dans mon âge mûr, je vois leurs successeurs passer tout près du pauvre et lui dire: « On ne peut pas vous donner. » Jadis, plus de haine; de nos jours, plus d'hypocrisie.

— Mais enfin, en laissant les hommes, à quel âge de votre vie avez-vous goûté quelque bonheur?

— Jamais. Jeune, je concevais chaque matin des espérances que chaque soir je voyais s'évanouir; je vivais d'illusions. Vieux, il n'en est plus de même, j'apprécie les biens du monde à leur juste valeur.

— Et que valent-ils à vos yeux?

— Tous ensemble valent juste les cinq sous qui me donnent un gîte, un vêtement et du pain.

— Cependant une table délicatement garnie?

— Fait des gourmands.

— Mais un vêtement élégamment orné?

— Fait des vaniteux.

— Et une habitation confortable?

— Des efféminés.

— Enfin, si vous n'appréciez ni les contrées, ni les hommes, ni la fortune, ni les plaisirs, du moins attacherez-vous quelque prix aux sciences?

— Oui, quand j'en trouverai une enseignant le bonheur. Mais aussi longtemps qu'on ne m'apprendra qu'à compter les siècles écoulés, à nommer les hommes morts, à mesurer la distance du soleil à la lune, à déchiqueter les feuilles d'une plante, à conserver les ailes d'un papillon, je goûterai peu ces avantages aussi vieux que Salomon, et dont jouissent les Chinois comme les Français.

— Si les savants d'aucun siècle ni d'aucun pays ne vous ont enseigné le bonheur, n'en est-il pas dont le savoir est cependant plus étendu?

— Erreur! J'ai vu vos ingénieurs construire des chemins de fer, les soldats des Césars ferrer des voies romaines, les esclaves des Pharaons dresser des pyramides; or, lequel de ces travaux exige le plus d'art, de patience, de force? lequel aura la plus longue durée? Tous vos Ganals n'ont pas encore fait leurs preuves comme les embaumeurs des momies égyptiennes; tous vos Vernets n'ont pas plus trouvé les solides et brillantes couleurs des vitraux du moyen-âge que celles des sarcophages de l'antiquité. Les Phidias de mon enfance surpassent les Davids de mes vieux jours; les Chinois me tiraient des coups de fusil avant que vous eussiez inventé la poudre à canon; et leur boussole m'a conduit jusqu'aux Indes avant que les Anglais y eussent établi leurs comptoirs; vos arts sont renouvelés des Grecs: Athènes, venant après Paris, pré-

tendrait à la supériorité sur nous, comme Paris, arrivant après Athènes, se croit supérieur à elle. Dans chaque siècle, j'entends erier au miracle pour une découverte dont j'amusais mon enfance il y a deux mille ans. Aussi je trouve que rien n'égale l'orgueil de toutes les générations... si ce n'est la pitié qu'elles m'inspirent.

— Cependant nous en savons de nos jours, en physique, en chimie, beaucoup plus que les anciens.

— En êtes-vous plus heureux ?

— Vous avez raison ; c'est là qu'il en faut revenir. Dites-moi donc vous-même si votre longue vie ne vous a pas révélé quelque secrète félicité que nous n'avons peut-être pas le temps de découvrir, nous qui mourons si jeunes ?

— Hélas ! c'est le contraire : plus je sonde les joies de ce monde, plus je les trouve creuses ; mieux je connais les hommes plus je les vois mauvais. Ajoutez à cela que moi-même en vieillissant je m'endurcis au contact de mes semblables ; en sorte qu'aujourd'hui, à ma rencontre de mon semblable, ce sont deux pierres froides et dures qui se heurtent. Dans les civilités d'un homme je découvre si clairement des singeries ; dans sa parole, un voile si transparent pour cacher sa pensée ; dans son cœur, tant de vanité et d'égoïsme visant à m'exploiter, que ma seule consolation dans le malheur de toujours marcher, c'est de toujours les fuir !

— Ainsi, d'après votre aveu, vous-même ne valez guère plus que les autres hommes ?

— Je vaux beaucoup moins ; car plus je vis, plus je pêche, et j'ai sur la conscience les fautes d'une existence de deux mille ans. Ce n'est pas le fardeau le moins lourd dans mes voyages. Je puis bien laisser derrière moi ma valise, jeter au loin mon bâton, déposer mon manteau ; mais mes vices, mes remords, impossible ! ils sont liés à mon corps, pétris avec mon âme ; ou plutôt, mes vices et mes remords, c'est moi !

— Et vous n'avez trouvé aucun soulagement dans les conseils des sages de l'antiquité ou de nos jours ?

— Aucun.

— Vous n'avez jamais remporté la victoire dans vos luttes pour devenir meilleur ?

— Jamais.

— Si je vous indiquais un moyen capable d'effacer votre passé, de purifier votre avenir ; si je vous disais qu'il est une onde divine qui lave de toute souillure spirituelle quiconque se confie en Celui que vous avez repoussé sur Golgotha ; si je vous apprenais que son Esprit peut venir habiter même dans l'âme du Juif-Errant ?

— Quoi ! votre Jésus recevrait en grâce même l'homme qui jadis l'a chassé de sa porte ?

— Oui cet homme-là, oui vous-même, et je vous en donne pour gage que ce Jésus sur la croix, priait encore son Père pour ses insulteurs, ses ennemis, ses bourreaux. Vous m'avez dit n'avoir trouvé nulle part le bonheur, je vous crois ; croyez-moi donc aussi quand je vous affirme que moi je l'ai découvert. Oui, je suis heureux : heureux de savoir qu'il est une vie plus longue que votre vie errante, une vie éternelle ! heureux d'avoir obtenu cette vie en don gratuit de la main percée de Jésus mon Sauveur ; heureux d'aimer mes frères et d'imiter mon Maître en leur faisant quelque bien ; heureux de savoir mes péchés pardonnés, mon cœur renouvelé, la mort engloutie, et ma céleste habitation préparée près de Dieu. Pourquoi n'en serait-il pas de même de vous, si vous aussi voulez vous confier au même Sauveur ?

En parlant de la sorte au vieillard, je lui tendis un Nouveau-Testament qu'il accepta ; puis me prenant la main il la serra avec étreinte. Ici la route faisait un coude, et de même qu'à notre rencontre, le Juif-Errant avait risqué de marcher dans l'eau plutôt que de se détourner, cette fois encore, au lieu d'incliner à droite pour suivre le grand chemin, il marcha droit devant lui et pénétra de la sorte dans un bois d'oliviers. Je crus d'abord qu'il allait revenir ; mais non, il avait disparu...

Après l'avoir vainement appelé et cherché, je vis arriver un homme en livrée ; la pensée me vint que c'était peut-être le domestique mystérieux venu la nuit précédente chez le Juif-Errant. Je crus l'occasion bonne pour obtenir quelques éclaircissements, et je l'interrogeai. D'abord le serviteur refusa de répondre ; mais quand il vit que j'étais au courant de l'histoire du vieillard, il consentit à me donner l'explication tant souhaitée.

— Cet homme que vous avez vu, me dit-il, est en effet Israélite ; il appartient à une famille riche et puissante. Pendant sa vie il a beaucoup étudié l'histoire de sa nation. Les maux innombrables tombés sur les Juifs depuis dix-huit siècles ont tellement frappé son esprit, il s'est si bien identifié avec ses ancêtres, il a tant gémi dans son âme sur leur malheur, qu'il a fini par prendre leur place et se persuader que lui-même avait souffert toutes ces persécutions...

— Alors c'est un fou ?

— Non, il jouit pleinement de sa raison, excepté sur un point : il se croit le Juif-Errant.

— Je comprends cela ; mais les cinq sous, les éternels cinq sous qui, dit-il, se multiplient, comment arrivent-ils ?

— C'est moi qui, chaque nuit, vais les déposer dans chacune de ses poches pour les besoins de sa journée. Telle est la mission que j'ai reçue de sa famille qui répugne à le faire enfermer. S'il ne

trouvait pas l'argent sur lui, le vieillard souffrirait la faim, se persuadant que Dieu redouble sa punition en ajournant le miraculeux secours. Si je voulais lui remettre l'argent, il le refuserait, déclarant qu'il est le Juif-Errant, et que ses cinq sous vont venir. En sorte que pour éviter son refus, comme pour l'empêcher de souffrir, je vais déposer chaque nuit, dans ses vêtements, la somme qui doit le nourrir le lendemain.

Cette explication me désappointa. J'aurais voulu du merveilleux, et je ne trouvai que du naturel. Mais enfin je me consolai en pensant à l'instruction que j'avais reçue et au Nouveau-Testament que j'avais donné.

Et vous, lecteur, n'êtes-vous pas un peu désappointé par la fin de mon histoire ? Hélas ! je le crains, car en général nous aimons mieux nous amuser par des sornettes que nous instruire par des vérités !

L'ÉCOLIER ET LE DOCTEUR.

Chers lecteurs, je viens vous raconter deux histoires complètement vraies : celle d'un écolier et celle d'un docteur. Pourquoi je les rapproche, vous le verrez plus tard. Je commence donc sans préambule par le récit des aventures du jeune garçon. J'espère qu'après l'avoir lu, vous apprécierez (chose étonnante !) le temps où vous vivez et les maîtres qui vous instruisent.

I.

L'ÉCOLIER.

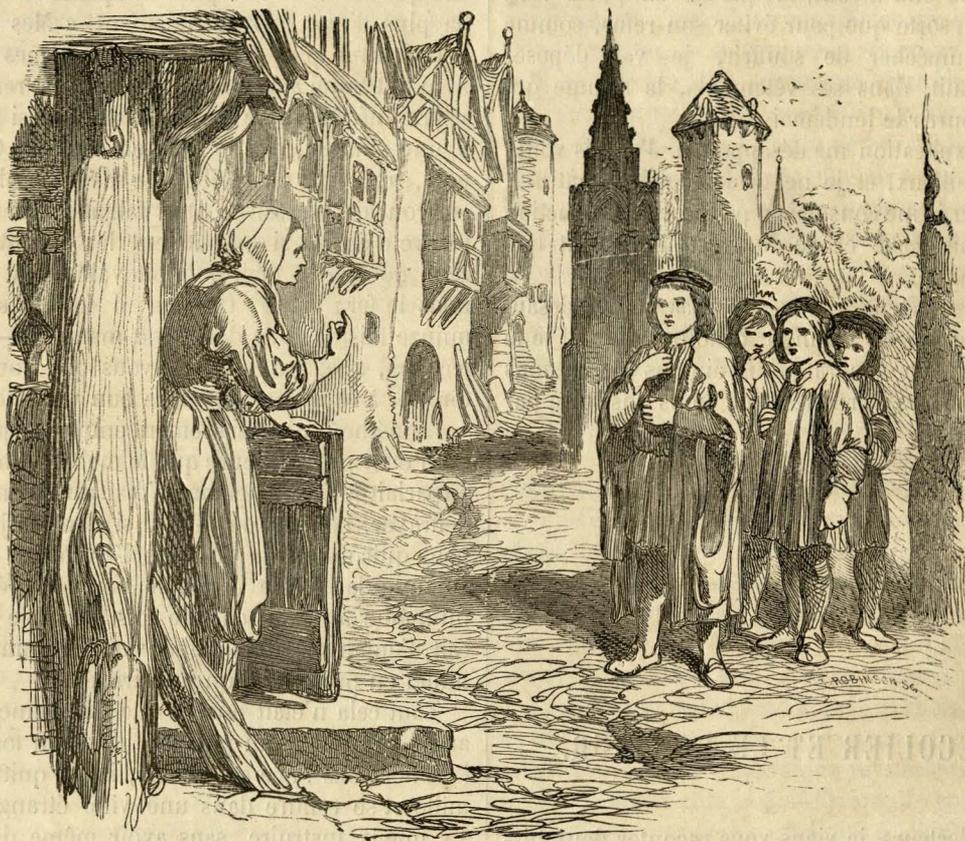
Martin était le fils d'un bûcheron. Dès ses premières années, il suivait sa mère à la forêt, et comme elle, il rapportait sur sa tête son petit fagot à la maison. Malgré sa rude profession, le père de Martin attachait du prix à l'instruction, et portait lui-même dans ses bras son fils chez le pédagogue qui devait lui enseigner à lire. C'est vous dire que l'enfant était bien jeune alors ; et cependant, dès cette tendre enfance, commencèrent ses tribulations. Dans ces temps-là, une excessive sévérité était

le premier moyen d'éducation. Aujourd'hui, pour vous encourager à obéir, on vous parle surtout de récompense. Mais il y a trois cents ans, on encourageait surtout par la punition. La mère de Martin, elle qui devait être la plus compatissante, le châtia plus d'une fois et rudement. « Mes parents, » écrivait-il plus tard lui-même, mes parents » m'ont traité avec dureté, ce qui m'a rendu très- » craintif. Ma mère me châtia un jour si fort pour » une noisette, que le sang en coula. » Quant au père, sa sévérité était telle, que sa femme elle-même la trouvait excessive. Que fallait-il attendre du maître d'école, si tels étaient les parents ? Aussi celui de Martin était-il impitoyable. Un seul fait nous le fera juger : Un jour il fouetta son élève quinze fois de suite dans une matinée ! — Jeunes lecteurs, quel est celui de vous qui voudrait retourner à ce qu'on appelle le bon vieux temps ?

La méthode d'enseignement employée pour Martin n'était pas meilleure que le maître. Ainsi quand on parlait de Dieu à l'enfant, c'était uniquement pour l'effrayer. Le nom de Jésus, si doux aujourd'hui pour quiconque l'a lu dans l'Évangile, ou bien entendu dans une école, le nom de Jésus était lui-même terrible ; chaque fois qu'on le prononçait, l'enfant pâlisait d'épouvante, comme un criminel en présence d'un juge irrité.

Tout cela n'était encore que des peines légères auprès de celles qui plus tard devaient tomber sur l'écolier. Dès l'âge de 14 ans, il dut quitter sa famille et se rendre dans une ville étrangère pour s'y mieux instruire, sans avoir même du pain à manger ! Vous, chers amis, envoyés dans un pensionnat, où l'on fait trois repas par jour, où des professeurs soigneux veillent, non-seulement sur votre éducation, mais encore sur votre santé ; où vous avez promenade après l'étude, bon lit après le souper, comment auriez-vous supporté le dur écolage de Martin, lancé sans parents, sans amis, sans protecteurs, dans une ville où l'enfant devait suivre des cours publics pendant quelques heures de la journée, pour aller chercher ensuite un gîte et la nourriture, sans argent pour les payer ? Aussi Martin en fut-il souvent réduit à mendier son pain ! « Je quêtais, dit-il lui-même, avec mes camarades quelque peu d'aliments, afin d'avoir de quoi pourvoir à nos besoins. Un jour, dans le temps où l'Église célèbre la fête de la naissance de Jésus-Christ, nous parcourions ensemble les villages voisins, allant de maison en maison et chantant, à quatre voix, les cantiques ordinaires sur le petit enfant Jésus, né à Bethléem. Nous nous arrêtâmes devant une demeure de paysan, isolée au bout d'un village. Le paysan, nous entendant chanter nos hymnes de Noël, sortit avec quelques provisions qu'il voulait nous donner, et demanda d'une grosse voix et d'un

L'Écolier.



Elle lui fait signe de venir recevoir quelque nourriture pour calmer sa faim. (Page 89, col. 1.)

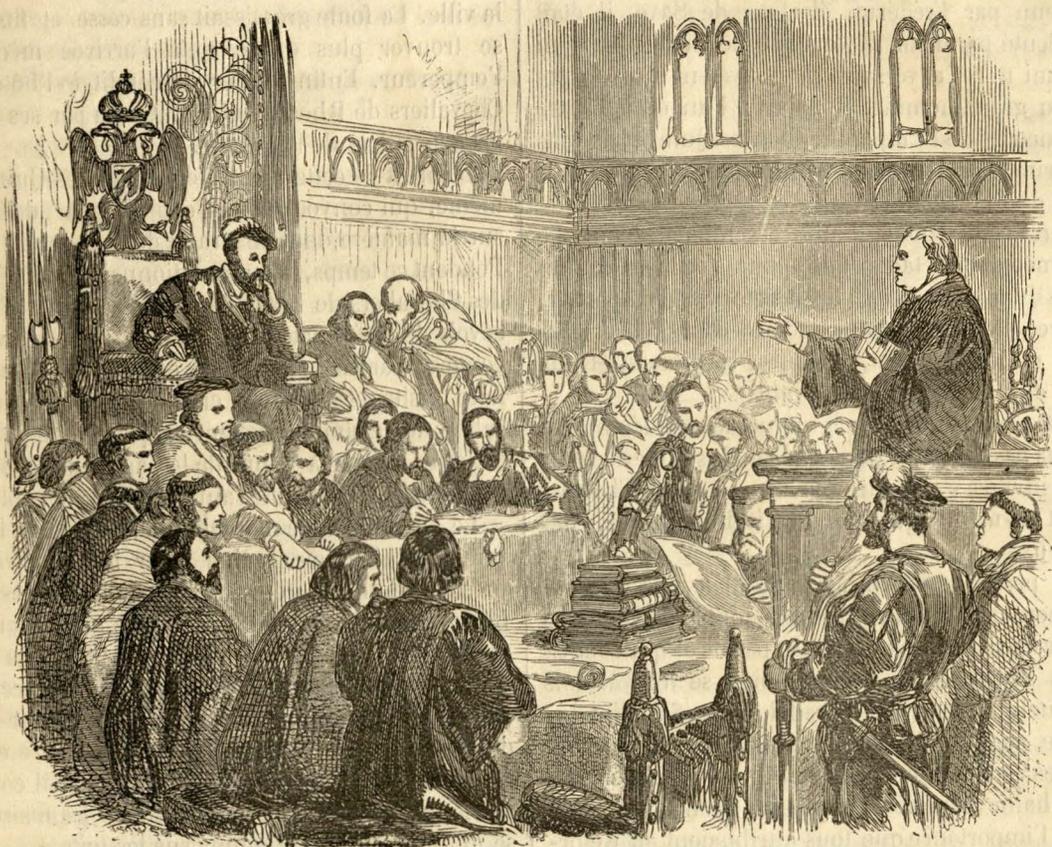
ton rude : Où êtes-vous, garçons ? Epouvantés à ces paroles, nous nous sauvâmes à toutes jambes. Nous n'avions aucune raison de nous effrayer, car le paysan nous offrait de bon cœur cette assistance. Mais nos cœurs étaient rendus craintifs par les menaces et la tyrannie dont nos maîtres accablaient alors les écoliers, en sorte qu'un subit effroi nous avait saisis. A la fin, cependant, le paysan nous appelant toujours, nous nous arrêtâmes, nous laissâmes nos craintes, nous courûmes vers lui et nous reçûmes de sa main la nourriture qu'il nous destinait. »

Mais hélas ! tout le monde ne donnait pas comme ce paysan des paroles dures et du pain ; au contraire, on refusait si souvent, que Martin ne pouvait plus vivre dans cette ville et qu'il dut partir pour étudier dans une autre, où se trouvaient quelques-uns de ses parents. Les parents ne furent pas plus

tendres pour lui que les étrangers ; il n'ajouta à ses souffrances et à sa misère que de nouvelles déceptions. Ici, comme dans la première cité, Martin se joignit à ses condisciples pour aller de maison en maison mendier en chantant. Que de fois il revint en pleurant, humilié par des refus et tourmenté par la faim ! Qu'allait-il devenir ? Serait-il obligé d'abandonner ses études pour retourner dans la forêt, comme jadis, porter le faix du bûcheron ?

Un jour, où déjà trois personnes l'avaient repoussé sans lui donner un morceau de pain, et lorsqu'il était près de rentrer affamé dans son pauvre réduit, il veut faire une dernière tentative pour émouvoir la pitié. Il s'arrête devant une maison et se dispose à chanter avec ses camarades. Une femme ouvre la porte, reconnaît le jeune Martin pour l'avoir vu dans l'église, chantant les louanges de Dieu avec toutes les apparences d'une

Le Docteur.



Me voici, je ne puis autrement. (Page 94. col. 2.)

profonde dévotion. Elle venait d'être témoin des refus qu'il avait essayés, et compatissant à sa peine, elle lui fit signe de venir recevoir quelque nourriture pour calmer sa faim.

Le mari de cette femme bienfaisante eut aussi pitié du jeune homme ; et, après avoir appris à le connaître, il le reçut et le garda dans sa maison, tandis que l'adolescent continuait ses études auprès de ses professeurs.

Je m'arrête ici ; ces détails suffisent pour vous donner une idée de la pauvreté et des souffrances de notre écolier. Je pourrais vous le montrer quelques années plus tard mendiant encore, non plus pour lui-même, mais pour des maîtres durs qui l'y contraignaient. Mais ce qui précède atteint le but que je me propose dans ce récit, et je passe de l'histoire du petit garçon à celle du grand docteur.

II.

LE DOCTEUR.

Ce docteur vivait dans le même siècle, et vingt ans plus tard sa réputation de savoir était répandue dans toute l'Europe. Ses ouvrages étaient lus avec avidité en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre. Les peuples applaudissaient le grand homme. Si tous les princes ne l'aimaient pas, tous au moins l'admiraient ou le craignaient. Son influence se faisait sentir dans toutes les contrées. Un empereur et un pape réunis n'osaient pas même toucher à sa personne, dans la crainte qu'une révolution générale ne s'en suivît. Ce docteur, vous le connaissez, c'est l'illustre Réformateur Luther. Je ne veux pas vous raconter toute son histoire, mais

seulement vous retracer une heure saillante de sa vie.

Comme je viens de vous le dire, Luther était l'homme de son époque ; il occupait tous les esprits, faisait battre d'amour ou de haine tous les cœurs. Soutenu par Frédéric, électeur de Saxe, il était persécuté par Léon X, évêque de Rome. Mais ni cet ami ni cet adversaire ne pouvaient seuls disposer du grand homme. Il fallait à l'un ou à l'autre le concours de l'Empereur Charles-Quint et de tous les princes ecclésiastiques et séculiers des différents Etats de l'Europe.

Vers cette époque, une assemblée solennelle nommée diète, était réunie pour s'occuper des intérêts du monde. On y voyait autour de l'empereur, princes allemands, ambassadeurs espagnols et français, nonce du pape, évêques, cardinaux, et une foule de nobles de tous les rangs.

Cette puissante et magnifique assemblée ne dédaigna pas d'appeler dans son sein le simple docteur. Il fut invité à s'y rendre par une lettre de Charles-Quint lui-même, qui le qualifiait d'honorable, cher et pieux.

La présence de Luther à la diète, désirée par l'empereur, était au contraire redoutée par le nonce qui craignait l'influence de sa parole et qui rougissait à la pensée qu'un ex-moine se trouvât mis en quelque sorte en parallèle avec Sa Sainteté, car le pape avait déjà condamné celui que les princes voulaient encore entendre et respecter. Or, cette haine comme ce respect, montrent également l'importance que tous attribuaient au Réformateur.

Ce n'étaient pas les grands seuls qui s'occupaient du voyage de Luther : les populations entières se levaient sur son passage. A Erfurt, une troupe de cavaliers fait trois ou quatre lieues pour venir à sa rencontre ; des membres du sénat, de l'université, de la bourgeoisie, le saluent avec acclamation. Une multitude de peuple couvre le chemin et fait éclater sa joie à son entrée dans la ville ; il trouve la foule amoncelée dans les rues, sur les places, pour le voir passer. Comme on désirait aussi l'entendre parler, il dut se rendre dans une vaste église, et, malgré la défense de l'empereur, monter en chaire devant une masse de peuple si considérable qu'une des galeries, surchargée, craquasous le poids des auditeurs. L'intérêt excité fut plus fort que la crainte du danger ; et la foule, menacée de mort, resta sur la tribune ébranlée.

Partout sur sa route les peuples se portaient à sa rencontre ; c'était, non pas un voyage, mais une marche triomphale.

Enfin, en approchant de Worms, où la diète était réunie, Luther vit venir au-devant de lui une centaine de gentilshommes impatients de le connaître.

La foule l'attendait devant les portes de la ville. A son entrée, le guet sonna de sa trompette sur le clocher de la cathédrale, et aussitôt les habitants se précipitèrent dans les rues pour le voir passer. Deux mille personnes l'accompagnaient à travers la ville. La foule grossissait sans cesse et finit par se trouver plus dense qu'à l'arrivée même de l'empereur. Enfin Luther descendit à l'hôtel des Chevaliers de Rhodes, où il fut reçu par ses amis, les conseillers de l'électeur.

Le bruit de cette arrivée émut Charles-Quint lui-même, qui convoqua son conseil pour délibérer sur la manière dont le grand docteur serait reçu. Pendant ce temps, la foule stationnait devant l'hôtel des Chevaliers de Rhodes, dans l'espérance d'apercevoir le Réformateur. Quand le soir fut venu, comtes, barons, chevaliers, évêques, vinrent lui faire visite et restèrent en admiration devant le calme de ce simple docteur, appelé auprès de sa Majesté, comme à l'ouïe de la parole puissante de l'humble moine s'adressant à toute cette noblesse.

Le lendemain, le maréchal héréditaire de l'empire vint chercher Luther pour le conduire en présence de l'empereur, au sein de la diète assemblée. La multitude était encore plus grande que la veille dans les rues. Impossible d'avancer. En vain on demandait place, la foule restait là et s'accroissait. Il fallut faire ouvrir les maisons, passer par derrière à travers les jardins, pour se rendre enfin à la diète. Quand le peuple s'en aperçut, il courut sur les pas du docteur, pénétra dans les maisons, se mit aux fenêtres et monta sur les toits.

Arrivés à l'hôtel de ville, Luther et sa suite n'y pouvaient entrer, tant la foule était serrée. Il fallut que les soldats employassent la force pour obtenir un passage ; et à peine le flot de peuple s'était-il entr'ouvert pour laisser passer le Réformateur, qu'il se refermait et devenait plus furieux pour pénétrer jusqu'à l'intérieur du palais, déjà rempli. Dans les antichambres, aux fenêtres, étaient amoncelés cinq mille spectateurs.

Enfin la salle des séances s'ouvrit ; Luther y entra suivi de plusieurs personnages étrangers à la diète. Jamais personne ne parut devant une plus auguste assemblée : Charles-Quint, empereur dans les deux mondes ; son frère, l'archiduc Ferdinand ; six électeurs de l'empire, aujourd'hui devenus rois ; vingt-quatre ducs régnaient ; huit margraves ; trente archevêques, évêques ou prélats ; sept ambassadeurs, dont ceux de France et d'Angleterre ; les députés des villes libres, des princes, des comtes, des barons souverains ; enfin le nonce du Pape lui-même ; en tout deux cent quatre grands personnages réunis pour écouter l'homme illustre, dont les écrits agitent déjà l'Europe entière.

L'empereur était sur son trône, Luther en face

du monarque ; et tous les princes ecclésiastiques ou séculiers tendaient l'oreille aux paroles que je vais rapporter textuellement, bien qu'en abrégé.

LE CHANCELIER. — Luther, Sa Majesté Impériale t'a cité devant son trône pour répondre à deux questions : premièrement, reconnais-tu que ces livres ont été composés par toi ?

(On place vingt volumes sous les yeux du Réformateur.)

LE CHANCELIER (continuant). — Secondement, veux-tu rétracter ces livres, ou persistes-tu dans les choses que tu y as avancées ?

LUTHER. — Très-gracieux Empereur et Princes, Sa Majesté Impériale m'adresse deux questions : quant à la première, je reconnais les livres comme étant de moi ; je ne puis les renier. Quant à la seconde, j'ai composé des livres sur des matières très-différentes. Il en est où j'ai traité de la foi et des bonnes œuvres d'une manière si pure, si simple, si chrétienne, que mes adversaires avouent que ces livres sont utiles et dignes d'être lus par les cœurs pieux. La bulle du pape, toute violente qu'elle est, le reconnaît elle-même. Si donc j'allais les rétracter, que ferais-je ?... malheureux ! j'abandonnerais des vérités que, d'une voix unanime, mes amis et mes ennemis approuvent...

J'ai composé en second lieu des livres contre le papisme, où j'ai attaqué les fausses doctrines et la vie scandaleuse de ceux qui, par là, désolent le monde chrétien et perdent les corps et les âmes. Si je révoquais ce que j'ai écrit à ce sujet, que ferais-je ? j'ouvrerais à tant et à de si grandes impiétés une porte plus large encore !

Enfin, j'ai écrit des livres contre des personnes privées qui voulaient défendre la tyrannie romaine et détruire la foi. Je confesse avec franchise que je les ai peut-être attaquées avec plus de violence que ma profession ecclésiastique ne le demandait. Je ne me regarde pas comme un saint ; mais je ne puis non plus rétracter ces livres, parce que j'autoriserais ainsi les impiétés de mes adversaires, et qu'ils en prendraient occasion d'écraser avec plus de cruauté encore le peuple de Dieu.

Cependant je suis un simple homme. Je me défendrai comme l'a fait mon Maître, en vous disant : *Si j'ai mal parlé, faites voir ce que j'ai dit de mal.* C'est pourquoi je vous conjure par les miséricordes de Dieu, Vous, Sérénissime Empereur, et vous, très-illustres Princes, de me prouver par les écrits des Prophètes et des Apôtres, que je me suis trompé. Dès que j'aurai été convaincu, je rétracterai aussitôt toutes mes erreurs.

LE CHANCELIER (avec indignation). — Vous n'avez pas répondu à la question qu'on vous a faite. On vous demande une réponse claire et pré-

cise : Voulez-vous, oui ou non, vous rétracter ?

LUTHER (avec fermeté). — Je ne puis soumettre ma foi, ni au pape, ni aux conciles, parce qu'il est clair comme le jour qu'ils sont tombés souvent dans l'erreur, et même dans de grandes contradictions avec eux-mêmes. Si donc, je ne suis convaincu par des témoignages de la Sainte-Ecriture, ou par des raisons évidentes ; si l'on ne peut ainsi soumettre ma conscience par la Parole de Dieu, je ne puis et je ne veux rien rétracter ; (portant son son regard sur l'assemblée) : ME VOICI, JE NE PUIS AUTREMENT ; DIEU M'ASSISTE ! AMEN.

L'EMPEREUR (à part). — Le moine parle avec un cœur intrépide et un inébranlable courage !

LE CHANCELIER, à Luther. — Si tu ne te rétractes, l'Empereur et les Princes verront ce qu'ils ont à faire envers un hérétique obstiné.

LUTHER. — Que Dieu me soit en aide, car je ne puis rien rétracter.

LE CHANCELIER. — L'Empereur t'ordonne de dire simplement par oui ou par non, si tu prétends soutenir ce que tu as avancé.

LUTHER (avec calme). — Je n'ai point d'autre réponse à faire que celle que j'ai faite.

(Luther se retire accompagné de deux officiers impériaux.)

UN GENTILHOMME. — Est-ce qu'on le mène en prison ?

LUTHER. — Non, ils m'accompagnent à mon hôtel.

Et maintenant, voulez-vous savoir, jeunes lecteurs, quel est ce grand Réformateur Luther qui résiste ainsi courageusement au pape, à l'empereur et à tous ces princes ; ce Luther que ni les menaces, ni les caresses, ne peuvent ébranler ; ce Luther dont tous les peuples lisent et admirent les écrits ; ce grand homme qui tient l'Europe en échec ? — C'est le pauvre mendiant Martin, dont je vous ai raconté l'histoire ; c'est ce même enfant qui allait de porte en porte demander du pain et recevoir des refus et des affronts. C'est MARTIN LUTHER.

Comment s'est opérée cette grande transformation ? Comment l'écolier est-il devenu le vainqueur du pape ? Voilà ce que je vais maintenant vous raconter. Pour cela, retournons en arrière, et parlons, non plus de Luther enfant, ni de Luther homme, mais de celui qui les unit, Luther adolescent.

(La suite au prochain numéro.)

UN MONDE EN MINIATURE.

Je me représente, sur un des globes majestueux qui circulent dans les espaces infinis, un professeur surhumain muni d'un télescope immense, disant à ses élèves : Voyez-vous là-bas, là-bas, dans la partie la plus infime de l'univers, ce globule aplati vers les deux pôles, tournant comme une toupie sur lui-même ? Ce grain de sable, nommé la terre, est habité par des êtres tellement imperceptibles, qu'on ne saurait les voir à l'œil nu. Ce sont des hommes.

Ce n'est pas tout : à côté de ces créatures déjà si ténues, s'en trouvent d'autres bien plus ténues encore, qu'on appelle quadrupèdes, reptiles, insectes, si petits, si petits, qu'ils échappent à leur tour à l'œil de l'homme lui-même déjà si délicat. Ces insectes sont dans l'atmosphère terrestre plus nombreux en un jour que les hommes ne l'ont été et ne le seront jamais dans les siècles passés et futurs.

Et cependant nous ne sommes pas encore au terme de la petitesse. Dans ces insectes, il y a des vaisseaux ; dans ces vaisseaux, des liquides ; dans ces liquides, un monde entier dont les êtres sont si menus, tellement inpalpables, si complètement imperceptibles qu'on peut en placer un milliard dans un espace où l'œil de l'homme ne pourrait pas tenir. Tel est le monde en miniature que nous allons étudier : c'est une simple goutte d'eau grossie six cents fois par un microscope.

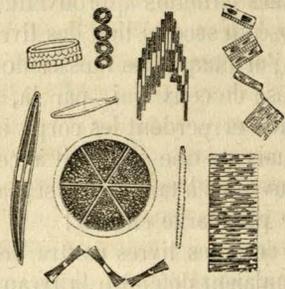


Une goutte d'eau grossie 600 fois au microscope.

Regardez-bien : quelle foule d'êtres, quelle variété de formes, quelle diversité de grosseurs et d'organisation ! Nous trouvons dans cette larme des êtres vivants, sous forme d'entonnoir et de cylin-

dre ; d'éventail et de bouteille ; de sabot, de cloche, de trompette ; de globe et d'étoile ; de fruit et de fleur ; de poisson, de serpent et d'autres êtres sans analogues. Même variété dans leurs mouvements : les uns rampent, les autres se traînent ; ceux-ci dansent ; ceux-là pirouettent avec rapidité au milieu des eaux de ce petit océan ; et cependant tous se meuvent sans plus se heurter que les astres dans le firmament. Bien plus : entre ces êtres rendus visibles par le microscope, il en est des multitudes que les instruments les plus parfaits n'ont pu rendre distincts à nos yeux. Tout cela vit, se meut, tout cela est organisé.

Et remarquez encore que cette organisation est elle-même variée. On découvre chez quelques-uns de ces êtres une bouche, chez d'autres un estomac, chez d'autres un œil, chez d'autres des pattes. Ils sont même diversement colorés : il y en a de rouges, de verts, de bleus, de noirs, de jaunes, de violets ; mais commençons par les plus simples, ceux dont je vous donne ici la gravure.



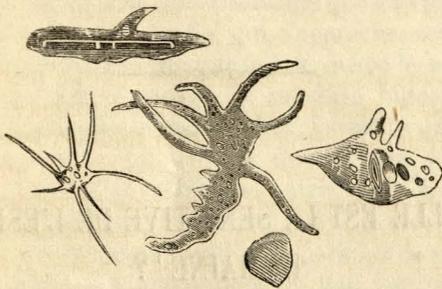
Divers habitants d'une goutte d'eau.

Ces petits êtres vivants touchent au monde des végétaux dont on a peine à les distinguer. On ne pourrait dire où la végétation finit, où la vie commence. La gravure suivante représente quelques-uns de ces animaux-plantes qu'on ne sait dans quel règne placer. Remarquez que parmi ces animalcules fossiles il en est qui sont groupés, d'autres adhérents par le côté où chaque nouveau tube qui vient à l'existence pousse en avant son prédécesseur ; en sorte que le tout ressemble à des tuyaux d'orgues. Quelques-uns ont une coquille plus longue que large, et rappellent un fuseau ; d'autres, au contraire, renflés par les deux bouts, sont plus minces au milieu ; ils se lient l'un à l'autre par l'extrémité et forment un zig-zag dont en effet ils portent le nom. Dans les tubes de forme prisma-

tique se trouvent semblables à du ruban, de petites verges animées. La chaîne annulaire que vous voyez en haut, à gauche, se compose de quatre animalcules. Ce qui vous semble un parallélogramme rayé, au bas à droite, est d'une forme cylindrique, et la circonférence traversée par trois diamètres est une réunion de six êtres distincts. Le vaisseau allongé ressemble à la navette d'un tisserand ; on ignore l'usage des deux trous que vous apercevez au milieu. On voit ces êtres avancer en tournant sur leur axe, bien qu'on n'ait pas découvert leurs organes de locomotion. Quel spectacle admirable que de voir ces tubes marcher comme un régiment en bon ordre, sans qu'un soldat sorte des rangs ! On reste confondu et l'on adore la puissance infinie de Celui pour qui rien n'est petit ni grand, et qui met un monde dans une goutte d'eau comme dans l'univers.

Si la vie de ces êtres est aussi courte que leur corps est petit, combien de générations successives de leurs ancêtres sont déjà mortes sur la terre, non-seulement depuis que l'homme l'habite, mais depuis que le monde lui-même existe ! Et que sont devenus tous ces cadavres d'animalcules décédés à chaque seconde pendant des siècles sans fin ? Ils sont là, sous le nom de fossiles, entiers ou pulvérisés ; ils n'ont pas été, ils ne peuvent pas être anéantis. Nos terres, nos pierres, nos minéraux eux-mêmes en sont formés, et d'après les calculs du docteur Carpenter, notre monde est composé, pour les quatre cinquièmes de son poids, de matière animale qui jadis a vécu !

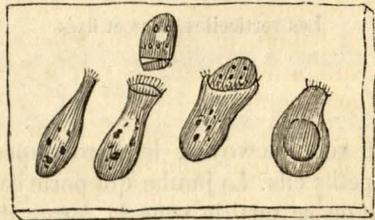
Mais passons de ces animaux fossiles à des êtres vivants.



Le protococcus.

Le protococcus ressemble à une masse de gelée d'une forme variable ; il étend de toutes parts des espèces de rayons qui lui servent de rames pour se mouvoir dans le liquide où il vit. Ce joli petit animalcule a la forme d'une bouteille ; seulement

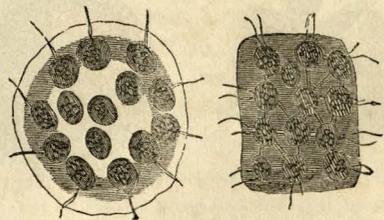
cette bouteille est élastique, s'élargissant, se rétrécissant en haut ou en bas, selon la volonté de l'animal, pour serrer, avaler les autres êtres et s'en nourrir. Son ouverture, ou si vous le voulez, sa bouche, est garnie, non pas de dents à l'intérieur, mais de petits poils au dehors, qui lui servent à saisir sa proie. Voici les aspects successifs que cet animalcule prend pour se nourrir :



Le protococcus et sa proie.

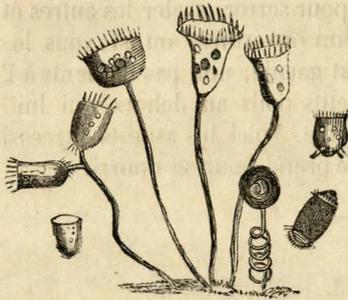
La bouteille allongée que vous voyez à gauche dans ce cadre est le protococcus à l'état d'inaction. Le second ouvre sa bouche pour saisir la proie que vous voyez placée au-dessus de lui. Le troisième a déjà reçu cette proie dans sa bouche encore plus dilatée, et enfin le quatrième a rétréci cette ouverture pour élargir son ventre où il vient d'engloutir l'être vivant.

Voici maintenant un autre petit animal qui loin de faire disparaître deux, quatre, huit, seize de ses voisins, fait au contraire en se divisant lui-même seize nouveaux êtres qui vont vivre chacun à part. Ce sont ces pelotons que vous voyez dans cette vessie carrée, leur servant à la fois de père et de mère.



Les vorticelles dans le sein de leur mère.

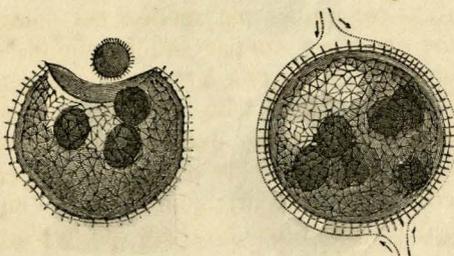
D'autres animalcules ont la forme d'un verre monté sur un long pied.



Les vorticelles éclos et fixés.

Comme vous le voyez, le bord supérieur est garni de petits cils. La jambe qui porte ce corps se développe ou se tortille sous la forme d'un tire-bouchon, et par son extrémité s'attache à un objet étranger ainsi fixé ; le vorticelle part pour la chasse sans quitter la maison ; sa bouche se porte à droite, à gauche, monte et descend pendant que sa tige s'allonge, se raccourcit. Ses mouvements sont parfois si prompts qu'en regardant les poils de l'ouverture, on croit voir les rayons d'une roue tournant avec rapidité. Un danger survient-il ? l'animal se recoquille ; aperçoit-il une proie ? il s'élançe de toute sa longueur.

La manière dont cet animalcule se propage n'est pas moins curieuse : il se dédouble dans le sens de sa longueur, et chaque moitié devient un être vivant complet ; l'un reste au point où déjà il se trouve posé ; l'autre va chercher fortune ailleurs. Une fois celui-ci fixé sur un nouveau point, sa tige s'allonge, et le voilà chasseur aussi pourvoyant lui-même à sa propre nourriture.



Le volvoce.

Le plus beau des habitants d'une goutte d'eau, c'est peut-être le volvoce, animalcule sphérique. Ce globe transparent se meut lentement sur son axe ;

c'est notre propre monde en miniature, mais tournant avec plus de majesté. Au dedans de son corps, creux comme une vessie, nagent des globules couverts de petits poils en constante vibration. Quand ces petites boules intérieures sont arrivées à leur développement complet, le globe maternel éclate, et des milliers de petits animalcules s'élançant de toutes parts ! Ce n'est pas tout : si l'on regarde une faible portion de la pellicule qui forme l'animal, on découvre que chaque tache est elle-même un être entier, bien qu'il ne soit pas encore assez développé pour vivre indépendant. Que peut-on imaginer de plus merveilleux : un atome à peine perceptible est composé lui-même de myriades d'animaux vivants, dont chacun a ses organes, ses liquides, ses couleurs ! Que de vies emboîtées les unes dans les autres ! Et si maintenant, de cette infinie petitesse vous remontez à l'infinie grandeur, quelle idée aurez-vous de la puissance de Celui qui dans l'univers a placé des millions d'astres ; sur ces astres des millions d'hommes ; sous les pieds de ces hommes un océan, dont chaque goutte est un monde, dans lequel chaque être, à son tour, renferme des milliers d'êtres vivants ! Ne semble-t-il pas que Dieu eût tant de vie à répandre, qu'il ait profité des plus petits coins de l'univers remplissant lui-même des espaces sans fin ? Quelle puissance, quelle bonté, quel amour !

Et si maintenant nous faisons un retour sur nous-mêmes, que devons-nous attendre d'un Créateur qui se plaît à prodiguer ainsi la vie ? Tout simplement que la vie qu'il nous a déjà donnée nous sera continuée selon les promesses de sa Bible et les aspirations de notre âme, c'est-à-dire à toujours !

QUELLE EST LA SENSITIVE DE L'ESPÈCE HUMAINE¹ ?

Et d'abord je suppose que, lecteurs jeunes et vieux, vous avez tous entendu parler de cette plante qui, au moindre contact d'un corps étranger, fléchit ses rameaux, rapproche ses feuilles,

¹ Nous empruntons ces lignes inédites à une nouvelle édition REVUE ET CORRIGÉE du *Tour du lac Léman*, qui doit paraître sous peu de jours.

comme irritée de cet attouchement indiscret. Cette fleur si délicate, si pudique, a sa sœur dans la race humaine, et je viens vous demander laquelle de nos facultés mérite le mieux ce nom ; en un mot, dans l'homme, quelle est la sensitive ?

— C'est le cœur, direz-vous, car l'épithète de sensible vient s'y joindre d'elle-même ; on dit très-bien et constamment : *un cœur tendre, un cœur sensible*.

— C'est vrai, vous répondrai-je ; mais on ne dit ni plus mal, ni moins souvent : *un cœur dur, un cœur insensible*. Le cœur n'est donc pas notre sensitive.

— Ne serait-ce pas notre âme ? Car on dit volontiers : *une âme aimable, délicate, expansive, épanouie*, qualités qui conviennent également aux fleurs ; ce qui rendrait d'autant plus heureuse votre comparaison.

— Oui ; mais on dit aussi : *une âme basse, avare, cruelle* ; ce qu'on ne saurait appliquer aux bouquets.

— La sensitive humaine serait-elle notre esprit, qui brille comme la tulipe, répand son parfum comme la rose, s'élève et pivote comme le tournesol ?

— Non, car notre esprit, bien loin d'être sensible, se moque de tout, même de la vérité.

— C'est donc notre conscience ?

— Hélas ! la conscience se durcit ; et, à force de coups infligés par la passion, elle en vient à ne plus rien sentir. Comment serait-elle la sensitive, cette fleur à la fois si délicate et si fière, qui reprend toute sa beauté, toute sa fraîcheur, dès que notre doigt s'en retire ?

— Qu'est donc notre sensitive humaine ?

— Devinez !

— Je ne puis.

— Eh bien ! la sensitive humaine que tout irrite, même l'ombre de la main qui s'approche, même le sourire de la bouche qui se tait, même le soupçon d'une pensée cachée, la sensitive humaine, plus délicate que le satin, plus douillette que la fleur, sa parente, plus fragile que la bulle de savon, à la fois plus visible que l'aigle dans les airs et plus cachée que la violette sous l'herbe, c'est l'amour-propre de moi, qui vous parle, et de vous, qui me lisez ; l'amour-propre de tout bipède levant volontiers sa tête vers le firmament étoilé. L'amour-propre est le caractère fondamental de l'humanité. Les corps physiques se distinguent par la pesanteur ; les végétaux par l'organisation ; les brutes par la volonté ; mais l'homme seul se signale par la bonne opinion qu'il a de lui-même. On le reconnaît même à distance, à son incommensurable vanité. C'est son caractère constitutif. Comme il n'y a ni corps sans pesanteur, ni végétal sans

vie, il n'existe pas non plus d'homme sans amour-propre. Non-seulement c'est le caractère essentiel de notre espèce, mais c'en est encore le caractère dominant. On peut trouver un homme sans esprit, sans cœur, sans conscience, sans âme ; mais jamais, au grand jamais, sans vanité. Il y a des hommes sans bras, sans jambes, sans oreilles ; il n'y en a pas sans le germe plus ou moins visible ou caché d'une énorme estime secrète de soi-même.

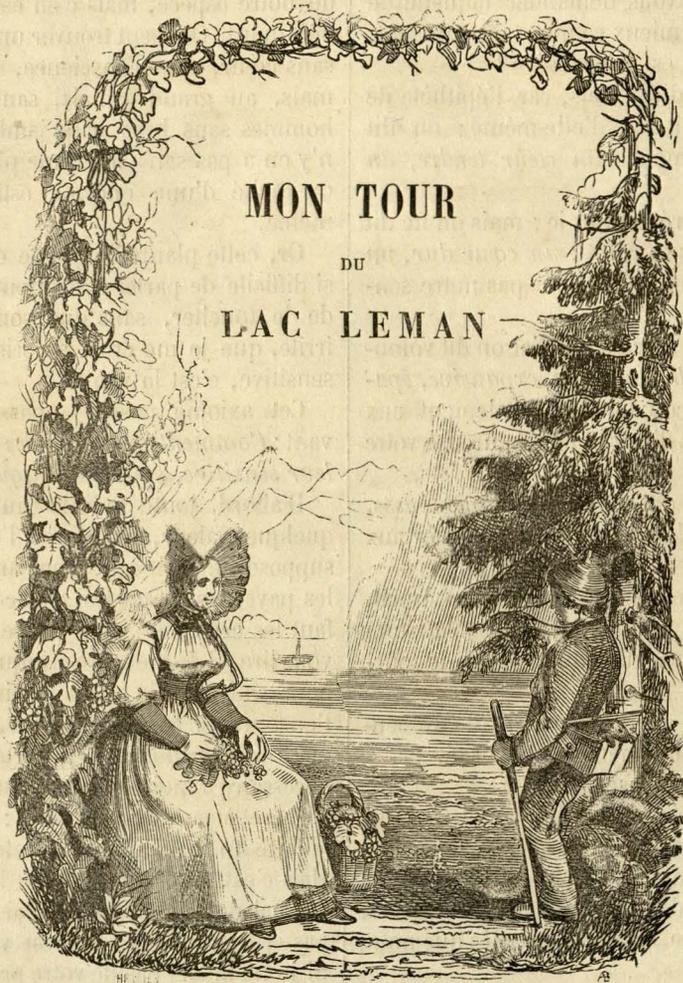
Or, cette plante humaine est si délicate ; il est si difficile de parler d'un homme, de le regarder, de le toucher, sans que son amour-propre s'en irrite, que je me crois autorisé à conclure : Notre sensitive, c'est la vanité !

Cet axiome posé, je passe au problème suivant : *Comment moraliser les hommes sans blesser leur sensitive, sans les critiquer ?*

D'abord, toute morale (un écrivain Vaudois de quelque valeur, M. Vinet, l'a dit), toute morale suppose une critique. Pour améliorer les peuples, les pays, les arts et les sciences dont on parle, il faut les critiquer ; pour plaire au lecteur qui doit vous lire, il faut encore critiquer ; peut-être même, pour satisfaire la démangeaison de l'écrivain et l'encourager à tenir la plume, il faut aussi lui permettre de critiquer ; en sorte que la critique est nécessaire à moi, qui vous parle, à vous, à qui je parle, et à ceux dont je parle : comment donc puis-je faire un livre, si vous m'interdisez de critiquer ? Mais c'est rendre ma plume inutile ! Si je ne dis du mal de quelqu'un, je n'ai plus rien à dire ! Ne pas critiquer, lecteurs, c'est vous ôter tout plaisir. Si je ne médis pas de votre prochain, vous n'aurez pas la satisfaction de vous croire meilleurs que lui ! Si je tais le mal, que me reste-t-il à dire ? Si je dois faire des éloges sincères, de qui devrai-je parler ? Je puis bien vous flatter, messieurs et dames ; mais je ne peux pas vous admirer.

C'est vrai ; mais alors, gare la sensitive ! Elle s'émeut, se recoquille, me montre ses épines et m'envoie son venin. On peut oublier une blessure à son corps, à sa bourse, à son honneur même ; mais à sa vanité, jamais ! Dès lors, je vous laisse à mesurer l'insurmontable difficulté d'écrire sans blesser, ni les habitants du pays que je dépeins, ni le lecteur qui parcourt mon livre, ni l'imprimeur qui le noircit, ni le brocheur qui le ploie, ni le libraire qui le vend, ni le passant qui le regarde derrière le vitrage, et qui, blessé du seul aspect de la couverture, pense, qu'en la choisissant, j'ai voulu l'outrager.

Hélas ! sans le vouloir, que de sensibles j'ai blessées ! Sensitive romaine, qui m'intente des procès, m'impose des amendes et m'emprisonne colporteurs et libraires ! Sensitive irlandaise, qui me



boude, parce que je n'ai pas déclaré son exposition nationale supérieure aux expositions universelles ! Sensitive vaudoise, froissée par des plaisanteries et des caresses ! Sensitive.... Mais ne réveillons pas le chat qui dort encore et qui pourrait bien m'égratigner¹. Lecteurs, qu'il vous suffise de savoir que j'ai tant et tellement irrité, vexé, broyé de sensitives, que je n'ose plus ni bouger, ni parler. Je vais être obligé de déclarer que toutes les religions sont meilleures les unes que les autres ; que toutes les expositions surpassent leurs rivales ; que tous les peuples sont plus moraux que leurs voisins... Mais alors, qui sait si l'on ne prendra pas mes éloges pour des moqueries ? Je me vois

¹ Depuis six ans, je n'ose pas publier un petit volume intitulée : *Comment il faut ne pas prêcher*. Cependant tant de sermons m'y encouragent, qu'à la fin peut-être je m'enhardirai.

donc réduit au silence. Si, en l'absence de mes critiques, le monde ne se corrige pas, tant pis pour lui ! Je veux désormais trouver tous les hommes humbles, modestes, parfaits !

Mais calmons cette mauvaise humeur ; soyons juste et reconnaissons qu'il est quelques hommes qui ne se sont pas plaints de mes critiques : ce sont les Bédouins dépeints dans *Mon voyage en Algérie* : en sorte que je n'ai rencontré l'humilité chrétienne que chez des musulmans ! Et encore, qui sait ? Peut-être ces Bédouins ne m'ont-ils pas lu !



LE DIMANCHE

A PARIS ET A LONDRES.

I.

Paris.

— Fanchette, dépêchez-vous ; c'est demain dimanche ; nous aurons beaucoup à faire.

— Oui, madame.

— En vous levant, vous irez entendre la messe de six heures pour vous débarrasser ; en revenant vous passerez au marché, et à votre retour vous raccommoderez la courroie du tambour de Jules, parce qu'il mettra demain son costume pour aller aux Tuileries.

— Oui, madame.

— Ensuite vous repasserez ma robe blanche avant onze heures.

— Mais, madame, la messe en musique n'est qu'à midi ?

— C'est égal, on aime avoir une bonne place pour bien entendre ; d'autant plus que le contre-alto de l'Opéra chante demain à Saint-Roch.

— J'aimerais bien l'entendre, moi qui ne vais jamais à la comédie ! Si madame voulait, je me lèverais à cinq heures, je cirerais les souliers au lieu d'aller à la messe basse à six heures, et j'aurais comme ça le temps d'aller entendre chanter la messe de midi.

— Non, vous ne comprendriez pas cette musique.

— Pourquoi ?

— C'est de la musique savante.

— Ah !

— Oui, vous irez à six heures à la messe basse.

— Je ne comprendrai guère mieux parce qu'on ne dit rien.

— Et croyez-vous que je comprends mieux la messe que j'entends à midi en latin?

— C'est vrai; mais au moins madame écoute la musique.

— Pas tant de raisons! Faites ce qu'on vous dit.

Fanchette ne répondit mot et continua son travail afin d'avoir le lendemain plus de temps pour s'amuser.

Le lendemain dimanche Fanchette prit donc son livre d'heures, se rendit à la paroisse, s'assit pour dix centimes sur une chaise, et resta vingt minutes à demi-endormie devant l'autel où le prêtre allait, venait, parlant tout bas, si bas que personne ne songeait seulement à l'écouter. Le seul mouvement de Fanchette fut d'incliner la tête en réponse au coup de sonnette, seule parole qui frappa son oreille. Cela fait, Fanchette a terminé ses dévotions, rempli son devoir religieux; comme l'avait si bien dit sa maîtresse, elle s'était débarrassée de sa messe; maintenant elle pouvait aller à ses affaires et à ses plaisirs.

Il était sept heures quand Fanchette se rendit au marché. Ici tout était vie et mouvement; il y avait à la halle non-seulement les marchands de la semaine, mais en sus les marchands du dimanche: marchands de bouquets pour la promenade, marchands de rameaux pour l'église; marchands de journaux pour les théâtres, concerts, bals, et fêtes champêtres du saint jour. Mais en rentrant par la rue Saint-Honoré Fanchette ne fut pas peu surprise de trouver la boutique de son épicier fermée! Le brave homme était-il mort? ou bien tout son monde était-il allé faire un tour à sa campagne? Fanchette ne pouvait pas faire d'autre supposition. Elle était donc là, regardant la boutique, lorsqu'elle découvrit sur la devanture close ces mots en grosses lettres fraîchement tracées :

MAGASIN FERMÉ LE DIMANCHE ET LES FÊTES,

Pour obéir au troisième commandement de Dieu.

Fanchette ne comprenait pas; elle se dit que peut-être le garçon était en retard, qu'il allait ouvrir dans quelques minutes; et, en attendant, elle appliqua l'œil droit au trou de la serrure pour voir ce qui se passait à l'intérieur. Elle vit l'épicier assis à son comptoir écrivant sur un grand registre, et sa femme en face raccommodant du vieux linge. Le garçon mettait un peu d'ordre au milieu des marchandises et les enfants jouaient aux billes sur le plancher.

Puisqu'il y a du monde, se dit Fanchette, je vais frapper, on m'ouvrira. Elle frappe,

— Qui est là?

— Ouvrez!

— On n'ouvre pas *ici* le dimanche.

— C'est moi, Fanchette, qui veux du vermicelle.

— Entrez par la porte de derrière.

Fanchette entra.

— Eh bien! dit-elle avec cette familiarité qu'une pratique prend volontiers envers le marchand, vous faites donc aujourd'hui les paresseux? Pourquoi n'avez-vous pas ouvert votre magasin?

— Parce que c'est dimanche.

— Ce n'est pas une raison.

— Si bien, car le troisième commandement interdit le travail ce jour-là.

— Alors pourquoi travaillez-vous derrière la porte fermée?

— Oh! c'est pour donner bon exemple; car ainsi personne ne nous voit et personne n'est scandalisé.

— Mais vous vous voyez les uns les autres!

— Ah! mademoiselle Fanchette est malicieuse? Eh bien! pour vous dire la vérité, nous avons fait un accord avec tous les épiciers du quartier pour fermer le dimanche. Mon voisin ne vend pas, ni moi non plus; comme ça l'un ne peut pas enlever la pratique de l'autre. Nous nous reposons tous deux et personne n'y perd rien.

— Bien compté. Mais moi si je faisais ça, ma maîtresse prendrait une autre cuisinière. Ainsi, bonsoir.

— Attendez donc, vous oubliez votre vermicelle.

— Mais vous ne vendez pas le dimanche?

— Ce n'est pas ça; seulement nous n'ouvrons pas le dimanche.

— Ah!

Et Fanchette partit avec son vermicelle pesé et payé.

A son retour elle trouva les enfants encore couchés, parce que c'était dimanche; madame raccommodant sa robe blanche, parce que c'était dimanche, et monsieur jouant du flageolet parce que c'était dimanche. Aussi Fanchette, pour pouvoir aller se promener avec ses maîtres aux Tuileries, se dépêcha-t-elle deux fois plus, parce que c'était dimanche. Quand monsieur fut fatigué de souffler dans ce petit trou, il se rappela que son travail forcé de la semaine dans son bureau lui avait fait négliger mille petites affaires qu'il avait renvoyées au dimanche; il se mit donc à raboter une porte qui ne se fermait pas bien, ensuite à raccommoder sa ligne pour aller à la pêche, et à nettoyer son fusil de chasse qui se rouillait depuis l'hiver dernier et dont il aurait besoin l'hiver prochain. Enfin, comme c'était dimanche, il crut pouvoir se donner un petit plaisir: au lieu de déjeuner à la maison, il alla déjeuner au café, ce qui devait lui procurer

par-dessus le marché l'avantage de lire le *Charivari*.

Une fois que madame fut débarrassée de son mari, comme Fanchette de sa messe, elle se mit à ranger la maison tout à son aise ; elle épousseta, frotta, rangea ce qu'elle n'avait pas eu le temps d'épousseter, de frotter, d'arranger pendant la semaine, car aujourd'hui elle avait tout son temps à elle puisque c'était dimanche ! Les enfants, de leur côté, façonnés à cette pensée que le dimanche était un jour de repos et de plaisirs et qu'ils n'allaient pas ce jour-là à l'école, s'amusaient dans leur lit avec les joujoux que leur bonne venait de leur faire passer. Seulement le plus jeune n'ayant rien pour se distraire dans son berceau, Fanchette eut l'heureuse idée de lui donner une branche de rameau qu'elle avait achetée au marché le matin et qu'elle comptait faire bénir le soir à la procession ; car, il faut le dire, si la maîtresse avait le privilège d'entendre la musique de la grand'messe, Fanchette avait l'avantage d'aller à vêpres, où la bénédiction des morceaux de buis et la procession devaient se faire dans l'église. Aussi Fanchette avait-elle plus d'un plaisir en perspective, et c'est ce qui lui donna le courage de travailler plus vivement.

C'est ainsi qu'on atteignit l'heure de midi. Alors madame se rendit à la grand'messe, entendit le contre-alto, fit la quête en robe blanche et reçut le pain bénit. Pendant ce temps-là, monsieur fit un tour sur le boulevard, regarda les affiches des théâtres et se demanda si le soir il conduirait ses enfants (car il le leur avait promis depuis longtemps une récompense) au Théâtre des jeunes artistes, ou chez Robert-Houdin, ou au bal d'enfants chez leur voisin, ou enfin au concert d'amateurs pour lequel il avait des billets. Il se dit qu'en économisant bien son temps, il pourrait peut-être conduire les enfants chez Robert-Houdin à une séance de jour pour avoir la liberté, quand les enfants seraient revenus se coucher, d'aller encore lui-même avec sa femme à l'Opéra-Comique ; car enfin, se dit-il, lorsqu'on a bien travaillé la semaine, il faut bien s'amuser le dimanche !

Deux heures arrivèrent ; on prit un morceau à la hâte et l'on se rendit au jardin des Tuileries, promenade modèle, promenade par excellence où l'on ne trouve que peu de monde élégant la semaine, mais où la foule en est innombrable le dimanche. Aussi les enfants avaient-ils mis leurs costumes de parade : le garçon, celui de tambour de la garde nationale ; la fille, celui de bergère au corsage de velours, au chapeau enrubané ; il ne lui manquait que la houlette ; mais la baguette de son cerceau pouvait à la rigueur en tenir lieu. Aussi quand la petite fille ne faisait pas rouler son cercle à grelots et qu'elle venait marcher avec grâce au milieu des

promeneurs, elle y faisait l'orgueil de son père et de sa mère qui se plaisaient à entendre dire aux passants : « Joli costume ! » Car, je le répète, le monde en parade était là pour regarder et se montrer, puisque c'était dimanche. On n'achète pas de beaux habits pour les tenir renfermés ! C'est clair...

A trois heures, Fanchette laissa ses maîtres aux Tuileries et se rendit à vêpres. C'était un peu tard. Probablement les vêpres seraient finies ; mais n'importe, ce que Fanchette voulait, c'était de voir la procession. C'est si joli ! Bannière de la Vierge, bannière de Saint-Roch ; tenture en velours brodé d'argent, la grande croix d'or, les suisses laissant tomber leur lance sur les dalles, les enfants de chœur frappant les deux moitiés d'un livre l'un contre l'autre, les jeunes filles en blanc portant des corbeilles et semant des feuilles de roses sur les pas de M. le curé, l'encens qui tourbillonne, le Saint-Sacrement qui se promène, la foule qui s'agenouille, n'était-ce pas plus beau que la procession de promeneurs aux Tuileries ? Aussi Fanchette aimait-elle beaucoup le dimanche... des Rameaux.

Pendant qu'elle était à l'église, ses maîtres étaient à la promenade, et à cinq heures tous étaient à la maison pour dîner. On se hâta, car il y avait beaucoup à faire : à six heures conduire les enfants chez l'escamoteur ; à sept heures les renvoyer à la maison avec la bonne pour les mettre au lit, tandis que monsieur et madame iraient au théâtre voir la pièce nouvelle que l'affiche annonçait *par faveur même pour le dimanche*¹.

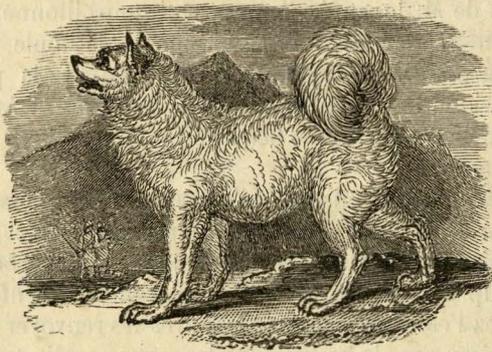
Les enfants allèrent donc chez Robert-Houdin voir escamoter et reparaitre pillules et oranges, entendre des coups de pistolet, tirer les cartes, boire du vin rouge et du blanc sortant de la même bouteille ; enfin ils s'amusèrent tant qu'ils en furent fatigués, y rêvèrent toute la nuit et parlèrent toute la semaine des sorciers, des revenants et des diables qui les avaient tant amusés dimanche passé. Quant aux parents, c'était bien différent : au lieu d'aller au bal champêtre de Mont-Parnasse, ou aux Folies-d'Asnières, ou au Concert en plein vent, ou au Cirque de Franconi, ou à l'Hippodrome, ils allèrent en personnes rangées à l'Opéra-Comique dont ils avaient eu la sagesse de se priver toute la semaine. Mais aujourd'hui c'était dimanche ; ce jour-là ne doit-on pas, disaient-ils, se donner quelque douceur, quelque plaisir ?

Voilà comment la bonne société sanctifie le dimanche à Paris, capitale d'un pays très-chrétien ; voilà comment on y célèbre la commémoration du

¹ Historique.

repos du Créateur et de la résurrection de Jésus-Christ; voilà comme on emploie le jour mis à part pour prier Dieu, lire la Sainte-Bible et méditer sur son éternel avenir; c'est en travaillant à son éternelle condamnation!

(La fin au prochain numéro.)



LE CHIEN.

Nous avons vu que l'homme se distingue du singe, non par son adresse, sa ruse, son esprit, s'appliquant à toutes choses, mais par sa conscience. Le singe est habile, intelligent comme l'homme; mais l'homme seul met une différence entre le bien et le mal, le juste et l'injuste, le vice et la vertu.

Maintenant, le chien vaut-il mieux que le singe? Dans un sens, oui; il est plus serviable, plus dévoué, plus aimant; mais il ne connaît pas mieux que lui le devoir. Il obéit, non parce qu'il doit obéir, mais parce qu'il espère une récompense ou craint une punition; il obéit indifféremment, qu'on lui commande le bien ou le mal; en un mot, il ne juge pas de ce qui est juste, bon, moral en soi; qu'il ait pour maître un voleur ou un saint, il se soumet toujours. Sur l'ordre de son propriétaire, il ira également dépouiller ou secourir le voyageur; lécher la main ou mordre la jambe du mendiant;

caresser ou menacer l'étranger. Je le répète donc, le chien n'a pas de conscience, il ne distingue pas le mal du bien. Son obéissance, son affection, son dévouement, sont des instincts que le Créateur lui a donnés pour le mettre au service du roi de la création, fait à l'image de Dieu, au service de l'homme, discernant le bien et le mal, connaissant son devoir, toujours le même, quelles que soient les circonstances et les ordres de ceux dont il dépend. Le brigand, exécutant le crime à la voix de son chef, sait qu'il fait mal; l'écolier, acceptant sans murmure l'ordre de son instituteur, sait qu'il fait bien.

Ce que je viens de dire m'a toujours paru si simple, si vrai, qu'il me semblait inutile de le prouver. Je me trompais. De même qu'il s'est trouvé des naturalistes pour abaisser l'homme au niveau du singe, on en a vu d'autres élever le chien à la hauteur de son maître et prétendre que notre compagnon avait comme nous une conscience. Pour le prouver, on a cité l'anecdote suivante :

Un aubergiste avait habitué deux chiens à mouvoir son tourne-broche. Ces deux cuisiniers ne travaillaient pas ensemble, mais ils alternaient régulièrement, et quand l'un avait tourné le dernier, que ce fût depuis une heure ou depuis huit jours, l'autre le remplaçait la fois suivante.

Un jour, un voyageur affamé arrive dans cette maison; pour lui l'aubergiste met de suite un poulet à la broche et se dispose à faire travailler le chien présent; mais celui-ci s'y refuse. Son maître insiste, le chien résiste; on le menace, on le frappe, il grogne et se retire dans un coin. Le voyageur demande l'explication de cette scène et apprend que la bête ne veut pas se mettre à l'œuvre, parce que ce n'est pas son tour, mais que son compagnon n'étant pas là, l'on est bien obligé de requérir ses services. Le voyageur, curieux de savoir ce qu'il en adviendra, demande qu'on se mette à la recherche du marmiton absent; on le découvre, le met à la manivelle, et après quelques tours de broche on le renvoie pour le remplacer immédiatement par son compagnon récalcitrant. Dès lors, celui-ci se soumet sans se plaindre, car c'est bien son tour.

— Cela ne montre-t-il pas la conscience du chien? dit le narrateur.

— Non; je trouve au contraire que cela montre la conscience de l'homme sur la justice duquel l'animal comptait. Le chien se confiait en une habitude prise qu'il espérait voir se maintenir, sachant que l'aubergiste en était stricte observateur; mais si l'on eût mis son camarade deux fois de suite à l'ouvrage, certainement le chien désoccupé n'aurait pas réclamé. Si vous le voulez, il connaissait

son droit, mais il ne sentait pas *son devoir*. Donnez au chien le mieux élevé du pain gagné ou volé, il le mangera également, sans remords et sans indigestion. En voici des exemples :

Un officier traversait le Pont-Neuf, le pantalon rouge bien tendu, les bottes noires bien cirées, lorsqu'un chien vient lui passer entre les jambes et se décharger sur lui de la boue toute fraîche dont ses flancs étaient souillés. Que faire? courir après le chien? Cela n'aurait pas nettoyé les jambes de l'officier, qui jugea plus simple de s'adresser à un décroeteur se trouvant en face, juste la brosse à la main. Pendant que le nettoyage s'accomplissait, l'officier vit le même chien revenir, descendre au bord de la Seine, se rouler dans la fange, remonter sur le pont et attendre dans un coin un nouveau piéton, propre et bien ciré, pour se jeter sur lui et passer encore entre ses jambes. L'officier soupçonna dès lors quelque connivence entre le caniche et le décroeteur; il questionna si bien l'homme, qu'il en tira l'aveu qu'en effet il avait dressé la bête au manège de salir les gens propres pour lui procurer des pratiques en passant.

Or, croyez-vous que ce chien obéissant eût la moindre idée de l'injustice de son procédé? Croyez-vous qu'il eût ses fautes nombreuses sur sa conscience? Non, car sans cela il fût allé gagner ailleurs honnêtement un pain qu'il aurait pu manger sans coups de fouet de son maître, ni coups de pied des étrangers.

Le chien qui, comme vous le voyez, ne se pique pas d'observer la justice, ne se préoccupe guère non plus d'exercer le pardon des injures. Vous allez le voir se venger à grands frais de fatigue et sans le moindre repentir.

Un voyageur avait l'habitude de se rendre chaque année à cheval, suivi de son petit carlin, depuis sa campagne jusqu'à la ville. Arrivé dans le faubourg, il y laissait ses deux bêtes à la garde d'une bonne femme et se rendait seul à pied dans l'intérieur de la cité pour expédier ses affaires. Une fois, comme il revenait prendre ses deux compagnons de voyage, il voit la gardienne arriver à sa rencontre et lui raconter qu'après son départ pour la ville, son petit chien s'était pris de querelle avec le dogue de la basse-cour, et qu'il en avait été si maltraité, tellement mordu, que le pauvre carlin était parti jappant, traînant la patte, l'oreille basse et la queue entre les jambes. « Je croyais votre carlin, dit la femme, mort de ses blessures, lorsque je le vis revenir le lendemain en compagnie d'un autre chien, aussi gros que lui-même était petit. Je restais étonnée, me demandant ce que cela pouvait signifier. Je n'attendis pas longtemps : le carlin conduisit son terrible camarade auprès de son en-

nemi, dans notre basse-cour, et tous deux tombèrent ensemble sur le mien. Tandis que le plus gros le tenait par le cou, le petit le mordait par les jambes; la victoire fut comme toujours pour le plus gros bataillon, et ma pauvre bête reçut au double le mal qu'elle avait fait à la vôtre. Après le combat, les deux vainqueurs s'en sont allés paisiblement et je ne les ai plus revus. Evidemment votre chien s'est perdu en mauvaise compagnie. »

Le voyageur, affligé de sa perte, se mit en route, et en arrivant chez lui apprit une autre histoire, complément de la première. Le carlin était revenu seul, à demi-mort; il avait cajolé le chien de garde et finalement tous deux étaient partis ensemble pour ne revenir que le lendemain, fatigués mais joyeux. Evidemment donc le vaincu, humilié de sa défaite par le chien étranger, était rentré à la maison et avait engagé « son grand frère » à venir le venger.

Toutefois, je ne voudrais pas faire tort au fidèle compagnon de l'homme en lui nuisant dans votre esprit : le chien, qui ne connaît ni la justice ni la vertu, n'en a pas moins de merveilleux et de bienveillants instincts, mis en lui pour le service de son maître. Mais étudié à ce point de vue, cet animal relève l'homme au lieu de s'en rapprocher; car plus le domestique est noble, plus il est à supposer que le maître est grand, quand c'est le même Créateur qui les a faits tous deux. Je vais donc maintenant vous citer d'autres traits pour vous montrer l'excellence de notre serviteur.

D'abord, vous savez aussi bien que moi que le chien s'attache à son maître, garde sa maison, le défend dans le danger, en reçoit le pain avec reconnaissance et les coups sans rancune. Vous savez encore que le chien est employé par les Esquimaux à tirer les traîneaux comme un cheval, sur la neige et la glace. Cela me rappelle qu'avant la construction du chemin de fer entre La Haye et Amsterdam, le prince royal se trouvait un jour sur le grand chemin, dans sa voiture attelée de deux chevaux. Par aventure, sur la même route se trouvait aussi un marchand forain, dans sa carriole attelée de six chiens. Le brocanteur trouva plaisant de lutter de vitesse avec le prince; il stimula son attelage, et pendant une heure se tint au niveau de son concurrent. Quand il eut bien démontré qu'il pouvait lui tenir pied, il sangla de son fouet ses chiens qui partirent comme un éclair, dépassèrent les chevaux et allèrent attendre à la porte de la ville l'aspirant monarque attardé. Vous le voyez, les chiens comme les chevaux connaissent aussi la gloire de la lutte sous les coups de fouet et d'éperon.

Je ne vous parlerai pas non plus avec détail des caniches commissionnaires ; vous les avez vus dans nos villes, une canne, un paquet, un chapeau à la gueule, courant, jouant, mendiant pour leurs maîtres, et je me bornerai à vous citer des traits d'autant plus caractéristiques qu'ils ne sont pas le résultat d'une instruction donnée par l'homme, mais spontanés de la part du chien.

Deux chiens, habitants de New-York, avaient l'habitude de faire ensemble dans les montagnes la chasse aux écureuils. Un jour, l'un d'eux, en poursuivant sa proie, s'engagea la tête entre des rochers de telle sorte qu'il ne put pas l'en retirer. Plus il faisait d'efforts, plus il s'écorchait la peau, sans jamais se dégager. Il resta là supplicié pendant huit jours. Dès le premier, son compagnon était revenu à la ville caresser son maître, et par ses gémissements en obtenir quelques os à ronger ; mais au lieu de les manger lui-même, il était retourné chaque fois porter à son camarade ce qu'il avait obtenu. Il continua ce manège pendant plus d'une semaine, ne mangeant lui-même que les miettes qui tombaient de la table de son maître, qui lui dit un jour : « Où donc est Alonzo ? » Alonzo était l'autre chien. Celui-ci comprit, branla la queue, leva la tête, aboya tour à tour joyeusement et d'une manière pitoyable ; s'élança vers la porte, revint lécher la main bienfaisante, la figure interrogative, et reprit sa course pour sortir, tout en se retournant. Vous comprenez que le chien invitait l'homme à venir ; celui-ci le suivit sur la montagne et trouva le pauvre Alonzo pris par le cou. Les fragments d'os qui gisaient à ses pieds montraient quel emploi son ami avait fait des munificences de son maître.

Voilà le dévouement pour son semblable ; vous allez voir le dévouement pour un étranger ; à la vérité, cet étranger est un homme, mais cela ne prouve que mieux que c'est pour nous que le chien fut créé.

Un baigneur s'était fait mener en pleine mer dans une de ces petites maisonnettes roulantes à cela destinées. Il ne savait pas nager ; son conducteur avait poussé la voiture trop loin, et le baigneur, croyant pouvoir toucher le fond, s'était jeté à l'eau et avait disparu. Un chien était sur le rivage, spectateur de cette scène que le conducteur lui-même ne soupçonnait pas. L'animal comprend le danger, il se jette à la nage, vient saisir le baigneur par les cheveux et le ramène sur le bord. Le malheureux était évanoui ; son sauveur, pour le secourir, hurle, lui lèche les mains et la figure. Le noyé, revenu à lui, fit emplette du chien et le traita comme un ami.

Un dévouement plus remarquable serait celui, non pour un semblable ou un étranger, mais pour

le bien général d'une contrée ; or, le fait suivant y ferait croire de la part du chien dont je vais vous parler.

Dans une grande ville, des pompiers étaient chargés non-seulement d'éteindre les incendies, mais aussi de veiller, d'un poste élevé, sur les points où le feu pourrait éclater. Le *chien des Pompiers*, c'est ainsi qu'on nommait le héros de notre histoire, ne pouvant monter sur les toits, parcourait les rues, cherchant une étincelle, flairait la fumée, et dès qu'il découvrait un danger, il revenait au poste à la course prendre ses maîtres pour les conduire sur le lieu menacé. Et chose remarquable ! ce chien, nourri par tous les pompiers, ne voulut jamais se fixer auprès d'aucun en particulier.

Voici peut-être encore plus et mieux, car ici la fidélité dure encore après la mort du maître. Un vaisseau venait de faire naufrage près du port. Le capitaine, en mourant, mit son portefeuille dans la gueule de son chien. Celui-ci se sauva à la nage et vint aborder sur le quai au milieu des spectateurs de cette triste catastrophe. Dès que le chien eut touché terre, chacun voulut lui prendre le carnet ; mais aussi prudent que fidèle, il résista, montra ses dents et s'agita dans la foule jusqu'à ce qu'il y eût trouvé un homme dont l'aspect lui convint ; alors il se dressa contre son honnête figure, se frotta contre sa poitrine et le caressa jusqu'à ce que l'homme comprit que le chien le choisissait pour son dépositaire.

Enfin, voici le dernier trait ou brille surtout l'intelligence.

Un étranger se présente dans une maison garnie, choisit une chambre, disant qu'il y fera porter sa malle le même soir et que lui-même viendra le lendemain. Quelques heures après la malle arriva, fut mise dans la chambre, et celle-ci fut fermée à double tour. Mais le soir le chien ne voulut pas aller dans sa niche, il vint se mettre en sentinelle à la porte de l'appartement loué. Il gratta, hurla, se plaignit sans vouloir jamais cesser. Enfin l'on conçut quelque soupçon ; on ouvrit la chambre ; le chien courut à la malle, la flaira, la mordit et aboya toujours. Alors la malle fut ouverte, et l'on y trouva, non des habits, mais le nouveau locataire lui-même, qui sans doute avait pris ce moyen pour s'introduire dans la maison et la dévaliser. C'était un adroit voleur ; mais le dévouement et l'intelligence avaient rendu le chien encore plus adroit que le filou. Mais si le chien eût changé de maître, il eût changé de rôle, sans regret ni remords ; et je conclus encore que la plus noble des bêtes est dévouée, intelligente, courageuse, mais sans la moindre connaissance du bien

ni du mal. L'homme seul a cette précieuse qualité, qui l'éloigne autant de la brute qu'elle le rapproche de Dieu.



VOYAGE VERS LE SOLEIL.

III.

Piémont.

Mes chers lecteurs, c'est de Paris que je vous écris.

— De Paris, direz-vous? mais vous voyagez donc à reculons?

— Non, je fais comme le soleil, je reviens sur mes pas. Ainsi je vais vers lui, puisque je le suis. Laissez-moi vous prouver ça. Vous savez que l'astre du jour (j'emploie ce mot pour vous jeter de la poudre aux yeux et vous faire croire à l'excellence de mes mauvais arguments), l'astre du jour donc, après nous avoir fui six mois d'automne et d'hiver, s'arrête et revient en arrière. C'est ce qu'il vient de faire ce printemps. Je m'en suis aperçu en juin à l'ardeur de ses rayons, et pour le suivre j'ai dû comme lui reculer, et voilà comment il se fait que je suis à Paris!

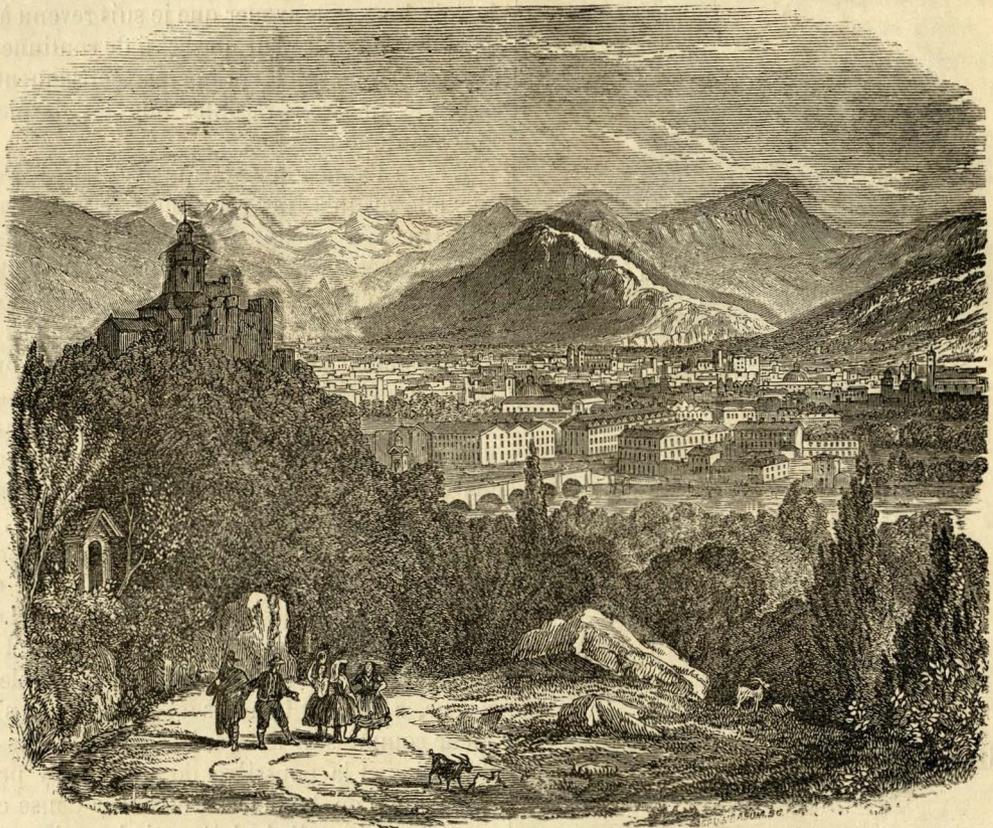
N'admirez-vous pas combien nous sommes habiles à trouver des raisons pour justifier tout ce que nous faisons? Je suis sûr que si j'étais parti pour la lune, j'aurais encore découvert des preuves

que c'était vers le soleil que j'avais avancé. Croyez-moi, cher lecteur, défiez-vous des arguments que vous fournissent vos désirs. Avec un peu d'habileté on peut tout justifier devant les hommes; mais toute cette habileté tombe impuissante devant Dieu. Je dois donc vous avouer que je suis revenu à Paris dans un tout autre but que celui de continuer mon voyage vers le soleil, et que par conséquent il ne me reste qu'à vous raconter que les derniers pas faits avant mon retour.

C'est à Cannes que vous m'avez laissé. De là je suis allé jusqu'à Nice, et comme je vous l'ai déjà dit, Nice m'a quelque peu désappointé. Je crois bien qu'avec quelques-uns de mes arguments élastiques et commodes, je pourrais encore dorer la peinture de cette ville, mais j'aime mieux rester complètement exact, ne fût-ce que pour vous habituer à entendre la vérité.

Nice se compose donc de deux parties : la vieille ville et la nouvelle. L'ancienne n'a rien de remarquable, la nouvelle est une longue ligne de maisons parisiennes sur le bord de la mer, ou de la rivière. J'ai dit de la rivière; j'aurais du dire de son lit, car une bonne partie de l'année on n'y voit que des graviers. Nice moderne, c'est Londres ou Paris en été, avec cette différence que cet été est en hiver. On y vend et achète à prix double de la valeur, comme à Londres et à Paris; on s'y promène comme sur les boulevards, avec les arbres de moins et la poussière de plus. On y prend le thé comme en Angleterre, et l'on y danse comme en France. Le café, le théâtre, le luxe, les cancan, enfin rien n'y manque que la tranquillité que j'y allais chercher. Tant de gens ont voulu vivre dans cette campagne retirée, qu'ils ont fini par en faire une ville bruyante, en sorte que si vous aviez envie d'aller vous reposer et réchauffer l'hiver dans la verdure et la solitude, je vous dirais : « En vous rendant à Nice, arrêtez-vous à Cannes, au milieu des fleurs, des oranges et des oliviers. »

Nice abonde et surabonde d'étrangers pendant l'hiver, surtout de malades qui se portent plus ou moins bien. Ces oiseaux de passage, venus en octobre sur ce rivage, repartent en une seule volée au mois de mai. Ce qui se voit à Nice, se voit également à Rome, à Pise, à Venise, à Naples, à Milan, à Hyères, à Malte, à Madère; même à Boulogne, à Brighton, jusqu'à Londres et Edimbourg. Ce sont des nuées d'invalides ingambes qui partent, arrivent, repartent et ré-arrivent toute leur vie durant. Je demandais à un Nissard l'explication de ce phénomène; mon Piémontais, fin observateur, me répondit : « En général ces malades ne consentent pas à dire : Je souffre parce que mon estomac est faible ou ma tête pauvre, mais bien parce que le



Turin.

climat n'est pas bon ; il fait trop chaud en Italie, et je retourne en Angleterre ; il fait trop froid à Londres, et je pars pour Florence. Ainsi, villes, royaumes, climats ont toujours tort, et ces malades toujours raison ; leur corps n'est jamais trop faible, c'est le soleil qui n'est pas assez fort ; ce n'est pas leur âge, c'est la saison qui est trop avancée ; ils ne meurent pas même parce qu'ils sont poitrinaires, mais parce que l'automne est venue. Ainsi ces gens passent leur vie à courir après la santé jusqu'à la mort. Ils se tâtent le pouls, se regardent la langue, visitent le médecin et font de l'homœopathie... Est-il donc étonnant qu'ils ne guérissent pas ? Mais on deviendrait malade à ce régime, alors même qu'on se porterait bien ! S'écouter un peu moins, travailler un peu plus, avoir moins de peur de la mort et plus de confiance en Dieu, serait pour eux le meilleur traitement ;

tant il est vrai qu'encore ici l'Évangile a les promesses de la vie présente comme celles de la vie à venir.

Mais comment venir en Piémont, parler tant de Nice et ne rien dire du reste de la contrée ? Turin, la capitale, ne vaut-il pas au moins la peine d'être nommé ? Ses nouvelles institutions ne méritent-elles pas d'être décrites ? Sans doute, mais j'ai horreur de répéter ce que tant d'autres ont déjà raconté. Je me borne donc à vous dire ce que j'ai vu en passant. Turin est une grande ville régulièrement bâtie ; des rues longues, droites, tirées au cordeau, se coupent les unes les autres à angle droit ; des maisons qui jadis étaient des palais et qui sont aujourd'hui plus ou moins dégradées ; des églises nombreuses et des couvents plus nombreux encore, à tel point qu'à mon passage le gouvernement, manquant de place pour loger les cholé-



Victor Emmanuel.

riques, transforma quelques-uns de ces monastères en hôpitaux. Mais les moines, plus moines que charitables, s'en plainquirent, déclarant qu'il valait mieux respecter leurs demeures vides et laisser mourir les malades dans la rue. Le roi, qui n'était pas moine, n'apprécia pas les excellentes raisons de leurs confréries, et n'en continua pas moins. Aussi, pour le récompenser à ma manière, je vous donne ici son portrait en regard de sa capitale. Vous aurez ainsi la première ville et le premier homme du royaume.

Hélas ! l'heure du retour est sonnée. Je voudrais continuer mon voyage solaire vers Florence, Rome, l'Orient, et c'est à Paris qu'il me faut retourner ! Heureusement le facteur arrive ; il m'apporte une lettre de Constantinople, et puisque je ne peux vous y conduire, je vais vous y envoyer. Toutefois, avant de vous ouvrir ma correspondance, je dois vous faire connaître mon correspondant.

Vous souvent-il, chers lecteurs, d'un petit garçon de 9 à 10 ans, nommé Adolphe, dont il est

question dans *mon voyage en Algérie* et dans *mon tour du lac Leman*? Eh bien! cet enfant de jadis, a déjà 25 ans. Il ne va donc plus à l'école; mais il campe à Maslak, aux confins de la Turquie et de la Crimée. Or, c'est de sa baraque de planches traversée par la pluie, renversée par le vent, et où son cheval loge à ses côtés, qu'il m'écrivit ce qui suit :

« Maslak, 21 Mai 1856.

» J'ai vu en France des gens qui, dans des églises, faisaient brûler des bougies comme moyen de gagner le ciel qu'ils ne méritaient pas : j'en trouve en Turquie qui ont choisi la valse comme moyen de salut. Ce moyen peut sembler étrange; mais je t'assure qu'il ne m'a pas paru plus extraordinaire que le premier. Quoiqu'il en soit, voici ce que j'ai vu de mes yeux à Top-Capou, dans un teké de derviches tourneurs :

» Les derviches-mahométans, célibataires, vivent en communauté; mariés, ils n'habitent plus le teké, mais font toujours partie de la congrégation. Le teké de Top-Capou est une charmante villa à cinq minutes des murs de Stamboul (Constantinople). Il se compose de deux bâtiments séparés par une vaste cour : la mosquée proprement dite, et la maison qu'habitent les derviches. Cette dernière construction est formée de quatre ailes qui interceptent un carré au milieu duquel est une fontaine servant aux ablutions journalières : une galerie couverte règne tout autour, et sur cette galerie s'ouvrent les cellules des derviches : une peau de mouton et un tabouret, voilà tout leur mobilier. Sans regarder dans les cellules, on peut savoir en un clin-d'œil combien de derviches sont chez eux : vous n'avez qu'à regarder à chaque porte, si vous ne voyez pas une paire de souliers par terre, c'est que le derviche est absent : ces religieux n'entrent jamais chez eux que nu-pieds. Au milieu de la cour, outre la fontaine, se trouve un très-beau massif d'arbres et quelques jardins. Nous en étions là de nos observations, lorsqu'un derviche vint nous prier d'entrer pour nous reposer, plutôt que d'attendre dehors; il nous conduisit dans une chambre très-fraîche, ayant pour tout meuble des nattes, un grand divan et des coussins : c'était la chambre commune : une fois là, il s'excusa de ne pouvoir nous offrir grand chose à cause du Rhamazan (pendant le mois de Rhamazan, les mahométans ne mangent et ne fument qu'avant le lever ou après le coucher du soleil), cependant comme le derviche est en général intelligent et hospitalier, celui-ci comprit que nous, infidèles, étions très-peu scrupuleux sur l'article du jeûne, surtout après une longue course à cheval en plein soleil, et il nous fit apporter des sirops et des pipes. Enfin, trois heures sonnèrent sous le timbre d'une voix partie du haut d'un minaret : on nous conduit à la mosquée, et là, nouvelle concession, on nous permet de garder nos souliers. Nous attendions depuis quelques minutes : une vingtaine de derviches arrivent, se rangent en cercle; leur costume se compose d'un bonnet de feutre de la forme d'un pot à fleurs qui aurait un pied et demi de haut; un grand manteau de couleur brun recouvre une longue robe blanche relevée autour des reins pour éviter les pieds. Bientôt le chef de la communauté vient à son tour : un simple crêpe vert, attaché autour de son bonnet, le distingue des autres. Tous s'inclinent à son entrée, et il va à l'extrémité de la mosquée se prosterner du côté de la Mecque. Chacun de ses mouvements est imité par les vingt autres derviches. La prière faite, la musique commence : l'orchestre se compose de tambours de basque et de flûtes. Cette musique sauvage, qui, en France ou dans toute autre circonstance nous aurait fait fuir, nous étonnait malgré nous; ces notes lentes et plaintives d'abord, puis ces accords bruyants et rapides contribuent certainement à jeter les derviches dans l'extase. A un moment donné, les manteaux furent mis de côté, les ceintures furent déliées, et ces vingt ombres blanches, la main droite sur l'épaule gauche, la main gauche sur l'épaule droite, commencèrent à se promener lentement les uns derrière les autres. Mais voici qu'insensiblement au lieu de marcher ils tournent; lent d'abord, leur mouvement de rotation devient plus en rapide; la vitesse s'accroît à chaque nouveau tour. Leurs longues robes blanches déploient et ressemblent alors au calice d'une fleur renversée. Maintenant, les bras étendus et formant la croix avec leur corps, la tête penchée sur l'épaule, les yeux fermés et cependant dirigés vers le ciel, nos valseurs redoublent de vitesse. Nous pouvions à peine soutenir du regard ce mouvement si rapide qui nous donnait mal à la tête, et cependant le derviche pirouettait toujours en suivant le rythme de la musique sans cesse plus délirant. Après avoir tourné pendant dix minutes, ils s'arrêtèrent, firent au pas trois fois le tour de la salle, puis recommencèrent à tourner. Le jour où j'assistais à cette dévotion ils la recommencèrent jusqu'à cinq fois, et enfin, haletants, ruisselants de sueurs, exténués, ils se jetèrent par terre, et on couvrit chacun d'eux d'un manteau, comme un cheval qui vient de travailler. Après quelques instants de repos, ils se relevèrent, firent une dernière prière en regardant du côté de la Mecque, saluèrent leur chef une dernière fois, et la séance fut terminée.

Voilà, cher père, un des procédés que l'homme dans sa sagesse à découvert pour gagner le ciel...»

L'ÉCOLIER ET LE DOCTEUR.

(Fin.)

III.

En étudiant le droit, le jeune homme avait suivi, non pas son goût, mais la volonté de son père. Il eût, quant à lui, préféré des études qui l'eussent tenu plus près de son Dieu, en l'occupant du salut de son âme. Mais soit que ses besoins religieux ne fussent pas encore très-développés en lui, soit qu'il crût devoir avant tout obéir à ses parents, le jeune Martin était venu continuer ses études de jurisconsulte à Erfurt. Comme on pouvait s'y attendre, il ne se borna pas à suivre les cours de l'Université, il vint aussi consulter les livres de la bibliothèque. Un jour en fouillant au milieu de ces trésors des connaissances humaines, il trouve un livre qui lui est inconnu ; il l'ouvre, il en lit le titre : c'était une Bible ! une Bible, c'est-à-dire, la Parole de Dieu, le livre par excellence, d'où découle toute la religion. C'est là que tous les docteurs ont puisé ; c'est là qu'est la source pure. Quel bonheur, pensa Luther, de pouvoir moi-même m'y abreuver ! Il le fit et avec tant de joie, que sa plus grande ambition fut désormais de posséder un tel livre.

Luther poursuivit ses études de droit ; il obtint successivement les grades de bachelier et de docteurs en philosophie. Toutefois, au milieu de ses succès académiques, il n'était pas heureux dans son âme. Une voix intérieure lui disait « qu'une seule chose était nécessaire » et que ce n'était pas l'étude du droit, mais le salut de son âme. Sa conscience était travaillée par la pensée de ses transgressions de la loi de Dieu, et il cherchait un moyen de l'apaiser. Il était dans cet état d'esprit lorsque deux événements vinrent ajouter encore à cette préoccupation et changer le cours de ses études.

Un jour Luther apprend qu'un de ses amis, du nom d'Alexis, vient d'être assassiné. Cette mort

inattendue le frappe ; il se demande ce que deviendrait sa propre âme si lui-même était subitement appelé devant Dieu.

Dans le courant du même été, Luther part pour faire une visite à ses parents. Pendant la route il est surpris par un orage ; la foudre gronde de toutes parts et vient éclater à ses pieds. Le jeune voyageur, tremblant, se jette à genoux ; les pensées de mort et de jugement qui le poursuivent depuis longtemps deviennent alors plus vives, et il fait vœu à l'instant, si le Seigneur le préserve, de s'arracher complètement au monde et de se donner sans réserve à Dieu. Mais pour cela que faire ? Fallait-il rester dans l'Université ? rentrer dans sa famille ? aller dans la société ? Non ; selon les idées du temps, il fallait entrer dans un cloître, comme si la muraille d'un monastère se plaçait entre notre cœur et nos passions ! Luther se trompait en cela ; mais il le faisait avec les meilleures intentions.

Toutefois, le jeune étudiant arrive dans sa ville sans communiquer son projet à personne. Un soir il réunit ses amis, et après avoir passé quelques heures dans une douce intimité, il leur fait pour toujours ses adieux et leur annonce sa résolution d'aller se sanctifier dans un couvent. Ses condisciples veulent l'en dissuader ; mais il reste inébranlable, et pour échapper plus sûrement à leurs sollicitations, il quitte à l'instant même la chambre, laissant tous ses effets et tous ses livres : et, docteur en philosophie, il va demander du même pas l'hospitalité chez les ermites de Saint-Augustin. On le reçoit à l'instant, et le voilà séparé de sa famille, de ses amis et du monde entier. C'était en 1505 ; Luther avait alors vingt-et-un ans.

Que le désir de devenir saint ait conduit Luther dans un cloître, c'est ce qu'on s'explique en se rappelant l'ignorance profonde et générale de cette époque en matière de religion. Mais comment Luther, maintenant moine, en viendra-t-il à se révolter contre toute la moinerie, ainsi qu'il nomme plus tard lui-même cette institution ? Comment, lorsqu'il s'enfonçait de plus en plus dans l'erreur, arrivera-t-il à la vérité ? C'est par une révolution qui s'accomplit dans son âme et que je vais à cette heure vous raconter.

D'abord dans ce cloître, on lui enseigna que la sainteté consistait à subir des pénitences, à s'infliger des coups de discipline, à subir des humiliations ; et Luther marcha dans ce sens aussi loin qu'un homme peut aller. A son entrée, le docteur en philosophie fut fait balayeur, portier, en un mot, serviteur des moines. Plus tard, on l'envoya mendier dans les rues, la besace sur le dos, en faveur du couvent. Enfin, et ce fut ici la plus rude et la plus longue épreuve, Luther se soumit lui-même volontairement à mille souffrances physiques pour



Pendant la route il est surpris par un orage ; la foudre gronde de toutes parts et vient éclater à ses pieds. (Page 107, col. 2.)

devenir saint et gagner le ciel. Il s'arrachait même à ses études chéries pour s'infliger des punitions. Ainsi quand, pour donner son temps à ses livres, il avait négligé de réciter ses heures, il abandonnait sa bibliothèque, s'imposait une répétition continue de toutes les Heures supprimées, et pour cela restait sans manger ni boire, à tel point qu'une fois il en perdit le sommeil pendant sept semaines ! Sa nourriture dans sa cellule se composait d'un peu de pain et d'un maigre hareng ; il lui arriva de passer quatre jours sans prendre aucun aliment. Un soir, accablé de tristesse, il se renferme et reste plusieurs jours et plusieurs nuits sans voir personne. Les moines frappent à sa cellule. Personne ne répond ; on enfonce la porte, et l'on trouve le pauvre Luther étendu sur le plancher sans mouvement. Il revint à lui, mais malgré toute cette sainteté de cloître il ne trouvait ni la paix dans sa con-

science, ni la joie dans son cœur. Ce qu'il cherchait et voulait à tout prix, c'était *la certitude* de son salut. Or, jusqu'ici rien n'avait pu la lui donner.

Mais enfin Dieu vint à son secours ; il lui fit découvrir dans le couvent le même livre qui jadis lui avait fait si grand plaisir à l'Université : une Bible ; seulement cet exemplaire était tenu par une chaîne à un des rayons de la bibliothèque. Ne pouvant l'emporter dans sa cellule, Luther vint lire cette Bible à la place où la chaîne de fer la fixait. Il l'étudia avec avidité, et cependant encore sans la bien comprendre ; car pour saisir le sens de la Bible, il ne suffit pas qu'elle parle clairement, il faut encore que l'âme du lecteur soit disposée de manière à pouvoir profiter de cette lecture. Tel n'était pas encore le cas de Luther. Comme il était persuadé d'avance qu'il devait gagner le ciel par ses mérites, il demandait à ce livre comment il devait s'y pren-

dre pour réussir. Or, comme la Bible n'indique pas de tels moyens, Luther ne les y trouvait pas ; donc il feuilletait toujours et ne découvrait jamais rien.

Il se dit alors que peut-être la traduction latine qu'il possédait n'était pas bonne ; il voulut donc connaître le texte original, et pour cela se mit à l'étude du grec et de l'hébreu. C'était bien, sans doute ; mais la différence entre le texte et la traduction, quelque grande qu'elle fût, ne pouvait pas être telle qu'on trouvât dans un volume le contraire de l'autre, or c'est là ce que cherchait Luther, et aussi longtemps qu'il fut préoccupé de cette pensée : je dois *gagner* le ciel, il n'en découvrit dans la Bible aucun moyen.

Comment donc Luther arrivera-t-il à cette vérité en marchant à reculons ? il en est plus éloigné aujourd'hui que jamais, car plus que jamais il prétend se sauver lui-même. Eh bien ! ce fut de l'excès du mal que sortit le remède. A force de lutter inutilement contre sa nature, Luther en vint à reconnaître son impuissance ; il tomba dans le désespoir ; et c'est précisément alors que Dieu lui fit comprendre que puisqu'il ne pouvait se sauver lui-même il fallait qu'un autre le sauvât ! c'était là que se trouvait le nœud de la difficulté : désespérer complètement de lui, mais par contre tout attendre, tout espérer, tout obtenir de son Sauveur Jésus-Christ. C'est quand Luther se sentit comme un homme qui se noie, qu'il comprit la nécessité d'un bras puissant pour l'arracher au flot de sa corruption, c'est lorsqu'il se vit comme enveloppé d'avance des flammes de l'enfer qu'il reconnut le besoin impérieux d'un Sauveur qui vint le chercher et le mettre à l'abri du danger. Dans cette disposition d'esprit, il pouvait désormais pénétrer le sens de la Bible. Une seule parole suffit alors pour lui révéler la vérité : cette parole, qui devint pour Luther la clé du volume sacré, fut celle-ci : « *Le juste vivra de la foi.* » Ce trait de lumière dessilla les yeux du Réformateur ; il vit alors le ciel, la vie, la justice, la sainteté, le bonheur donnés, non pas à l'homme qui pense pouvoir les conquérir lui-même, mais à celui qui, confessant son impuissance personnelle, se tourne avec foi vers Jésus-Christ pour lui demander le pardon de ses péchés et le don gratuit de la vie éternelle. Dès que ces mots eurent été saisis, toute la Bible fut claire pour lui. Les passages qu'il n'avait pas compris « devinrent, dit-il » lui-même, un jeu agréable et la plus douce des » récréations. Tous maintenant lui semblaient » accourir de toutes parts, sourire, sauter autour de » lui et jouer avec lui. »

Et en effet, comment n'être pas joyeux, lorsque se croyant perdu, l'on se trouve tout-à-coup certainement et complètement sauvé ? Comment n'être

pas heureux de savoir son salut accompli par le Fils de Dieu lui-même et de n'avoir à compter que sur la grâce de Jésus et non plus sur nos propres œuvres ? Avec cette pensée l'on est soulagé comme un homme qui, chargé d'une montagne, la secouerait par terre ; on se trouve heureux comme le serait un mourant saisi par les bras des anges et transporté au séjour éternel dans le sein de Dieu.

Aussi dès ce moment les pensées, les affections, la vie de Luther, tout fut changé. Non pas que cette transformation se soit accomplie en un jour ; non, elle suivit la même marche, les mêmes progrès que sa foi en Jésus son Sauveur. Maintenant que Luther se sait enfant de Dieu, maintenant qu'il ne peut mourir que pour aller au ciel, maintenant qu'il est vivement persuadé que le monde entier ne peut perdre son âme, et que les hommes, même en tuant son corps, ne feraient que hâter l'approche de son éternelle félicité, Luther ne craindra plus rien : il se sentira animé d'un courage invincible, et il pourra parler sans crainte même devant une assemblée de princes présidée par un empereur ! On le menacera ; mais qu'importe ! Dieu n'est-il pas là pour le secourir ? Ainsi qu'on lui fasse entrevoir la colère du pape, allumant un bûcher si le réformateur ne veut pas se rétracter, Luther répondra toujours comme vous l'avez entendu : « ME VOICI, JE NE PUIS AUTREMENT. »

Voilà comment Martin, jeune élève, mendiant son pain en chantant des cantiques dans la rue, devint le grand Luther que le pape ni l'empereur ne purent faire fléchir, et qui finalement entraîna l'Europe dans un mouvement religieux qui dure encore et doit finir par se communiquer au monde entier.

LES INFORTUNES D'UN MYOPE ET LES MALHEURS D'UN PRESBYTE.

— Je donnerais dix ans de vie pour avoir votre vue longue.

— Et moi, j'en donnerais autant pour avoir votre vue basse.

— Ah ! si vous en connaissiez les inconvénients, vous ne parleriez pas ainsi.

— Et si vous-même saviez les dangers de la mienne, vous n'y porteriez pas envie.

— Eh bien ! écoutez quelques-unes de mes mésaventures, et voyez si votre convoitise de ma vue courte n'est pas une ingratitude de votre part envers la Providence. Un jour, dans le Midi, dans un de ces salons dont on ferme soigneusement toutes les fenêtres pour en exclure la chaleur, j'entre sans être annoncé par aucun domestique. J'étais d'autant plus embarrassé que je me présentais pour la première fois dans cette famille de la haute aristocratie. Mais, enfin, je me hasarde. Je pénètre dans la chambre obscure, et dès le premier pas, je fais un profond salut. En face de moi, un monsieur me rend ma salutation en silence. Ce silence m'intimide un peu ; je fais un pas en avant, je salue de nouveau et plus profondément ; le même personnage s'avance, me salue pour la seconde fois, toujours silencieux ; enfin, j'avance encore, je m'incline pour la troisième fois devant mon hôte, qui s'incline encore, et quand je relève la tête, je me trouve le nez contre une glace, me regardant moi-même ! Hélas ! je m'étais salué moi-même trois fois, et trois fois mon image m'avait rendu un simulacre de salut que j'avais pris pour une réalité.

Jusque-là, le mal n'était pas grand, car personne n'avait été témoin de mes ridicules révérences, mais à l'heure du dîner ma vue courte m'attira deux fois la risée des convives. Je manquais de pain, je crus en voir une assiette chargée de morceaux à la croûte brunie ; j'étends la main pour en saisir un, il résiste ; je fais un nouvel effort, le morceau résiste encore. Alors, je m'imagine que c'est le pain tout entier, je le prend avec force et je me trouve un gigot à la main. Hélas ! j'avais pris la viande pour le pain. Jusque-là, l'assemblée ne se permet que de sourire de ma méprise que j'expliquais de mon mieux. Mais au dessert, l'éclat de gaîté fut complet. On venait de me faire passer une assiette soutenue par un rebord qui me parut un peu plus haut que celui d'une assiette ordinaire, mais que je jugeai trop bas pour être celui d'un plat. Le contenu était presque liquide et de couleur brune ; je ne doutais pas que ce ne fût de la crème au chocolat, je posai ladite assiette devant moi, et je me mis en devoir de l'expédier. Déjà j'avais pris ma petite cuillère, lorsque mon oreille, plus fine que mon œil n'était perçant, entendit au bout de la table une dame dire à voix basse : « Voyons ce qu'il fera ! » Dans ce moment, silence profond et complète immobilité de la part de tous les convives. Je compris que j'étais moi-même l'objet de l'attention et de l'attente générale. Je soupçonnais déjà quelques nouvelles bévues de mes yeux ; je regardais de plus près ma part de crème au chocolat, jusqu'à ce que mon nez vint effleurer dans mon assiette de la confiture de groseille. Hélas ! oui, c'était bien la confi-

ture, destinée à toute la table, que j'avais prise pour ma part de crème. Un mouvement de plus, et j'allais me trouver mangeant seul le dessert de toute la compagnie ! Comprenez-vous quelque chose de pire ? Faire rire une tablée à ses dépens !

Une autre fois, j'étais à me promener dans ma chambre, vers le soir. En passant devant la cheminée dont le feu était presque éteint, je vois dans un coin, tout près des cendres, mon chat qui se chauffait tranquillement. J'ai toujours aimé les chats, et je les aime encore comme des êtres calomniés. On les dit méchants, moi je trouve qu'ils sont bien patients. Le méchant, c'est celui qui leur joue des mauvais tours, leur tire la queue, leur siffle dans l'oreille, ou les prend par la peau du cou pour les jeter au loin. Eh ! de quel droit leur feriez-vous tout cela sans leur laisser celui de se retourner pour vous griffer ou vous mordre ? Voudriez-vous qu'ils fissent patte de velours lorsque vous leur arrachez la moustache ? Mais vous, chrétiens, n'en feriez pas autant pour qui vous donnerait un soufflet ?

Voilà donc pourquoi j'aime le chat, c'est qu'il ne se venge pas plus que l'homme, preuve que le premier vaut mieux que le second, car à lui la clémence n'est pas imposée.

Donc, comme j'aimais les chats en général et le mien en particulier, je m'approchai tout doucement de mon ami pour le caresser, et faisant le mouvement du haut en bas, je lui passai la main tout le long du dos, en lui disant, d'un ton languoureux : minet, mon petit minet, mon cher minet ! Minet ne bougeait pas. Du signe, je passai au toucher : mes doigts croyaient déjà sentir les poils soyeux de la bonne bête ; j'avance encore la main, je touche, et au lieu de caresser une souple échine, je caresse une anse de fer ! J'avais pris la bouilloire pour le chat. Heureusement qu'elle était froide, sans cela ma peau s'en fût ressentie. Mais, malheureusement, la cuisinière entra dans ce moment pour prendre son eau chaude, et j'eus le déboire de l'entendre rire à mes dépens.

Prendre une bouilloire pour un chat paraît bien étrange, sans doute. Eh ! que direz-vous donc quand vous saurez qu'un jour je pris ma sœur pour... mais écoutez :

Un soir, j'étais dans une réunion nombreuse, où les dames abondaient, mais où les manches étaient rares, car la plupart avaient, à cette époque, les bras nus, comme aujourd'hui elles ne les ont ni nus ni couverts, mais enfilés dans une gaine large, pendante, qui les embarrassent sans les tenir au chaud ; aussi mettent-elles dessous des fausses manches, comme s'il n'était pas plus simple d'en avoir de vraies.

Donc, au milieu de ces dames aux manches courtes, j'en prends une pour ma sœur. Comme

elle avait la tête tournée d'un autre côté que le mien, je pose ma main sur son bras nu, et lui dis : « Il est tard, partons. » La dame tourne sa tête vers moi. En voyant sa figure, je m'écrie : « Oh ! madame, pardon, je vous ai prise pour ma sœur ! » A ces mots, les témoins de la scène partent d'un éclat de rire. Vous croyez peut-être qu'ils riaient de ma méprise ? Du tout. Ils riaient de mes excuses, et celle à qui je demandais pardon de l'avoir prise pour ma sœur était bien ma sœur en effet ! Quand j'avais cru me tromper, j'avais vu juste, et quand j'avais cru me corriger, je m'étais trompé. C'est quand ma sœur me regardait en face en souriant que je lui disais pardon, madame, je vous ai prise pour ma sœur. N'aurait-il pas mieux valu être aveugle que de jouir de tels yeux ?

Et que de méprises dans les rues ; un volet ouvert que je ne vois pas et qui enfonce mon chapeau ; un étranger que je prends pour un ami et que j'arrête familièrement, ou bien, un ami que je prends pour un étranger, et qui me taxe de malhonnêteté parce que je ne le salue pas. Aussi j'ai pris le parti de marcher tête baissée, afin d'être sensé ne voir personne. Je ne regarde que les maisons. L'autre jour, en choisissant mes pas au milieu des rues de Paris pour conserver intacte ma chaussure fraîchement cirée, je vois une surface parfaitement unie, je la prends pour le trottoir, j'y pose le pied et j'enfonce dans la boue qu'après un jour de pluie les balayeurs avaient amassée en forme d'océan.

Mais c'est en chaire que mes yeux m'ont joué les tours les plus sanglants. Je ne vous en citerai que deux exemples. Une fois, dans une église vaste et sombre, je m'adressai à une assemblée que je n'entrevois qu'à peine. Toutefois un personnage vêtu de blanc attira mon attention parce qu'il me parut que j'avais fixé la sienne. Il était là sur ma droite, immobile comme s'il buvait mes paroles et méditait profondément sur mon discours ; j'étais encouragé en pensant que mes arguments le tenaient sans bouger ni tête, ni bras, ni jambe. Bien mieux : j'avais fini de parler, qu'il n'avait pas même changé de position. Je descends de chaire ; je m'avance vers une personne si vivement intéressée au salut de son âme... Hélas ! cet être immobile était une blanche colonne de l'église que j'avais prise pour un auditeur pétrifié par mon éloquence.

Une autrefois, non plus dans une véritable église, mais dans une maison orientale servant de lieu de culte, je fus victime d'une aventure bien plus cruelle encore. Mon auditoire était assis dans une cour à ciel découvert ; ma chaire était un pas plus loin sous une galerie. Au moment pathétique de mon sermon, passage sur lequel j'avais le plus compté pour re-

muer l'assemblée, je vois en effet mon auditoire se lever debout, comme un seul homme ! « Bon, me dis-je, voilà l'effet produit par le sermon sur le petit nombre des élus, lorsque la foule épouvantée se leva toute entière sous le choc de son éloquence. » J'allais en conclure que j'étais un petit Massillon, lorsque chacun de mes auditeurs debout prend sa chaise et s'en va ! Quel mécompte ! S'en aller, cela se conçoit ; je pouvais encore l'attribuer à l'épouvante produite par mon discours ; mais emporter sa chaise, c'était singulièrement prosaïque, et toute mon éloquence ne pouvait pas expliquer ce phénomène psychologique. J'en attendais donc l'explication lorsque je vis la foule, après avoir fait quelques pas en arrière, comme une armée en retraite, faire volte-face, chacun poser sa chaise et tous se rasseoir ! Je dus continuer mon discours sans tenir compte de l'incident, et ce ne fut que plus tard que j'appris que l'effet soudain n'était pas dû au feu de ma parole, mais à l'eau de la pluie qui, tout-à-coup, était tombée sur la cour à ciel découvert. L'ondée était légère ; elle avait commencé et fini sans que, moi abrité par la galerie, je m'en fusse aperçu. Comprenez-vous la stupidité d'une vue basse qui vous expose à vous croire un Massillon ? Je vous le répète : je donnerais dix ans de ma vie pour changer d'yeux avec vous.

— Avec moi, dites-vous ? moi, qui vois une mouche au sommet d'un clocher ? Vœu téméraire. Mais plutôt, à votre tour, écoutez !

Tout ce qui se voit n'est pas beau, n'est pas bon ; la plupart des objets qui tombent sous nos yeux n'ont de prix qu'à distance ; si vous les voyez distinctement, ils deviennent mauvais et laids. Voilà précisément ce qui fait mon malheur ; c'est que de loin je vois distinctement comme vous de près ; en sorte que rien de triste ne m'échappe ; c'est là un supplice ; vous allez en juger.

J'entre comme vous dans un salon, on vient à ma rencontre avec des paroles amicales ; mais je découvre dans un petit repli de la bouche ou du front que ma visite est importune, et ainsi mes yeux gâtent le plaisir de mon cœur, embarrassent ma langue et j'ai hâte de sortir.

Dans la rue, vous voyez fraîches et unies des figures, où moi j'aperçois des grains de petite vérole, des taches de rousseur. Vous croyez à ces couleurs vermeilles, et moi j'y vois du fard. Vous avez confiance à cette belle chevelure, et moi j'aperçois le cosmétique qui fixe la perruque ou les bandeaux d'emprunt. Tout vous paraît vrai et vous en jouissez ; je découvre que tout est faux et j'en souffre. Je ne puis pas m'arrêter même devant polichinelle sans avoir à gémir des ficelles qui lui font mouvoir jambes et bras. Si je vais à la campagne, où vous ne voyez qu'une rose, je vois des épines ;

une forêt de loin ne vous présente que gracieuse verdure, moi je vois au pied de ses arbres la feuille morte, la poussière ou la boue ! Sans doute, à table, je ne prendrais pas comme vous de la confiture de groseilles pour de la crème au chocolat, mais je verrais avec dégoût la trace d'un doigt sur mon verre, le moucheron dans mon vin, la flétrissure de mes fruits, les habitants de mon fromage ; toutes choses qui ne m'empoisonnent pas sans doute, mais qui troublent mon plaisir et ma digestion. Et si ma vue perçante ne m'exposait qu'à ces inconvénients, j'en prendrais mon parti ; mais, comme vous, je parle en public, et si je ne prends pas une colonne immobile pour un auditeur attentif, ce qui après tout a son avantage, car cela doit encourager l'orateur, ce qui est pire pour moi, c'est qu'en plaidant, j'ai la douleur de voir mes juges s'endormir et mon adversaire sourire de pitié !

Ces tristes découvertes au dehors me font deviner ce qui se passe à l'intérieur : je vois clair comme le jour, que le cœur pense d'une manière et que la bouche parle d'une autre ; qu'en s'adressant à moi c'est à mon voisin qu'on prête son attention, et que, tourné vers ma personne, on regarde d'un autre côté. Je vous assure que mes bons yeux me font de tristes révélations sur l'espèce humaine en général et sur moi en particulier.

— Sur vous-même ?

— Oui, sur moi-même.

— Comment ?

— C'est ici le plus triste. Ecoutez : Avant de commettre une faute quelconque, nous commençons toujours par être tentés. Or, savez-vous par où d'ordinaire entre la tentation ?

— Non.

— Par les yeux ! aussi le Sage dit-il au jeune homme qui court à sa perte « qu'il marche où son regard le mène. » Le Sauveur parle d'un « regard de convoitise » qui consomme à lui seul le crime dans le cœur, et son Apôtre bien-aimé nous met en garde contre « la convoitise des yeux ». Avant de tomber sous ma main, le mal tombe sous mes yeux ; la tentation, pour arriver à mon cœur, passe par mes yeux. Presque toujours mes yeux sont le premier instrument de mon malheur, le piège où s'embarrassent mes pieds, l'hameçon où se déchire ma main. Il me semble que si j'étais aveugle, je pécherais moins souvent. Sans former des désirs aussi ambitieux, je me borne à souhaiter d'y voir comme vous de moins loin, et de pouvoir passer à côté de la tentation sans la voir, sans y toucher !

— Il y a du vrai dans ce que vous dites là. — Comme il y en a dans ce que vous m'avez dit. Il en faut donc conclure que tous les yeux possibles

ont leurs avantages et leurs inconvénients. Le mieux est de ne former aucun souhait de ce genre et de s'estimer heureux d'être... justement ce qu'on est.

A MES JEUNES LECTEURS.

Mes amis,

Vous avez tous une mère, une sœur, une cousine, enfin une bonne parente que vous aimez et à qui vous désirez faire plaisir. Je vais vous en fournir le moyen : c'est de leur lire le prospectus suivant :

LES FEMMES

DU

NOUVEAU TESTAMENT

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL

Un volume in-4° sur papier fort et glacé, orné de onze belles gravures sur acier, d'après les grands Maîtres

Ce livre, destiné à toutes les femmes chrétiennes, est plus particulièrement propre, par son exécution typographique, à être offert comme cadeau à l'occasion d'un mariage, d'une première communion, d'un anniversaire, d'un renouvellement d'année, etc. La grandeur du format, la beauté du papier, l'élégance de l'impression et la finesse des gravures, en font un volume à part dans notre librairie.

Le texte est complètement inédit.

Le tirage de l'ouvrage commencera le 15 septembre 1856.

Prix, pour les souscripteurs avant cette époque. 10 fr.

Une fois le tirage commencé, le prix sera élevé à 12

Toutes les demandes doivent être adressées à l'éditeur,

M. GRASSART, libraire, 3, rue de la Paix, Paris.



Les prisonniers conduits en Sibérie.

COMMENT ON TRAITE LES ANIMAUX EN ANGLETERRE ET LES HOMMES EN SIBÉRIE.

« Rien de ce qui regarde l'homme ne m'est indifférent ; » parole touchante prononcée par un païen. Elle porte le cachet de cette bienveillance universelle pour laquelle tout homme se sent né et dont la pensée seule fait du bien à l'âme. Et cependant l'esprit évangélique va beaucoup plus loin ; il nous inspire de la compassion pour les douleurs et de la sympathie pour les joies de tout être vivant ; le chrétien pourrait dire : « rien de ce qui respire ne m'est indifférent. » Le cercle de

ses tendresses ressemble à celui formé par la pierre tombant sur une eau paisible ; il va sans cesse grandissant et n'expire qu'où finissent « la vie, le mouvement et l'être. »

Je ne veux pas dire que nous soyons appelés à courir le monde en don Quichottes chrétiens pour délivrer tous les hommes asservis, protéger tous les animaux maltraités. Non. En exagérant ainsi les devoirs, on les rend impossibles. Je ne prétends pas même que nous ayons à nous dépouiller pour enrichir les amis qui nous entourent ; je comprends l'humanité d'une manière plus simple, plus pratique et qui ne laisse aucune prise à ceux qui voudraient se justifier de ne pas l'exercer. Pour moi,

l'humanité consiste à traiter avec douceur et bonté tous les êtres qui se trouvent en rapport avec nous; non pas à aimer les hommes que nous ne verrons jamais; mais à user de support et de charité envers ceux que nous rencontrons, ceux qui sont à notre porte, ceux qui sont dans notre demeure. L'humanité pour moi consiste encore à traiter avec ménagement la brute qui nous sert; et, permettez-moi cet exemple extrême, l'insecte qui traverse les airs sans nous nuire. Parler avec hauteur à des domestiques me paraît lâche! tourmenter un animal par plaisir est, à mes yeux, une cruauté; c'est d'un esprit méchant, et j'avoue que lorsque j'en suis témoin je tombe moi-même dans une méchante pensée: Je voudrais que pour un jour le maître fût le valet dépendant, et le valet, le maître tyranique; que pour une heure l'enfant fût chat ou chien, et que l'une de ces victimes fût l'enfant armé d'une pierre ou d'un bâton. Mais comme je ne peux pas réaliser ce fantasque souhait, je vais me borner à vous raconter deux histoires qui mettent en contraste deux conduites empreintes, l'une de douceur, l'autre de cruauté; et pour que cette opposition vous soit plus sensible, je choisis un modèle de douceur envers les bêtes et un exemple de dureté envers les hommes. C'est à Londres, d'où j'arrive, que j'ai trouvé les deux faits qui vont expliquer ma pensée.

I.

LES ANIMAUX EN ANGLETERRE.

Jetez d'abord un regard sur cette gravure, et dites-moi si, vous qui n'êtes pas venus à Paris admirer dans le palais de l'Industrie la magnifique exposition des animaux, vous ne seriez pas tentés de croire que nous avons ici l'enceinte destinée à la race bovine? Et cependant vous n'avez sous les yeux que la reproduction d'un marché à Londres. Ces maisons environnantes sont des hôtels confortables pour les éleveurs et les bouchers. Ces hangars élégants ne reçoivent que des bestiaux attendant leurs places: cet édifice au centre, surmonté d'une tour, est tout simplement le bureau, la banque, la Bourse où se traitent les affaires de boucherie. Il ne manque là ni les chemins de fer, ni le télégraphe électrique, ni les juges arbitres, ni le vestiaire des hommes et des bêtes; ni même, remarquez-le bien, la pharmacie et les médicaments de tout genre pour la race qui, comme Henri-le-Grand, marche sur quatre pieds.

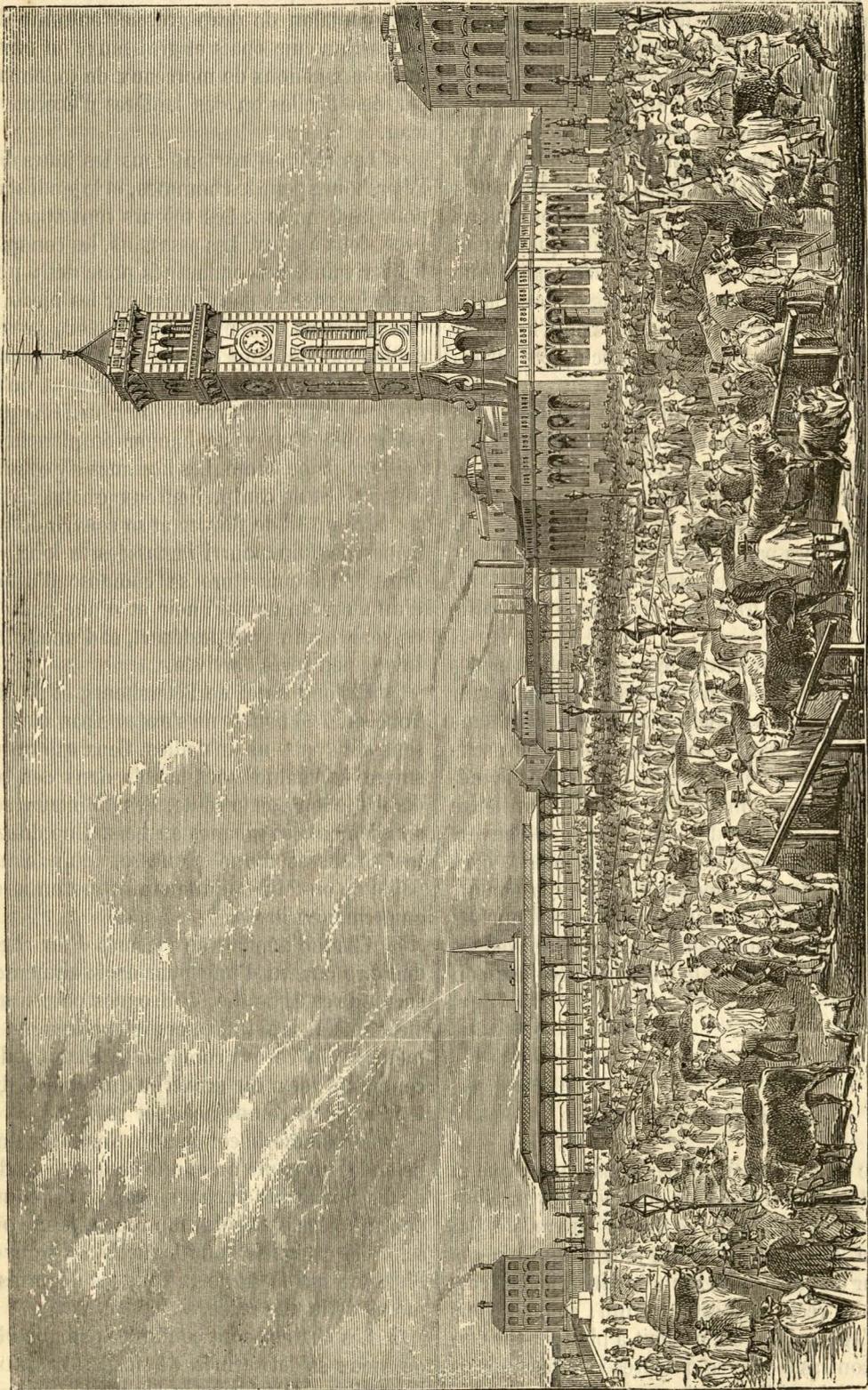
Mais je ne veux vous décrire rien de ce qui, dans cet établissement, a été fait pour l'homme, rien même des facilités de transport en chemin de fer offertes à la bête soulagée au profit de son

maître; rien de l'ordre, de la propreté, de l'importance de ce marché où sept mille bœufs et trente-cinq mille moutons se réunissent en un seul jour. En tout cela, nous ne verrions rien qui manifestât la compassion pour les bestiaux. Je m'attache au petit côté, à celui que personne n'a songé à mettre en saillie.

D'abord, remarquez que nous sommes dans une ville où se trouve une société sérieuse de hauts personnages pour la protection et les bons traitements envers les animaux. Ces grands seigneurs ont obtenu de la Chambre des lords et des communes une loi qui punit quiconque maltraite une bête sans nécessité, et les membres de cette société, non-seulement répandent des écrits pour adoucir le sort de leurs protégés, mais encore au besoin ils leur font rendre justice en intervenant eux-mêmes en leur faveur dans la rue. Ainsi, croiriez-vous qu'on trouve au milieu des paysans et des bouchers des chiens et des moutons, un colporteur distribuant gratuitement des livres moraux? J'ai lu un de ces écrits, le sujet en était le même que le mien. L'auteur se plaignait de ce que les pauvres moutons passaient sans boire les deux ou trois jours nécessaires pour franchir les contrées qui séparent leur bergerie du marché. Les paysans lui répondaient: qu'eux-mêmes, touchés de compassion pour ces pauvres bêtes, avaient quelquefois voulu abreuver les troupeaux sur la route dans un étang, mais qu'après leur longue et fatigante marche les innocents buvaient à si longs traits, qu'il devenait impossible à leurs conducteurs de les arracher à ces délices de Capoue. Ni coups de fouet, ni dents de chien, ni cris de colère, ni paroles d'exhortation, rien ne pouvait détourner le museau atterré de l'eau si longtemps convoitée; si bien que les bêtes buvaient, enflaient et mouraient sur le chemin!

Ici, l'auteur de la brochure reprenait la parole, et s'adressant à l'architecte du marché, il lui démontrait la nécessité d'y construire un long abreuvoir où coulerait un filet d'eau fraîche; et, comme les moutons ne seraient probablement pas plus raisonnable à leur arrivée que pendant la route, l'ingénieur conseiller ajoutait que le ruisseau, prenant sa source dans un réservoir caché, il suffirait de tourner le robinet pour faire tarir subitement la boisson et empêcher ainsi les plus avides de prendre une hydropisie! Je suis convaincu qu'au premier jour cette amélioration sera réalisée dans le marché de Londres, où l'on a déjà pour les animaux les égards dont je vais vous parler.

Les bœufs, les veaux, les pores et les moutons sont arrangés, comme sur la gravure, de la manière la plus commode pour y être conduits, examinés, vendus et emmenés sans les faire souffrir, comme



Marché des bestiaux à Lorient. (Voir page 114, col. 1.)

il arrive ordinairement dans de semblables lieux. L'espace n'a pas été épargné : l'ensemble du terrain n'a pas moins de vingt acres de surface. De larges passages séparent les lignes de bestiaux. Ceux-ci sont sur un terrain légèrement incliné, et vers leurs pieds de derrière se trouve, creusée dans le sol, une rigole recouverte d'un treillage; en sorte qu'ils sont, non-seulement débarrassés des immondices, mais de plus tenus propres et secs autant qu'il est possible dans de telles circonstances. Messieurs les porcs et mesdames les brebis sont encore mieux traités : on leur a construit une toiture qui les met à l'abri des intempéries du temps; c'est plus que pour les voyageurs de troisième classe sur certains chemins de fer. Enfin, veaux et porcs ont l'honneur de voir leurs intéressantes effigies sculptées sur les piliers de leur passagère habitation.

Comme ces animaux viennent de distances plus ou moins longues et marchent avec une rapidité ou une lenteur qu'il n'est pas toujours possible de calculer d'avance, ils arrivent à des heures, à des jours différents, et parfois, la veille du marché. Il leur faut dès lors passer la nuit à l'hôtel; on leur a donc fait construire des étables pourvues de foin pour souper, d'eau fraîche pour dessert et de paille pour lit.

Voilà le soulagement et le confort offert à des bêtes qui demain seront mangées! Jusqu'à leur dernière heure on les soigne, non-seulement dans l'intérêt de leur maître, mais encore avec un sentiment d'humanité. Maintenant, retournons la médaille, et voyons comme on en use dans un autre pays, non pas envers des animaux, mais envers des hommes destinés, non à mourir, mais à vivre pour enrichir leurs propriétaires. Heureusement, de telles scènes se passent loin de nous; pour les voir, il faut nous rendre en Russie et faire avec les victimes et les bourreaux le voyage à pied jusqu'en Sibérie.

II.

LES HOMMES EN SIBÉRIE.

Mais je dois commencer par vous avouer que si je suis allé à Londres, je ne suis pas allé en Sibérie; je n'ai pas vu, j'ai lu ce qui va suivre. Je l'ai trouvé en Angleterre dans un journal qui n'a pas l'honneur de paraître en France. Ainsi, je suis certain que ce récit vous est inconnu, comme vous pouvez l'être qu'il n'est pas fait à plaisir pour établir un contraste avec ce qui précède, puisque ce n'est pas moi qui l'ai tracé.

« Rien n'est plus attristant, plus douloureux que de voir ces exilés portant sur leurs visages tous les signes d'une vieillesse prématurée et souffre-

teuse. Ces hommes, dont le langage est distingué, l'esprit cultivé, dont l'éducation a été soignée, sont vêtus d'une peau de mouton ou de bête fauve, d'un pantalon de drap grossier entonné dans des bottes d'un cuir épais et graisseux, ou enveloppés jusqu'aux genoux de morceaux de toile maintenus par des ficelles ou des lanières d'écorce de bouleau.

» Les chaînes partent tous les jours de Saint-Pétersbourg pour les hommes, et le jeudi seulement pour les femmes... Les voleurs sont attachés par le bras, deux à deux. Les assassins, les conspirateurs, les écrivains, les condamnés pour délit politique, enchaînés deux à deux, mais par les pieds, comme nos galériens. Tous marchent à pied, sans aucune distinction de rang ou de position sociale antérieure... Les étapes sont généralement de trois ou quatre lieues, très-rarement plus. Chaque étape est munie d'un vaste hangar en planches ou en paille, à peine fermé. Les hommes s'y couchent sur un vaste lit de camp, heureux quand ils peuvent s'y faire un lit de fumier et se couvrir de quelques bribes de foin pourri ramassées le long des chemins... La nourriture se compose d'une soupe, d'un morceau de pain noir et d'une petite portion de sel le matin avant le départ, et d'une autre soupe le soir peu après l'arrivée.

» Ce long trajet de Pétersbourg et de Moscou à Tobolsk, 743 lieues, ne s'exécute pas sans fatigue, sans accidents ni maladies. Ceux qui ne peuvent suivre la chaîne sont laissés dans des hôpitaux établis le long de la route. Ces hôpitaux sont tout simplement des cabanes en bois. Une douzaine de lits composés d'une paillasse, d'un coussin en paille ou en foin et d'une couverture en laine, sont en permanence.

» Chaque hôpital, aux termes d'un règlement, doit être pourvu d'une pharmacie alimentaire, de sucre, de café, de thé, de drogues pour tisane, etc, etc.; mais les infirmiers s'appliquent à eux-mêmes tout ce qui compose le chapitre des douceurs, en vertu du proverbe que charité bien entendue est de commencer par soi.

» Lecostume du condamné consiste en une houppelande, un pantalon et une casquette en drap gris de fer. Sur le dos de chaque capote est cousue une énorme pièce carrée de drap rouge, jaune ou noire, selon la catégorie dans laquelle se trouve rangé l'homme qui la porte... Tous les déportés ont la moitié de la tête rasée...

» Les chaînes sont conduites par une vingtaine de vieux soldats armés de fusils. La plupart du temps l'escorte fait porter ses armes par la chaîne. On marche par tous les temps à pied; qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il gèle, que les chemins soient défoncés et aient disparu sous un mètre d'eau ou

de boue, n'importe, il faut que la chaîne fasse chaque jour son étape et qu'elle arrive chaque jour et à *heure fixe* à Tobolsk, siège du gouvernement général de la Sibérie... Les condamnés aux mines ne s'arrêtent pas dans cette ville, et poursuivent leur route dès le lendemain. Les autres sont conduits à la prison et s'y reposent une quinzaine de jours. On les appelle ensuite à la police, où on remet à chacun une feuille de route et une bourse en cuir contenant un certain nombre de kopecks (la monnaie de cuivre est la seule courante en Sibérie). A partir de ce moment, les condamnés sont libres. On ne leur donne aucune explication, aucun renseignement sur le chemin à suivre; c'est à eux de s'informer quelle direction ils doivent prendre...

» Arrivés à leur destination, les bannis se présentent chez le golowa (maire); là, on leur demande quel métier ils savent ou veulent faire, et selon leur aptitude et leur goût ils sont placés chez un *maître colon* exerçant la profession qu'ils ont choisie. Le maître est-il humain, tant mieux; est-il cruel, tant pis; l'État ne s'occupe pas de ces détails. Le maître colon où le banni est mis en apprentissage doit pourvoir à tous ses besoins: nourriture, logement, vêtements, etc., et déposer pour lui chaque mois, chez le golowa, la somme de trois francs. Cette somme représente son salaire. Le gouvernement russe, ayant en vue la colonisation de cette vaste contrée, ne peut pas, ne doit pas tolérer ni le célibat, ni le veuvage; il ne souffre pas de déportés, de quelque sexe qu'ils soient, non mariés. Il faut que l'homme travaille et peuple comme une bête de somme.

» Dès les premiers mois de son arrivée chez le colon, le banni doit s'être marié. Si les femmes manquent dans la localité, le gouverneur de Tobolsk en expédie une pacotille. Ces femmes gagnent les villages auxquels elles sont destinées, de la même manière que les hommes, c'est-à-dire avec une feuille de route et une bourse pleine de kopecks. On n'a aucun égard à sa faiblesse, à son éducation, ses habitudes antérieures; en Sibérie, il n'y a plus de rang, plus de pitié, plus de sympathie, plus d'humanité: hommes et femmes sont membres d'un grand haras. En quelque état que les malheureuses arrivent, elles sont distribuées arbitrairement et au hasard; on ne consulte pas leur cœur et leurs sympathies, bon gré, malgré, le golowa procède au mariage, et, sauf un semblant de cérémonie religieuse, ces unions se font de la même manière, ou à peu près, que l'on accouple des bestiaux. »

Donnons à cette peinture générale plus de physiologie, en y ajoutant un fait particulier.

« ... Vingt ou trente misérables prisonniers des

deux sexes, escortés de soldats, défilaient lentement et s'arrêtèrent près de la poste. Tous leurs haillons, depuis la coiffure jusqu'aux grossiers souliers d'écorce traînant à leurs pieds ensanglantés, étaient sales et dégoûtants; leurs visages cadavéreux, leurs chevelures longues et pendantes, leurs barbes en désordre; la haine, la férocité, le désespoir, étincelaient dans leurs yeux injectés et menaçants; quelques-uns, exténués de fatigue, pouvaient à peine se traîner sur cette route informe et boueuse, tandis que leurs compagnons de chaînes maudissaient leur lenteur et leur faiblesse, bien que stimulés par les coups de fouet du brutal soldat, sanglés à chaque instant.

» Quelques-uns de ces malheureux, épuisés de fatigue, tombaient incapables de soutenir plus longtemps ces cruautés; étendus sur une mauvaise charrette traînée par des chevaux à demi-morts, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, on les eût pris pour des cadavres; peut-être s'en trouvait-il en effet quelques-uns parmi eux.

» La faible enfance et la blanche vieillesse étaient unies dans cette chaîne de dégradation. Ici, un vieillard édenté avançait d'un pas chancelant, appuyé sur un bâton; à ses côtés, une femme jeune d'années, vieillie par la douleur et le vice, serrait entre ses bras un nouveau-né, victime innocente du malheur et de l'infamie.

» Le temps triste, pluvieux et d'un froid pénétrant, ajoutait encore à l'horreur indéfinissable de cette scène. Tous, soldats et prisonniers, étaient trempés et grelottants. »

De semblables traitements vous indignent, lecteurs, et vous vous demandez s'il ne vaut pas mieux être un des animaux du marché de Londres qu'un des exilés de Sibérie... Bien; mais à cette heure, comme vous n'êtes ni l'un ni l'autre, et que plus d'un être, brut ou raisonnable, sont sous votre dépendance, veuillez bien pratiquer en leur faveur les sentiments d'humanité que vous professez pour les prisonniers russes et les taureaux anglais. Soyez compatissants au moins comme ces paysans et ces bouchers. Traitez les pauvres avec bonté, parlez à vos domestiques avec douceur, et exercez envers les coursiers, les chiens et les chats, qui vous rendent des services, les ménagements que vous admirez quand d'autres les ont pour les bœufs et les moutons que vous mangez.

COMMENT SE CORRIGER ?

Deux frères avaient chacun son défaut, Pierre était paresseux et Paul était violent. La noncha-

lance du premier, en le retenant au lit, l'exposait à des punitions au collège, où il arrivait trop tard ; la colère du second lui valait des pensums en lui arrachant des injures contre ses camarades et ses maîtres. Ne fût-ce que pour éviter punitions et pensums, les deux frères auraient bien voulu s'amender ; ou du moins, l'un se lever tôt, au risque de dormir dans la salle d'étude, l'autre réprimer ses gros mots, dût-il les prononcer deux fois tout bas. Mais hélas ! les deux frères continuaient, Pierre à se lever tard, Paul à jurer, chacun trouvant que son frère aurait bien dû mieux faire. Enfin, tous deux résolurent de s'avertir réciproquement : Paul devait réveiller Pierre de bonne heure, et Pierre regarder en face Paul pour faire expirer les injures sur ses lèvres quand la colère peinte sur son visage les ferait pressentir.

Mais il arriva que le dormeur réveillé par son frère, se tourna de l'autre côté et ne se leva pas ; comme il advint que le jureur, mis sur ses gardes par l'autre, n'en retarda l'injure comprimée dans son cœur que pour la laisser sortir furieuse comme un boulet de canon.

Le double avis ne servit donc à rien.

Les deux frères imaginèrent un autre moyen, ce fut de s'imposer mutuellement une amende aux dépens du coupable et au profit de l'innocent : celui qui tomberait en faute donnerait un sou à l'autre, ou du moins l'inscrirait à son débit pour régler à la fin de la semaine.

Il faut le dire, l'amende n'eut pas plus de succès que l'avertissement. Comme elle était réciproque, chacun compta sur les fautes de son frère pour compenser les siennes ; aussi, Pierre continua-t-il à se lever tard, et Paul à faire l'insolent. C'était une scène, à la fois triste et curieuse, que de les voir balancer leur compte, tenu en partie double : dort Pierre à Paul son frère, six levers après huit heures pendant cette semaine.

Dort Paul à Pierre son frère, trois gros mots à ses camarades et trois impertinences à ses maîtres, total, six fautes contre six fautes, quitte à quitte ; à nouveau, recommençons. Ainsi, de semaine en semaine, chacun se savait gré de ses bonnes intentions et se réjouissait des sottises d'autrui, sans se corriger des siennes.

Tel quel, ce moyen n'était pas suffisant.

Les deux frères voulurent l'améliorer. Ils s'avouèrent que chacun persistait dans sa mauvaise habitude, parce qu'il comptait sur la persévérance de l'autre dans la sienne. Mais ils se dirent qu'en supprimant le système des compensations il ne leur resterait d'autre moyen d'éviter l'amende que de se corriger. Mais alors que faire du produit des amendes, puisque ni l'un ni l'autre ne devait les toucher ? Naturellement le donner aux pauvres ;

aussi, telle fut la convention. Seulement, comme le traité pouvait devenir fort dispendieux, les deux frères pensèrent, chacun de son côté, qu'ils pourraient acquitter ces aumônes avec l'argent qu'ils avaient jusqu'alors consacré à d'autres bonnes œuvres ; l'un suspendit sa souscription à la Société évangélique, et l'autre son offrande annuelle à celle des Missions.

Cette fois, l'expédient eut un plein succès : la crainte de payer l'amende réveillant le paresseux, Pierre se leva juste à l'heure ; et le désir de faire des économies réprimant la langue de l'insolent, Paul ne prononça plus une seule injure.

Les voilà donc corrigés ! tout le monde est content, excepté les pauvres ; car, pas de fautes, pas d'amende ; pas d'argent, pas de secours. Ce n'était plus le riche qui donnait aux indigents, c'étaient les indigents qui payaient les sottises du riche. Vous le devinez bien, la souscription retirée à la Société religieuse restait entre les mains du glorieux corrigé, qui, pour se récompenser lui-même de sa bonne conduite, absorbait en friandises l'argent qui n'appartenait pas encore aux pauvres et qui n'appartenait plus aux missions.

Comment faire donc pour se corriger ? me direz-vous vous-mêmes, lecteurs. Le voici : Sentez que vous en êtes incapables vous-mêmes, et allez humiliés et repentants à Celui qui non-seulement pardonne toutes les fautes dans le passé, mais encore donne la force de les éviter toutes à l'avenir. Quand vous aimerez Celui qui vous aura sauvés, vous trouverez facile et doux de faire sa volonté. Il n'y a au monde qu'une force capable d'améliorer notre conduite, c'est d'aimer le Dieu qui nous a tant aimés !

LA STATUE ET LE SAULE PLEUREUR.

Il y avait sur la place publique d'un village, dans le brûlant midi de la France, une fontaine où la ménagère venait puiser sa provision, les bestiaux boire à leur aise et la blanchisseuse savonner son linge. Les enfants s'amusaient bien parfois à boucher de leurs mains le goulot, pour en diriger le filet liquide sur leurs camarades ; mais l'eau ne tache pas, elle sèche vite, et d'ailleurs, ainsi se lavaient des mains et des figures qui ne l'avaient peut-être pas été le matin. Enfin, tous les habitants du village étaient fiers de posséder sur leur promenade une fontaine que les savants du lieu appelaient la fontaine des Innocents !

Poussé par la reconnaissance ou par tout autre motif, le monsieur de l'endroit proposa d'élever sur le pilier de la fontaine une statue de marbre en l'honneur de je ne sais quel grand homme de ce petit village ; chacun, flatté de voir son compatriote figurer là, comme Napoléon sur la colonne de la place Vendôme, voulut concourir, ne fût-ce que pour cinq centimes, à cette glorieuse érection. Un seul paysan refusa tout concours. Comme on peut le deviner, il fut taxé par les uns d'avarice, par les autres d'originalité ; et la statue n'en fut pas moins confiée au ciseau d'un sculpteur habile, si habile, qu'il prit trois ans pour la finir.

Le récalcitrant du projet demeurait près de la promenade. Un jour, sans qu'on sache pourquoi, il déracine un saule pleureur de son jardin et vient le planter près de la fontaine. Voulait-il faire profiter son arbre des gouttes surabondantes qui tomberaient du bassin ? Espérait-il que le vent chasserait le filet d'eau sur son saule pleureur ? ou bien avait-il compté s'approprier la fontaine en la couvrant de son feuillage ? Telles étaient les malignes questions qu'on s'adressait le soir sur la promenade, en se rappelant que ce drôle de corps, comme on l'appelait, avait refusé cinq centimes à la gloire de sa patrie.

Enfin la statue fut terminée, promenée, chantée, et placée aux applaudissements de toute la population ivre de joie et peut-être de vin. Nous sommes si heureux de trouver à remplir un devoir qui justifie un plaisir !

Pendant les trois ans nécessaires à la confection du grand homme de marbre, l'arbre, planté déjà fort, avait encore eu le temps de grandir ; ses branches s'étendaient au-dessus du bassin, du pilier de pierre et de la tête de marbre. En été, les bestiaux, bien qu'ils n'en disent rien, en trouvaient l'eau plus fraîche. La blanchisseuse abritée pouvait rester là plus longtemps ; les promeneurs venaient s'asseoir sur les bornes environnantes et profiter d'une longue pierre qui dès lors devint un banc. Tout le monde put admirer la statue, et la trouver d'autant plus belle, qu'assis au frais, on contemplait à loisir.

Cet état de choses durait depuis quelques années, lorsque survint une révolution. Comme le grand homme de pierre appartenait au parti déchu, sa tête tomba ; mais l'arbre sans opinion resta debout, pleurant sur son ancien protégé et continuant à ombrager les villageois, à décorer leur promenade, et à rafraîchir leur boisson de la semaine.

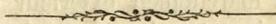
Un jour, le non-souscripteur vint s'asseoir sous le saule bienfaisant. Comme d'ordinaire, la foule y était nombreuse. On voulut le plaisanter sur sa générosité, mais cette fois il répondit :

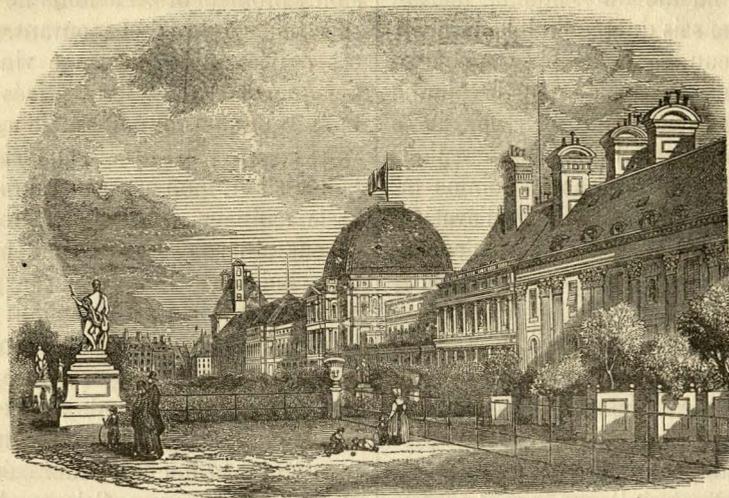
— Vous savez que cet arbre était dans ma pro-

priété. Assis sous son ombrage, j'aimais à porter mes regards sur nos joyeux enfants et nos paisibles promeneurs. La fontaine était pour moi un spectacle continuel et mouvant. Mais au milieu de ces douces jouissances me vint la pénible pensée que vous étiez tous privés de l'ombre que mon saule me donnait, et je conçus le désir de vous la faire partager. Dieu a fait le reste : sous sa bénédiction, mon arbre a grandi ; aujourd'hui, son vaste feuillage abrite nos personnes contre les ardeurs du soleil, en même temps qu'il rafraîchit notre boisson de chaque jour, et j'espère qu'il nous continuera ses services pendant bien des années. Il n'a pas d'envieux, pas d'ennemis : on s'irrite contre un homme et non pas contre un tronc. Croyez-moi donc, que chacun de vous en plante un semblable en ligne sur cette place nue, et vous aurez bientôt une promenade ombragée pour vos enfants et vos petits-neveux. Cela vaudra mieux que des statues qui tombent, qu'on remplace et qui ne satisfont qu'une niaise vanité.

L'histoire ne dit pas si la proposition fut acceptée. N'importe, il me suffit de penser quelle l'eût été par mes lecteurs. Eh bien ! dans ce cas, pourquoi ne pas agir comme si nous avions tous voté ? Pourquoi ne pas remplacer nos projets de statue par le projet plus humble et plus utile d'un saule donnant à tous son ombrage ? Pour parler sans figure, pourquoi n'abandonnerions-nous pas nos prétentions à la gloire pour nous livrer au bonheur de répandre quelques bienfaits ? Combien de statues plantées sur le prolongement de notre vie que des saules pourraient si bien remplacer ? Luxe de maison, de meubles, de vêtements, tout cela n'est que statues ! Temps perdu dans de frivoles études, conversations vaines, statues ! étalage de nos mérites, vanteries sur nos talents, efforts pour plaire au monde, statues ! partout des statues qui n'illusionnent que les sots qui les élèvent ; mais statues que les passants dédaignent, insultent, et qu'ils détruiront un jour parce qu'excepté la sienne propre, personne n'aime les orgueilleuses statues !

Attachons-nous donc aux choses utiles ; utiles non-seulement à nous, mais aux autres : plantons un saule, donnons une obole, adressons une parole affectueuse ou consolante, et Dieu bénissant ces semences, nous préparera dans ce monde même le doux ombrage de nos dons, répandus sur nos semblables pour rafraîchir notre cœur.





A trois heures, Fanchette laissa ses maîtres aux Tuileries et se rendit à Vèpres. (Voir page 99.)

LE DIMANCHE

A PARIS ET A LONDRES.

(Fin.)

Mes jeunes lecteurs, j'ai mis en tête du *Dimanche à Paris* la gravure du *Dimanche à Londres*; j'espère qu'elle aura servi à vous faire désirer la seconde partie de mon article. Aujourd'hui, je vous donne le dessin concernant sa première moitié; ce sera peut-être un bon moyen d'en rappeler les scènes à votre souvenir.

II.

Londres.

Qui n'a pas entendu parler du mouvement extraordinaire de cette foule immense courant du matin au soir les six jours de la semaine dans les rues de Londres? C'est peu d'en entendre parler; il faut le voir pour en bien juger. C'est un va-et-vient de piétons et de voitures qui vous ferait croire la ville entière en déménagement! Les omnibus n'y marchent pas, ils volent! leurs conducteurs ne vous attendent pas, ils viennent vous chercher, vous sollicitent, vous emportent; et à peine vous ont-ils jeté dans la voiture, que les voilà pirouettant sur un petit marchepied extérieur comme une girouette et criant à qui mieux mieux: « Bank? Bank? Bridgewater? Chelsea? Bank? Bank? »

Si vous laissez les rues pour suivre la Tamise, le

mouvement ne vous laisse pas et le bruit vous suit sur l'eau comme sur terre: vaisseaux qui arrivent ou chargent; camions qui roulent sur le pavé; portefaix qui encombrant le quai; marchands qui crient; cloches qui sonnent; canon qui retentit! C'est un vacarme, une animation qui ferait croire à la tempête soufflant dans la forêt! Et les bateaux à vapeur à six sous qui vont d'un quartier à l'autre, qui se croisent sur la rivière, comme les omnibus dans les rues! Vous croyez que ce bâtiment vient de Chine? Pas du tout, il est parti de la Cité, et il s'arrête au Strand. Là, tout se fait en grand, tout avec rapidité; tout marche à la vapeur; la foule bout comme une chaudière!

Après avoir contemplé ce spectacle pendant quelques jours, je me lève un dimanche matin vers les huit heures; à neuf heures, je descends dans la rue et je n'entends plus aucun bruit! Je ne rencontre plus une voiture! plus de foule! plus de bateaux à vapeur! plus d'omnibus! J'aurais cru la ville morte, si je n'avais aperçu quelques personnes un livre sous le bras se dirigeant d'un air paisible toutes vers le même point. Je regarde, c'était une église. Je fais quelques pas, et plus loin, dans la même rue, je trouve encore une église; plus loin encore une église, et après information j'apprends qu'il y avait à Londres vingt fois plus d'églises qu'à Paris! Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que toutes ces églises se remplissent. J'entrai dans une; la foule y chantait les louanges de Dieu; mais comme je ne comprenais pas la poésie anglaise, j'en sortis pour entrer dans une autre; une nombreuse assemblée

y priaient en prose, mais encore dans la même langue; après quelques efforts pour suivre le sens de la prière, moi qui n'avais étudié l'anglais que dans les livres, je reconnus que c'était tout autre chose que l'entendre parler. Je sortis donc encore; et dans l'espoir de trouver ailleurs une voix plus distincte, je me rendis dans une troisième où le prédicateur était en chaire devant un immense auditoire. Même désappointement, je n'y compris rien; mais je fis une réflexion qui me consola: si moi étranger je ne les comprends pas, du moins cette foule comprend ces chants, ces prières et ces discours. Ce qui serait absurde, ce serait qu'on fit le service en français ou en latin pour des Anglais. A la fin, cependant, je découvris une chapelle de ma nation, et je pus m'édifier comme les autres.

Après le service, l'église se vida, mais ce fut pour se remplir de nouveau immédiatement. Cette fois l'auditoire se composait d'enfants; les prédicateurs (car il y en avait plusieurs) étaient des laïques, messieurs et dames qui restèrent dans les bancs pour instruire cette jeunesse. On me dit que cette réunion se nommait Ecole du dimanche; les élèves y récitaient quelques passages de l'Évangile que les maîtres leur expliquaient; ensuite, tous les enfants répondaient tour à tour aux questions posées, et après une demi-heure les groupes séparés se réunirent pour écouter la prière générale du pasteur. Enfin, tout le monde sortit après avoir imploré la bénédiction du Seigneur.

En me retirant moi-même, j'appris qu'il y avait à Londres, non-seulement des centaines d'écoles semblables, mais aussi des Ecoles du dimanche où l'ignorant pouvait apprendre à lire; des Ecoles du dimanche pour les enfants déguenillés, pour les étrangers, juifs, italiens, savoyards, et que les habitants pieux de cette ville étaient chaque jour comme à l'affût des besoins spirituels de la population dénuée de pain ou d'instruction, pour les satisfaire. En effet, j'en eus bientôt la preuve, car un jeune homme, devinant à ma tournure que j'étais étranger, vint m'offrir gratuitement une petite brochure intitulée: *La sanctification du Dimanche*.

Je rentrais chez moi, lorsque, en traversant un pont, j'entendis une voix retentir sur le bord de la rivière. Je regardai, et je vis un orateur en plein vent, entouré d'une foule attentive. Il parlait avec animation, et finit par engager ses auditeurs à le suivre dans la chapelle voisine.

Enfin, à deux heures je rentrais chez moi, je pris un léger repas et je revins à l'église française où, m'avait-on dit, un second service pour les adultes devait se célébrer à trois heures. Chemin faisant, j'épiais, comme le matin, ce qui se passait autour de moi dans les rues, et comme le matin je vis au

milieu du calme le plus profond des petits groupes de famille se diriger vers les mêmes églises, pour y entendre sans doute une nouvelle méditation. En effet, quand j'arrivai, le prédicateur était en chaire; il nous lut un chapitre de l'Évangile, y joignit quelques réflexions simples et senties, qui me firent du bien. Après une courte prière, il fit chanter une hymne par l'assemblée; et moi, doucement ému, je me retirai paisiblement.

Comme sur ma route se rencontrait un parc où j'avais vu grand nombre de promeneurs dans la semaine, j'eus la curiosité de regarder si j'y découvrirais le dimanche la même foule qu'aux Tuileries. Non; c'était le contraire: la semaine j'y avais vu voitures, cavaliers et piétons; aujourd'hui, je n'y trouvais que quelques rares passants, traversant le parc en biais, pour se rendre par le plus court chemin d'un quartier dans un autre. Je regardai sur les murailles; point d'affiches de théâtre; et quand je m'enquis du motif, un ami anglais me dit qu'en Angleterre on allait peu au spectacle la semaine, et jamais le dimanche.

— Mais avez-vous des concerts? répondis-je.

— Pas le dimanche.

— Des escamoteurs?

— Pas le dimanche.

— Des fêtes, enfin, pour amuser le peuple?

— Pas le dimanche.

— Et que faites-vous tout ce jour-là?

— En dehors des services dans les églises, nous lisons chez nous des livres religieux. Nous allons visiter un malade, faire une lecture à ceux qui ne peuvent pas lire. Or, après deux services au dehors, une lecture au dedans, une visite à des pauvres ou à des impotents, nous arrivons à cinq ou six heures, et alors nous employons le reste du jour en famille.

— Et ensuite que faites-vous?

— Venez à la maison, vous verrez comment nous y passons la soirée.

J'acceptai l'invitation et je fus témoin de la scène qui me reste à raconter.

Dans le salon, se trouvaient réunis, non-seulement tous les membres de la famille, mais encore une voisine et ses enfants. Les deux dames causaient du discours qu'elles avaient entendu le matin. Deux jeunes filles, rapprochées par l'âge et les goûts, lisaient ensemble un journal intitulé: *Le Dimanche à la maison*. Les autres enfants, groupés autour du père, regardaient les gravures d'un grand portefeuille, relatives à l'Histoire-Sainte. Mon ami leur en expliquait les personnages, les lieux, les détails; si bien qu'on aurait pu croire qu'il leur montrait la lanterne magique. Tel récit qu'une simple lecture n'aurait pas pu faire entrer dans ces jeunes têtes, y pénétrait par les yeux; la gravure fixait l'at-

tention, réveillait la curiosité, provoquait les questions à tel point, que le père avait peine à répondre à toutes les demandes. Ce sermon-là, sur un tel texte, ne fatiguait jamais ; les enfants le composaient en partie ; le père de famille les suivait dans le vagabondage de leur imagination ; mais il savait toujours les ramener à la seule chose nécessaire. Il avait ainsi trouvé la solution d'une grande difficulté : intéresser des enfants aux sujets religieux.

Mais on ne peut pas toujours regarder des gravures, écouter des histoires ; aussi, pour jeter plus de variété, l'on chercha sur une carte de géographie les lieux mentionnés dans le livre ; ici, nouvelle digression, il est vrai, mais pour les enfants c'était un nouveau plaisir. Après la carte de géographie vint le chant d'un cantique. La fille aînée se mit au piano, les autres enfants et les parents se partagèrent en petits groupes, se mirent à chanter des hymnes qu'ils avaient évidemment déjà étudiées ; les pensées religieuses entraient ainsi dans leurs cœurs épanouis par l'harmonie. On se sentait à la fois plusieurs et un, divers et unis ; les sentiments étaient en accord parfait comme les voix. Enfin, mon ami lut quelques lignes de l'Évangile et fit une courte prière. Personne n'était fatigué, et tous, heureux de la journée qui venait de s'écouler sans cri, sans spectacle, sans bal, allèrent se coucher et dormirent paisiblement, reposés et rafraîchis pour le lendemain.

Bien qu'il fût encore de bonne heure, je me retirai comme les enfants. En descendant l'escalier, j'entendis monter, d'une pièce inférieure, les sons d'un instrument trop sonore pour être un piano, trop doux pour être une orgue de barbarie.

— Qu'est cela ? dis-je à mon ami qui m'accompagnait.

— C'est un harmonium, répondit-il, que j'ai mis là pour mes domestiques.

— Quoi, votre cuisinière est pianiste ?

— Non ; mais on joue de cet instrument en tournant une manivelle, et comme j'ai fait noter des airs de cantiques sur le cylindre, mes domestiques peuvent chanter et s'accompagner en même temps¹.

Enfin, je revins à mon hôtel ; j'y demandai une lumière au garçon, lorsqu'il me dit de la part de son maître qu'on avait un culte domestique dans la maison, auquel pouvaient assister les voyageurs².

— Un culte domestique dans une auberge?... pour les voyageurs ?

— Et pourquoi pas, lecteurs ? Seriez-vous moins étonnés si l'on fût venu m'offrir du punch ou de

l'eau-de-vie ? C'est possible, mais convenez que ce n'est pas mieux.

Tel est le dimanche à Londres. Sans doute, ce tableau ne se retrouve pas identique et complet dans toutes les familles ; mais analogue et partiel dans la plupart des maisons.

Et maintenant je pose une question : Où sanctifie-t-on le dimanche : à Londres ou à Paris ? Où le profane-t-on : à Paris ou à Londres ? Or, d'où vient cette différence ? Devinez !

VISITE AU PALAIS DE CRISTAL.

Un ancien Romain formait le souhait d'habiter une maison de verre, afin que tout le monde pût être témoin de sa conduite. Je ne sais s'il était sincère en exprimant ce vœu, mais je sais que son projet ne fut jamais exécuté. Ce n'est donc pas de ce palais de cristal que je viens vous parler.

En 1851, on éleva dans Hyde-Park, à Londres, un magnifique édifice pour y recevoir l'exposition des produits industriels, agricoles et artistiques de l'univers. Au bout de six mois, tout fut congédié, démoli ; et hier, en traversant ce parc, je ne trouvai sur l'emplacement du Palais que de beaux arbres sur un vert gazon. Ce n'est donc pas non plus cette exposition défunte que je viens vous engager à visiter avec moi. Le Palais-de-Cristal que nous allons parcourir ensemble est celui de Sydenham, à quelques milles de Londres ; et si vous voulez juger de son importance par un seul fait, sachez qu'on a construit un chemin de fer uniquement pour y conduire. Tous les jours, depuis des années, des milliers de curieux vont le visiter, et malgré ces milliers de demi-couronnes¹ données par les spectateurs pour le voyage, aller, visite et retour, les fondateurs de cette merveille s'y sont ruinés ; nouvelle preuve de la magnificence du Palais-de-Cristal que nous allons visiter.

Et d'abord comme nous n'avons que quelques heures, pour un examen qui demanderait quelques semaines, vous me permettrez de regarder à la course un peu partout.

De loin, j'aperçois déjà le dôme de l'édifice miroitant au soleil. J'approche, et le Palais semble grandir. Sur une longueur de près d'un kilomètre, se développe une façade. Les ailes et le centre s'élèvent à une hauteur moyenne, égale à celle qu'auraient trois ou quatre de nos maisons posées les

¹ Historique.

² Historique.

¹ Environ 3 francs.

unes sur les autres. C'est une surface vitrée, de plus de 20 mille mètres d'étendue ! Cette vaste muraille transparente est un treillis de fer garni de vitres ; c'est une maçonnerie de dentelle brodée à jour. Ce que je dis de la façade peut se répéter des quatre côtés ; ce n'est pas un palais, c'est une ville placée sous verre ; et vous verrez bientôt que son enceinte renferme un spécimen de tous les climats, de toutes les richesses, de tous les édifices de l'univers ! Ce n'est pas tout : on y a condensé, non-seulement l'espace, mais le temps ; vous y trouvez réunis tous les éléments de l'histoire comme toutes les merveilles des sciences et des arts.

Entrons. Par où commencer ? Je me sens ici comme hier dans l'immense bibliothèque du Musée ; je voulais tout lire, mais je n'avais que le temps de regarder de loin le dos des reliures ; ou comme la semaine dernière, devant un vaste buffet du chemin de fer où s'étaient potage bouillant, vin bouché, jambon intact, pâté entier ; mais où l'embaras du choix m'empêcha de tendre la main avant même que la cloche du départ eût sonné.

Toutefois, pénétrons plus avant ; regardons à droite et à gauche, et nommons du moins les objets en passant.

Mais d'où me vient cette douce chaleur ? il n'y a dans l'édifice ni poêle ni cheminée ; cependant on se sent mieux ici que dans les champs. Je m'informe et j'apprends que des conduits de fer remplis d'eau chaude parcourent le Palais dans tous les sens et à toutes les hauteurs. Si bien que ces tubes d'un pied de diamètre mis sur une seule ligne auraient environ vingt lieues de longueur ! Les chaudières où se forme cette tiède atmosphère contiennent ensemble deux millions de litres d'eau bouillante ! Cette masse de chaleur est inégalement répartie selon les besoins. Ici, nous n'avons que la température d'un doux été ; ailleurs, celle des tropiques fait croître des palmiers ; plus loin, l'eau refroidie, s'élève et retombe en jets gracieux dans les jardins.

Sur quel point du sol a-t-on pris cette rivière ? Je n'y découvre pas même un ruisseau ! Le fleuve a été créé comme le palais. On est allé le chercher dans les entrailles de la terre et au sein des nuées, en creusant un puits artésien et recueillant les pluies. Mais ce n'est pas assez d'avoir un air chaud, il le faut pur encore ; et après l'avoir attiédi dans les chaudières, on le renouvelle par des ventilateurs.

Qu'est ceci ? Encore une fontaine, non plus d'eau chaude ou froide, mais une fontaine d'eau de senteur ! Et qu'entends-je à cette heure ? Non plus le sifflet criard de la locomotive, mais la voix mélodieuse du rossignol ! En vérité, je crois être

encore dans le Midi, d'où 200 lieues me séparent.

Nous voici dans le grand transept, en bonne et paisible compagnie : Canova et Rubens nous ont envoyé des grands hommes en marbre que je puis regarder et toucher sans irrévérence pour leurs seigneuries. J'avoue que je me lasse bien vite de ce plaisir ; d'autant plus qu'on a tellement ici prodigué les bustes et les statues des grands hommes, que ces génies forment la haie à ma droite et à ma gauche, comme les soldats sur le passage d'un empereur !

Je fais un pas... et je me trouve en Egypte ! des temples, des sphinx, des monstres colossaux posent devant moi. Des inscriptions hiéroglyphiques accompagnent des dessins bizarres sur les murailles. Ici, c'est un prêtre qui reçoit une offrande de la main d'un fidèle ; il paraît que la chose était jadis très-ordinaire, car ce sujet se trouve maintes fois répété. Là, c'est un roi qui compte, en guise de pièces d'or, les mains sanglantes coupées à ses prisonniers ! Belle civilisation, que celle obtenue en dehors du christianisme !

Ce qui frappe le plus dans cet ensemble, c'est le retour incessant de ces masses informes des statues égyptiennes. C'est toujours une femme les deux mains symétriquement posées sur les genoux ; toujours un rabat de pierre sous le menton des hommes ; toujours un bec d'oiseau sur la tête des dieux. Les animaux semblent toujours au repos ; ils sont là accroupis avec des ailes ouvertes ! Pourquoi cette immuable grossièreté des arts à travers de si longs siècles ? Hélas ! parce que les prêtres de cette époque et de ce pays avaient aussi la prétention d'éterniser leur autorité en conservant toujours les mêmes formes à leur culte. Ils ont cristallisé les formes pour maintenir leur domination. Il a fallu l'Évangile, proclamant que Dieu voulait être adoré en esprit, pour affranchir le monde de ces entraves. Ce ne sont pas les services que la religion demande aux arts, c'est plutôt la liberté qu'elle leur rend, qui les fait avancer.

Somme toute, la cour égyptienne est curieuse, mais rien n'y est beau. Ni grâce, ni fini, ni sentiment, ni vie ; des emblèmes, des hiéroglyphes, des têtes de bête sur des corps d'homme ; point de perspective ; des rois tuant des hommes, des prêtres recevant des offrandes, voilà tout. Sortons de là ; cherchons un spectacle plus doux au cœur et aux yeux.

Je fais encore un pas, et je goûte (à moitié du moins) cette satisfaction. Nous sommes en Grèce, en face du Parthénon et de centaines de divinités, aujourd'hui réfugiées au Palais-de-Cristal après avoir été chassées des temples. Ici, les formes sont simples, gracieuses. Les sculpteurs ont eu le bon goût de s'inspirer de la nature. Au lieu de monstres

tirés de leur imagination, ils ont reproduit l'homme, œuvre de Dieu. Leur colonne à chapiteaux, c'est le palmier; leur fronton, ce sont trois arbres disposés en triangle; leur péristyle, c'est la forêt, et le tout, placé sur la colline, se dessine dans l'azur des cieux. Pour être noble et grand dans son œuvre, l'homme a dû se borner à copier le Créateur.

Malheureusement, les Anglais, en reproduisant les œuvres grecques, n'ont pas pu leur donner toujours leurs vraies dimensions. Le fronton du Parthénon d'Athènes est représenté, au Palais-de-Cristal, dans son état actuel, mais réduit au quart de sa grandeur.

Pour le dire en passant, ce qui gêne ici le plaisir du visiteur, c'est qu'il n'a jamais devant les yeux une reproduction exacte de la vérité.

Il ne se sent pas en face de la réalité. Ici, par exemple, le fronton est sous nos yeux; mais le temple est absent. Ailleurs, nous trouvons remis à neuf un édifice intéressant par son état de ruine; nous contemplons plus loin, en miniature, un temple qui tirerait sa valeur de ses colossales dimensions. Nous voyons en carton, dans cette chambre, ce qui était en porphyre à sa véritable place. Tout est racorni, factice, plaqué; cela sent le moderne, et c'est dans ce moderne qu'il faut voir l'antiquité. Cependant, comme c'est encore préférable à des gravures sur papier, continuons à courir le monde dans ce palais.

Pénétrons dans la cour romaine. L'architecture en est encore belle, mais non plus aussi simple. Le cintre s'y montre déjà. Et cependant cette architecture romaine est d'origine grecque. Pourquoi s'est-elle altérée au lieu de se perfectionner? C'est que la Grèce, en devenant province romaine, a perdu le libre essor de son génie. Ses sculpteurs se sont fait courtisans; ils ont travaillé pour le peuple tyran, appelé peuple-roi, dont les passions altéraient le goût. Alors l'art devint un commerce, l'argent prit la place de la gloire et les sens étouffèrent la pensée. Les pompeux vêtements, les pesantes armures, cachèrent les grâces naturelles du corps humain, et les Romains s'admirent dans leurs statues drapées, comme on admirait, à l'exposition de 1851, la statue voilée, où l'artiste n'avait eu qu'à copier un linceul uni sur une figure qui, cachée, n'avait plus besoin d'être reproduite.

Dans cette cour romaine, se trouve reconstruit le fameux Colisée, où près de cent mille spectateurs jouissaient du bonheur de voir déchirer par des bêtes féroces des centaines de nos martyrs! Etrange destinée! ces pierres du cirque, imbibées du sang chrétien, furent employées plus tard à construire une église. Elles glorifient aujourd'hui le Dieu qu'elles avaient mission de déshonorer.

Un vestibule, peint et décoré comme l'étaient

ceux des salles de bains, vient encore rappeler l'époque de la décadence romaine. Le bain chaud était tellement passé dans les habitudes de ces hommes efféminés, qu'ils s'y plongeaient jusqu'à huit fois par jour, et même immédiatement après les repas pour activer la digestion et pouvoir se remettre plus vite à manger! Mais passons et franchissons à la fois les siècles et l'espace.

Nous arrivons en Espagne, alors la *Mauritanie*, nom que méritait au moyen-âge le royaume de Grenade. Nous sommes ici dans la féerique Alhambra. C'est peut-être la salle la plus brillante de couleur et d'ornement dans tout le Palais-de-Cristal. Malgré sa grande dimension, elle ne représente qu'un tiers de la réalité; on la nomme la Cour des Lions, et vous voyez qu'en effet des lions y soutiennent le bassin d'une fontaine enveloppée de ses propres jets d'eau. Je n'essaierai pas de vous dépeindre ce parquet en mosaïque, ces colonnades légères, ces arceaux festonnés, ces murs revêtus de faïence colorée où l'imagination semble s'être épuisée à créer toutes les lignes, toutes les courbes, sous la réserve de ne jamais peindre la vie! Mahomet, qui voulait combattre l'idolâtrie, avait cru couper le mal par la racine en interdisant la reproduction de toute image, homme ou bête; et les lions que vous voyez ici sont une exception due probablement au contact des catholiques et des Maures en Espagne. Nous voyons ici le mahométisme tomber dans un excès, comme nous voyons le romanisme tomber dans un autre; comme nous avons encore vu le culte égyptien amener l'atrophie des arts. Mahomet dit: « Ne peignez ni l'homme ni la brute dans mes mosquées; » le pape crie: « Couvrez d'hommes et de brutes les murailles de mes églises; » tandis que les prêtres d'Isis avaient ordonné de ne sculpter les dieux que sous la forme de monstres. En tout cela, chacun défendait sa cause et non celle de la vérité: Mahomet voulait avoir un bon prétexte pour détruire les infidèles; le pape, un bon moyen d'amuser ses ouailles; et les prêtres égyptiens cherchaient, par l'immuabilité des formes, à rendre leur autorité immuable, comme par la laideur des dieux, à effrayer le peuple et à s'en faire obéir. Etranger à tous ces calculs égoïstes et hypocrites, Jésus nous dit, sans s'inquiéter ni des statues ni des peintures: « Dieu est esprit, il faut l'adorer en esprit. » Dès lors images et statues sont exclues des temples chrétiens pour épargner au fidèle le piège de l'idolâtrie; en même temps la sculpture et le dessin mis à leur place dans nos demeures, dans nos places publiques, dans nos jardins, dans nos musées, peuvent se développer sans entraves, car il n'y a plus de danger pour le peuple d'adorer dans la rue les statues que le lendemain il peut

jeter dans la boue. Ainsi, l'Évangile a ruiné l'idolâtrie en chassant les images du sanctuaire de la Divinité, comme il a fécondé les arts en leur laissant dans leur vrai domaine toute leur liberté.

Mais pénétrons dans la cour byzantine. Ici, point d'image, mais de nombreux ornements : des mosaïques riches, variées ; des colonnes innombrables. Le caractère saillant des églises, dont l'architecture porte ce nom, est d'être en forme de croix grecque ou latine, c'est-à-dire aux bras égaux ou plus longs dans un sens que dans l'autre.

Il est curieux de suivre la lutte que la haine de l'idolâtrie et l'amour de l'art se livrent dans le cœur des chrétiens pendant des siècles. D'abord, c'est une destruction radicale de tout ce qui rappelle le culte païen. Au nom de Théodose et de Grégoire, on renverse les temples idolâtres, brise leurs statues, efface leurs peintures ; il est défendu de rien placer dans les églises, qui rappelle le paganisme. Mais enfin le besoin du beau se fait sentir. On introduit d'abord des mosaïques dans le parvis, dans les murailles. On les reproduit en verres colorés dans les fenêtres. Plus tard, les carrés, les losanges, les étoiles, sont remplacés par des formes moins réservées : la croix, le marteau, les clous, l'échelle de la crucifixion. De là, il n'y avait pas loin à l'image du Crucifié. Les apôtres vinrent à la suite du Sauveur ; les prophètes après les apôtres, et enfin arrive toute l'histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

Des peintures en mosaïque, on en vint aux peintures au pinceau ; on passa des vitraux à la muraille, et finalement l'Église fut un musée.

A cet égard, Rome alla bien plus loin que Byzance et tomba même plus bas que sa sœur aînée.... On se crut converti parce qu'on admirait une peinture de la Vierge, sans prendre garde que l'image réveillait les sens et non la piété. Aussi, le plus sage est-il d'expulser toute peinture des temples et de n'avoir rien de commun entre un culte sérieux et de frivoles amusements.

Mais voilà bien assez d'architecture et d'antiquité. Il me faudrait huit jours pour étudier ce palais, et je n'en ai qu'un ; je laisse donc là toutes ces cours antiques, et je passe de l'autre côté.

Voici du nouveau. Cette cour, comme on dit en anglais, ou cette salle, comme on dit en notre langue, est destinée à recevoir les produits des récentes inventions. Je ne vous dirai pas ce qui s'y trouve aujourd'hui, car tout cela pourrait bien disparaître demain pour faire place à des découvertes plus fraîches encore. De nos jours, on ne peut plus, à moins de voyager sur un fil électrique, tenir pied aux innovations. Quant à moi, je suis essoufflé de courir après elles, et je les laisse passer.

Ici, la salle de Sheffield, le Saint-Etienne anglais, où l'on trouve un couteau avec une centaine de lames et un rasoir plus grand que l'homme qui s'en sert. Tous les instruments aigus, tranchants, de l'acier le plus fin, sont là montés en nacre, en ivoire, en corne ou en bois.

Quoi ! encore ici une antiquité ? Mais celle-ci mérite une exception.

Il y a près de dix-huit siècles que les villes d'Herculanum et de Pompéïa, posées sur le rivage de Naples, furent subitement ensevelies sous la lave bouillante du Vésuve. Avant que leurs habitants aient eu le temps de passer le seuil de leur porte, le torrent de feu était venu les coucher au point où chacun se trouvait. Quand l'océan de flamme se fut refroidi sur ces morts, la nature reprit son aspect paisible, le cratère de la montagne s'éteignit, les champs refleurirent, les survivants recommencèrent leurs chansons et leurs danses sur le sépulcre de leurs amis, et la catastrophe resta, de longs siècles, complètement oublié.

Mais au milieu du dernier la curiosité fut éveillée ; on fit des recherches, on enleva la lave, et finalement on découvrit entière la ville ensevelie vivante. Ce qui l'avait détruite l'avait aussi conservée. Cette catastrophe n'avait ravi la vie aux habitants que pour nous donner leur histoire. On a retrouvé dans ces fouilles et reproduit au Palais-de-Cristal tous les détails d'une maison romaine, depuis sa muraille extérieure jusqu'aux plus petits objets de ménage. Cet édifice n'existe pas tel à Pompéïa ; mais il est ici recomposé de tous les éléments trouvés épars dans les ruines. Parcourons cette habitation antique.

La porte d'entrée conduit à un étroit passage ; sur un des côtés, se cache la loge étroite du portier, un esclave enchaîné ; sur le sol, on lit ces mots : « *Cave canem* ; » « Gare le chien ! » C'est un triste échantillon de la civilisation romaine : l'homme fait esclave, et l'esclave traité comme la bête. Cela ne ressemble guère à ce qu'écrivait juste à la même époque, un apôtre : « Chez nous, il n'y a » plus d'esclaves ; » ou ce que disait son maître : « Vous êtes tous frères. » Après avoir traversé ce passage, on arrive dans l'*atrium*, salle de réception. Ici, à l'inverse de toutes les autres pièces de cette demeure, peu d'ornements d'architecture ; les murs peints en couleurs vives présentent des dessins variés. Cette salle, à ciel découvert, était destinée à tous les visiteurs ; au centre, est un bassin de marbre où venaient se réunir toutes les eaux de pluie tombées sur la terrasse de la maison.

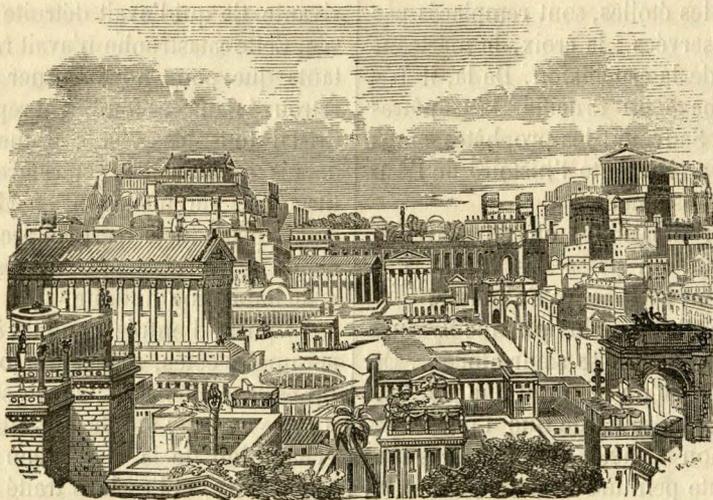
En avançant, nous entrons dans les *cubicula*, chambres à coucher si étroites, que pour nous, habitués à tant de commodités, nous avons peine à com-

prendre qu'on ait pu vivre là ni de jour ni de nuit.

Sur les deux côtés de la salle de réception, se trouvent deux lieux semblables nommés *alæ*, ailes, espèces de retraites où l'on traitait d'affaires avec les visiteurs. Comme l'*atrium*, ils sont à découvert. En continuant notre marche, nous trouvons en face de l'entrée un autre appartement nommé *tablium*, où étaient réunis les livres, les archives, les peintures, et tous les objets d'art. C'est notre salon moderne. On s'étonne de ne voir aucune trace de clôture pour séparer ce refuge de la famille de l'*atrium* où passaient les étrangers.

De ce point, on voit aussi le péristyle et ses colonnes coloriées, un jardin pour les fleurs et des peintures murales faisant perspective. Après avoir traversé le salon et tournant à droite, nous arrivons dans le *triclinium*, salle à manger. En général, cette pièce contenait, chez les Romains, une table à trois côtés, et trois sièges-sopha assez vastes pour recevoir trois convives à demi-couchés.

Quand le repas était fini, les dîneurs se retournaient sur le flanc gauche et restaient appuyés sur le coude. Aujourd'hui, non-seulement à la salle à manger, mais encore au salon, nous nous tenons en équilibre sur une chaise, exercice qui n'eût pas causé moins d'étonnement aux Romains qu'à nous leur nonchalance sur un canapé. Atteignant à cette pièce, est une étroite cuisine. En traversant le péristyle, à l'extrémité duquel est l'autel domestique, et tournant à gauche, nous entrons dans une petite pièce nommée *vestiarum*, chambre à toilette; à côté le *balneum*, chambre de bains. Immédiatement après, est l'*œcus*, ou salon; derrière celui-ci, le *talamus*, chambre à coucher du maître de la maison. Enfin, sortant de cette pièce par un étroit passage, nous retournons vers la porte d'entrée; et pour en finir avec Pompéïa, Herculanium et toutes les villes romaines, je vous donne ici une gravure représentant Rome, à l'époque où les deux seurs, ses enfants, furent détruites.



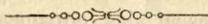
Rome ancienne.

Je suis déjà fatigué de me promener même dans un palais de cristal. Je vais donc en sortir en courant sans vous parler ni des jardins ornés de fleurs ni des arbres, ni des animaux de chair ou de granit, ni des spécimens des hommes et des choses de toutes les parties du monde; car ce serait à n'en pas finir.

Au moment de sortir, nous voyons les jets d'eau s'élever de toutes parts, nous sentons le vent nous pousser leurs perles humides à la figure, et comme en même temps il pleut du ciel, nous ne

savons plus distinguer les gouttes du jet d'eau de celles de la pluie; impossible de reconnaître celles chargées de nous divertir et celles dont il est permis de ne pas s'amuser. Pour vider la question, le jet d'eau cesse de monter, la pluie continue à descendre; il est évident que nous devons partir. Oh! climat d'Italie, chambre à ciel découvert de Pompéïa, où êtes-vous? Reprenons vite le chemin de fer, le steam-boat, et courons à toute vapeur vers les douces contrées où le soleil brille douze heures au jour et douze mois de l'année, en atten-

dant le siècle où le soleil ne se couchera plus et où la face de Dieu nous illuminera éternellement de ses rayons !



CE QUE DIT L'UNIVERS.

Assis sur le velours de la prairie, hier je consultais tour à tour du regard la vaste page de la nature et le volume placé sous ma main. Le livre me disait : « Les perfections invisibles de Dieu se voient » comme à l'œil depuis la création du monde, » quand on considère ses ouvrages. » Comme pour vérifier cette parole, un magnifique tableau s'étalait devant mes yeux : À mes pieds le lac Léman, sévère du côté de Villeneuve, riant du côté de Genève; autour de moi, les Alpes plongeant à mille pieds dans les ondes et s'élevant aussi haut dans les cieux; ici, quelques arbres; là, un chalet; dans le fond, les neiges que les hivers amassent, que les étés respectent, et qui semblent participer à l'éternité de leur Créateur. Au-dessus de ma tête, un ciel bleu en contraste avec ces frimas, un soleil étincelant au milieu de cet azur. Sur les crêtes de la chaîne, quelques légers nuages se promenaient pour donner plus de vie à cette scène; sur les pentes s'étendait une ample robe verte tissée d'arbrisseaux; des bosquets de pins jetés çà et là rappelaient ces fleurs capricieusement disposées sur un manteau somptueux. Au sommet, le roc nu simulait une tête vénérable; des angles saillants donnaient des traits à cette physionomie; le soleil, en colorant de pourpre cette gigantesque figure, lui prêtait des yeux de flammes, une bouche vermeille, des joues brillantes, un front animé, un ensemble de vie tel qu'il me semblait que le rocher allait parler.

Ebloui, mon regard s'abaissa sur le volume échappé de mes mains, je le saisis, l'ouvris et je lus ces paroles : « Les cieux racontent la gloire » du Dieu fort, et l'étendue donne à connaître » l'ouvrage de ses mains. Un jour parle à un autre » jour, et une nuit enseigne une autre nuit. Il n'y a » point en eux de langage, ni de paroles; toute- » fois, leur voix est entendue. Elle va par toute » la terre, et leur discours jusqu'au bout du » monde. »

Ici, un bruit sourd et lointain vint interrompre ma lecture; ce n'était pas l'éclatante voix de la foudre, mais ce long roulement que rien ne fait

pressentir : point de nue au ciel, point d'agitation dans l'air, pas de menace à l'horizon, mais une rumeur majestueuse, modulée, calme, qu'on prendrait pour les dernières vibrations d'une voix parlant dans un autre monde et dont quelques éclats apportés par les vents, parviennent jusqu'à nous.

La nuit tombait toujours plus rapide sur la vallée profonde d'où les hautes montagnes chassaient les derniers reflets du soleil. Le rocher à figure humaine avait pâli, ses yeux s'étaient éteints, ses joues décolorées, sa bouche close; il semblait que cette tête se fût endormie. De même qu'un serviteur attentif remplace le soir l'éclatant flambeau de son maître par une douce lampe qui rassurera l'esprit aux instants de réveil, sans blesser les yeux fermés, ni les oreilles appesanties pendant les heures du repos; ainsi le flambeau céleste en se retirant avait transmis sa lumière adoucie au disque de la lune montant derrière le coteau. A mesure que le soleil en s'éloignant jetait toujours plus d'ombre sur la terre, des étoiles plus nombreuses s'allumaient dans les cieux; et bientôt leur brillante armée mit sous mes yeux un spectacle bien plus sublime que celui du jour.

Alors, mon esprit s'assoupit, ma tête s'inclina et ma méditation transformée continua dans un état qui tenait à la fois de la veille et du repos. Mes pensées du jour revenaient modifiées dans la nuit, comme si mon Créateur avait voulu doubler l'étendue de mon existence et me faire mieux comprendre pendant le silence des passions les enseignements de la nature.

Je dois dire ici que dans la matinée m'était revenue dans le souvenir l'histoire d'un jeune homme mort dans ces lieux, il y a vingt ans. Trompé d'abord dans ses affections, égaré ensuite par la lecture de la *Nouvelle Héloïse*, il était venu demander aux sites de Clarens un aliment à sa mélancolie. Il avait conçu là des projets de suicide, et pour s'y encourager il se plaisait à nier Dieu, jusqu'à ce qu'enfin, au milieu du lac, il accomplit sa criminelle résolution.

Poursuivi par le souvenir, je m'étais demandé, en contemplant cette ravissante contrée, comment ce pauvre incrédule avait pu douter de l'existence d'un Dieu créateur. Je le voyais maintenant dans mon rêve, sur sa barque légère, les bras croisés, le regard fixe; et de ses lèvres insensées, j'entendais sortir ce blasphème : « Il n'y a point de Dieu ! » Après un morne silence, il redit les mêmes paroles comme s'il avait besoin de s'enhardir au désespoir. J'aurais voulu lui répondre, mais je sentais mes discours impuissants, et je priai Dieu de lui parler lui-même. Un souffle traversa l'espace, rida la surface du lac, balança les peu-

pliers du rivage et chassa la dernière nuée qui voilait encore un coin des cieux. Tout s'anima, et ces orateurs prirent la parole tour à tour.

Les flots légèrement agités dirent au malheureux jeune homme : N'avons-nous pas fait pour toi ce que tu réclamais de nous : recueilli ton esquif, promené tes loisirs loin des importuns, déployé à tes yeux tour à tour notre calme et notre vie pour te plaire et te parler. Le mois dernier, ne t'avons-nous pas conduit d'une ville bruyante dans cette retraite paisible, et chaque jour ne t'apportons-nous pas les trésors des contrées lointaines pour soutenir ta vie, embellir ta demeure, recréer ton cœur ? Hier, ne t'avons-nous pas plongé dans notre fraîcheur pour rendre le calme à ton sang agité ? Ne comprends-tu pas que nos flots unis au ciel vers l'horizon sollicitent ton âme à s'élever à Celui qui nous a dit : vous viendrez jusque-là et n'irez pas plus loin ; vous porterez les navires de l'homme et respecterez sa demeure, vous rafraîchirez sa patrie et réjouirez ses yeux ?

Les flots se calmèrent et les nues prirent la parole à leur tour : Insensé, lève les yeux vers nous et contemple nos œuvres. Pour toi, nous portons la fraîcheur sur la montagne ; nous y déposons le trésor des eaux qui descendent goutte à goutte sur tes champs pour les fertiliser. Le jour, vaporisées, nous montons invisibles ; le soir, condensées, nous redescendons silencieuses ; nous travaillons constamment pour toi sans salaire et sans reproche ; quand nous te semblons oisives dans les espaces, nous y varions à ton regard le spectacle des cieux. Des feux nous enflamment pour colorer ton imagination ; nous te peignons ce que tu aimes, ce que tu veux. Comprends donc la sagesse et la bonté de Celui qui, d'une légère vapeur, sait tirer à tes yeux des flots de pourpre, des dentelles d'argent, et qui ne nous chasse du ciel que pour réjouir encore ton cœur par l'éclat de l'azur.

Transportées dans un autre hémisphère pour y répandre aussi les bienfaits de Dieu, les nues cédèrent la parole aux vents qui les avaient chassées : Ingrat, qui donc pousse ta barque pour alléger ta peine ? qui porte tes navires au bout du monde ? qui dissipe les nues obscurcissant ton soleil, et qui les ramène pour féconder ton sol ? qui t'apporte le parfum des fleurs et la parole de tes amis ? qui chasse le soir l'air que ton haleine souille, et le matin te rend pur celui qui te vivifie ? Faisons-nous un seul pas qui n'ait ton bonheur pour but ? ne te parlons-nous pas distinctement de notre Maître dans nos œuvres où il se fait lui-même ton serviteur ?

Ingrat, répétèrent les échos de la montagne, regarde autour de ta chétive personne. Ces remparts de granit te garantissent tour à tour du souffle

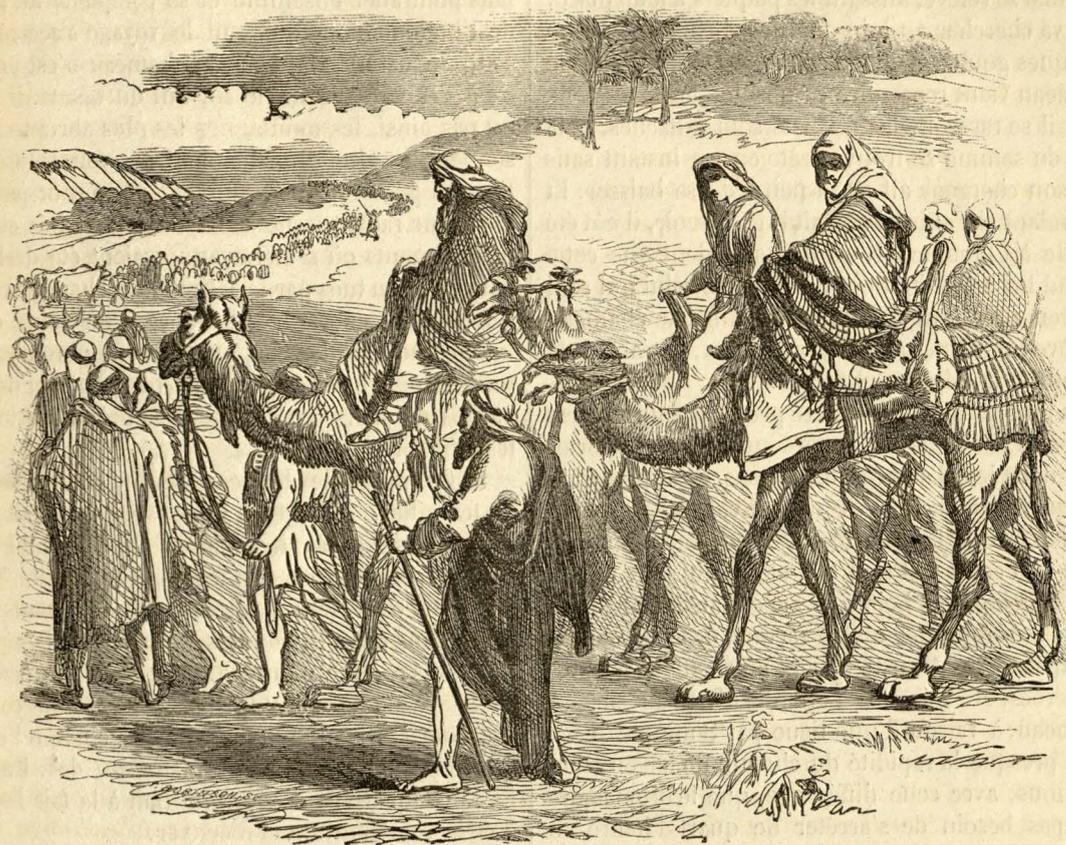
glacial de l'hiver, et t'apportent la fraîcheur de leurs neiges en été. Leurs cimes convoquent les eaux, leur sein les rafraîchit, et leur base te les renvoie par des sources jaillissant dans la plaine. Les flancs de nos collines se boisent pendant des siècles pour réchauffer un instant ton foyer ; à leur sommet, des forêts escarpées conservent la bête fauve qui doit un jour charger ta table, comme à leurs pieds leurs pentes adoucies mûrissent la grappe chargée de réjouir ton cœur.

Blasphémateur, dit enfin l'astre fécondant que l'humanité prit parfois pour Dieu même, qui donc t'a créé et qui te conserve ? qui m'a placé moi-même dans l'espace, assez distant de toi pour respecter ta frêle existence, assez près pour vivifier ton corps, mûrir tes moissons ? Est-ce un homme qui, chaque soir, m'éloigne de tes yeux fatigués et chaque matin me rappelle pour éclairer l'œuvre de tes mains ? Je darde mes rayons sur des myriades de mondes ; toi, peux-tu soutenir un seul de mes regards ? Couché dans la poussière, crois-tu donc, en la soulevant vers le ciel, obscurcir la gloire de Celui qui t'a donné la vie ? Ta profonde science ne t'a-t-elle donc pas encore fait comprendre qu'il ne peut y avoir de bienfaits sans bienfaiteurs ?

L'insensé ferma les yeux, se boucha les oreilles et se précipita dans les ondes... Epouvanté, je voulus lui tendre la main et je me réveillai... Mon livre était encore là, ouvert, sous mes yeux, et à la clarté de la lune je pus y relire ces mots : « Les » perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'œil depuis la création du monde, quand on considère » ses ouvrages. Les cieux racontent la gloire du » Dieu fort, et l'étendue donne à connaître l'ouvrage de ses mains ; un jour parle à un autre » jour, et une nuit enseigne une autre nuit. Il » n'y a point en eux de langage, ni de paroles, » et toutefois leur voix est entendue. »

Quand l'insensé dit : « Il n'y a point de Dieu, » le ciel et la terre lui répondent : Dieu est partout, excepté dans ton cœur !





LE CHAMEAU.

Plus on étudie ce monde, mieux on reconnaît que tout ici-bas a été fait pour l'homme, et l'homme seul pour le Créateur ; c'est précisément parce que tous les animaux aboutissent à nous, qu'on peut en conclure que nous seuls sommes appelés à nous élever à Dieu.

J'ai déjà plus d'une fois fait sentir que les êtres qui nous entourent sont séparés de nous par un abîme, et que le seul lien qu'il y ait entre eux et nous, c'est celui de serviteur à maître. Toutefois, il pourrait rester encore un soupçon sur l'auteur de ce servage ; on pourrait se demander si peut-être ce n'est pas l'homme lui-même qui s'est emparé de la bête, destinée par la nature à rester libre. Ce soupçon disparaît quand on y regarde de plus près ; et aujourd'hui l'étude du chameau nous fera reconnaître, que non-seulement cet intéressant animal est le serviteur naturel de l'homme, mais encore son serviteur en vue de circonstances particulières et de certaines contrées. Oui, le dromadaire ¹ a été

¹ La distinction ici est inutile.

créé pour l'homme dans le désert, voilà ce dont je ne saurais douter.

Supposez que le chameau n'existât pas ; comment jusqu'à ce jour les habitants des contrées où l'on ne rencontre pas un arbre, pas un ruisseau pendant des centaines de lieues, auraient-ils franchi ces espaces pour entrer en rapport de commerce et d'amitié ? L'homme, le cheval, l'éléphant lui-même, obligés d'y porter ce que porte le chameau sans boire ni manger, y seraient tous morts de fatigue ou de faim. Mais ce sobre et patient animal fait lui seul ce que tous les autres ne sauraient accomplir : il commence par fléchir les genoux et se poser pour recevoir sa charge. Quand elle est telle qu'il ne pourrait pas la soutenir plus pesante, la prudente bête en avertit son conducteur ; et, si par mégarde on dépasse la limite de ses forces, il l'annonce par des cris lamentables. Dès qu'il est chargé, le chameau se met en marche ; après une journée de voyage, son conducteur l'invite à s'asseoir. Il fléchit de nouveau les genoux de devant, replie les jambes de derrière, et tombe assis sous son fardeau. A ce moment, on détache le

ballot de droite de celui de gauche, comme on sépare les deux paniers dont un âne est bâti. Alors l'animal se relève, laissant les paquets à leur place, et il va chercher au loin quelques brins d'herbe ou quelques gouttes d'eau. Après son maigre repas, le chameau vient reprendre sa position entre les deux fais : il se rasseoit, les paquets sont rattachés, et la bête de somme se trouve prête en un instant sans que son chargeur ait eu la peine de se baisser. Et cependant si l'animal n'avait pu s'asseoir, il eût été inutile à l'homme ! N'est-il pas évident que cette faculté lui a été donnée en faveur de celui qui seul peut en tirer tant d'avantages ? Ainsi le chameau soulève lui-même sa charge au départ, la transporte au loin et la dépose à l'arrivée.

La plus grande utilité de ce précieux animal n'est peut-être pas dans le poids énorme qu'il porte, mais dans les distances immenses qu'il parcourt, presque sans manger ni boire. Evidemment, cette sobriété est de la plus haute importance dans un pays où l'eau est si rare. Le chameau peut passer une semaine sans boire ; et cependant, même sous la plus grande chaleur, on raconte des prodiges de sa rapidité. Je m'en tiens aux affirmations les plus modérées. M. Léon de Laborde a voyagé sur un chameau, à raison d'une lieue par 8 minutes $\frac{1}{2}$; c'est presque la rapidité du chemin de fer en train omnibus, avec cette différence, que le dromadaire n'a pas besoin de s'arrêter de quart-d'heure en quart-d'heure à une station. Il peut voyager plusieurs jours sans se reposer. Quant au breuvage, nous l'avons vu, il se passe de boire ; et, pour nourrir, il se contente de maigrir. Dans de longs trajets, il perd petit à petit la bosse de graisse qui surmonte son dos, véritable provision de route placée là par la Providence. Quoi de plus admirable que de voir un coursier docile, fort, rapide, portant homme et bagage, s'alimenter de sa propre substance, précisément dans une contrée déserte où il serait impossible de le nourrir ? N'est-il pas évident que son Créateur lui a donné ce rôle pour notre service dans ces contrées ? Cela devient d'autant plus clair que le chameau (spécialement le chameau dromadaire, c'est-à-dire coureur) se développe et prospère mieux que partout ailleurs, dans les contrées où les hommes en ont le plus grand besoin.

On pourrait craindre qu'un animal aussi vigoureux ne fût difficile à maîtriser et qu'il n'usât de ses forces pour se défendre ou s'enfuir. Eh bien ! non, le chameau est d'une docilité remarquable ; jamais les Arabes ne songent à le frapper pour le faire obéir. Ils s'en rapportent à sa bonne volonté. Bien plus, quand il y a hâte d'arriver, c'est le chameau qui presse la marche, et c'est l'Arabe qui règle la cadence de son chant sur le pas de l'animal, pour le soutenir. Le maître et le serviteur

semblent ici changer de rôle, tant il y a d'harmonie dans leur concours et tant il est vrai qu'ils sont faits pour aller ensemble et se compléter au profit de l'homme pour qui seul le voyage s'accomplit.

On pourrait croire que le chameau n'est propre qu'à des voyages sur le sol uni du désert. Il n'en est pas ainsi, les montagnes les plus abruptes, les sentiers les plus difficiles sont des voies plus praticables pour lui que pour tout autre coursier. Un voyageur raconte que dans des sinuosités et des escarpements où ses chevaux avaient été déchirés par le roc ou tués par la fatigue, ses chameaux passèrent sans efforts ni blessures. Plus loin, dans une plaine inondée, les premiers ne purent continuer, tandis que les seconds, bien qu'en glissant parfois sur leurs larges pieds, se tirèrent de toutes les difficultés.

Enfin, quand le chameau vieillit, il ne cesse pas de travailler. A l'âge de quatre ans il portait déjà les enfants ; après un demi-siècle de pénible labeur, il porte encore son maître et sa famille. Trop jeune ou trop vieux pour soutenir de pesants fardeaux, aux deux extrémités de sa vie, on l'emploie au moins comme monture. Il se prête lui-même à ce genre de service ; il abaisse son long cou et présente ainsi au cavalier un étrier naturel qu'il relève ensuite pour l'élaner sur son dos. Encore ici le complaisant domestique fait à la fois l'office d'étrier, de monture et d'écuyer.

Mais, hélas ! il faut mourir, et sans doute les services du chameau vont cesser. Eh bien ! non, le chameau meurt et ses services continuent. Pendant sa vie, il avait nourri de son lait et vêtu de son poil toute la famille de son maître ; dans son extrême vieillesse, il tend le cou, on le tue, et de sa chair on fait encore de somptueux festins. De sa peau, l'on fabrique des outres, des sacs, des sandales et de longues lanières qui tiennent lieu de nos cordes de chanvre. Pour de si grands et de si nombreux travaux, le chameau n'exige par jour que deux ou trois heures de liberté, pour aller brouter au loin des ronces sans valeur, qui suffisent à sa sobriété.

Aussi ce précieux animal est-il d'un usage universel en Orient. Les plus riches en possèdent des centaines, les plus pauvres se cotisent trois ou quatre pour en acheter un. Il leur tient lieu de palmier pour la nourriture, de cheval pour le voyage, et de plus que le cheval et le palmier, il transporte des fardeaux que l'homme ne saurait soutenir.

Je le demande encore : n'est-il pas évident qu'un tel être a été créé pour nous servir, et que dès lors lui et tous les autres animaux ses semblables proclament que l'homme est le roi de la terre, tendant seul la main vers son Créateur ?

LA TERRE, L'EAU, L'AIR ET LE FEU.

I.

L'AIR.

Mes jeunes lecteurs, on me reproche de viser trop à vous amuser et pas assez à vous instruire ; d'autres pensent qu'il est impossible d'atteindre les deux buts en même temps. Que faire donc ? Me faudrait-il vous donner des leçons dans des articles que vous ne lirez pas, et qui dès lors ne seront pas plus utiles qu'amusants ? Je ne puis m'y résoudre. Mais comme, après tout, vous êtes peut-être plus sérieux que je ne le suppose, je vais essayer, avec le secours d'une plume plus habile que la mienne, de vous faire digérer un peu de science. Toutefois, rassurez-vous, je la puise dans un livre intéressant, même par la forme, et que probablement vous voudrez connaître dans son entier quand vous en aurez lu mes extraits¹.

Aujourd'hui je vous entretiendrai de l'air.

Quand on prend une vessie à moitié pleine d'air et fermée, qu'on la place près d'un foyer ou au-dessus des charbons d'un réchaud, elle gonfle, les plis disparaissent, elle s'arrondit, son enveloppe devient tendue et dure ; puis, si on chauffe davantage, elle saute avec un bruit semblable à celui d'un coup de pistolet. Cela vient de ce que l'air contenu dans la vessie s'est dilaté en présence de la chaleur et a occupé un espace beaucoup plus considérable que lorsqu'il était froid. Sa force d'expansion a été assez grande pour briser la membrane de la vessie.

On peut encore remarquer le mouvement ascendant de l'air chaud, lorsqu'au-dessus d'un brasier on place horizontalement une feuille de papier très-léger, elle s'élève avec l'air chaud. C'est encore le même phénomène qui fait monter, en tourbillonnant dans le canal de la cheminée, le papier qui a été en partie brûlé.

Supposons un instant qu'on place au-dessus d'un grand brasier un immense globe en papier ou une grande vessie à moitié pleine d'air, qu'arriverait-il ? L'air, constamment chauffé par le feu et rendu plus léger encore par l'air froid environnant, forcerait le globe ou la vessie à s'élever dans l'atmosphère.

¹ *La terre, l'eau et le feu ou Notions de physique, de mécanique, de chimie et de géométrie, en rapport avec les phénomènes du globe et les usages ordinaires de la vie, par L. MICHAUD. Ouvrage pour la jeunesse, orné de 109 gravures lithographiées. 2 vol. in-12. Prix 10 fr. A Lausanne, chez Delafontaine. (Editeur, Georges Bridel.) A Paris, chez Grasset.*

Voilà, mes amis, l'origine des ballons que vous avez admirés si souvent sur les places publiques, d'où on les lance tantôt sous la forme d'immenses sphères, tantôt sous la forme d'hommes ou d'animaux.

Les frères Montgolfier, fabricants de papier à Annonay, en France, furent les premiers qui utilisèrent pour les ballons cette propriété de dilatation de l'air. L'assemblée des États particuliers du Vivarais, qui siégeaient dans ce moment dans la ville d'Annonay, assista toute entière à cette ascension. Le ballon avait 12 mètres de diamètre, il était construit avec de la toile d'emballage doublée de papier. A sa partie inférieure était placé un réchaud de fil de fer, sur lequel on brûla 10 livres de paille mouillée et de laine hachée¹. Aussitôt cette énorme machine fit un effort pour se soulever, on lâcha les cordes qui la retenaient et elle s'éleva aux acclamations répétées de cette immense multitude. Elle monta jusqu'à une hauteur de 1,000 toises environ. Un vent à peine sensible à la surface de la terre la porta à 1,200 toises de son point de départ. Elle resta 10 minutes en l'air, mais la perte de l'air chaud par les trous d'aiguille ne lui ayant pas permis d'y rester plus longtemps, elle descendit ; le vent, la pluie, contribuèrent encore à la faire descendre plus rapidement. Arrivée près de terre, son mouvement descendant se ralentit assez pour qu'elle ne causât aucun dommage aux vignes sur lesquelles elle tomba.

Un procès-verbal de cette belle expérience fut dressé et envoyé à l'Académie des sciences de Paris. L'Académie nomma une commission de savants pour prendre connaissance de ces faits. Celle-ci demanda à Etienne Montgolfier de venir répéter son expérience à Paris, quelque temps après, aux frais de l'Académie.

Mais le public parisien, toujours enthousiaste des belles découvertes, mais toujours impatient, ne voulut pas attendre aussi longtemps. On ouvrit une souscription pour subvenir aux frais de l'entreprise. En quelques jours, 10,000 fr. furent réunis. Les frères Robert, habiles constructeurs d'instruments de physique, furent chargés de confectionner l'aérostat, et le professeur Charles de diriger le travail.

Ce jeune savant, plein de talents et de zèle, ne connaissant pas la nature du gaz que les frères Montgolfier avaient employé, mais sachant, par le procès-verbal adressé à l'Académie, que ce gaz était la moitié plus léger que l'air, eut l'idée de

¹ Les frères Montgolfier employaient de la paille et de la laine afin d'obtenir un mélange gazeux qui possédât quelques propriétés électriques. Ils pensaient que c'était une atmosphère électrique qui retenait les nuages en suspension au-dessus de la terre.

remplir ce ballon avec le gaz hydrogène, 14 1/2 fois plus léger que l'air, et que l'on avait seulement découvert depuis peu. Les préparatifs pour cette seconde expérience furent longs et difficiles ; mais l'ardeur, les talents, l'activité des entrepreneurs, vainquirent les difficultés, et le 27 août tout fut prêt pour l'expérience, qui eut lieu au Champ-de-Mars.

« A deux heures du matin ¹, pour éviter la foule des curieux, le ballon fut porté au Champ-de-Mars. Le transport eut lieu sur un brancard, précédé de torches et escorté d'un détachement du guet. L'obscurité de la nuit, la forme étrange et inconnue de ce globe immense qui s'avavançait lentement à travers les rues silencieuses, tout prêtait à cette scène nocturne un caractère particulier de mystère et d'étrangeté, et l'on vit sur la route des hommes du peuple s'agenouiller devant le cortège, saisis d'une sorte de superstitieuse terreur.

» Arrivé au Champ-de-Mars avant le jour, le ballon fut placé au milieu d'une enceinte disposée pour le recevoir. On le retint en place à l'aide de petites cordes fixées au méridien du globe et arrêtées dans des anneaux de fer plantés en terre. Dès que le jour parut, on s'occupa de préparer du gaz hydrogène pour achever de le remplir. A midi, il était prêt à s'élancer.

» A trois heures, une foule immense se portait au Champ-de-Mars ; la place était couverte de troupes, les avenues garnies de tous les côtés. Les bords de la rivière, l'amphithéâtre de Passy, l'Ecole militaire, les Invalides et tous les abords du Champ-de-Mars, étaient occupés par les curieux. Trois cent mille personnes, c'est-à-dire la moitié de la population de Paris, s'étaient donné rendez-vous en cet endroit. A 3 heures, un coup de canon annonça que l'expérience allait commencer ; il servit en même temps d'avertissement pour les savants qui, placés sur la terrasse du Garde-Meuble, sur les tours de Notre-Dame et à l'Ecole militaire, devaient appliquer les instruments et le calcul à l'observation du phénomène. Délivré de ses liens, le globe s'élança avec une telle vitesse, qu'il fut porté en deux minutes à 1,000 mètres de hauteur. Là il trouva un nuage obscur dans lequel il se perdit. Un second coup de canon annonça sa disparition, mais on le vit bientôt percer la nue, reparaitre un instant à une très-grande élévation, et enfin s'éclipser dans d'autres nuages.

« Un sentiment d'admiration et d'enthousiasme indicible s'empara alors de l'esprit des spectateurs. L'idée qu'un corps parti de la terre voyageait en ce moment dans l'espace, avait quelque chose de si merveilleux, elle s'écartait si fort des lois ordi-

naires, que l'on ne pouvait se défendre des plus vives impressions. Beaucoup de personnes fondirent en larmes, d'autres s'embrassaient comme en délire. Les yeux fixés sur le même point du ciel, tous recevaient, sans songer à s'en garantir, une pluie violente qui ne cessait pas de tomber. La population parisienne, si avide d'émotions et de surprises, n'avait jamais assisté à un aussi curieux spectacle.

» Le ballon ne fournit pas cependant toute la carrière qu'il aurait pu parcourir. Dans leur désir de lui donner une forme complètement sphérique et d'en augmenter ainsi le volume aux yeux des spectateurs, les frères Robert avaient voulu, contrairement à l'opinion de Charles, que le ballon fût entièrement gonflé au départ ; ils introduisirent même de l'air au moment de le lancer, afin de tendre toutes les parties de l'étoffe. L'expansion du gaz amena la rupture du ballon lorsqu'il fut parvenu dans une région plus élevée ; il se fit à sa partie supérieure une déchirure de plusieurs pieds, le gaz s'échappa et le globe vint tomber lentement, après trois quarts d'heure de marche, auprès d'Ecouen, à 5 lieues de Paris. Il s'abattit auprès d'une troupe de paysans de Gonesse que cette apparition frappa d'abord d'épouvante ; cependant ils ne tardèrent pas à se rassurer, et pour se venger de la terreur qu'ils avaient ressentie, ils se précipitèrent avec force sur l'innocente machine, qui fut en quelques instants réduite en pièces.

» Le premier ballon à gaz hydrogène, ce bel appareil qui avait coûté tant de soins et de travaux, fut attaché à la queue d'un cheval et traîné pendant une heure à travers les champs, les fossés et les routes. Cet événement fit assez de bruit pour que le gouvernement crût nécessaire de publier un *avis au peuple* touchant le passage et la chute des corps aérostatiques. »

Cependant Etienne Montgolfier, qui était arrivé à Paris et avait assisté au départ du ballon à hydrogène, prenait de son côté tous les arrangements pour la construction de son ballon *à feu* que l'Académie lui avait demandé. Ce ballon fut lancé le 14 septembre 1783. C'était une énorme machine qui se gonfla rapidement, monta lentement à une grande hauteur et resta suspendue avec un poids de 500 livres, jusqu'à ce que les tiraillements des cordes, le vent et la pluie l'eurent à moitié déchirée.

Non content de ces deux essais, le roi demanda une expérience à Versailles pour le 19 septembre. En cinq jours, Montgolfier, aidé de nombreux amis, eut tout préparé, et le 19, à une heure, un nouvel et gigantesque aérostat s'éleva emportant pour premiers navigateurs aériens un mouton, un canard et un coq.

¹ L. Figuier. Exposition des découvertes scientifiques, tome 2, page 16.

J'en aurais pour bien longtemps, mes amis, si je voulais vous raconter l'histoire de tous les ballons qui ont succédé dans les airs aux premiers essais que je viens de vous mentionner. Ce n'est pas mon intention, nous avons maintenant des choses plus importantes à examiner; mais cependant avant de quitter ce sujet, je vous rapporterai encore ce que dit M. Adolphe Bobierre sur une ascension qui eut lieu à l'époque du couronnement de l'empereur Napoléon I^{er} 1.

» Le 16 décembre 1804, à 11 heures du soir, au moment où un superbe feu d'artifice venait de lancer au-dessus de Paris ses dernières fusées, un ballon construit par Garnerin s'éleva de la place de Notre-Dame. Trois mille verres de couleur illuminèrent ce globe immense qui était surmonté d'une couronne impériale richement dorée, et portait, tracée en lettres d'or sur sa circonférence, cette inscription : « *Paris, 25 frimaire an XIII, couronnement de l'empereur Napoléon par Sa Sainteté le pape Pie VII.* » La colossale machine monta rapidement et disparut au bruit des applaudissements de la population parisienne.

» Le lendemain, à la pointe du jour, les habitants de Rome aperçurent un petit globe lumineux brillant dans le ciel au-dessus de la coupole de Saint-Pierre et du Vatican. D'abord très-peu visible, il grandit rapidement et laissa apercevoir enfin un globe radieux planant majestueusement au-dessus de la ville éternelle. Il resta quelque temps stationnaire, puis il s'éloigna dans la direction du sud. C'était le ballon lancé la veille du parvis de Notre-Dame de Paris. Par le plus extraordinaire des hasards, le vent qui soufflait cette nuit dans la direction de l'Italie, l'avait porté à Rome en quelques heures.

» Le ballon continua sa route dans la campagne romaine. Cependant il s'abaisa bientôt, toucha le sol, remonta et retomba pour se relever une dernière fois; il vint s'abattre enfin dans les eaux du lac Bracciano. On s'empressa de retirer la machine à demi-submergée des eaux du lac, et l'on put y lire cette inscription :

« *Paris, 25 frimaire an XIII, couronnement de l'empereur Napoléon, par Sa Sainteté le pape Pie VII.* » Ainsi, le messager céleste avait visité, dans le même jour, les deux capitales du monde; il venait annoncer à Rome le couronnement de l'empereur, au moment où le pape était à Paris, au moment où Napoléon s'app préparait à poser sur sa tête la couronne d'Italie. Une circonstance vint ajouter encore au merveilleux de cet événement. Le ballon, en touchant la terre dans la campagne

de Rome, s'était accroché aux restes d'un antique monument. Pendant quelques minutes il parut devoir terminer là sa route; mais le vent l'ayant soulevé, il se dégacha et remonta, laissant seulement accroché à l'un des angles du monument *une partie de la couronne impériale*. Ce monument était le tombeau de Néron!... Le ballon fut enfin recueilli et suspendu à la voute du Vatican, où il demeura jusqu'en 1814. »

Depuis le 4 juin 1783, que le premier ballon fut lancé, de nombreuses ascensions ont eu lieu jusqu'à maintenant, et elles montrent que la navigation aérienne ne présente guère plus de dangers que la navigation maritime. Selon M. Dupuis-Decourt, on peut citer les noms de plus de quinze cents aéronautes, et parmi eux il en est plusieurs qui se sont élevés plus de cent fois dans l'atmosphère. Ainsi, M. Green, à la fin de 1840, en était à sa 365^{me} ascension. On a évalué à 40,080 le nombre total des ascensions faites jusqu'à ces derniers temps, et sur ce nombre gigantesque, on n'en compte guère plus de 42 dans lesquelles les aéronautes aient trouvé la mort.

Les ascensions en ballon ont reçu quelques applications. Ainsi, en 1794, le gouvernement français les appliqua aux observations militaires. Les premiers essais eurent lieu sur les bords du Rhin à l'armée de Sambre-et-Meuse. Là on organisa des compagnies d'aérostiers, dont le commandant fut le célèbre physicien Coutelle. Ces ascensions rendirent pendant cette campagne de grands services pour observer l'ennemi. Napoléon essaya de s'en servir en Egypte, mais sans beaucoup de succès.

Nous trouvons un intéressant exemple de la dilatation de l'air dans la statue de Memnon que les Egyptiens avaient élevée sur les bords du fleuve Bélus, près du temple du dieu Apis. Cette statue avait cela d'extraordinaire, que le matin, étant frappée des rayons du soleil, elle faisait entendre des sons mélodieux, le soir, plongée dans l'ombre, elle rendait des sons tristes et lugubres, comme si elle eût regretté la présence de la lumière. Le père Kirche, dont les travaux ont contribué à éclairer plusieurs points de la science, dit M. Bobierre, explique ainsi ce phénomène : « Une statue creuse en métal renferme un volume d'air que les rayons du soleil réchauffent et dilatent; si l'on fixe avec soin à la bouche de la statue une anche de clarinette, l'air dilaté s'échappant par cette anche fera entendre des sons clairs et harmonieux qui paraîtront prononcés par la statue. Cependant, lorsque le soleil disparaît et que la statue se refroidit, l'air rentre dans son sein, et en passant par l'anche il fera entendre des sons rauques et lugubres. »

Pour le dire en passant, le phénomène produit par la statue de Memnon a été présenté par les

¹ Leçons de chimie, professées à la chaire municipale de Nantes, par Adolphe Bobierre.

prêtres de cette idole comme un miracle; et dans tous les siècles, des supercheries semblables ont été mises en œuvre pour faire accepter aux peuples de fausses religions. Comme on a fait parler une statue, on a fait pleurer une vierge, saigner des tableaux. Tous ces faux prodiges ont un air de famille facile à saisir. Bien qu'on ne puisse pas mettre le doigt sur le ressort caché de ces automates, on reste convaincu qu'il existe dans un coin.

Quelle différence entre ces miracles et ceux de l'Évangile! Dans ce saint Livre, le prodige est utile, manifeste, impossible à imiter. Ce n'est pas un souffle qui passe, une larme qui coule, une toile qui suinte; mais bien un cadavre enseveli depuis quatre jours qui reprend vie; un pain qui se multiplie jusqu'à nourrir mille personnes, un aveugle qui voit, un paralytique immobile depuis 38 ans qui marche tout-à-coup! Essayez de toutes les explications naturelles que vous voudrez; pas une ne sera vraisemblable pour l'homme de bonne foi. Aussi les faux miracles de tous les jongleurs anciens ou modernes ne servent-ils qu'à mieux faire sentir la réalité de ceux de Jésus-Christ.

L'HOMME SERAIT-IL MOINS SOBRE QUE LA BÊTE?

Un membre d'une société de tempérance demandait un jour à un ivrogne corrigé, comment il en était venu à renoncer aux boissons enivrantes. Celui-ci répondit : Mes camarades et moi avions l'habitude de faire chaque année un petit baril d'eau de cerises et d'y puiser chaque samedi soir pour nous réjouir le cœur. Le lendemain nous étions mal à l'aise; mais à la fin de la semaine, le malaise étant dissipé et la convoitise revenue, nous recommencions toujours. Quand le dernier baril que nous ayons bu fut épuisé, l'idée me vint, pour profiter du résidu resté dans le fond du tonneau, de le donner aux porcs de ma basse-cour. Ceux-ci se jetèrent sur ce nouveau mets avec avidité; mais après s'en être rassasiés ils se trouvèrent ivres comme de vrais ivrognes. Il me semblait me reconnaître moi et mes amis; ils allaient à droite, à gauche, trébuchaient en avant, et ils n'entrèrent

pas sans peine dans leur hutte à la porte étroite. Comme ce n'était pas moi-même que je voyais dans ce tétat dégoûtant, j'éprouvais une certaine pitié pour ces pauvres bêtes; j'avais presque honte pour elles, tant il est vrai que pour un homme de sens rassis la vue d'un ivrogne a quelque chose de hideux, même chez un cochon! Cependant, huit jours plus tard, toujours pour profiter de mon marc de cerises, j'en offris une nouvelle portion à ces messieurs, tout-à-fait dégrisés, mais non privés de mémoire. Dès qu'ils en eurent goûté, ils s'enfuirent à toutes jambes, comme s'ils pressentaient un piège, et éprouvaient du dégoût. La semaine suivante, je leur présentai pour la troisième fois l'enivrante nourriture. Les innocentes bêtes, ne soupçonnant pas quel mets les attendait au fond du baquet, s'en approchèrent; mais dès qu'elles eurent flairé les cerises, elles retirèrent leurs museaux et coururent tout droit à leur étable sans dîner. Depuis lors, je suis guéri de mon ancienne ivrognerie. J'aurais honte de me sentir moins sage qu'une brute, moins sobre qu'un cochon.

— Et moi, dit le membre de la société de tempérance, j'ai vu comme vous un animal qu'on dit bête donner une bonne leçon à un être qui se dit raisonnable.

J'avais un âne et un voisin. Le voisin vint un jour m'engager à boire bouteille, je répondis que je n'avais pas soif, et cependant il insista toujours. Dans ce moment je tenais mon baudet par la bride et le conduisais à l'abreuvoir. J'engageai notre homme à venir avec nous. Il crut sans doute qu'au retour je me rendrais avec lui au cabaret; il me suivit. Quand l'âne eut bien bu, quand il eut relevé son museau pour respirer et retremper ses lèvres pour achever de boire, le sobre animal leva décidément la tête et voulut s'en aller.

— Tenez, dis-je alors au voisin, obligez-moi de faire boire mon âne.

Le voisin prit la bride et ramena la bête près de l'abreuvoir; comme elle ne voulait pas baisser la tête, notre homme tira la corde vers la surface d'eau pour obliger l'âne à y plonger son museau; ce fut en vain, l'âne, plus sage, résista et ne voulut pas recommencer.

— Il n'a plus soif, me dit son conducteur.

— N'importe, répondis-je, essayez toujours.

— Alors l'homme pressa sur la tête du baudet, l'enfonça dans les ondes et la tint dans l'eau quelques instants. Ce fut sans plus de succès. L'âne consentit bien à rester là patiemment, mais il y resta la bouche fermée.

— Il n'a plus soif, me redit avec impatience mon voisin.

— N'importe, qu'il boive!

— Mais vous êtes plus entêté que votre âne,

ajouta-t-il. Quand un âne n'a plus soif, il ne boit pas.

— Il a tort !

— Il a raison !

— Eh bien ! je veux être aussi sage que mon âne ; comme je n'ai pas soif, je n'irai pas non plus boire avec vous.

Que de gens qui n'ont pas la raison de cette brute ! combien mangent sans faim, boivent sans soif ! combien d'enfants se bourrent de friandises qui leur soulèvent le cœur, ou vident un verre quand le précédent leur a déjà rendu la tête légère. Ah ! ce n'est pas ainsi que sont les ânes et les cochons ! Plus modérés, plus sages, ils nous donnent chaque jour des leçons de tempérance que, chaque jour aussi, nous oublions vers la fin de nos repas.

Qui peut affirmer n'avoir jamais mangé qu'à sa faim, ni bu qu'à sa soif et s'être arrêté juste où finit le besoin ? Voulez-vous savoir qui suit cette règle ? je vais vous le dire : c'est le pauvre, manquant de ce que d'autres ont de trop, et souffrant de la privation que l'abondance de ceux-ci lui impose.

Etes-vous ce pauvre qui ne mange pas assez ? ou le riche qui mange trop ? Adressez-vous cette question tous les jours après avoir dîné, afin que vous parveniez à vous la poser avant de commencer.

QU'EST-CE QUE CELA ME FAIT

QU'ON M'AIME ?

Il y avait une fois un petit garçon qui, comme beaucoup de grandes personnes, aimait à faire sa propre volonté. Or, sa volonté était bien simple : boire, manger, s'amuser et dormir. Quant au travail, on ne peut pas dire qu'il le fit mal ; il n'y pensait pas même !

Son père, comme tous les pères, l'exhortait à mieux faire ; lui reprochait son égoïsme, sa sensualité, sa paresse ; hélas ! sans aucun succès. Enfin un jour, à bout de moyens, il lui dit :

— Si tu continues ainsi, personne ne t'aimera.

— Qu'est-ce que cela me fait ! répondit-il avec insouciance.

Le vieillard, le cœur blessé, se retira, baissant la tête pour cacher une larme près de tomber.

L'enfant, débarrassé du sermon et du sermonneur, reprit ses jeux jusqu'au soir, où fatigué de plaisir, il voulut bien se reposer.

Le lendemain, sa mère vint l'appeler en déposant un baiser sur son front ; mais le paresseux, désirant dormir encore, tira la couverture sur sa tête.

Cependant, quand l'appétit l'eut enfin réveillé, l'enfant consentit à se laisser vêtir par un serviteur qui le porta dans la salle à manger où l'attendaient ses parents. Un moment le domestique hésita auquel des deux il remettrait l'enfant, et lui dit d'une voix caressante :

— Qui aimes-tu mieux, papa ou maman ?

— J'aime mieux déjeuner !

Après le repas, l'écolier fut envoyé en classe ; pour s'y rendre il prit un chemin si long, il s'arrêta si souvent, qu'à son arrivée il aima mieux n'y pas entrer pour éviter une gronderie du maître, et il revint à la maison paternelle, criant :

— J'ai faim !

— Viens m'embrasser, lui dit sa mère.

— Tout-à-l'heure, répondit l'enfant.

Et courant dans la cour après un petit chien, il oublie au milieu de ses jeux sa mère qui l'attend les bras ouverts.

— Voilà bien la légèreté de l'enfance, se dit le lecteur.

— Non, car cet enfant a de 5 à 50 ans, c'est un homme ; c'est l'homme ; c'est vous ; comme ces parents, dont l'amour est dédaigné, sont l'image de Dieu. Combien d'ingrats vivent des bienfaits de leur Créateur sans l'aimer, ni vouloir entendre parler de son amour ! Combien de créatures mangent le pain de Dieu, habitent la terre de Dieu et disent par leur silence : « que m'importe qu'il m'aime pourvu que je ne manque de rien, et qu'importe à ce Dieu que je l'aime à mon tour ! »

L'ingratitude de l'homme envers son Créateur serait-elle moins odieuse que celle de l'enfant envers son père ? Serait-ce parce que ce Créateur est plus grand que ce père et nous plus petits que cet enfant, que nous serions plus excusables ? Serait-ce parce que Dieu nous a tout donné, et les bienfaits et les bienfaiteurs, que nous lui serions moins obligés ? Si nous n'étions pas juges et parties dans notre propre cause, nous sentirions bien mieux notre culpabilité ; mais la passion nous aveugle, et nous ne voyons pas que nous sommes pires que cet enfant gâté !



Le père boudait assis sur une chaise ; la domestique, surprise donnant le fouet à la petite créature, restait là les bras pendants, l'air stupide, grondée par sa maîtresse qui, pour clamer Ernestine, la berçait convulsivement dans ses bras.

LE MAL ET LE BIEN QUE PEUT FAIRE UN ENFANT.

Mes jeunes lecteurs, qui que vous soyez, vous vous êtes fait l'une de ces deux questions :

Quel mal ai-je fait ?

Quel bien puis-je faire ?

Vous avez adressé la première à vos parents, à vos maîtres, ou la seconde à vous-même, à votre Dieu. L'une était un défi de votre part ; vous ré-

pondiez à un reproche par cette interrogation hardie : « Quel mal ai-je fait ? » l'autre, un désir inspiré par le besoin de vous rendre utile ; une prière prononcée avec humilité et défiance de vous-mêmes ; en voyant autour de vous des grandes personnes occupées de bonnes œuvres, vous avez été saisis de l'ambition d'en accomplir une aussi, et vous vous êtes dit : « Quel bien puis-je faire ? » Mes amis, je viens répondre à ces deux demandes par une double histoire, mettant sous vos yeux quel mal et quel bien Ernestine a pu faire.

I.

M. et M^{me} Duval, mariés depuis peu, vivaient avec une servante dans la douce attente d'un nouveau-né. — Serait-ce un garçon ? Tant mieux, son père ferait son éducation, le pousserait dans le monde, et le fils bien-aimé, devenu grand, serait la joie et l'orgueil de ses parents. Serait-ce, au contraire, une fille ? Tant mieux encore, car elle resterait plus longtemps auprès de sa mère ; devenue grande, elle serait sa fidèle compagne, la consolation de ses vieux jours. Il n'y avait pas jusqu'à Marguerite, la servante, qui ne se réjouit d'avance d'avoir à jouer avec le petit poupon.

L'enfant naquit ; c'était une fille, et tout le monde, même le père, fut content. Il éprouva pour la première fois une joie dont jusque-là il ne s'était fait aucune idée ; regarder, tenir dans ses mains une image vivante de soi-même, était un plaisir si doux qu'il ne pouvait s'en lasser. Est-il nécessaire d'ajouter que ce plaisir ne fut pas moins vif pour la mère ? et que Marguerite partagea cordialement le bonheur de ses maîtres ? Et cependant la petite créature n'avait encore donné ni regard, ni sourire. Que serait-ce lorsqu'elle pourrait répondre aux caresses de ses parents ?

En attendant, Ernestine exigeait des soins jour et nuit. Le premier usage qu'elle fit de sa petite voix fut de crier parfois plus fort que ne l'auraient désiré père, mère et servante, fatigués des travaux du jour et désirant dormir. Ce qu'il y avait de pire, c'est que l'enfant, qui d'abord avait poussé des cris pour obtenir le sein de sa mère, en poussait encore après avoir été bien rassasié. Avait-elle sommeil ? Eprouvait-elle une douleur ? Je ne sais ; mais enfin elle criait. On ne pouvait pas le lui reprocher, elle était si jeune ! ce qui n'empêchait pas ceux qui la soignaient d'en souffrir et de s'impatienter.

Plus tard, Ernestine, bien qu'elle ne pût encore parler, se faisait comprendre et même obéir, son moyen était bien simple, c'était encore de crier ; dès qu'elle sut lever la main, elle renversa ce qu'elle put atteindre ; il semblait même qu'elle y mît son plaisir, et quand elle fut assez forte pour se soutenir debout, elle se roula par terre. Était-ce malice ? c'est ce qu'on n'osait pas encore examiner, du moins c'est ce qu'on n'osait pas dire. La mère ne voulait pas le croire, et à ses yeux son enfant était toujours un bijou.

Il faut être mère pour en juger ainsi. Marguerite, qui ne l'était pas, commençait à perdre patience ; d'autant plus qu'en avançant en âge, Ernestine croissait en méchanceté. Quant au père, c'était différent ; il ne se plaignait pas de l'enfant, il s'en

débarrassait, soit en le renvoyant à sa bonne ou à sa mère, soit en sortant lui-même de la chambre, où la petite fille mettait tout sens dessus dessous. En cela, Ernestine faisait-elle du mal ? Je ne sais ; je dis seulement que père, mère et servante étaient à son occasion souvent de mauvaise humeur et parfois en querelle. Le père boudait assis sur une chaise ; la domestique, surprise donnant le fouet à la petite créature, restait là les bras pendants, l'air stupide, grondée par sa maîtresse qui, pour calmer Ernestine, la berçait convulsivement dans ses bras.

Qui avait tort ? le marmot ou les grandes personnes ? probablement tous : ceux-ci de s'irriter, celle-là d'être la cause de leur irritation. On aurait bien eu la ressource de dire : « c'est un enfant ; » mais cet enfant grandissait chaque jour et n'en restait pas moins taquin, volontaire, capricieux, pour ne pas dire méchant. Un fait particulier donnera peut-être une plus juste idée de son genre de malice.

Un jour, Ernestine voulait un couteau que sa prudente mère lui refusait ; l'enfant, pour l'obtenir, mit le doigt dans une déchirure de son bonnet ; comme elle savait fort bien qu'agrandir le trou déplairait à sa mère, elle imagina d'en faire la menace, et se mit à crier :

— Maman, si tu ne me donnes pas le couteau, vois-tu ? je tire !

— Mon enfant, tu te couperais les doigts.

— Si tu ne me le donne pas, je tire !

— Mais, ma petite...

— Maman, je tire, je tire !

Et, comme la mère résistait, l'enfant persista et troua la dentelle pour obtenir le couteau qu'on lui refusait.

Ainsi le bonnet fut déchiré, Ernestine fouettée, la mère irritée ; le père survenant, demanda la cause de tout ce tapage ; il gronda sa femme, il gronda sa fille qui pleura plus fort, et l'on fut de mauvaise humeur dans toute la maison pour le reste de la journée. Qui avait tort ? Tout le monde sans doute. Les parents auraient dû ne pas se fâcher, comme l'enfant ne pas les mettre en colère ; car tout en tenant compte de sa jeunesse, je ne puis pas m'empêcher de reconnaître qu'il était en ceci comme en bien d'autres choses la première cause du mal.

Avec sa bonne, Ernestine avait un autre moyen de se faire craindre ; c'était de la menacer à tous propos de le dire à sa mère. Si Marguerite ne voulait pas la porter, vite l'enfant pleurnichant, criait : « Je le dirai à maman ! » Si Marguerite brisait aujourd'hui une assiette et que le lendemain elle ne fût pas complaisante, encore : « Je le dirai à maman ! » Pour se venger, la servante imita la petite,

et quand Ernestine faisait une sottise, Marguerite s'emparait du refrain : « Je le dirai à ta mère. » On en vint ainsi à des rapports, des médisances, des cachettes ; enfin, pour se ménager mutuellement, à des mensonges. Laquelle avait tort ? Toutes deux, certainement, et peut-être plus particulièrement la fillette qui avait ainsi conduit la servante au mal. Pour y remédier, le père se mit en colère, gronda la domestique, fouetta l'enfant et ne réussit à rien.

Comme on le voit, M. Duval était irritable, et sa fille ne lui calmait pas les nerfs. Il semblait, au contraire, qu'elle prît plaisir à tourner autour de son cabinet en faisant du bruit, plaisir qui n'en était pas un pour le père. Celui-ci fermait sa porte, tirait ses rideaux, se bouchait les oreilles, s'efforçant de penser à ses affaires. Pendant ce temps-là, Ernestine continuait les siennes, le vacarme et les chants. Alors M. Duval sortait de la maison, fatigué, et ne revenait que pour entendre de nouveaux bruits. Que faire ? Gronder l'enfant ? Bah ! toutes les gronderies passaient sur elle comme l'eau sur le marbre, sans laisser de traces. Lui donner le fouet ? la mère avait parfois recours à ce moyen extrême qui n'avait d'autre avantage que de pousser Ernestine à pleurer et d'incommoder M. Duval sur un autre ton.

Cet intérieur était un véritable enfer : père, mère et servante en étaient les charbons enflammés, et l'enfant un petit démon qui attisait le feu de la colère.

Voilà bien quelques-uns des résultats les plus visibles du mal que faisait Ernestine, mais combien d'autres qu'il serait impossible d'indiquer ? Ainsi sa bonne, de mauvaise humeur, faisait mal la cuisine ; le père assourdi, commettait des erreurs dans ses calculs ; la mère, plus indulgente, tombait dans un autre extrême : en gâtant son enfant, elle péchait devant Dieu. Il fallut mettre Ernestine en pension ; double dépense, pas plus de réussite ; il n'y eut d'autre différence que celle-ci : l'enfant accomplissait maintenant dehors le mal qu'elle faisait jadis à la maison. Les parents étaient tranquilles, les maîtresses tourmentées.

Et cependant Ernestine, qui ne cassait ni bras ni jambes à personne, et qui ne dérobaît jamais rien, Ernestine était très contente d'elle-même ; lorsqu'on lui adressait un reproche, elle répondait imperturbablement : « Quel mal ai-je donc fait ? »

Je laisse à la conscience de mes jeunes lecteurs et lectrices le soin de lui répondre, et je passe à la seconde partie de son histoire.

II.

La maison d'éducation où l'on avait mis Ernestine était conduite par deux personnes vraiment capables et dévouées à leur œuvre. Leur but était bien moins de gagner de l'argent que de former de jeunes personnes distinguées. Les pensionnaires étaient leurs enfants, la maison était une famille, et les maîtresses étaient de si bons parents, que l'une d'elles tomba malade de fatigue, garda longtemps le lit, et mourut victime de son dévouement.

Cette mort, qui ne pouvait être reprochée à personne en particulier, devait peser sur la conscience de toutes les mauvaises élèves. Ernestine, qui peut-être y avait le plus contribué, le sentit vivement, et quand elle vit le lendemain en traversant la chambre mortuaire, la figure pâle, les membres roides de cette bonne maîtresse qui l'avait si souvent instruite et caressée, l'enfant trembla de tous ses membres et se prit à pleurer. Quand le corps fut dans le cercueil, un pasteur arriva, fit une lecture de la Bible, exhorta les élèves réunies ; et Ernestine, toujours plus remuée, se mit de nouveau à verser des larmes qu'on ne pouvait arrêter. Pendant longtemps, elle fut triste, presque malade ; la maîtresse qui restait profita de cette tristesse selon Dieu, pour conduire la jeune fille à des sentiments de repentir et de foi que jusqu'alors elle n'avait jamais éprouvés.

A l'âge de quatorze ans, Ernestine dut quitter cet établissement, non pas que son éducation fût complète, mais parce que ses parents ruinés, par de mauvaises affaires, ne pouvaient plus suffire à payer sa pension. Il y avait déjà cinq ans que la jeune fille était dans cette excellente institution, et si elle n'en emporta pas toute la science, elle en retira la piété qu'on pouvait attendre de son âge. Ce n'était plus la même enfant. Elle n'avait conservé de son passé que le souvenir. Et chose étrange ! les mêmes actions qui jadis lui avaient fait dire : « Quel mal ai-je fait ? » aujourd'hui réveillaient des regrets et le désir de réparer le mal qui frappait ses yeux ouverts.

A la maison paternelle, hélas ! rien n'était changé : parents et servante étaient restés irritables, ennuyés les uns des autres et toujours prêts à se disputer. Les revers de fortune n'avaient fait qu'accroître ces défauts, dont Ernestine avait jeté le premier germe. Aussi, quand elle rentra chez son père, elle eut beaucoup à souffrir de la part de ceux qu'elle avait tant aigris. Elle ne s'en plaignit pas. Elle se dit qu'elle avait à défaire son ouvrage et s'y appliqua avec la vigilance et les forces qu'on peut puiser dans des prières assidues à son Dieu,

et une lecture constante de sa Parole. Devenue à son tour le but des gronderies de tout le monde, Ernestine n'employait qu'une seule arme pour briser ces colères : c'était de se taire ! Non avec dépit, non avec hypocrisie ; ce n'était pas ce silence qui semble dire : « J'ai raison ; mais par générosité je veux bien me soumettre. » Non, ce n'était rien de tout cela. C'était un silence vraiment humble ; on voyait qu'Ernestine se cherchait à elle-même les torts qu'on lui reprochait ; elle les avouait dans la limite de la vérité et de l'humilité ; elle finissait par s'accuser elle-même, demander pardon et déclarer qu'elle espérait faire mieux à l'avenir. Dès lors, les rôles changeaient, le père, la mère, la servante, irrités, ne savaient plus que dire, l'irritation baignait comme le lait sur lequel on souffle pour donner issue à la vapeur ; et les grondeurs, revenus à eux-mêmes étaient honteux de s'être fâchés contre un enfant qui confessait à l'instant ses fautes, et travaillait dès lors à n'y plus retomber.

Avec une telle conduite, Ernestine parvint à détourner les traits dirigés contre elle ; mais comme par compensation, les disputeurs se chamaillaient entre eux. N'osant plus quereller l'enfant soumis, qui, par son calme, les humiliait, ils aimèrent mieux faire la guerre à leurs semblables qui ne pourraient pas les faire rougir. Encore ici, Ernestine trouva son rôle ; quand elle prévoyait un orage, elle s'ingéniait à le détourner ; une parole d'explication en faveur d'un absent faisait tomber l'accusation. Une excuse pour le coupable, un éloge pour l'obligeant, un sourire au départ, une main tendue au retour, une complaisance inattendue, ces mille petits procédés affectueux qui calment si bien un cœur ulcéré, telles sont les semences qu'Ernestine jetait à pleines mains, et qui tôt ou tard devaient porter des fruits.

L'exemple, voilà tout ce qu'elle pouvait donner ; c'était beaucoup. Le précepte ne pouvant sortir de sa bouche vis-à-vis de ses parents, elle le mit dans la bouche de Celui qui a toujours le droit de le donner. Comme elle avait pris l'habitude dans le pensionnat de prier Dieu et de lire l'Évangile, elle y persévéra dans la maison de ses parents. C'était dans sa chambrette qu'elle lisait sa Bible, mais quand il y faisait froid, elle transportait cette lecture dans la pièce où le feu réunissait tous les membres de la famille. Un jour, elle demanda avec réserve si l'on voulait entendre un récit fort intéressant qu'elle venait de lire. La permission fut accordée, et l'histoire entendue, tout rentra dans le silence. Ernestine ne se découragea pas ; quelques jours plus tard, elle fit une offre semblable qui, cette fois, provoqua une observation de la part de sa mère. L'enfant y répondit, la conver-

sation s'engagea, l'intérêt fut éveillé, et la chère enfant, aussi patiente qu'heureuse, renvoya à plus tard un nouveau pas en avant. L'occasion s'en offrit bientôt. Son père, prenant un ton grondeur comme pour maintenir son autorité, lui dit un soir :

— Voyons ! lis-nous donc ta Bible !

Ernestine ne se le fit pas répéter. Le lendemain, comme si la demande eût été faite pour tous les jours, elle ouvrit le saint volume en face de ses parents, et prêta sa voix à la Parole de Dieu.

Il y avait là bien des passages difficiles qu'Ernestine ne pouvait ni ne tenta expliquer ; mais elle proposa de lire en même temps que la Bible une espèce de commentaire dont sa maîtresse de pension lui avait fait cadeau. L'offre fut bien reçue, et dès lors le culte domestique fut établi dans la maison.

La Parole de Dieu fit le reste. La mère fut la première à suivre l'exemple de sa fille, le père marcha plus lentement. Il avait toujours quelque objection à soulever ; aussi, Ernestine sans mot dire consultait sa bibliothèque ou son pasteur, et ne se donnait de repos que lorsqu'elle avait enfin levé la difficulté.

Après quelque temps de cette vie humble et utile, Ernestine se voyant grandir, se dit un jour en elle-même : « Ma vie s'écoule sans que je sois utile à personne, je ne suis bonne à rien, quel bien puis-je accomplir ? »

Et la pauvre enfant ne songeait pas même qu'elle venait de réaliser la plus belle des œuvres ! Elle avait servi d'instrument à Dieu pour conduire des âmes immortelles, de l'incrédulité à la foi, de la mort à la vie !

Vers cette époque, Marguerite, fatiguée du surcroît de travail que lui donnait la perte de fortune de ses maîtres, se sentit épuisée. Le besoin de gagner sa vie lui imposait la nécessité de garder sa place, comme le besoin de repos de la quitter. Ernestine avait pitié de la pauvre fille ; elle aurait voulu pouvoir lui alléger sa tâche, elle l'essaya même pendant quelque temps, en se levant de bonne heure, se couchant tard pour faire une partie de l'œuvre de la servante. Dans la journée, elle raccommodait le linge ; le matin, elle allumait le feu pour permettre à Marguerite de se reposer un peu plus longtemps ; le soir, elle brossait les habits, cirait même les souliers, mais tout cela ne put suffire ; Marguerite devint sérieusement malade et dû s'aliter. Pour ne pas l'envoyer à l'hôpital, chacun prit une partie de sa tâche. Ernestine se fit à la fois cuisinière et garde-malade. La nuit, elle soignait encore sa servante et lui lisait pendant ses longues heures d'insomnie quelques-uns de ces passages de la Bible qui lui avaient fait à elle-

même tant de bien ; elle allait se coucher vers quatre heures du matin pour se lever à sept et recommencer comme si elle eût dormi toute la nuit.

Dieu mit un terme à cette nouvelle épreuve. Ernestine put enfin respirer, et dès qu'elle fut moins occupée et de la servante et de ses parents, elle se reprit à dire : « Je ne suis bonne à rien ! Que pourrais-je faire ? quelle œuvre entreprendre ? Tout le monde fait quelque chose, moi seule je ne fais rien ! »

La servante guérie avait contracté pendant les lectures de sa jeune maîtresse du goût pour l'étude de la Bible. Elle aurait aimé la continuer elle-même, mais elle ne savait pas lire. Elle avait essayé d'assembler ses lettres, sans y réussir. Ernestine, qui avait surpris la cuisinière dans cette occupation littéraire, s'offrit à l'aider. La domestique du premier étage, grande amie de Marguerite, vint partager la leçon. Ernestine se trouva, sans y songer, maîtresse d'école. Les deux servantes furent si satisfaites de leurs progrès, qu'elles en parlèrent à la portière, et celle-ci fit monter ses deux enfants : la petite fille pour apprendre à coudre, le petit garçon pour apprendre à compter. La classe d'Ernestine comptait donc quatre élèves qui lui donnaient non moins de peine que de satisfaction. Aussi répétait-elle sans cesse : « Je ne suis bonne à rien ! Quel bien puis-je faire ? Je perds mon temps ! »

Chère enfant, humble chrétienne, qui plus elle faisait, moins elle voyait ses œuvres ! Aussi était-elle ingénieuse à se créer mille occupations accidentelles d'un mois, d'un jour, d'une heure, utiles à ses frères et agréables à son Dieu, précisément parce que tout ce bien s'accomplissait sans bruit, sans paroles, sans prétention et dans l'obscurité de l'intérieur. Ernestine vieillit ainsi faisant des œuvres en rapport de son âge, c'est-à-dire toujours plus importantes, bien qu'en se répétant encore : « Je ne suis bonne à rien ! quel bien pourrais-je faire ? »

Mes jeunes lecteurs et lectrices, qui demandez que faut-il faire ? faites comme Ernestine, c'est assez. Si vous avez de plus hautes prétentions..... prenez garde ! Examinez s'il n'y aurait pas un peu d'orgueil au fond de votre désir de grande activité ! Si vous jugez, au contraire, que cela seul serait trop pénible..... prenez garde encore ! C'est un signe qui m'autoriserait à terminer par cette question : « Etes-vous chrétiens ? »

QUELLE HEURE EST-IL ?

Un jour où mon père m'avait promis de me conduire à six heures du soir contempler le coucher du soleil sur la montagne voisine, comme j'étais impatient qu'il en fût cinq pour partir, j'allais sans cesse répétant à tous ceux que je rencontrais : Quelle heure est-il ? quelle heure est-il ? J'étais si jeune que je ne savais pas même consulter une montre. Mon père saisit cette occasion pour m'instruire ; il me plaça debout sur une chaise près de la cheminée, et me montrant du doigt la pendule, il m'expliqua la valeur des chiffres et les mouvements des aiguilles. Quand j'eus bien compris, je m'élançai vers mes joujoux pour faire passer plus vite le temps qui me paraissait bien long. Mon père me rappela, m'assit sur ses genoux et me dit : Je t'ai fait connaître les heures du jour ; maintenant je vais t'expliquer la pendule de la vie.

Le tour du cadran d'une longue existence humaine serait de 84 ans qui, divisés par douze, en donnent sept pour chaque heure. Ainsi, mon enfant, il est une heure dans ta vie ; deux heures dans celle de ton frère ; trois heures pour ta sœur, six pour ta mère et huit pour moi-même. Avant qu'il soit minuit sur cette pendule, nous serons tous morts !

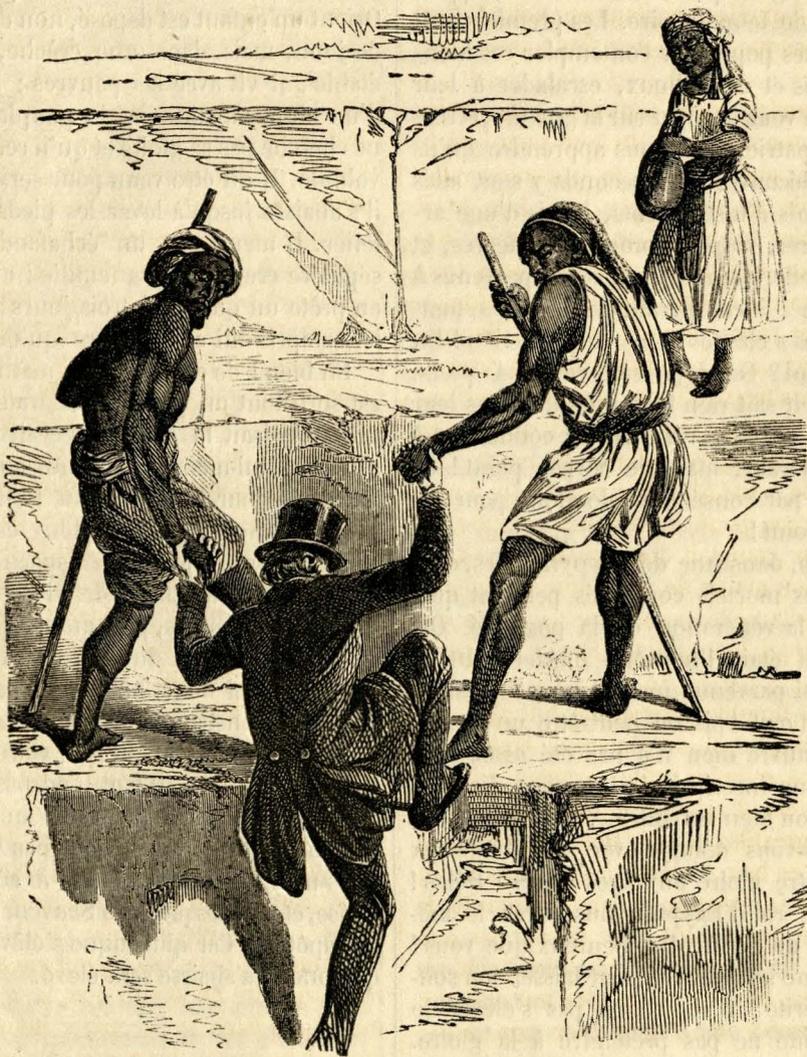
Mais l'horloge de la vie est si compliquée ; les intempéries du temps lui sont si funestes ; ses rouages sont tellement frêles, qu'on peut dire avec assurance que cette machine de chair n'est pas aussi sûre que celles de bois. Toute pendule de cheminée, toute montre de poche, toute horloge de maison, fait au moins une révolution sans se déranger ; mais un tour de cadran sur la pendule humaine ne nous est pas même assuré ! On a observé, montre en main, que la moitié des enfants mouraient dans la première heure ! bon nombre dans la seconde ; bien peu d'hommes atteignent onze heures du soir, encore moins parviennent à minuit ! et tous pris ensemble ne parcourent en moyenne qu'un tiers du cadran ! La pendule s'arrête sans qu'on sache pourquoi ; elle se dérange au moindre souffle de vent, on la change de place, on la pousse, la fait tomber, la brise, et il n'y a pas au monde un seul horloger capable de l'arranger ! En sorte qu'il n'y a rien de moins assuré que ni toi ni moi fassions notre tour entier. Il se peut que le timbre ne résonne pas une fois de plus dans notre vie ; et peut-être la seule cloche que nous entendrions encore sera celle de l'église tintant notre agonie !

Ainsi parla mon père. Depuis lors, j'ai rarement entendu sonner les heures dans la nuit sans me

demander quelle heure il était dans ma vie passée ; si j'employais bien l'heure présente et si j'étais prêt pour celle à venir où l'ange me criera : « Il n'y a plus de temps ! »

Lecteurs, en regardant au cadran de votre vie,

vous pouvez me dire avec précision combien de minutes vous avez vécu. Mais pourriez-vous affirmer combien il vous reste de secondes ? Qui oserait dire avec assurance : J'ai encore une heure sur ce cadran, j'ai encore sept ans de vie ?



Les premiers sont partis en touristes pour aller contempler ces monceaux de briques et de cailloux, escalader à leur sommet et rentrer dans leur patrie pour nous apprendre qu'ils n'avait rien découvert.

LES PYRAMIDES.

Parmi les moyens de perpétuer leur souvenir sur la terre, les hommes en ont imaginé un bien étrange, qui témoigne hautement de leur faiblesse et de leur niaiserie ! C'est de se faire élever des tombeaux magnifiques, colossaux : des pyramides ! C'est en Egypte que cette manie a surtout saisi des rois qui sans doute n'avaient pas d'autres mérites pour conserver leur nom que d'entasser pierre sur

pierre. Ces monuments étaient si vastes, si solidement construits, qu'ils ont traversé quatre mille ans dans un état de parfaite conservation. Les cités des hommes ont disparu, les temples des dieux se sont écroulés, le roc qui servait de base à ces collines artificielles est lui-même enfoui sous les sables que les siècles ont amoncelés dans le désert ; mais les pyramides ont triomphé de tout ; elles s'élèvent encore intactes, orgueilleuses, larges à leur pied, comme pour écraser la terre ; élancées au sommet,

comme pour atteindre aux cieux. Ce sont bien les monuments humains les plus durables ; ceux qui ont été le mieux conçus pour porter aux siècles à venir la renommée des puissants monarques qui les ont élevés. Eh bien ! quelle gloire ont obtenu à leur créateur ces mondes de granit ? Hélas ! ils n'en ont même pas conservé le nom ! Les badeaux et les savants se sont ligués pour arracher à ces pyramides le secret de leur histoire. Les premiers sont partis en touristes pour aller contempler ces monceaux de briques et de cailloux, escalader à leur sommet, comme vous le voyez sur la gravure, et rentrer dans leur patrie pour nous apprendre qu'ils n'avaient rien découvert ; les seconds y sont allés nombreux, munis d'instruments, suivis d'une armée pour mesurer, palper, compter ces degrés, et après bien des efforts inouis, ils sont parvenus à cette conclusion : « ces pyramides sont des tombeaux ! » Qui les a élevés ? On n'en sait rien ! En l'honneur de qui ? On n'en sait rien ! A quelle époque ? On n'en sait rien ! On a fouillé dans leur intérieur ; on y a trouvé un corridor conduisant à une salle sépulcrale ; mais de corps, point ! de nom, point ! et par conséquent de gloire pour l'illustre défunt, point !

Je me trompe, dans une de ces pyramides, on a trouvé des restes mortels conservés pendant quarante siècles à la vénération de la postérité. Or, savez-vous quel était l'heureux mortel dont la momie est ainsi parvenue jusqu'à nous ? C'est un bœuf ! Oui, le bœuf Apis ou peut-être un de ses frères, car ce pauvre dieu n'a pas été assez heureux pour qu'une inscription vînt nous dire s'il était lui-même ou bien un autre... Oh ! vanité des vanités ! Faites-vous donc élever des tombeaux pour porter votre gloire aux âges futurs ! Hélas ! fussiez-vous un roi d'Égypte, vous aurez le mécompte de voir un bœuf plus heureux que vous !

Comment donc s'y prendre pour laisser son souvenir à la postérité ? D'abord, ne pas s'élever de tombeau ; ensuite ne pas prétendre à la gloire. Cela vous semble un paradoxe ? Eh bien ! écoutez :

Dans cette même Égypte, à l'époque où régnait un de ces rois dont le nom est aujourd'hui ignoré, vivait aussi un simple pâtre. Son berceau avait dû lui servir de tombe, et, comme pour mieux le faire disparaître du souvenir des hommes, ce coffret de jonc fut exposé sur les eaux. Devenu homme, Moïse fut persécuté ; législateur, il eut pour palais le désert, pour sujets un peuple rebelle, et, pour ambition, d'être déchargé de toute autorité. Enfin, pour couronner son œuvre, sa mort resta toujours un mystère ; son corps ne fut jamais trouvé ; c'est vous dire qu'il n'eut pas de pyramide, pas le plus petit tombeau.

Eh bien ! Moïse, sans tombeau ni pyramide, Moïse,

sans viser à la renommée, n'a-t-il pas obtenu la gloire la plus éclatante, le souvenir le plus durable ? Son nom n'a-t-il pas retenti pendant quatre mille ans dans des milliers de temples et de chaumières ? et ne peut-on pas prédire que son écho se prolongera jusqu'à la fin du monde ? Voilà la gloire de l'homme sans pyramide et sans prétention.

Mais voici bien un autre exemple. Dans ce même Orient un enfant est déposé, non dans une corbeille de jonc, mais dans une crèche, au milieu d'une étable ; il vit avec les pauvres ; il remplit le rôle d'un obscur instituteur du peuple, il déclare qu'il ne cherche pas sa gloire et qu'il renonce à sa propre volonté. Il dit être venu pour servir ses serviteurs ; il s'abaisse jusqu'à laver les pieds d'un pauvre batelier. Il meurt sur un échafaud, il n'a pas de sépulcre creusé par sa famille ; un étranger ne lui en prête un que pour trois jours ; il le quitte et ne laisse après lui sur la terre qu'un tombeau vide !

Eh bien ! de ce tombeau, maintenant inconnu, est sorti tout un peuple d'adorateurs pour cet être qui méprisait la gloire, servait ses serviteurs et s'oubliait lui-même ! Un tombeau resté vide dès le troisième jour, un tombeau humble comme une grotte, et non pas orgueilleux comme une pyramide ; enfin un tombeau disparu, voilà ce qui n'a pas empêché le Christ de vivre dans le cœur de millions d'hommes, plus grand que tous les rois d'Égypte, et l'égal du Dieu de l'Univers !

Croyez-moi donc, mes jeunes amis, ne vous faites jamais construire de pyramides ; on pourrait en effacer votre nom. Pour que votre souvenir se perpétue sur la terre, il faut n'en pas avoir la prétention ; ou plutôt il faut avoir une ambition plus grande, celle d'élever, non pas votre nom, mais vous-mêmes dans les cieux, à côté de l'humble Moïse, et sous les pieds du Sauveur qui lava les pieds des apôtres ! Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Peut-être le lecteur sera bien aise d'avoir quelques détails de plus sur les pyramides. Je vais les donner d'après le *Dictionnaire de la conversation*.

Les premières pyramides connues, celles de la Basse-Égypte, sont à peu de distance de Memphis. Celles de Djiseh, savoir : *Cheops*, *Cephren* et *Mycerinus*, sont les plus grandes. Viennent ensuite celles d'*Aboukir*, de *Sakkarah*, et une certaine quantité d'autres, en tout une cinquantaine qui formaient indubitablement la nécropole ou le cimetière des rois et des personnages considérables de cette ancienne ville. Elles sont toutes dans une étendue de trois lieues environ. Il y a apparence qu'elles ont été construites par une suite de rois dans un espace de cent à cent cinquante ans. Celles

du lac Mœris, dont parle Hérodote, n'existent plus. En Ethiopie, les pyramides de Méroé, évidemment égyptiennes, sont construites sur le même principe, plus petites, aussi nombreuses, et l'espace qu'elles occupent fut aussi le lieu de sépulture de cette ville. Quant à la construction extérieure des pyramides, les unes sont lisses du haut en bas, terminées en pointe par une petite plate-forme ; les autres sont composées de grandes assises en retraite, l'une au-dessus de l'autre. Peut-être ces dernières étaient-elles destinées, lors de leur achèvement, à être égalisées en faisant disparaître la différence de retraite d'une assise à l'autre. Selon Hérodote, ces assises ou étages servaient à établir les machines en bois destinées à monter les pierres d'un étage à l'étage au-dessus. Il est à remarquer que la plupart des pyramides mexicaines sont également composées d'assises en retraite, l'une au-dessus de l'autre. Hérodote parle de pyramides qui furent construites en briques crues, c'est-à-dire séchées au soleil : c'étaient principalement celles du lac Mœris. Quelques autres portent encore quelques restes de parements en briques. Au Mexique, il y en a qui sont construites presque entièrement en briques crues, et qui furent, ou sont encore en partie revêtues d'un enduit plus ou moins solide. La plus grande des pyramides, le *Cheops*, est construite sur un rocher d'environ cent pieds d'élévation, selon Hérodote. Le sable en a comblé la base, car Norden ne lui a trouvé que soixante pieds. Sa largeur, à la base, est de 728 pieds ; elle a 447 pieds de haut ; les deux assises supérieures ont pu disparaître, ce qui ferait environ 450 pieds. Elle fut revêtue d'un marbre blanc, appelé marbre *arabique*, et tiré des bords de la mer Rouge. D'après Pline, le *Cheops* aurait été le fruit de vingt ans de travail, fait par 370,000 ouvriers, exagération que rien ne peut faire comprendre. Le *Cephren* a 605 pieds de large à sa base, et 398 pieds de haut ; le *Mycerinus*, 280 pieds, sur une hauteur de 162 pieds. Tous ont des souterrains et des chambres sépulcrales, dont la voûte est en dos-d'âne. — Les pyramides de Méroé ont parfois une enceinte qui renferme, non-seulement la base, mais aussi un petit sanctuaire qui s'adossait à la face antérieure. Cette disposition est commune à quelques pyramides mexicaines. Quelquefois les chambres sépulcrales se trouvent hors de la pyramide, et à peu de distance ; cela se rencontre au Mexique également.

LES DEUX VOYAGES.

I.

(*Le Matin.*)

— Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Bonjour.

— Comment vous portez-vous ?

— Bien.

— Mais à peine me répondez-vous !

— Je n'ai pas un instant à perdre, je pars ce soir, et comme vous le voyez, je fais mes préparatifs de voyage : malle, passeport, comptes, visites, diligence, j'ai mille choses à régler. Tenez, donnez-moi un coup de main, clouez cette caisse, cordez ce paquet ; en sortant, passez chez mon propriétaire et lui remettez cette somme. Attendez ! dites à mon concierge de m'envoyer mes lettres à Londres. Si vous rencontrez Belleville, excusez-moi de ne l'avoir pas vu ; dites à ma sœur de m'écrire. Adieu, adieu, au revoir ! Oh ! je suis tout en nage ! jamais je n'aurai fini ! je vais manquer la voiture..... quel terrible !....

— Au train dont vous y allez, certainement que vous aurez terminé de bonne heure. Je reviendrai ce soir, une heure avant votre départ, pour vous aider s'il est nécessaire.

— Merci. J'y compte. Allez vite. Bonjour.

II.

(*Le Soir.*)

— Eh bien ! où êtes-vous donc ?

— Tout est prêt.

— Et vous avez encore une heure ?

— Complète.

— Bien. Maintenant permettez-moi une question. Etes-vous prêt à mourir ? Avez-vous fait vos comptes avec Dieu ? Avez-vous pris un passeport ? Etes-vous sûr d'arriver avant que la porte du ciel ne se ferme ? Avez-vous payé vos dettes ? Ne puis-je rien faire pour vous ?

— Oh ! ta, ta, ta, ta ! comme vous y allez ! Croyez-vous donc que je vais mourir demain ?

— Non ; mais peut-être dans une heure, comme peut-être dans un an !

— Oh ! alors, j'ai bien le temps.

— Quoi ! ce matin vous n'aviez pas le loisir de faire autre chose que de vous préparer à un voyage de quelques jours, et maintenant vous croyez pou-

voir renvoyer indéfiniment de songer au voyage qui doit durer une éternité, un voyage dont on ne revient jamais, un voyage pour lequel on peut vous sonner dans une heure, comme dans un jour? Vous avez sué, pensé, agi pendant tout un jour pour aller à Londres, et vous ne voulez pas même donner un instant désoccupé qui vous reste à parler du ciel? Ah! ne voyez-vous pas que le voyage de ce monde vous a fait perdre la tête, et qu'il serait bien plus sage d'accorder à la vie éternelle la centième partie de la peine que vous vous donnez pour une vie de quatre jours?



OH! SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU!

Oh! si j'étais petit oiseau!
 Quel bonheur! déployer mes ailes!
 Libre, comme le passereau,
 Léger, comme les hirondelles!

Oh! si j'étais petit oiseau!
 Que je ferais de longs voyages,
 Sur mer, dans la plaine, au coteau,
 Au ciel, par delà les nuages!

Oh! si j'étais petit oiseau!
 Je n'irais plus à cette école,
 Où l'on met au pain et à l'eau,
 Qui dit de trop une parole.

Oh! si j'étais petit oiseau!
 J'irais aux champs à tire-d'aile
 Becqueter des fruits le plus beau,
 Et sentir des fleurs la plus belle.

Oh! si j'étais petit oiseau!
 Je passerais la matinée
 Au nid, comme dans un berceau,
 Jusqu'au milieu de la journée!

Oh! si j'étais petit oiseau!
 Quel bonheur! déployer mes ailes!
 Libre, comme le passereau,
 Léger, comme les hirondelles!

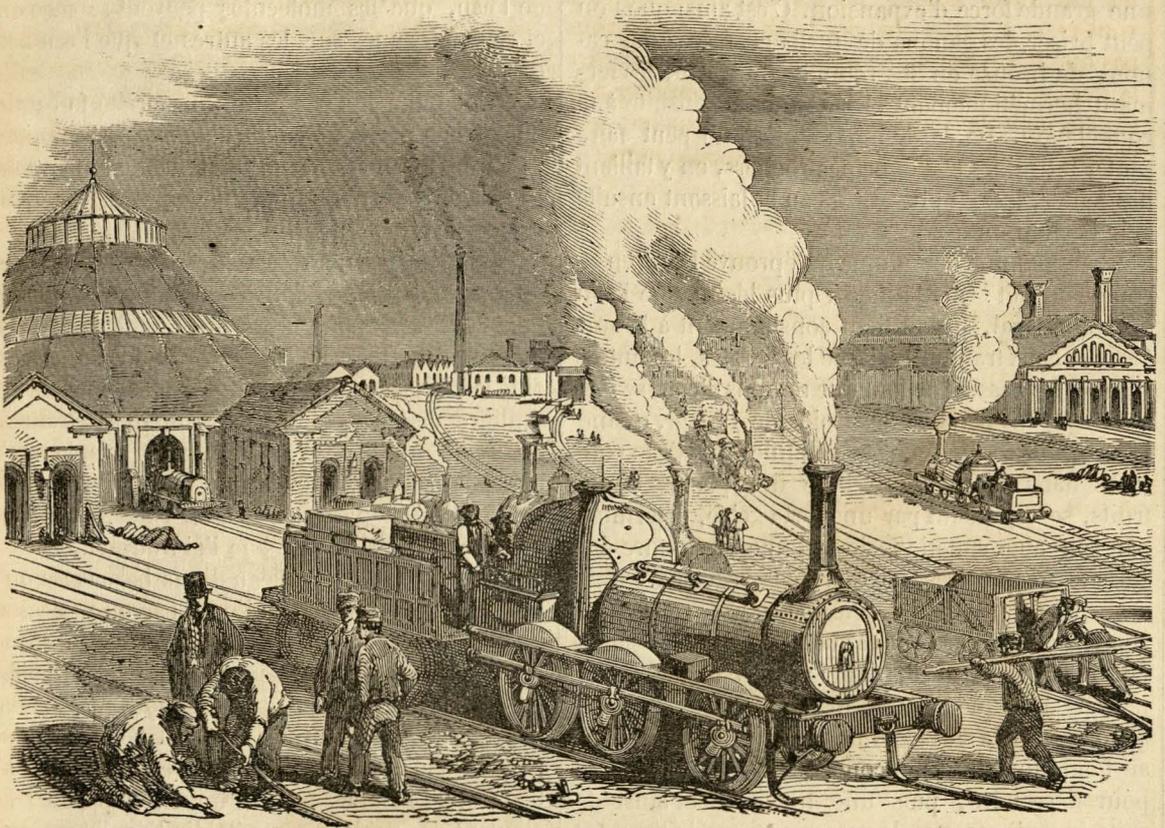
Ainsi parlait, triste et seulet,
 Un enfant, lassé d'être sage:
 Quand, sous un plomb, un oiseau
 Vient tomber mort sur son passage.

Sa compagne fuit sur un mont,
 Non loin d'un aigle dans son aire;
 L'oiseau de proie aussitôt fond
 Sur l'innocent et le lacère.

Les petits, chassés par la faim,
 S'en vont, hélas! à l'aventure,
 En quête d'un peu de grain,
 Trouver la mort sous la froidure.

Oh! je ne veux plus être oiseau;
 Pour ciel, je ne veux que ma terre;
 Pour voyage, que mon hameau;
 Pour nid, que le sein de ma mère!





LE MONDE MU PAR LA VAPEUR.

LA TERRE, L'EAU, L'AIR ET LE FEU.

II.

L'EAU.

Voyez-vous, mes jeunes lecteurs, ces pesantes voitures, où le fer abonde plus que le bois, et qui cependant avancent dix fois plus rapides que les diligences ? Savez-vous ce qui les met en mouvement ? Ce ne sont ni les chevaux de poste, ni le

feu des chaudières ; c'est tout simplement l'eau réduite en ce qu'il y a de plus léger, en vapeur !

Oui, un bloc de glace, devenue eau bouillante et vapeur élastique, en soulevant un piston relié à des roues, entraîne un convoi de cinquante wagons, qui vont porter dans les contrées lointaines les produits de notre industrie, pour nous revenir chargés des fruits de la nature, et si rapidement, que nous pouvons manger demain à Paris, les raisins et les figues qui mûrissent encore aujourd'hui sur leurs tiges à Marseille ou à Bayonne !

Mais avant d'en venir à ce détail, suivons cette eau dans ses diverses transformations. Je continue

à vous donner des extraits abrégés de l'ouvrage que je vous engage à lire en entier ¹.

DE L'EAU SOLIDE.— Lorsque l'eau est soumise au froid, elle devient solide et se transforme en glace. L'eau, en passant de l'état de liquide à l'état solide, *augmente de volume* et acquiert ainsi une grande force d'expansion. C'est ainsi que l'on peut briser des canons de fusils et même des canons de bronze en les remplissant d'eau, les fermant hermétiquement et les exposant ensuite à la congélation. De la même manière on peut faire sauter les mines et d'énormes rochers, en y taillant des fentes, les remplissant d'eau et laissant ensuite agir l'action du froid.

L'augmentation de volume qu'éprouve l'eau en se congelant fait : Que la glace, plus légère que l'eau à volume égal, se maintient constamment à la surface des eaux tranquilles ; que les carafes, les autres vases et les bassins de fontaine remplis d'eau, se brisent souvent pendant les froids de l'hiver, quand l'eau qu'ils contiennent se solidifie ; que l'eau contenue dans le tissu cellulaire des plantes et des fruits, se solidifiant par une forte gelée, détermine par son augmentation de volume la rupture des vaisseaux capillaires, fait périr les végétaux.

DE LA GLACE.— La légèreté de la glace, comparativement à celle de l'eau, est une propriété précieuse pour l'économie de la nature ; car si la glace était plus pesante que l'eau, à mesure que ses couches se forment à la surface d'un lac elles descendraient au fond ; une nouvelle couche se formerait encore pour descendre, puis une troisième et ainsi de suite jusqu'à ce que la masse entière de l'eau fût gelée. Alors, mes amis, plus de poissons, plus de baleines, plus de navigation, car les mers et les lacs seraient transformés en de vastes glaciers que quelques mois de soleil ne suffiraient pas pour faire fondre à la surface seulement. Avec la congélation des mers arriveraient de terribles inondations causées par les fleuves dont l'embouchure serait gelée ; puis absence de vapeurs d'eau dans l'atmosphère, car la glace n'évapore pas autant que l'eau liquide. Voyez donc quelle horrible perturbation cette seule propriété causerait dans l'état du globe. Ici encore, comme partout dans l'ensemble de la création, nous pouvons remarquer que Dieu a fait toutes ses œuvres avec une sagesse infinie et pour le plus grand bien de ses créatures.

¹ *La terre, l'eau et le feu, ou Notions de physique, de mécanique, de chimie et de géométrie, en rapport avec les phénomènes du globe et les usages ordinaires de la vie, par L. MICHAUD. Ouvrage pour la jeunesse, orné de 109 gravures lithographiées. 2 vol. in-12. Prix 10 fr. A Lausanne, chez Delafontaine. (Editeur, Georges Bridel.) A Paris, chez Grasset.*

DE L'EAU LIQUIDE.— Lorsque la glace est soumise à l'influence d'une chaleur qui va au-dessus de 1 degré du thermomètre, elle absorbe de la chaleur qui, en se logeant entre les particules, les éloigne un peu les unes des autres et diminue la force de cohésion qui les réunissait. Il résulte de cet état de l'eau, que les molécules peuvent se mouvoir et rouler les unes sur les autres et que l'eau peut couler.

La mobilité de l'eau est une propriété fort utile, puisqu'elle permet à ce liquide, indispensable à la vie des créatures, de se transporter sur toutes les parties de la surface du globe pour y satisfaire aux usages auxquels Dieu l'a destiné.

ÉQUILIBRE DES CORPS PLONGÉS DANS LES LIQUIDES.

— *Un corps plongé dans un liquide y perd une partie de son poids égale au poids du liquide qu'il déplace.* C'est au célèbre Archimède que l'on doit la découverte du principe fondamental de l'équilibre des corps plongés. On dit que cet ancien physicien fut saisi d'une si grande joie, lorsqu'il eut découvert cette loi, qu'il sortit du bain où il était plongé et parcourut les rues de Syracuse en criant : « Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé !... »

Si nous prenons le fléau d'une balance, et qu'à chaque bout nous suspendions, par un fil de soie de même longueur, deux petites boules en ivoire ou en plomb, semblables en volume et en poids, elles se feront *équilibre*. Mais si nous plaçons ensuite un verre d'eau sous une des boules, de manière qu'elle plonge dedans, l'équilibre sera détruit et la balance penchera du côté opposé ; en ajoutant des poids pour rétablir l'équilibre, puis ôtant le verre d'eau, l'équilibre se détruira une seconde fois. Cette expérience, très-facile à faire, vous prouve, mes amis, que *la boule d'ivoire perd de son poids en plongeant dans l'eau.*

Vous comprenez facilement que plus un liquide sera dense et plus aussi sa *poussée* (sa force) sera grande. Le volume d'un liquide dense, déplacé par un corps flottant, sera donc moins considérable que le volume d'un liquide rare déplacé par le même corps. Un œuf peut flotter sur de l'eau très-salée, tandis qu'il tombera au fond de l'eau douce. On a vu des vaisseaux très-chargés qui pouvaient tenir la mer sans couler à fond, mais qui étaient submergés en entrant dans un fleuve d'eau douce.

On nage plus facilement sur l'eau salée que sur l'eau douce : plus facilement, par conséquent, sur la mer que sur les lacs et les fleuves. Un corps plus pesant que le liquide dans lequel il est plongé, peut flotter, si on lui donne une forme telle qu'il déplace un volume de liquide dont le poids soit plus considérable que le sien propre. Le fer, par exemple, est, à volume égal, beaucoup

plus pesant que l'eau ; cependant en étendant ce métal, de manière à ce que, avec peu de masse, il déplace beaucoup d'eau, on peut en construire des bateaux qui flottent très-bien. Voyez, par exemple, quelques bateaux à vapeur ; ils ont la carène faite en feuilles de fer réunies ensemble par des clous.

On peut faire une expérience bien simple. Prenez une petite barre de plomb, mettez-la sur l'eau, elle descendra au fond ; puis retirez-la et la frappez avec un marteau de manière à l'étendre en lame mince et relevée sur les bords en forme de bateau ; alors elle flottera à la surface de l'eau quoiqu'elle ait conservé le même poids.

On donne aux bateaux une forme concave, afin qu'ils puissent s'enfoncer dans l'eau, et en déplacer un énorme volume avant d'être submergés. Plus le bateau s'enfonce et plus aussi est grand le volume d'eau déplacé. Il résulte de là qu'un bateau pourra porter une charge d'autant plus forte ; qu'il s'enfoncera moins par son propre poids, sans être chargé.

Le corps de l'homme est à peu près de la même pesanteur spécifique que l'eau douce. Aussi, il doit faire quelques efforts pour flotter, d'autant plus que sa tête est plus pesante comparativement que les autres parties du corps. Une personne grasse a plus de facilité à flotter à la surface de l'eau qu'une personne maigre, parce que le corps d'une personne grasse déplace un volume d'eau plus considérable que celui d'une personne maigre. Pour aider les jeunes gens qui apprennent à nager, on fixe à leur dos des vessies ou des boîtes en fer blanc, fermées et pleines d'air.

UTILITÉ DE L'EAU POUR L'HOMME, LES ANIMAUX ET LES PLANTES. — L'homme, pas plus que les animaux, ne peut vivre sans eau. Aussi, le Créateur l'a abondamment répandue sur presque toute la surface de la terre. Là, ce sont de vastes mers d'eau salée, il est vrai, mais qui, par une évaporation abondante, répandent dans l'atmosphère des nuages d'eau pure. Ici, ce sont de beaux lacs encaissés dans des vallées plus ou moins profondes ou parsemés sur de vastes plaines, et qui, dans les deux cas, retiennent en forme de filtre les dépôts amenés par les fleuves. Ailleurs, c'est un réseau de petits torrents et de rivières venant tous aboutir à un grand fleuve qui en est le tronc principal, et qui, comme un ruban d'argent, serpente dans les plaines en les arrosant de ses belles et fraîches eaux. Là-bas, ce sont des fleuves souterrains coulant entre des couches de terres imperméables, contournées en divers sens et dans lesquelles les eaux forment des lacs ou réservoirs souterrains. Qu'on perce la croûte terrestre jusqu'à ces fleuves et ces lacs, et au même instant les

puits artésiens laissent jaillir d'abondantes eaux. Voyez au loin ces contrées arides et brûlantes de l'Arabie et du Sahara, elles ont aussi leurs eaux de loin en loin. Ce sont des oasis, petits jardins de la nature, formés au centre d'immenses sables, par quelques dattiers qui entourent une source bienfaisante et précieuse pour le pèlerin dont le palais est desséché par le vent du désert. Ou bien le chameau, animal fort, docile et sobre, qui porte dans son estomac un réservoir d'eau, puits ambulante, qui s'ouvrira au besoin quand sonnera la dernière heure du voyageur. Ou bien encore des népenthés, plantes merveilleuses, dont la feuille, en forme d'urne recourbée, est pleine d'une eau tenant en dissolution un suc sucré, liquide bienfaisant, préservé de l'évaporation par un couvercle végétal, qui s'ouvre lorsque l'habitant du désert veut savourer avec délice cette liqueur parfumée.

L'eau est nécessaire pour humecter les membranes de notre palais ; elle est indispensable pour dissoudre nos aliments, afin qu'ils puissent pénétrer facilement dans les conduits et les réservoirs où ils doivent se modifier. Très-nécessaire aussi pour une multitude de besoins industriels, elle ne l'est pas moins pour le commerce ; car sous la forme de mers, de lacs et de fleuves, elle rapproche des peuples éloignés en facilitant les moyens de transport d'un lieu à un autre.

C'est dans l'eau que se développent, croissent et vivent une multitude d'animaux et de plantes plus ou moins utiles à l'homme, dont il fait un objet de consommation et par conséquent de commerce.

Pour la vie des plantes terrestres l'eau est nécessaire, car elle dissout les sucres de la terre, afin que, sous le nom de sève, ces sucres nourriciers puissent être absorbés par les plantes et transportés facilement dans toutes leurs parties.

Comme bain, l'eau est très-nécessaire au corps de l'homme pour entretenir la propreté et rafraîchir les tissus qui composent sa peau. L'eau se présenterait à l'état de pureté dans la nature. Souvent elle renferme des corps gazeux comme l'*hydrogène sulfuré* et l'*acide carbonique*. Ces substances communiquent aux eaux, qui les dissolvent en les traversant, une odeur, un goût et des propriétés particulières qu'on utilise fréquemment en médecine. Ces eaux portent particulièrement le nom d'*eaux minérales*. Ordinairement l'eau qui sort du sol pour couler à sa surface est froide ; cependant, dans plusieurs localités on connaît des sources d'*eaux chaudes* qui portent le nom d'*eaux thermales*. Ces eaux, souvent minérales, sont fréquemment employées en médecine pour bain.

Les sources d'eaux chaudes les plus intéressantes sont celles d'Islande, connues sous le nom de *Geysers*. Ce sont des colonnes de 120 à 150 pieds de hauteur qui, comme des jets d'eau bouillante, s'élancent avec bruit au-dessus du sol pour retomber en pluie chaude aux environs. Les sources d'eaux thermales sont attribuées à l'influence du feu qui remplit le centre de notre globe où il tient toute les matières à l'état de fusion.

EAU EN VAPEUR. — Lorsque la chaleur interposée entre les particules d'un liquide est assez forte pour vaincre la *cohésion*, force qui rapproche ses particules, celles-ci se séparent les unes des autres, s'éloignent de plus en plus à mesure que la chaleur augmente, et peu à peu toute la masse du liquide se convertit en *vapeurs*.

La transformation des eaux en vapeurs peut se faire de deux manières : par *l'évaporation* ou par *l'ébullition*.

DE L'ÉVAPORATION. — L'évaporation des eaux consiste dans la formation de vapeurs à la surface libre et sous l'influence de la température ordinaire. Tous les corps liquides ne s'évaporent pas avec la même facilité. Ceux qui sont les plus *rare*s, parce qu'ils contiennent plus de calorique ou chaleur interposée entre leurs particules, s'évaporent le plus facilement, tandis que les plus *denses*¹ s'évaporent beaucoup plus difficilement. Ainsi, tandis que l'*éther*, le *chloroforme*, l'*alcool*, certaines *essences*, s'évaporent très-rapidement, l'*eau* et le *mercure* s'évaporent lentement.

PROPRIÉTÉS DE LA VAPEUR. — La vapeur d'eau jouit de plusieurs propriétés : elle est élastique, compressible, impénétrable. On appelle *tension* de la vapeur ou *force élastique*, la force qu'elle possède de pouvoir faire équilibre à un poids plus ou moins lourd, ou le soulever. La force élastique de la vapeur augmente avec l'augmentation de la chaleur. Comme la force élastique de la vapeur peut agir comme force motrice pour remplacer avec avantage la force des vents, les courants d'eau, le travail des chevaux et même de l'homme, elle a été, dans ces derniers temps surtout, appliquée à un très-grand nombre d'industries, et de nombreux appareils ont été construits à cet effet.

MARMITE DE PAPIN. — Inventée en 1678 par un Français nommé Papin, est un vase en métal, à parois très-fortes, dont le couvercle ferme hermétiquement au moyen d'écrous et d'une vis. Après avoir placé dans ce vase l'eau que l'on veut faire chauffer à une haute température, on ferme le couvercle et on le place sur le feu. L'eau entre d'abord en

ébullition, mais la vapeur qui se forme, ne pouvant s'échapper, presse sur l'eau, en retarde toujours plus l'ébullition et la force ainsi à s'échauffer à une haute température. Au moyen de cette marmite, on peut obtenir de l'eau assez chaude pour faire fondre de l'étain, fondre les os, les cornes, les cartilages et les transformer en gelée.

On fait usage de la marmite de Papin dans les lieux très-élevés, où la faible pression atmosphérique ne permet pas à l'eau bouillante d'être assez chaude pour cuire les mets. Ainsi, on s'en sert au Saint-Bernard, au Simplon, et sur les autres sommités habitées par l'homme.

C'est certainement à Papin qu'il faut attribuer la découverte du principe sur lequel sont construites les machines à vapeur, la force élastique de l'eau comme *force motrice*.

On distingue deux espèces de machines à vapeur : 1° Les machines à vapeur à *basse pression* ; 2° les machines à vapeur à *haute pression*.

Les machines à basse pression sont nommées ainsi, parce que la tension de la vapeur n'y dépasse guère deux atmosphères.

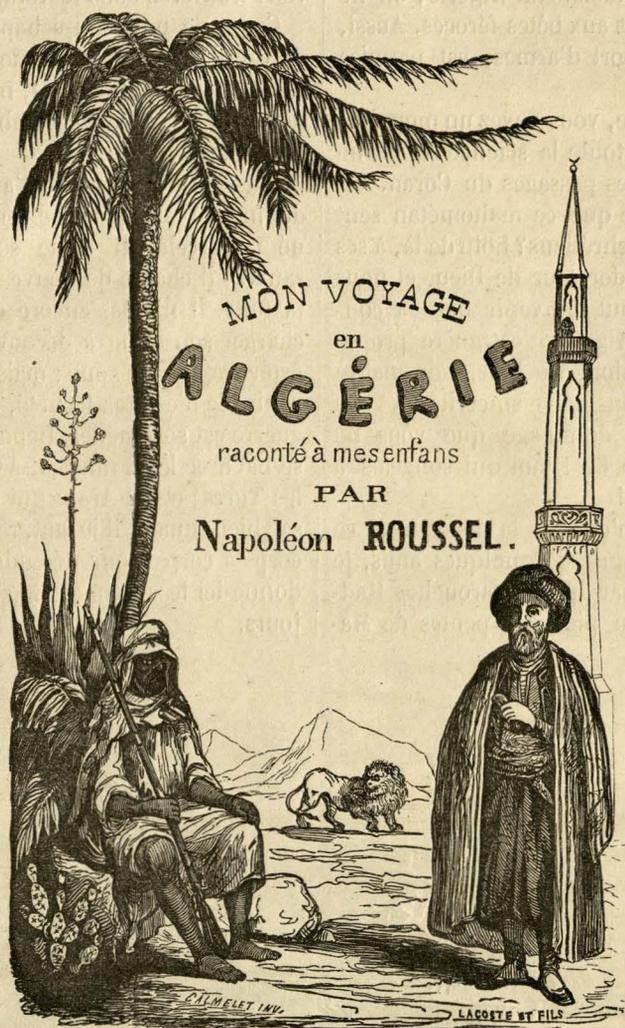
Les machines à haute pression sont beaucoup plus dangereuses que celles à basse pression, parce que cette énorme pression peut faire sauter la chaudière ; elles exigent aussi beaucoup plus de combustible, mais elles occupent infiniment moins de place, ce qui fait qu'on les emploie dans les voitures à vapeur, dans les petits bateaux à vapeur, et, en général, dans les machines-locomotives.

L'ALGÉRIE.

Voilà vingt ans, mes chers lecteurs, que je parcourais plaines et coteaux de l'Algérie. Quatre ans plus tard, je racontai ce voyage à mes enfants, et aujourd'hui un d'eux galope à son tour dans les gorges du Petit-Atlas, au milieu des Kabyles africains. Vous pourriez un jour, agriculteur, soldat, négociant, docteur ou missionnaire, avoir le même sort ; l'Algérie se rattache toujours plus solidement à la France ; c'est votre patrie ; il vous faut l'étudier.

Il paraît que bon nombre de vos camarades l'ont aussi pensé, car voici venir une troisième édition de *Mon voyage en Algérie raconté à mes enfants*. Je ne veux pas répéter ici le contenu de ce volume, mais seulement vous en donner la page de titre et vous l'expliquer.

¹ On nomme corps *rare*s ceux dont les molécules sont très-éloignées, et corps *denses* ceux dont les molécules sont très-rapprochées.



Vous avez sous les yeux un spécimen de trois végétaux, inconnus en France, abondant en Algérie : un palmier, un aloès et un figuier de Barbarie. Le palmier, c'est ce grand arbre aux rameaux gracieux qui dépasse de 50 pieds la colonne Vendôme ! Ces arbres, dont une espèce donne pour fruit l'énorme noix de coco, portent des feuilles qui ont jusqu'à 45 pieds de longueur !

A côté de ce géant, vous voyez l'aloès, simple arbrisseau. Ses feuilles élancées s'effilent comme la charpie, en longs filaments dont on tresse des bourses, des bonnets, des pantoufles, tels que peut-être vous en avez vu entre les mains de nos soldats revenus d'Afrique.

Au pied de l'aloès est le figuier de Barbarie. Ce n'est pas un arbre, comme son nom pourrait vous le faire supposer ; mais une plante grasse, au fruit

douçâtre et recouvert d'épines ténues, qui vous entrent dans les lèvres avant que la partie charnue vous arrive entre les dents.

Cet homme, assis près de l'arbre, est un Bédouin, couvert du classique burnous, qui lui sert à la fois de chapeau, d'habit, de pantalon, de lit et de maison ! Oui, de lit et de maison : il y dort et demeure la nuit, le jour, en voyage, à la ville. Le Bédouin ne quitte pas plus son burnous, que le limaçon sa coquille ; mais le Bédouin est moins propre que le colimaçon.

A droite, vous voyez le minaret d'une mosquée, c'est-à-dire le clocher d'une église mahométane. Au sommet de l'édifice, on a mis pour cloche un homme vivant ; le battant, c'est sa langue ; et, trois fois par jour, cette machine intelligente convoque, en criant, les fidèles à la prière.

Au centre, dans le fond, vous voyez le roi du désert, le terrible lion, qui n'a trouvé son vainqueur que parmi nos soldats. En Algérie, on ne chasse pas au lièvre, mais aux bêtes féroces. Aussi, la chasse, même sans port d'armes, est permise toute l'année !

Au pied de la mosquée, vous voyez un mouphti, prêtre musulman, dont toute la science se borne à lire, copier et réciter les passages du Coran.

Vous croyez peut-être que ce mahométan sent son infériorité sur nous, chrétiens ? Loin de là, à ses yeux, il est le fidèle adorateur de Dieu, et nous sommes des chiens. Il faut convenir que la conduite des chrétiens en Algérie n'est guère propre à le faire changer d'opinion. Un jour, mon maître d'arabe me dit avec la plus naïve sincérité : « Vous êtes bon enfant ; quel dommage que vous ne soyez pas mahométan ! » Eh ! moi qui songeais à le convertir à l'Évangile !

Mais tous les Arabes n'ont pas la douceur de ce jeune homme. Accompagné de quelques amis, je fus un jour poursuivi par quinze farouches Hadjoutes, en embuscade au pied des pentes de Ma-

helma. Plusieurs des nôtres furent pris, d'autres tués.... Mais je ne veux pas répéter ici ce que vous trouverez dans le volume.

Ceux de nous qui échappèrent ne durent leur salut qu'à l'approche de nos soldats français. Les Arabes, comme le chacal, n'attaquent jamais l'ennemi que lorsque leur nombre leur promet une victoire facile.

Aussi la fuite est-elle l'arme défensive du Bédouin. Le cheval arabe semble lui avoir été donné pour cela. Il lâche son coup de fusil et se sauve ; il charge de nouveau, il tire, et reprend la fuite. Il n'a pas encore compris la nécessité de charger son arme à découvert ; il s'éloigne après avoir frappé son coup ; mais il s'éloigne pour revenir. Ce n'est pas lâcheté, c'est plutôt tactique. La guerre est son métier. Depuis bientôt trente ans, il se bat avec les Français. Avant, il se battait avec les Turcs ; et cet Arabe qui fuit comme le Numide, sait bien, quand il le faut, rester ferme et se prendre corps à corps pour défendre ses foyers. Je vous donne ici le spécimen de ce qui se voit tous les jours.



Quand donc viendra le temps où ces hommes, enfants du même Dieu, se tendront la main en amis, au lieu de se tirer des coups de fusil ? N'est-ce pas horrible que pour un peu de terre on s'ar-

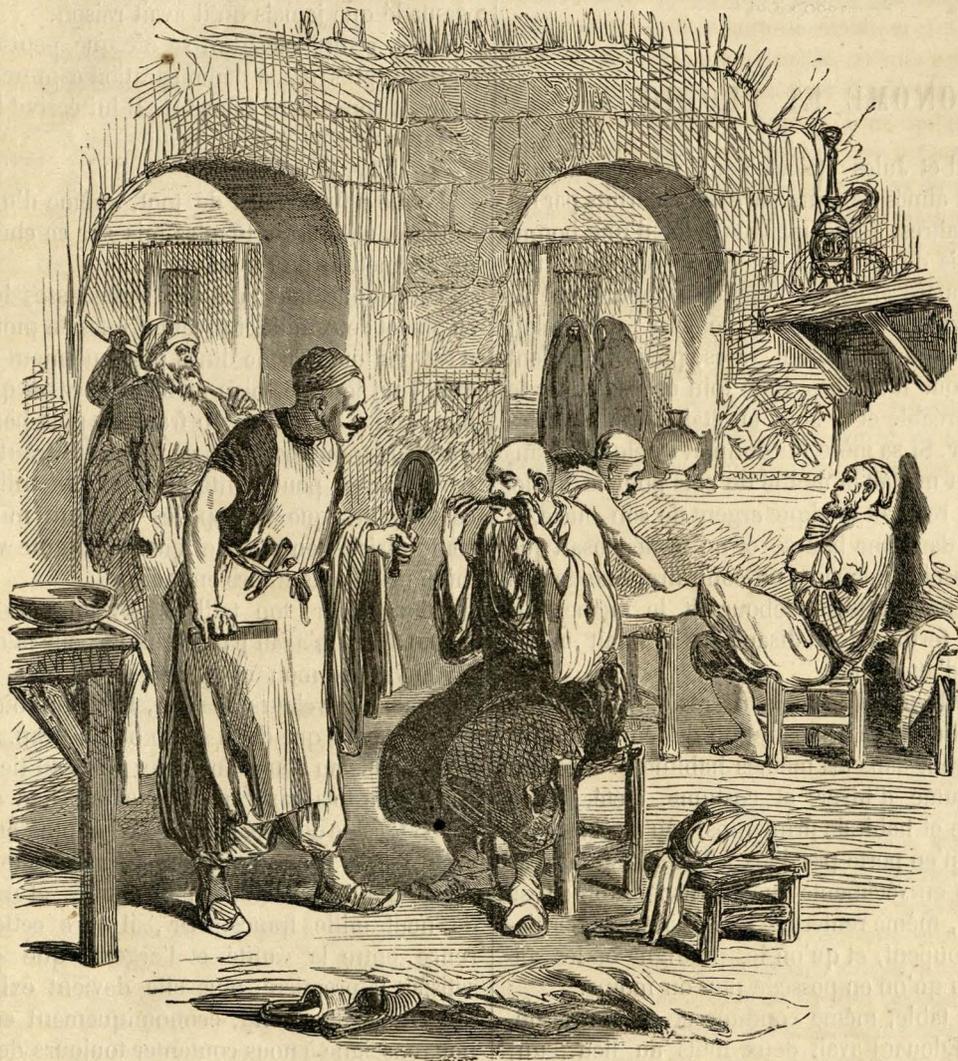
rache la vie ? Le monde n'est-il donc pas assez grand pour y vivre tous en paix ?

Mais je reviens aux Maures d'Alger. Ils sont bien moins farouches que les Arabes des tribus. Ces ci-

tadins vivent paisiblement retirés dans leurs demeures. Toutes leurs sorties se réduisent à se rendre au café, ou chez le barbier, pour y laisser leur barbe et y prendre des nouvelles. La boutique du coiffeur, chez les mahométans, c'est le cabinet de lecture des Français. Les Orientaux n'ont qu'une gazette, le perruquier lui-même. Cette gazette est toujours de l'opinion de la pratique; elle dit ce qu'on

veut, autant et aussi peu qu'on le désire; enfin, sa lecture ne coûte qu'un sou, sans compter qu'on vous fait la barbe par-dessus le marché.

Voyez avec quelle complaisance l'artiste en cheveux de la gravure présente le miroir au tondu qui s'allonge les moustaches! Ne se croirait-on pas à Paris?



Mais voici qui ne ressemble plus autant à notre patrie : le second patient que vous voyez dans le fond vient d'être rasé. Dans ce moment, le barbier lui travaille tous les membres, lui fait craquer toutes les articulations. En vérité, après cette opération, on pourrait croire notre homme tout disloqué. Du tout : il s'en va, dit-il, tout assoupli!

Le vieillard que vous voyez sur la porte est un

voyageur portant son bagage au bout d'un bâton, qui vient, en passant, se faire raser et se reposer quelques heures; car là rien ne presse, la meilleure pratique est celle qui reste le plus longtemps. Parfois même, après la toilette on vous apporte la pipe et la tasse de café.

Les deux fantômes, hors de la boutique, sont deux femmes qui passent dans la rue. Elles sont

tellement enveloppées, qu'on n'en voit que les yeux, nécessaires pour se conduire. C'est beaucoup plus décent que le costume de nos dames dans les bals et les soirées ; mais cela ressemble assez bien à la nouvelle mode de femmes gonflées en ballon.

J'oublie que je m'étais proposé, non de vous parler des mahométans, mais de vous annoncer *Mon voyage en Algérie*, dont la troisième édition vient de paraître.

ECONOME ET PRODIGUE.

Edouard et Jules étaient deux frères jumeaux, également aimés de leurs parents, instruits par les mêmes maîtres, jouissant tous deux d'une bonne santé, mais de goûts et de caractères fort différents. Edouard aimait la toilette, la bonne chère, les jeux bruyants, les plaisirs coûteux ; il semblait que plus les objets étaient rares, plus ils avaient d'attrait pour lui. Jules, bien loin de dédaigner le beau, l'agréable et le bon, en était avare pour les faire durer. Si sa mère lui donnait quelques friandises, il en mettait la moitié de côté pour le lendemain. S'il recevait quelque argent de son oncle, il le fermait dans une bourse et ne le dépensait que dans le besoin. Edouard, au contraire, mangeait à la fois pêche et gâteau, déboursait le même jour sa petite fortune, se disant qu'il valait mieux jouir que d'attendre.

Plus tard, quand les deux frères devenus leurs maîtres, eurent l'administration de leurs biens, ils persévérèrent dans les mêmes habitudes. Edouard avait costume d'hiver et costume d'été, habit d'automne et habit de printemps. Qu'importe, disait-il, je n'en porte pas deux à la fois ? Jules n'avait guère en vêtements que l'indispensable ; il se disait que, même renfermés, les habits se ternissent, se coupent, et qu'on les prodigue ou les soigne, selon qu'on en possède plus ou moins.

Pour la table, même conduite et même raisonnement. Edouard avait deux mets au lieu d'un, primeurs, vin et café. En effet, disait-il, si j'ai deux plats, ils sont plus petits, je n'en mange pas davantage ; j'aime mieux avoir moins de fruits et les avoir meilleurs ; enfin, une tasse de café ne me ruinera pas ! D'ailleurs la nourriture n'est-elle pas chose de première nécessité ?

— C'est vrai, disait Jules, mais deux petits plats coûtent plus d'appât et ne nourrissent pas mieux qu'un seul copieux. Quant aux fruits, j'attends qu'ils soient abondants, et je n'en prends pas plus alors que s'ils étaient rares ; sans doute une

demi-tasse ne ruine personne, mais trois cent soixante-cinq par an, pendant trente ans, cela fait plus de dix mille, qui font, à vingt-cinq centimes, juste deux mille cinq cents francs.

— Ah ! te voilà bien, répondit Edouard, avec ton arithmétique !

— Mon cher ami, ce n'est pas de l'arithmétique, ce sont deux mille cinq cents francs.

— Du tout, c'est dix mille tasses de café, c'est dix mille coupes de plaisir !

Ici les deux frères se séparèrent, chacun plus persuadé que jamais qu'il avait raison.

Jules, rentré chez lui, se dit que peut-être en poussant plus loin la démonstration commencée, il pourrait convaincre Edouard. Il lui écrivit la lettre suivante :

Cher ami,

J'aime à tirer parti de tout, même d'une plaisanterie, et, puisque tu m'as mis sur ce chemin, tu me permettras de t'y suivre.

Tu as donc dans ta vie dix mille tasses de plaisir en plus et deux mille cinq cents francs en moins. « Ce n'est pas tout. Tu ne dînes pas seulement avec du café. Tout le reste, bien meilleur chez toi que chez moi, coûte au moins un franc de plus par repas, soit deux francs par jour, ou sept cent trente francs par an ; c'est pour trente ans vingt-un mille neuf cents francs que tu appelles vingt-un mille neuf cents plaisirs en plus, et que je nomme vingt-un mille neuf cents francs en moins.

L'autre jour, ton tailleur se trompant de nom de baptême, m'a fait passer ta note pour la mienne, J'y ai vu que mon cher frère avait plus de goût que moi : le velours, le satin, brillaient où son jumeau n'avait que de la serge ou du drap. J'ai vu deux habits au lieu d'un, deux gilets au lieu d'un, etc., et au total six cents francs au lieu de trois cents. C'est le double, pour n'être ni plus au chaud en hiver, ni plus au frais en été ; le résultat final est un gain de trente ans de vanité, et une perte de neuf mille francs. Or, il y a cette différence entre la vanité et l'argent, que plus on satisfait la première, plus elle devient exigeante ; tandis que le second, économiquement employé, nous enseigne à nous contenter toujours de moins, science qui n'est pas à dédaigner, quand on n'est pas maître de l'avenir.

Te ferai-je le même calcul sur tous les détails de ta vie ? Sur ces serviteurs plus nombreux, plus payés, sur ces meubles plus riches, ce logement plus cher, qui, depuis quinze ans, te coûte en sus du mien la moitié de ce qu'il m'a fallu pour acheter ma petite maison, et qui, dans quinze nouvelles années, t'aura privé d'une propriété semblable à la mienne, c'est-à-dire de dix-huit mille francs. J'en conviens, tu as de plus que moi des ornements

d'architecture, tu es dans un quartier à la mode; mais j'ai de plus que toi une maison!

Et tes bijoux? et tes tableaux? et tes voyages? je vais en omnibus quand tu prends un coupé; ma montre est d'argent, ta montre est d'or; la mienne est suspendue à un cordon noir, la tienne à une chaîne jaune; tes gants sont de peau, les miens de drap; et si je pouvais descendre dans mille et mille petits détails, tu verrais que ton prétendu confortable, que j'appelle superflu, te coûte plus de cinq cents francs par an. Maintenant, additionnons :

| | |
|--|----------------------|
| En plus, 2,500 fr. pour tasses de plaisir; | 2,500 fr. en moins. |
| En plus, 21,900 fr. de bonne chère; | 21,900 fr. en moins. |
| En plus, 9,000 fr. de vanité p. habits; | 9,000 fr. en moins. |
| En plus, 18,000 fr. pour luxe de maison; | 18,000 fr. en moins. |
| En plus, 15,000 fr. de confort; | 15,000 fr. en moins. |
| 66,400 | 66,400 |

A cette somme, ajoute les intérêts, en trente ans tu la doubles; c'est donc cent trente-deux mille huit cents francs que tu gaspilles, et cent trente-deux mille huit cents francs que j'économise! C'est la fortune qui te reste pour vivre. Tu as aujourd'hui quarante ans; tu es incapable de gagner ta vie par le travail. Que ferais-tu demain si ton capital disparaissait dans un incendie, une révolution, une faillite? Que ferais-tu, si la maladie ou des enfants venaient doubler tes dépenses? Et sans aller si loin, que feras-tu dans quelques années, en continuant le même train de vie qui chaque jour devient plus cher?

Je te conseille d'autant plus d'y penser, qu'il me paraît probable, vu notre prospérité soutenue, que la Providence nous enverra bientôt quelques-unes de ces épreuves qu'un Dieu, sage et bon, ne peut manquer d'accorder aux créatures raisonnables qui l'oublient pour jouir de la matière sans se dire qu'elles ont une âme à sauver et des pauvres à secourir!

Edouard, pour toute réponse, renvoya cette lettre à son auteur, et continua comme par le passé. Le prophète de malheur s'était trompé; le prodigue n'eut à souffrir ni d'une révolution, ni d'une faillite, ni d'une maladie, ni d'un accroissement de famille; il fit de fausses spéculations de bourse, et fut ruiné quand il comptait doubler sa fortune pour satisfaire à de nouveaux plans de bonheur! Ce qui lui resta était insuffisant pour fournir aux dépenses de première nécessité. Edouard végéta, fit des dettes, vécut honteux et souffrant; pour ne pas mourir de faim, il dut accepter une place à la table de son frère et un lit dans sa maison.

C'est ainsi que quinze ans de prodigalité lui valurent quinze autres années de misère, tandis que son frère, ni prodigue, ni misérable, put supporter sans peine, dans une inondation, la perte de la moi-

tié de la fortune qu'il avait doublée. Jules reconnut dans ce dommage un appel de Dieu, et n'en fut que plus pieux. Edouard ne vit dans ses pertes qu'un caprice du sort, et n'en fut que plus irrité. Sa colère devint misanthropie, son indifférence en religion, incrédulité avouée; il mourut désespéré.

Mes jeunes lecteurs, vous blamez sans doute Edouard, et vous avez raison; mais peut-être n'avez-vous pas compris que vous étiez tous des Edouard en herbe. Sans doute, vous n'avez pas encore accompli toutes ces folies, mais avez-vous quarante ans? Peut-être ne pourra-t-on jamais vous en reprocher de semblables; mais faut-il nécessairement perdre cent trente mille francs pour se ruiner? Réduisez cette somme de moitié, des trois quarts; ne reste-t-il pas toujours vrai que vous prodiguez plus ou moins, dans la jeunesse, des ressources qui vous manqueront plus tard? N'est-il pas vrai que les habitudes, une fois prise, on ne jouit pas davantage, soit qu'on dépense plus ou moins? Et surtout n'est-il pas vrai que vous dissipez des biens que Dieu vous a confiés pour ses pauvres? Prenez-y garde! Vous vous préparez des regrets pour votre vieillesse et des terreurs pour votre mort! Vos coupes de plaisir sont des coupes de poison!

LES DEUX AMOURS.

Partis des deux bouts de l'univers, deux êtres ailés, à la figure angélique et aux formes humaines, se rencontrèrent planant au-dessus de notre terre, qu'ils venaient visiter. A leur ressemblance, ils crurent se reconnaître pour frères. Ils s'approchèrent l'un de l'autre, s'interrogèrent mutuellement sur leur nom, et découvrirent que tous deux s'appelaient Amour; l'un avait été baptisé dans le ciel, l'autre dans ce monde; peut-être étaient-ils de la même famille; pour s'en assurer, chacun donna quelques détails sur son origine, ses goûts et ses affections.

— Je suis né, dit l'un, sur un coin de cette terre, que j'aime plus que l'univers entier; c'est ma patrie, et cela me suffit. Elle me semble m'appartenir: ses arbres, ses champs, ses montagnes me parlent comme des amis. Quand je la compare aux autres contrées, le reste du monde me fait pitié. J'aime le lieu de ma naissance avec idolâtrie, et si je pouvais lui en découvrir, je l'aimerais, je crois, avec ses imperfections.

— Il n'en est pas ainsi de moi, répondit l'autre, bien que j'aime comme vous ma patrie, j'aime également tous les points du monde. Je suis prêt à vivre en Orient, en Occident, au Sud comme au Nord. Partout où je trouve des êtres vivants, je suis heureux, car j'aime tout ce qui respire. Ce n'est pas au sol que je m'attache, c'est à ses habitants, et ceux-ci sont chers sur toutes les parties du globe.

— Oh ! comme vous, j'aime les hommes, mais j'aime surtout mes concitoyens. Ils m'apparaissent meilleurs, plus intelligents, plus forts et plus beaux que tous les autres. J'aime tant mes compatriotes, qu'au besoin je m'unirais à eux pour combattre nos ennemis communs et mourir pour nous conserver à tous l'honneur et la liberté.

— Encore ici, je diffère de vous. J'aime les hommes de toutes les contrées, mes voisins comme mes compatriotes, ceux qui m'affectionnent et ceux qui me haïssent ; et loin de donner ma vie à l'un des partis pour détruire ses adversaires, je les aime assez tous deux pour me placer entre les combattants, les prendre par la main et les rapprocher, au risque de périr victime de mon amour.

— Jusqu'ici, nos goûts ne se ressemblent guère, peut-être aurons-nous d'autres points communs. J'aime à contempler le beau dans toutes les splendeurs. Une action généreuse, la vue de l'Océan, l'harmonie de la nature, l'immensité de la création, ces nuées d'astres étincelants, toutes les beautés de l'univers, remuent mon cœur. J'aime le beau et le sublime à tel point, que le médiocre et le laid me font horreur ou pitié.

— Comme vous, j'aime le beau, mais moins dans un spectacle que dans une action ; je l'aime, non-seulement chez autrui, mais en moi. Le dévouement me plaît, surtout dans ma propre vie. La magnificence de la création ne me saisit que pour m'élever à son Créateur, et c'est un Être vivant que j'aime et que j'adore. Sans Lui, l'univers ne me dit plus rien, l'harmonie cesse d'exister, je n'y vois plus qu'un jeu de l'aveugle hasard.

— Mais les œuvres d'art n'ont-elles donc aucun attrait pour vous, quand vous n'en connaissez pas les auteurs ? Quant à moi, j'aime les chefs-d'œuvre de tous les genres ; un palais charme mes yeux, un tableau parle à mon imagination, un concert m'électrise ; j'aime les sciences qui me livrent les secrets de la nature et me promettent des merveilles pour chaque jour de l'avenir.

— Arts et sciences me sont chers aussi, comme témoignage de l'amour de Celui qui en a rendu capables ses créatures ; mais ce sont ces créatures que j'aime bien plus encore que leur habileté et leur savoir : l'ignorant et le savant, le musicien et

le sourd, le peintre et l'aveugle ; sont tous mes bien-aimés. J'aime les hommes, non pour leur esprit, mais pour leur âme. Je les aime, non pour jouir de leurs dons, mais pour me donner à eux. Mes joies, mon bonheur sont dans mon abnégation.

— N'avons-nous donc aucun point qui nous rapproche, nous qui portons le même nom ? Écoutez encore : J'aime tout ce qui peut embellir la vie, flatter les sens, charmer l'imagination. J'aime une fête splendide, un festin abondant, une demeure commode, un doux repos la nuit, une grande activité le jour, pourvu qu'elle soit exempte de fatigue. Aussi, j'aime autour de moi des serviteurs, des coursiers, des équipages, et tout ce qui peut rendre ma vie agréable et facile. Voilà ce que j'aime de tout mon cœur !

— Hélas ! je ne puis pas mieux à ce trait reconnaître notre fraternité. Cette abondance de biens, je l'apprécie comme vous, mais j'en fais un tout autre usage. Je me plais à la répandre sur ceux que j'affectionne ; et comme ceux-ci couvrent le monde, habitent les chaumières et les palais, sont en liberté dans les champs et enchaînés dans les prisons, je ne puis prodiguer ces biens ; je me les refuse à moi-même, pour les donner aux autres. Je les partage avec parcimonie, pour en faire jouir de plus nombreux amis.

— Je le vois, nous ne sommes pas frères.

— En effet, nous ne le sommes que de nom, et même il est probable que ce même mot a pour chacun de nous un sens différent. Votre nom, Amour, désigne votre goût pour les êtres et les objets qui vous sont utiles et agréables. Ce n'est pas eux, c'est vous que vous aimez.

— Sans doute !

— Vous exploitez avec plaisir le monde, les hommes, au profit de vos propres jouissances.

— Certainement !

— Dans ce sens, *aimer*, signifie être égoïste.

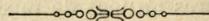
— Exactement !

— Eh bien ! tel n'est pas le sentiment qui remplit mon cœur. J'éprouve, au contraire, le besoin de me donner aux autres, de me dépenser à leur service ; me dévouer fait mon bonheur.

— Quel est donc votre nom de baptême ?

— Charité. Et le vôtre ?

— Cupido, c'est-à-dire, désir, passion, jouissance. Je vis pour moi-même aux frais des autres. Si les hommes m'appellent Amour, c'est pour se faire illusion. Mon vrai nom, c'est Volupté !



DIEU EST-IL MOINS PUISSANT QUE L'HOMME ?

I.

Edouard, mauvais sujet, ne l'était pas devenu, il l'avait toujours été. En vain, son père lui avait donné de bons exemples, de bons préceptes, de bons maîtres, rien n'avait réussi ; le fils n'avait qu'empiré ; et il finit par contracter des dettes pour payer ses plaisirs. Comme il était encore très-jeune quand il commit cette dernière faute pour la première fois, lorsque le créancier vint réclamer chez ses parents, M. Morval fit venir son fils, et en acquittant la somme, il dit à Edouard : « c'est la première et la dernière fois que je paie une de tes dettes contractée sans mon approbation. S'il t'arrive d'en faire encore de semblables, je te déclare que j'irai plutôt en prison que de donner un sou ! »

Le père espérait que la pensée de faire mettre dans un cachot celui qui lui avait donné la vie, arrêterait l'enfant vicieux sur le point de commettre une nouvelle sottise. Il n'en fut rien. Edouard recommença, et continua si longtemps, qu'à la fin les créanciers se réunirent pour exiger de M. Morval l'argent dû par son fils encore mineur. Le père tint parole, il refusa tout, et comme on croyait qu'il céderait à la contrainte, on fit rendre un jugement, vendre ses meubles et incarcérer sa personne.

L'incorrigible libertin persévéra dans sa mauvaise conduite. Seulement, comme il se dit que désormais son père ne pourrait plus le surveiller, il lui promit de mieux vivre. Le père, de son côté, tout en restant en prison, promit à Edouard que s'il se conduisait d'une manière irréprochable il lui rendrait plus tard sa protection pour obtenir une position honorable.

Voilà donc le père emprisonné, le fils libre, et cela pour autant de jours, de mois, qu'il pourra plaire aux créanciers de payer la nourriture du détenu.

Edouard voulut visiter son père à la maison de la rue de Clichy ; le porte-clefs lui dit qu'il lui fallait une permission de la préfecture qui ne l'accordait qu'à la demande du prisonnier, et que M. Morval avait refusé d'autoriser personne à le voir.

Comment, dit Edouard, mon père ne reçoit de visite d'aucun de mes créanciers ?

— D'aucun.

— Ni de son domestique ?

— Ni de son domestique.

— Mais de son fils ?

— De personne ; j'ai reçu l'ordre de le déclarer invisible.

— Du moins on peut lui écrire ?

— Oui, mais je sais qu'il n'a pas reçu une seule lettre, car toutes doivent passer par mes mains.

Cet isolement complet avait un autre but que de se débarrasser des visites des créanciers. M. Morval voulait que son fils sentît à quel horrible supplice il avait réduit son père. Edouard fit une tout autre réflexion, il se dit que, puisque M. Morval ne recevait en prison ni visite ni lettre, il ne pourrait être informé de la conduite de son fils en ville. Je ne voudrais pas dire qu'Edouard fût heureux de la cause, mais à coup sûr il ne fut pas fâché du résultat. Aussi en profita-t-il pour s'abandonner à ses folies, se disant que son père n'en saurait rien. Le voilà donc courant les théâtres, les cafés, les bals publics et les maisons de jeu ; vivant un jour dans l'abondance sur emprunt, le lendemain dans la misère après ses pertes ; tantôt épuisé de fatigue par les débauches de la nuit, tantôt paresseusement étendu sur son lit, méditant de nouveaux plaisirs pour le lendemain. En même temps qu'il menait cette vie désordonnée, Edouard suivait avec son père une correspondance où il promettait monts et merveilles, et donnait un récit mensonger de l'emploi de son temps. Mais il fut bien surpris de recevoir de M. Morval des réponses qui lui montraient que ses mensonges n'étaient pas acceptés pour autant de vérités. Ce changement subit dans ses habitudes paraissait impossible ; ces études, remplaçant tout-à-coup les plaisirs, étaient suspectes ; et bien qu'il ne pût lui prouver le contraire, le vieillard-prisonnier fit assez clairement comprendre au jeune homme en liberté, qu'il ne le croyait pas. Il lui déclarait même qu'un jour il saurait à quoi s'en tenir, et que s'il découvrait qu'il eût été trompé par son fils, il le chasserait impitoyablement de la maison, et lui refuserait tout secours. Edouard fit une nouvelle visite au porte-clefs ; il en apprit que son père n'avait vu personne et n'avait reçu d'autres lettres que les siennes. Il se plongea donc toujours plus avant dans des désordres qu'il croyait inconnus.

Il était dans cette sécurité quand il reçut de M. Morval la lettre suivante :

« Malheureux enfant,

« Tu ruines ton corps et perds ton âme ! Chacune de tes lettres est un mensonge. Tu fais le

» contraire de ce que tu m'écris. Tu fréquentes
 » non l'Ecole de droit, mais des maisons infâmes ;
 » au lieu d'acquérir de la science, tu dépenses ton
 » argent, et, qui pis est, tu dépenses un argent qui
 » ne t'appartient pas. Encore quelque temps, et
 » ce ne sera plus moi, mais toi, qui gémiras dans
 » un cachot ! Ne nie rien, car j'ai la preuve de
 » tout. Il n'y a de ressource pour toi que dans
 » un aveu complet et dans un sincère repen-
 » tir. »

Cette fois, Edouard ne douta pas que son père n'eût été informé, par visites ou par lettres, et sa surprise augmenta quand le porte-clefs, non-seulement lui déclara que M. Morval n'avait reçu ni visiteurs, ni lettres, mais encore lui en donna la preuve en mettant sous ses yeux le registre où tout ce qui se passe dans la prison était noté jour par jour. Il y était constaté que M. Morval n'avait reçu d'autres lettres que celles d'Edouard, et la veille un album de gravures sans un mot de texte, que son domestique avait remis au porte-clefs pour le faire passer à son maître, comme distraction.

Edouard se croyant donc bien sûr que M. Morval ne savait rien de positif, qu'il avait soupçonné sa conduite présente par analogie avec sa conduite passée ; que les menaces étaient un moyen de l'effrayer, et qu'après tout, son père n'ayant aucune preuve, son fils aurait toujours la ressource de tout nier. Rassuré par ces réflexions, Edouard insista pour avoir une entrevue, et finalement l'obtint. Dès qu'il fut entré dans le cachot, il en parcourut les quatre coins des yeux pour s'assurer si quelque papier ne viendrait pas lui révéler comment son père avait été instruit ; il ne trouva rien. Sous de vains prétextes, il fureta dans le tiroir de la table, et jusque sous les couvertures du lit ; toujours rien. Comme le père restait silencieux, le fils le crut dans l'embarras pour articuler ses griefs, et il se rassura. Alors commença cette étrange conversation :

— Edouard, es-tu prêt à confesser tes fautes ?

— Mon père, je n'ai rien à me reprocher.

— Quel a été l'emploi de ton temps depuis un mois ?

— Le matin, j'ai suivi mes cours à l'Ecole, après midi, j'ai mangé à ma pension ; le soir, j'ai fréquenté la bibliothèque de Sainte-Geneviève, et la nuit, j'ai dormi paisiblement chez moi. Le dimanche, je suis allé à l'église....

— Tais-toi ! c'en est assez ; n'ajoute pas l'hypocrisie au mensonge : puisque tu ne veux rien avouer, je vais te faire rougir en te racontant ta propre vie.

— Ce n'est pas à tes cours, mais dans un estaminet de la rue Saint-Jacques, que tu as passé tes matinées. Là, tu jouais au billard, aux cartes ; tu

buvais du punch, tu te disputais avec tes camarades ; vous y avez même brisé des tables, des glaces.

— Mon père....

— Tais-toi ! écoute encore. Tes soirées se passaient dans une maison de jeu, rue de Bréda. Tu y as gagné un soir trois mille francs, et comme tu les a perdus avant de sortir, devenu furieux, tu t'es battu avec un joueur.

— Quelle calomnie !

— Tais-toi, tais-toi, écoute ! Le lendemain, tu es allé au bois de Boulogne avec ton adversaire et deux témoins. Vous avez d'abord fait usage du pistolet ; tu as atteint légèrement ton ennemi qui n'a pas voulu s'avouer vaincu ; vous avez tiré l'épée, et toi tu as dangereusement blessé celui que tu avais dépouillé la veille au jeu ! Maintenant, tu gardes le silence ?

— Ceux qui vous ont dit tout cela ne sauraient le prouver !

— C'est-à-dire que tu penses encore m'échapper, parce que je me suis borné à t'affirmer sans preuves ; ton cœur est tellement endurci, que tu nieras tout, si je ne te convaincs pas matériellement....

— Sans doute, je ne puis pas avouer le mal que je n'ai pas fait ; où sont les témoins ?

— Misérable, tu me défies ! Tu veux m'arracher mes moyens d'information. Eh bien ! je te le répète, je n'ai vu personne, je n'ai reçu aucune lettre, je n'ai pas entendu un seul mot sur ton compte, et cependant je sais que tout ce que je viens de dire est vrai, complètement vrai.

— Des preuves, des preuves !

— Je n'en donnerai pas encore ! Je garde mon secret ; mais avant de te quitter, je ferai une dernière tentative pour t'arracher un aveu. Hier, poursuivi par tes créanciers, tu t'es réfugié dans une mansarde, où des voleurs t'ont recueilli. On t'a fait des propositions, montré des armes, des fausses clés, et toi, malheureux, tu n'as pas refusé ! Grâce à Dieu, depuis lors tu n'as pas eu le temps de faire pire !

— Oh ! c'est trop fort, dit Edouard, jouant l'indignation à cette dernière insinuation. Je suis incapable.....

— Quoi ! nies-tu que tu aies saisi un paquet de fausses clés chez ces malfaiteurs, et que tu l'aies regardé attentivement, très-attentivement ?

— Je nie tout, et je nierai toujours ce dont on ne me donne pas de preuves.

— Eh bien ! ces preuves tu les auras ; mais rappelle-toi que, puisque tu n'avoues rien, je suis quitte envers toi, et que tu n'auras pas la protection d'un père, qui se compromettrait en te recommandant dans le monde.

— Je savais bien qu'on ne pouvait rien prou-

ver, dit Edouard, pensant qu'alors même il se présenterait dix témoins du duel, du jeu, de l'estaminet, il aurait toujours la ressource d'opposer ses dénégations. Qui vous a raconté ces mensonges, ajouta-t-il avec plus d'assurance ?

— Personne.

— Qui vous les a écrits ?

— Personne.

— Vous les avez donc rêvés ?

— Ta mauvaise conduite ne me permet pas de dormir.

— Alors, comment prétendre savoir ce qui se passe au dehors ? Etes-vous sorti de cette prison ?

— Non.

— En ce cas, je ne puis plus faire qu'une supposition, vous avez sans doute été malade ?....

— Malade d'esprit, n'est-ce pas ? Tu qualifierais ton père de fou, plutôt que de reconnaître sincèrement tes fautes ?

— Mais, je ne puis avouer ce que je n'ai pas fait.

— Et si je te mettais en présence de plusieurs témoins ?

— Je leur dirais qu'ils en ont menti !

— Et, si un de ces témoins, était toi, toi-même ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je te demande ce que tu répondrais, si contre toi-même, je citais toi-même ?

— Impossible.

— Eh bien ! je puis l'impossible ! Réponds, que dirais-tu, si je te faisais parler de telle sorte qu'il en résultât l'aveu de tes fautes ?

— Je dirais que cet aveu est une erreur ou une contrainte. Mis à la torture, je pourrais bien confesser ce qui ne serait pas réel.....

— Et si je te faisais parler, non pas d'aujourd'hui, mais d'hier, mais d'il y a huit jours ?

— Mon père, vous n'y pensez pas ! Le chagrin vous égare !...

— Ainsi, tu n'avoues rien ?

— Rien.

— Soit. Maintenant, regarde cet album ; parcours ces feuilles, et dis-moi ce que tu peux alléguer contre ce témoin. Vois, sur cette première page : te voilà dans l'estaminet de la rue Saint-Jacques, tenant une queue de billard, frappant sur tes camarades, brisant les meubles et renversant le bol de punch ! Tourne le feuillet : te voici dans la rue de Bréda. Trois billets de banque passent de ta main dans celle du gagnant ; ton geste de mépris l'irrite, il lève déjà le bras contre toi ! Tourne encore. On te retrouve ici, dans le bois de Boulogne ; ton pistolet fumant est sur le terrain. La main gauche de ton adversaire ensanglantée, et sa droite tenant un glaive croisé avec le tien, déposent toutes deux de l'exactitude de mon accusation. Et cette mansarde ? et ces figures

équivoques ? et ces poignards ? et ces fausses clés ? et ce jeune homme qui les tient et les regarde si longtemps que l'image gravée par le soleil en est devenue plus nette que le reste ? Tu le vois, ce sont quatre photographies reproduisant quatre scènes de ta vie ? Leur donneras-tu, comme à moi, un démenti ? Le soleil s'est-il trompé ? N'est-ce pas ta figure ? Parle, maintenant, qu'as-tu à répondre ?

— Rien. Mais, comment ces photographies ont-elles pu se faire ?

— Ce n'est pas là la question. Sont-elles fidèles ? Les faits sont-ils vrais ? Est-ce bien toi ?

Edouard gardait le silence. Il n'y avait rien à répondre. Il était là lui-même, dans ces images déposant contre lui-même. Pas un geste n'avait pu être changé ; et, bien que fertile en expédients, le malheureux jeune homme n'en trouva pas un seul pour se disculper.

— Eh bien ! dit-il enfin, soit ; mais, dites-moi, comment avez-vous obtenu ces daguerréotypes de mes actions ?

— Ton aveu est sans valeur ; je n'en tiens aucun compte, et si je t'informe des moyens que j'ai pris pour connaître ta conduite, c'est que j'espère y trouver pour toi une source de réflexions salutaires. Avant de venir ici, j'avais chargé mon domestique de prendre la chambre noire dont je m'étais servi souvent pour reproduire avec son aide des édifices et des paysages, et de l'employer lui-même pour copier, d'après nature, quelques-unes des scènes les plus caractéristiques de ta conduite en mon absence. J'ignore comment il en a trouvé l'occasion dans ces quatre circonstances. Mais, qu'importe ? C'est possible, je le sais. C'est vrai, tu le vois ; et cela me suffit.

Il ne me reste qu'à te faire une réflexion : si moi, ton père ici-bas, j'ai pu suivre tes mouvements en mon absence, si j'ai pu en fixer le souvenir d'une manière incontestable, penses-tu que la chose soit plus difficile pour ton Père céleste ? Crois-tu que Dieu soit impuissant à faire aussi bien qu'un homme ? Celui qui nous a prêté le soleil pour daguerréotyper, ne saurait-il pas s'en servir ? Et si faible créature, je puis suivre la vie entière de mon fils, Lui, Créateur, ne pourra-t-il pas suivre et stéréotyper aussi la vie de ses enfants ? N'aperçois-tu pas là l'indice que ce Dieu nous voit partout, nous entend toujours, et conserve dans un album inaltérable tous les souvenirs de notre vie ? Prétendre que le Créateur nous a livré des secrets qu'il ne possède pas, c'est nous mettre à sa place, et Lui à la nôtre ! Si la passion n'a pas complètement aveuglé ton esprit, tu conviendras que Dieu dispose d'une photographie bien plus puissante que la nôtre !

(La suite au prochain numéro.)

PHOTOGRAPHIE.

Mes jeunes lecteurs, l'article précédent ne vous a-t-il pas donné quelque désir d'en savoir davantage sur la photographie? Je l'espère, car tel était mon but en l'écrivant; je vais donc satisfaire le besoin que j'ai fait naître.

Vous avez tous vu des portraits au daguerréotype; peut-être en avez-vous vu faire; et vous savez que le peintre qui les a tracés n'est autre que le soleil agissant plus ou moins profondément sur une surface unie, selon que les ombres de la figure humaine viennent elles-mêmes s'y déposer plus fortes ou plus légères. Vous savez sans doute aussi que ces portraits, ayant pour modèles et pour peintres la nature, après avoir été faits longtemps sur une plaque métallique, d'un *miroitage* désagréable à l'œil, l'ont été plus tard sur papier. Je suppose que c'est à peu près là que vous en êtes de vos informations; je vais vous conduire un peu plus loin.

Et d'abord, nous ne parlerons plus du daguerréotype, qui ne désigne que la spécialité des dessins faits sur plaques, nous emploierons le nom de photographie (tracé par le soleil), parce que cette expression générale désigne le véritable agent, et s'applique à tous les genres.

Le portrait n'est pas la seule application de la photographie. On y a pensé avant tout, parce qu'on pense toujours d'abord à soi-même; mais par la même raison, le peintre a dû songer à ses tableaux; l'architecte à ses monuments; et chacun a reproduit l'objet de sa prédilection. C'est ainsi qu'on possède des collections d'édifices, de paysages, d'antiquités, d'animaux, etc. Ces copies faites en un instant sont d'une exactitude, d'une délicatesse que le plus habile pinceau ne saurait atteindre. Or, comme en quelques secondes on obtient du soleil ce qu'un dessinateur ne donnerait qu'après des journées de travail, on peut remplir son album dans un seul voyage, ou même dans une simple promenade. Quel avantage, par exemple, que celui de copier ces beaux restes que l'Italie, la Grèce, l'Égypte, nous ont conservés! Et à son retour à la maison de pouvoir en étudier à l'aise les plus petits détails, et déchiffrer les inscriptions qu'on n'avait pas aperçues sur les lieux!

L'exactitude et la délicatesse de ces dessins ont fait naître la pensée d'appliquer la photographie aux infiniments petits. Il est en médecine des observations qui ne peuvent se faire qu'au microscope. Or, le microscope fatigue les yeux; d'ail-

leurs l'objet observé change avec le temps de forme et de nature: de petits animalcules passent de la vie à la mort avant d'avoir été bien étudiés. Grâce à la photographie, tous ces inconvénients s'évanouissent. On applique le microscope à la chambre noire, et l'image photographique est amplifiée. Alors, l'observateur laissant de côté son verre fatigant, regarde à son aise à l'œil nu; il suspend et recommence son étude sans désavantage, et découvre ce que directement il n'aurait pas vu.

Après le savant est venu le magistrat qui, à son tour, a su tirer parti de la photographie pour prendre le signalement des condamnés. Ainsi, non-seulement on demande à un voleur son nom et son adresse, qu'il refuse ou donne faux, mais on lui prend malgré lui sa figure! et s'il s'échappe de prison, son portrait est aussitôt envoyé aux gendarmes dans tous les coins du pays.

Un jour viendra, sans doute, où l'on fera pour les honnêtes gens ce qu'on fait pour les voleurs; non pour les arrêter, mais pour les protéger. Au lieu d'écrire sur leur passeport: front bas, petit nez, grande bouche, on placera leur portrait sur la marge du papier.

On a fait pour les fous ce qu'on fait pour les gens en bon sens. Un directeur d'aliénés a reproduit leurs personnes dans les différentes phases de leurs maladies; et ces types peuvent devenir un instrument d'étude. Une femme qui avait maintes fois tenté de se suicider et fini par réussir, peinte avant et après sa mort, se trouvait avoir deux figures présentant un contraste complet: avant, c'était la souffrance sur des traits convulsionnés, après, c'était la paix, la joie, le sourire, comme si sa folie se fût évanouie au moment où l'âme s'était séparée du corps; ou peut-être était-ce la satisfaction d'avoir quitté ce monde! Voilà ce que la photographie permettra d'étudier.

Jusqu'ici, je ne vous ai parlé que d'une seule et unique épreuve faite par le soleil. Pour en obtenir une seconde, il fallait recommencer l'opération. Mais voici une découverte bien plus merveilleuse: ce n'est pas sur le papier, c'est sur l'acier que M. Niepce de Saint-Victor fait agir la lumière; et cette fois, le soleil darde si fort ses rayons, qu'il les fait pénétrer dans le métal, si bien qu'au lieu d'un portrait empreint légèrement sur papier, vous avez une gravure profondément creusée dans l'acier. Vous avez ce qu'on appelle une planche à imprimer. N'est-ce pas admirable? Ce que le dessinateur et le graveur réunis produisaient à grand'peine en de longues années, aujourd'hui le soleil le dessine et le grave en un instant! Cette invention est toute récente; avant de la livrer au public, son auteur veut la perfectionner, mais alors

même qu'il ne la pousserait pas plus loin, toute incomplète qu'elle est, sa découverte réduit le travail pour le graveur à une simple retouche, et le dispense d'une création.

Après cette série de progrès, lequel reste encore à faire ? Le plus beau : celui qui doit donner aux objets reproduits les couleurs naturelles sous le pinceau du soleil lui-même. Il en faut convenir, le brillant des daguerréotypes, le mat des photographies, ne sont pas très-agréables à l'œil ; oh ! si l'on parvenait à photographier un paysage, non-seulement avec des ombres grises et des lumières blafardes, mais avec toutes les nuances de l'arc-en-ciel ! si l'on pouvait rendre aux arbres leur verdure, au ciel son azur, aux fleurs leurs nuances ! si toutes ces couleurs pouvaient être déposées sur le tableau, non plus par un peintre flatteur ou mal habile, mais par le fidèle et divin soleil lui-même, quelle joie pour tout le monde ! Eh bien ! cette découverte miraculeuse n'est plus à faire ; elle est faite, et comme la précédente, elle n'exige plus que quelques perfectionnements avant d'être livrée au public. M. Niepce de Saint-Victor, l'inventeur de la gravure sur acier par la photographie, est aussi celui de la coloration par le soleil. Il a déposé les couleurs, il ne lui manque plus que de les fixer. Le soleil donne déjà les nuances pendant l'opération ; mais malheureusement il les reprend ensuite ; quand on pourra les lui disputer, la découverte sera complète ; nous aurons vos portraits, mes enfants, avec lys et roses en une seconde, sans un coup de pinceau ; nous les aurons fidèles, jamais enlaidis, jamais flattés. Or, comme tout le monde est content de sa figure, je suis sûr que cette invention ne fera de peine à personne, pas même aux visages pâles qui se croient intéressants, pas même aux raboteux qui se disent caractéristiques. Peut-être quelques-uns se mettront un peu de blanc et de rouge avant de poser, mais ils n'en diront rien à personne ; le peintre ne flattera plus, mais le modèle lui présentera une figure fardée. Chacun sera peint comme il voudra, hélas ! après comme avant la photographie ! Oh ! comme il est difficile d'être sincère ! le peintre ment, le modèle ment ; et quand le soleil vient rétablir la simple nature, on lui dit encore qu'il se trompe ; ou bien on en regarde le travail avec des yeux si complaisants, qu'ils finissent par mentir à leur tour, et par vous dire : Mais tu n'es pas si mal..... tu es passable..... bien..... très-bien !

Mais voici un dernier progrès vers la vérité. Jusqu'à ce jour on a fait le portrait photographié beaucoup plus petit que nature. Aujourd'hui, on est parvenu à le porter jusqu'à la grandeur du modèle ; ce qui le rend plus facile à voir, et plus agréable à regarder.

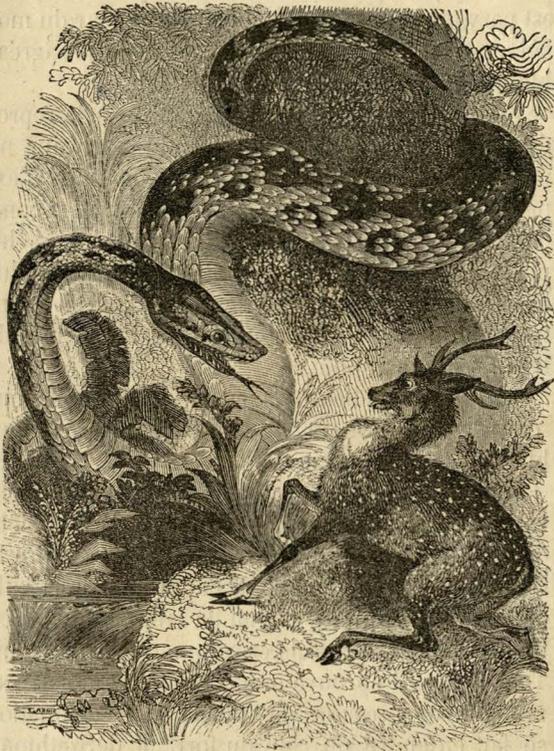
Enfin, on applique la photographie à la reproduction de l'histoire. Désormais, les écrivains ne pourront plus mentir ! Des artistes ont suivi l'expédition de Crimée, ils ont pris sur le fait les combats des soldats, les conseils des généraux, les plans des fortifications. Un guerrier n'aura plus besoin de dire : j'ai pris le fort Malakoff ; il montrera simplement sa personne dans le champ de bataille photographié.

Ceci me rappelle une anecdote que je vais vous donner en terminant. Je la prends dans une publication récente pleine d'intérêt.¹

« Dans les premiers jours d'avril 1854, se trouvant près d'Olténitza, que les troupes russes serraient de près, M. de Szathmari voulut en reproduire la Quarantaine. Dans ce but, il s'approcha de la ville avec la voiture qui lui servait de laboratoire ; puis, il installa ses appareils et commença l'opération. Tout-à-coup il éprouve une commotion violente et rapide, et presque en même une détonation se fait entendre du côté du fort. M. de Szathmari pense qu'il a choisi une mauvaise place et qu'il eût sagement fait de se mettre hors de la ligne du tir de la garnison turque. Pourtant il reste bravement à son poste. Un instant après, une seconde vibration de l'air, beaucoup plus significative que la première, et même détonation du côté de la ville. Il devient évident pour l'artiste qu'on lui fait l'honneur de tirer sur lui, et que l'on tire même avec une justesse progressive très-inquiétante. Cependant la vue qu'il prend en ce moment est si intéressante, les lumières et les ombres y sont disposées avec tant d'art, que le photographe ne peut se décider à abandonner la place. D'ailleurs, quelques secondes encore, et l'opération sera complète. Le courageux amateur attend que tout soit fini ; puis il ferme ses appareils et se dispose à partir. Il était temps. Un troisième boulet, beaucoup mieux dirigé que les précédents, laboure le sol à quelques pas de lui et le couvre de sable. Mais l'épreuve était magnifique ! »

¹ Esquisses photographiques à propos de l'Exposition universelle et de la guerre d'Orient, par Ernest Lacan. Chez Grassart, éditeur, 3, rue de la Paix, Paris, 1856.





LE SERPENT.

Au temps où les bêtes parlaient
Comme aujourd'hui parlent les hommes,
Alors que toutes s'estimaient
Meilleures que nous ne sommes ,

Un Serpent dit
A son petit :

Je ne voudrais pas te paraître
Plus sévère qu'il ne le faut ,
Et prétendre que tu dois être
Un saint , sans tache ni défaut.
Non ; je t'accorde ample carrière.
Fais , comme fait tout animal :
Imite le loup , la panthère ,
Imite l'ours et le chacal ,
Imite toute bête , en somme ,
Imite même le serpent ;
Mais garde-toi d'imiter l'homme ,
Seul animal qui soit méchant !

Moi , né sans conscience ,
Je confonds mal et bien ;
Le crime et l'innocence
A mes yeux ne sont rien .

— Mais l'homme parlant de morale,
De Dieu, de ciel et de foi ,
Au grand jour fuyant le scandale,
Dans les ténèbres vit sans loi !

Je mords le cerf agile
Et je reste innocent.
Ai-je, sur l'Évangile,
Juré d'être clément ?

— Mais l'homme hier donna parole
A son maître heureux et fêté ;
Aujourd'hui le serment s'envole
Au souffle de l'adversité !

Si dans mes plis j'enserme
Les flancs brisés du daim ,
Je cède sans colère
Aux tourments de la faim.
— Mais lui, tueur impitoyable ,
Sans besoin chasse aux innocents ;
Il détruit l'oiselet , coupable
De l'amuser de ses chants !

Non , jamais la vengeance
N'altéra mon humeur ,
J'ignore la démence
De mordre pour l'honneur.
— Mais l'homme , qu'une insulte irrite ,
Prétend l'effacer dans le sang ;
Se venger , voilà son mérite.
Plus il tue et plus il est grand !

De nos sœurs les vipères
Voit-on des légions
Empoisonner leurs frères
Rangés en bataillons ?
— Non , non ; des hommes ou des diables
Seuls seraient assez furieux .
Nos loups mêmes sont incapables
De se manger jamais entre eux !

Mon fils , je ne veux pas paraître
Plus sévère qu'il ne le faut ,
Et prétendre que tu dois être
Un saint , sans tache ni défaut.
Non ; je t'accorde ample carrière.
Fais , comme fait tout animal :
Imite le loup , la panthère ,
Imite l'ours et le chacal ,
Imite toute bête , en somme ,
Imite même le serpent ;
Mais garde-toi d'imiter l'homme ,
Seul animal qui soit méchant !



Malgré les neiges, il part en traineau. (Voir page 163, col. 1.)

DIEU EST-IL MOINS PUISSANT QUE L'HOMME ?

II.

Les créanciers, fatigués de nourrir M. Morval en prison sans en rien obtenir, et, d'un autre côté, espérant faire prendre des engagements au fils dès

qu'il serait majeur, abandonnèrent leurs poursuites contre le père, qui fut aussitôt mis en liberté.

Edouard, devenu maître de la fortune laissée par sa défunte mère, se maria. Sa femme, jeune personne douce, bonne, aimable, mais sans énergie pour comprimer, encore moins pour modifier le mauvais caractère de son mari, en souffrit comme M. Morval en avait souffert; et le sort de la belle-fille était bien pire que celui du père, car elle devait vivre constamment à côté de l'auteur de ses

maux. Celui-ci avait apporté dans le ménage ses vieilles habitudes : le jeu, l'ivresse, la violence, la ruse, le mensonge.

Sa femme, pour l'arracher à ses compagnons de débauche, eut la pensée d'entreprendre un long voyage avec lui ; elle en conféra avec son beau-père, et tous d'eux s'entendirent pour exercer une bonne influence sur le malheureux jeune homme.

Avant le départ, M. Morval, devenu paralytique, par suite de ses souffrances morales et physiques en prison, fit mander Edouard dans sa chambre. Le fils s'attendait à un sermon. « Mais, bah ! dit-il, je pars, c'est le dernier. » Il entra.

— Edouard, lui dit M. Morval, mon état de santé ne me permet pas de te suivre en personne, mais je t'accompagnerai par ma correspondance. Si je ne puis écrire des lettres, je puis encore les signer ; et j'espère que mon nom, t'arrivant dans les pays lointains, ne sera pas sur toi sans influence. Je ne t'enverrai pas de longues exhortations, mais de courts avertissements : tu es en âge de les apprécier ; et je laisse à Dieu le soin de te les faire suivre. Je te demande seulement de bien te persuader que mon regard t'accompagnera partout, et que mes lettres et mes avis t'arriveront au moment où tu les attendras le moins.

Comme Edouard redoutait toute conversation sur un tel sujet, il s'inclina en signe d'assentiment et se hâta de sortir.

Le lendemain, le jeune couple partit pour l'Italie, en passant par la Suisse. La vue d'un pays si nouveau, la majesté de ces montagnes neigeuses, de ces lacs paisibles, sembla d'abord exercer une heureuse influence sur Edouard ; il ne pouvait s'empêcher d'admirer ces témoins de la puissance de Dieu. Il nous suffit quelquefois de changer de climat, de paysage, de voir du nouveau, pour que la nature prenne un langage qu'elle avait perdu pour nous dans les lieux où nous étions habitués. C'est ce qui nous explique comment tel habitant des montagnes les plus magnifiques, finit par n'y plus faire attention. Jadis le Mont-Blanc, peu visité, n'avait parmi ses habitants aucune réputation. Les chroniqueurs qui nous parlent de l'abbaye de Chamouny, nous disent simplement qu'elle était située dans une contrée sauvage d'un difficile accès ; et ils ne voient dans ces pics hardis, qui semblent percer le ciel, que des aspérités du sol, incommodes pour le voyageur.

Il faut le dire aussi, notre état moral influe beaucoup sur les impressions que la nature produit sur nous. Le même lieu nous paraît triste ou gai, selon nos sentiments actuels. Nous portons avec nous notre soleil et nos ténèbres. Le ciel et la terre, qui, pour le croyant, parlent si haut de la grandeur et de la bonté de Dieu, restent, pour

l'incrédule, sans éloquence ; ce sont des phénomènes morts, non des témoins vivants.

Aussi, après la première surprise, Edouard fut-il moins enchanté. Le souvenir de Paris lui revenait toujours ; pour se consoler de l'absence, il reprit le triste plaisir de boire, de jouer et de tourmenter sa compagne. Les nombreux étrangers qu'il rencontrait dans les hôtels lui en fournirent l'occasion. Sa femme supporta tout avec patience. Mais hélas ! comme c'est toujours le cas avec les lâches et les efféminés, cette patience ne fit qu'encourager le mauvais sujet.

Un soir, après le souper, dans un hôtel non loin des Alpes, Edouard proposa à ses commensaux de jouer aux cartes une tasse de café, ensuite un bol de punch, enfin de l'argent. Le punch et le café montèrent les esprits, les pertes et les gains achevèrent d'y jeter le trouble ; et l'on était au moment d'une dispute générale, lorsque la femme d'Edouard vint le supplier de quitter le jeu. Il la repoussa rudement ; et, comme elle ne s'éloignait pas assez vite, il la menaça de la main. Honteuse pour son mari, la pauvre femme se retira pour pleurer dans son appartement, et Edouard débarassé, continua ses folies. Il en était au plus fort de sa frénésie, lorsqu'un garçon de l'hôtel vint lui remettre une lettre pressée ; il l'ouvre et lit ce qui suit :

« Edouard, pauvre enfant, tu te perds ! mon œil te suit, je te vois, tu es ivre, tu joues ; encore un pas et tu ruines ton avenir ! Au nom du ciel, au nom de ta femme et de ton malheureux père, arrête-toi. Quitte cette table, ce jeu, ces boissons, sors de l'hôtel, et surtout défie-toi de ton voisin de gauche. . . . C'est un voleur. Regarde, si tu le peux, dans sa poche de gilet, tu y verras la bourse qu'il t'a dérobée.

» Ton père infortuné,

» MORVAL. »

Cette lettre confondit Edouard d'étonnement. Comment son père pouvait-il le voir à deux cents lieues de distance ? Comment pouvait-il savoir ce qu'il faisait à l'instant même ? Comment pouvait-il lui écrire et préciser ce qu'il y avait dans la poche de son voisin ? Edouard chercha d'abord dans les siennes propres, et ne trouva sa bourse dans aucune. C'était déjà une demi-preuve ; il demanda que son voisin fût fouillé ; l'objet volé fut découvert dans sa poche, et une scène de violence s'en suivit. Mais enfin le jeu fut interrompu, et la chance d'achever sa ruine disparut pour Edouard, grâce à l'intervention de son père, résidant à Paris.

Dès le lendemain, Edouard quitta l'hôtel et s'achemina vers les Alpes, qu'il fallait traverser sans

trop de retard pour éviter le mauvais temps. Il suivait la route du Saint-Bernard, si connue même de ceux qui ne l'ont jamais vue, pour les moines hospitaliers et les chiens courageux qui y passent leur vie à secourir les voyageurs en danger. Après quelques heures d'ascension, le temps se couvrit, le vent se leva ; et tandis que nos deux voyageurs et leur domestique allaient à pied pour soulager les chevaux, une bourrasque subite renversa la voiture. Le timon était rompu, un cheval blessé, et l'équipage avait roulé au fond du précipice. Heureusement, toutes les vies étaient sauvées ; mais la tempête, se renforçant, menaçait tous les voyageurs. La neige tombait en abondance. Le froid était toujours plus vif, la nuit approchait. Dans cette détresse, hélas ! l'égoïsme naturel se laissa voir. Chacun tira de son côté ; et le lâche Edouard n'eut pas le courage d'exposer sa vie pour sauver celle de sa femme. Elle le suppliait de l'aider, mais lui s'en déclarait incapable. Le postillon était allé relever ses chevaux, le domestique avait doublé le pas pour arriver à l'hospice avant ses maîtres, et de là, leur envoyer du secours. Il aurait bien voulu aider sa maîtresse de son bras ; mais Edouard l'avait lui-même rudoyé et contraint de monter au couvent pour demander des chevaux.

Edouard et sa pauvre femme erraient donc à l'aventure sur la neige toujours plus épaisse, et à travers les ténèbres toujours plus sombres. La faible créature criait à son mari de l'aider, ou du moins de l'attendre. Il le désirait bien, mais il désirait encore plus se sauver lui-même ; et sous le prétexte spécieux d'aller chercher du secours, il doubla le pas et la laissa en arrière.

— Si tu m'abandonnes un instant, je suis perdue, lui cria-t-elle.

— Non, je reviendrai de suite avec des aides.

— Mon meilleur aide, c'est toi.

— Non, je suis épuisé.

— Attends-moi, je t'en supplie !...

Edouard avait redoublé de vitesse ; il n'entendait plus rien..... Peut-être ne voulut-il rien entendre.

En avançant, lui-même s'égara. Il ne savait plus de quel côté se diriger lorsqu'il entendit un chien hurler en se rapprochant. L'animal arrive, se présente au voyageur en battant ses flancs de sa queue et levant la tête comme pour l'inviter à le suivre. Mais, chose étrange, le chien portait au cou une lanterne et une lettre. Edouard saisit le tout, ouvre le papier ; et à la faible clarté de la lumière providentielle, il lut les lignes suivantes à lui-même adressées :

« Cruel enfant,

» Arrête-toi ! retourne sur tes pas, cherche ta
» femme qui va périr ! un peu de dévouement, ou
» tu te couvres de honte.

» Ton père,

» MORVAL. »

Encore ! se dit Edouard ; mais est-ce donc un sortilège ? Comment mon père sait-il où je suis maintenant ? ce que je fais à la minute ? Comment connaît-il l'état de ma femme ? Il délibérait lorsqu'un Frère hospitalier, accompagné du domestique, se présenta : il jette une couverture sur le jeune homme, lui fait prendre quelques gouttes d'un cordial, et le laissant sous la direction du chien, il continue à descendre lui-même à la recherche de la pauvre femme. Après quelques instants il la retrouve, l'enveloppe ; et, avec le concours du serviteur, il la transporte, évanouie, jusqu'au couvent.

Pendant ce temps, Edouard, qui, sans fardeau, avait marché plus vite, rencontre d'autres voyageurs à la porte où lui-même allait frapper. Un frère vénérable se présente, escorté de ses chiens ; il fait le meilleur accueil aux arrivants, mais à la vue d'Edouard, le vieillard prend un aspect sévère.

— Vous arrivez seul ? dit-il au jeune homme.

— Je suis seul en effet.

— Eh bien ! un vieillard vous maudit !

— Qui ? Vous ?

— Non ! votre père !

— Pourquoi ?

— Parce que vous n'avez pas eu pour votre femme la compassion que ce chien a pour vous !

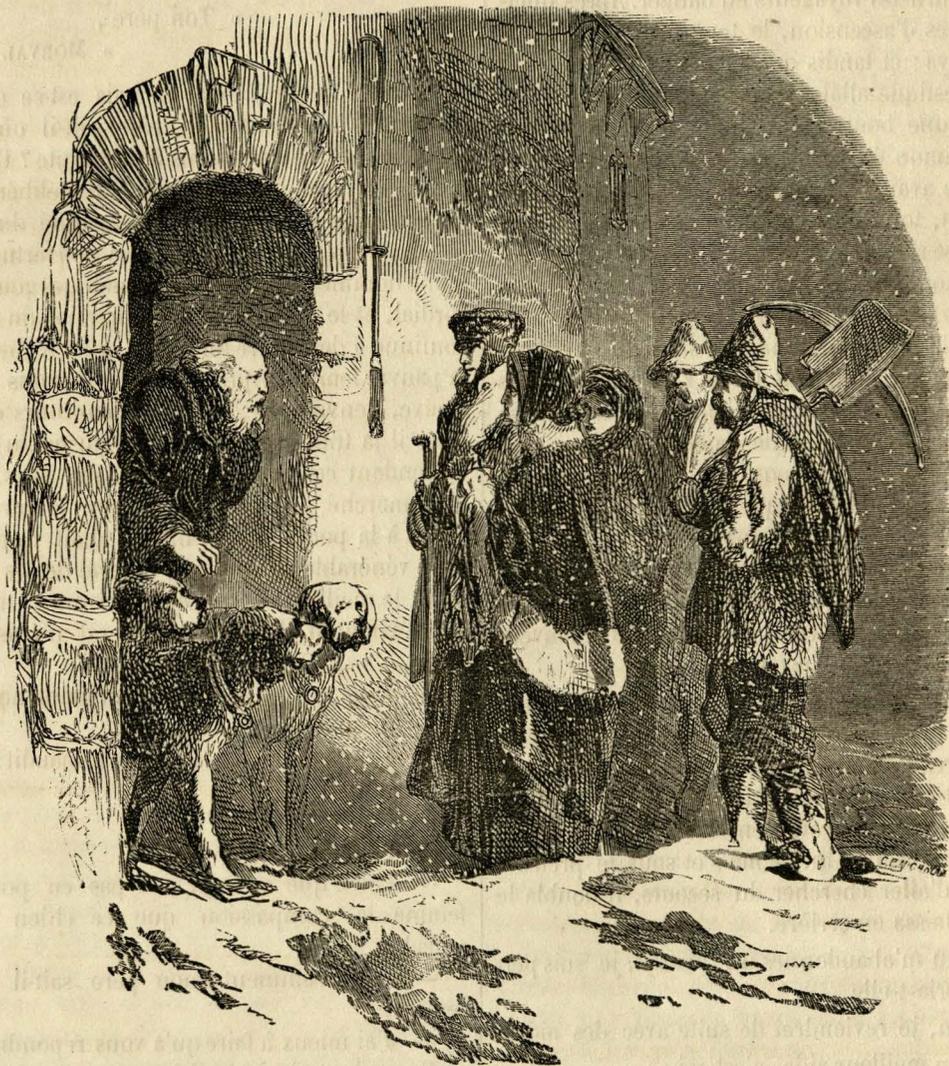
— Mais comment mon père sait-il que ma femme... ?

— J'ai mieux à faire qu'à vous répondre.

En parlant ainsi, le Frère rentra pour donner l'hospitalité aux arrivants. Les chiens rôdaient autour d'Edouard, la tête basse comme s'ils voulaient le mordre aux jambes, et en grommelant comme pour lui faire des reproches. Ils avaient compris que leur maître était irrité contre lui.

Mais enfin ces fidèles serviteurs se calmèrent à leur tour ; la femme d'Edouard, portée par le domestique, arriva et retrouva l'usage de ses sens sous l'influence de la chaleur.

Le lendemain, Edouard se portait bien ; mais sa femme était sérieusement malade. Il lui était impossible de songer à quitter le couvent. La fièvre qui l'avait saisie le premier jour revint le lendemain. Edouard en fut d'autant plus contrarié qu'il lui tardait de partir pour l'Italie. Malheureusement, on ne traite pas avec la maladie ; tous les souhaits, tout l'argent, n'y changent rien. Sa femme



Un Frère vénérable se présente, escorté de ses chiens. (Voir page 163, col. 2.)

était toujours plus souffrante, et il fallait rester là. Edouard eut la pensée de partir seul, sous le prétexte d'aller chercher un médecin ; mais sa femme soupçonna sa véritable intention de retourner à Paris, et d'y rester jusqu'à ce qu'elle fût rétablie, pour revenir ensuite et continuer ensemble leur voyage vers Milan. Elle le supplia de n'en rien faire, et lui promit de partir dès qu'elle en aurait les forces. Toutefois, le Frère qui remplissait les fonctions de docteur avait déclaré que la maladie serait longue, la convalescence lente ; et que bien

qu'il n'y eût pas de danger pour la vie, en restant là paisible un ou deux mois, il y aurait la plus grave imprudence à se mettre en route.

Edouard se soumit donc ; il attendit deux, trois, quatre jours. Mais enfin ennuyé d'être ainsi cloué dans un désert, il voulut que sa femme choisît entre le laisser partir seul pour Paris, ou continuer ensemble pour Milan ; et pour n'avoir pas à répondre à mille objections, Edouard rentra dans sa chambre, se coucha et s'endormit.

Vers minuit, le tintement rapide d'un petit ca-

rillon le réveille ; il écoute, le bruit cesse, et Edouard entend une voix articuler ces mots :

« Edouard, si tu laisses ta femme à l'hospice, » ou la contrains à partir, tu es un meurtrier !

» Ton père,

« MORVAL. »

Où donc es-tu ? cria Edouard épouvanté.

— A Paris.

— Est-ce donc ton esprit qui me parle ici ?

— Non, c'est moi-même.

— Au Saint-Bernard ?

— Au Saint-Bernard.

— Impossible !

Edouard ! rappelle-toi l'estaminet de la rue Saint-Jacques, la maison de jeu de la rue de Bréda, le duel au bois de Boulogne, et la mansarde des bandits !

C'en était trop. Edouard fut terrifié de ces paroles. Son père seul connaissait les faits mentionnés, car l'ancien domestique était mort. Mais, comment ce père pouvait-il être en même temps au Saint-Bernard et à Paris ?

Edouard ne le crut pas ; toutefois, il voulut s'en assurer. C'était un bon prétexte pour accomplir son dessein. Malgré les neiges, il part en traineau avec d'autres voyageurs, arrive à Bâle, prend le chemin de fer, et 24 heures après la conversation mystérieuse il se trouve dans la chambre de son père paralytique, étendu dans un fauteuil.

— Malheureux ! dit le père, tu as abandonné ta femme !

— Non ; je viens pour percer un mystère.

— Le mystère est un prétexte ; Paris est le motif.

— Etes-vous donc sorcier ?

— Es-tu donc sans cœur ?

— Expliquez-moi comment j'ai pu vous entendre à deux cents lieues de distance ?

— Non ; retourne, retourne à l'instant auprès de ta femme mourante, peut-être !

— J'y retourne à une condition.

— Parle.

— C'est que vous m'expliquiez comment vous m'avez écrit à l'hôtel, écrit sur la route du Saint-Bernard, parlé par la bouche du portier de l'hospice, et entretenu dans ma cellule la nuit dernière.

— Tu me promets de repartir aussitôt après l'explication ?

— Je le jure !

— Eh bien ! ouvre cette porte.

— Edouard l'ouvrit, et se trouva en face d'un bureau du télégraphe électrique dans la rue de Richelieu.

— Voilà, dit le père, mon moyen d'informa-

tion et de correspondance. Un bureau semblable se trouve dans la ville de ton hôtel, comme dans l'hospice du Saint-Bernard, et ta chambre était juste à côté. Tu as entendu d'abord l'employé qui répétait à haute voix au secrétaire la dépêche que moi-même d'ici je lui dictais. Tu t'es réveillé, tu as parlé, et notre conversation a continué la correspondance.

Edouard crut un moment qu'il faisait un rêve. Mais non, son père était bien là, le bureau du télégraphe électrique était en face de lui, et tout se trouvait expliqué. Une seule chose surprenait alors le jeune homme : c'est qu'il n'eût pas lui-même deviné le moyen mis en œuvre par son père.

Edouard, lui dit M. Morval quand il le vit plongé dans une méditation silencieuse, Edouard, voilà ce qu'a pu faire un homme : te surveiller à deux cents lieues de distance ; demande-toi si Dieu, qui nous a donné les moyens de voir, d'entendre et de parler d'aussi loin, ne s'est pas réservé la même faculté ?

Bien, se dit Edouard en lui-même, j'aurai soin de ne plus me mettre à la portée d'un télégraphe.

Son père soupçonna sa pensée en voyant son sourire, et lui dit :

— Mais, échapperas-tu à l'œil de ton Dieu ?

(La fin au prochain numéro.)

LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

Un jour, un missionnaire envoya par un Hotentot une lettre à l'autre bout du désert. Le messager mit deux mois à faire la course. A son arrivée, il remit le papier cacheté ; le correspondant l'ouvre, le lit, et parle au nègre de tout ce qui se passe dans la contrée dont il arrive à l'instant. Celui-ci fut tellement émerveillé qu'un petit morceau de papier ait pu parler, qu'il en eut peur ; et quand il fut question de prendre la lettre en réponse, le sauvage ne voulut pas y toucher, persuadé que ce papier était vivant ! Cependant, il consentit à le percer de l'extrémité de sa lance et à l'emporter ainsi à une distance telle, qu'il n'eût pas à craindre d'en être mordu.

Qu'aurait pensé ce bon Hottentot, si après avoir supprimé la parole, on eût encore supprimé le temps et l'espace, et pu lui dire ce qu'on faisait à l'instant même au bout de l'Afrique ? Il en fût mort de peur sans doute ; et à coup sûr, il n'aurait jamais voulu voir ni toucher le télégraphe de nouvelle invention.

J'espère, mes jeunes amis, que vous serez plus courageux, et que les merveilles dont vous parlent l'article précédent, vous ont au contraire donné le désir d'en savoir un peu plus long sur cette foudre continue qui s'écoule paisible entre les mains de l'homme, et qui s'est chargée de faire nos commissions !

Vous savez (ou vous ne savez pas) qu'il existe dans la nature un fluide invisible, nommé électricité, qui marche, court, vole avec une rapidité telle, qu'en une seconde il peut faire cinq fois le tour du monde ! Eh bien ! ce fluide coule, non pas comme l'eau dans une rivière, mais le long d'un fil de fer, assez vite pour arriver à Londres en même temps qu'il part de Paris ! Dites un mot à midi à Lisbonne, ce mot est répété à midi à Saint-Pétersbourg.

Mais il ne suffit pas qu'un fil de fer, touché par un bout à Paris ait frémi¹ par l'autre extrémité à Londres, pour que ce fil ait parlé. Voyons comment on s'y prendra d'abord pour le faire écrire.

Le fil touché à Paris s'agite à Londres ; on cesse de le toucher ici, il cesse de s'agiter là-bas. Voilà déjà deux signes transmis : le mouvement et le repos. Avec cela, nous pourrions déjà dire oui et non. Essayons de faire plus. Si, au lieu d'un mouvement et d'un repos, nous produisons deux mouvements séparés par deux repos, nous avons deux nouveaux signes, auxquels nous donnerons deux nouvelles significations. Voici donc quatre signes qui peuvent désigner quatre objets. Ce sera, si vous voulez, non plus oui ou non, mais, A, B, C, D, les quatre premières lettres de l'alphabet. Il est clair que si nous parvenions à faire des signes différents pour représenter E, F, G, et toutes les autres lettres, nous aurions tous les éléments de l'écriture et du langage ; avec 25 signes nous pourrions parler et écrire. Il faut donc arriver à produire 25 mouvements divers. Mais comment faire, nous n'en avons qu'un ? Ecoutez bien, car c'est ici l'important. Si le fil de fer, en s'agitant, touche un objet mobile, il le fera bouger, et si cet objet est une roue, le fil de fer la fera tourner. Si, de plus, cette roue est garnie de dents tout autour, chaque mouvement du fil de fer fera avancer la roue d'un cran : supposez que sur chaque dent de la roue soit imprimée une lettre

¹ J'éviterai les mots techniques, pour être mieux compris de mes jeunes lecteurs.

de l'alphabet, s'il y a 25 dents, nous aurons 25 lettres. Nous voulons désigner la lettre A, nous faisons mouvoir le fil de fer une seule fois, il touche une seule dent qui avance, et nous avons la lettre demandée. Si nous avions voulu désigner la lettre B, nous aurions fait vibrer le fil de fer deux fois. Les deux mouvements auraient fait avancer la roue de deux dents, et la lettre B serait arrivée. Vous comprenez le reste. La lettre C s'obtiendra par 3 mouvements, la lettre D par quatre, et ainsi de suite.

Dans ce qui précède, j'ai supposé que pour indiquer une lettre nous étions au point de départ de la roue, c'est-à-dire devant la lettre A. Mais cela n'est pas toujours, car quand une lettre a été désignée, la roue a marché. Faisons donc une autre convention : comptons le nombre des mouvements à partir de la lettre où nous sommes ; supposons que la roue soit avancée jusqu'en D, un seul pas signifiera E, et non plus A.

Enfin, voici le dernier effort d'attention que je vous demande pour vous faire une idée du télégraphe électrique. Le mouvement du fil de fer n'est pas imprimé à une roue, mais à une aiguille. La roue, qui est un cadran, reste immobile ; c'est l'aiguille qui tourne. Sur le cadran sont peintes en cercle toutes les lettres de l'alphabet, et l'aiguille, en avançant d'un ou de plusieurs pas, vient s'arrêter à la lettre qu'on veut désigner.

Chers amis, je voudrais en dire davantage pour vous faire mieux comprendre ce mécanisme ; mais comme je sais que vous ne liriez pas mon explication, je la supprime, et je passe de suite au plus facile et au plus intéressant : l'histoire des progrès successifs de la télégraphie électrique.

La rapidité avec laquelle on peut transmettre une dépêche est telle, qu'un secrétaire n'a pas même le temps de l'écrire ; deux habiles opérateurs parlent ainsi à cent lieues de distance, aussi vite que de vive voix dans la même chambre.

Le premier essai du télégraphe électrique date d'environ 80 ans. On se servait alors de 25 fils différents, correspondant aux 25 lettres de l'alphabet. Une machine électrique touchait tour-à-tour tel ou tel fil par une extrémité, et le fil, s'agitant à l'autre bout, désignait la lettre qu'il représentait.

Vingt ans plus tard, on remplaça la commotion par l'étincelle ; ce n'était plus un mouvement, c'était du feu qui frappait le regard.

Ici vient se placer le progrès de faire dire au même fil par plusieurs mouvements ce que disait jadis chacun des 25 fils par un mouvement unique. Jusqu'ici, l'aiguille ne faisait qu'indiquer une lettre, elle ne l'écrivait pas. Mais, si au bout de l'aiguille, nous fixons une plume ou un crayon, ce crayon, en avançant, tracera une ligne ; en un mot il écrira. Quel avantage immense ! Celui qui reçoit la

dépêche ne peut plus se tromper ; elle est écrite ; il n'a plus besoin de se hâter pour la déchiffrer, il pourra l'étudier à l'aise plus tard.

Toutefois, n'oubliez pas que l'aiguille n'écrit pas comme nous, elle forme seulement des points, des lignes, ou tout au plus des zigzags :

v w w

Mais comme on peut donner à ces signes des valeurs convenues, ce n'en est pas moins une véritable écriture.

Vous comprenez que l'extrémité de ce long bras de fer qui se meut assez pour faire un trait de la grosseur d'une lettre, toutefois ne court pas sur la page ; il reste sur la même ligne ; c'est le papier qui marche et qui présente ainsi au crayon un espace blanc. Le papier se déroule comme un ruban sur une bobine.

Nous avons vu que le télégraphe électrique a commencé par se mouvoir ; ensuite, il a tracé des lettres ; il a véritablement écrit ; il ne lui reste plus qu'à parler. Ecoutez-le. Sa bouche est une cloche, sa langue le battant ! Le fil de fer, en se mouvant, vient frapper des sonnettes dont les tintements plus ou moins forts représentent différents mots, et prononcent ainsi un véritable discours.

Ce n'est pas tout : on peut réunir et le crayon qui écrit et la cloche qui parle ; si bien que le télégraphe écrit et parle tout à la fois ! Si l'on entend mal sa voix, l'on a toujours la ressource de consulter son écriture. Ainsi l'un des moyens sert de vérificateur à l'autre.

Oh ! si toutes nos paroles s'imprimaient dans les airs au fur et à mesure que nous les articulons, comme nous deviendrions plus prudents, plus sincères, plus vrais, comme nous aurions peur qu'on vînt opposer à notre oui d'aujourd'hui, notre non d'hier.

On ne pouvait plus désirer qu'un seul progrès : transformer le simple trait en véritable lettre. Ce nouveau pas est fait, et aujourd'hui l'on trace par le fil de fer, non plus une ligne tremblée :

v w w

mais bien les véritables caractères d'imprimerie comme ceux que vous lisez dans ce moment !

Le télégraphe ainsi perfectionné ne s'est pas contenté de traverser la terre en tous sens, de suivre les chemins de fer, de mettre en rapport toutes les villes d'un même continent ; il a voulu, habile navigateur, traverser les fleuves, les détroits, et il est en route pour franchir l'Océan ! C'est ce qu'on nomme le télégraphe sous-marin. Des fils de fer ou de cuivre enveloppés chacun séparément d'une couche de gutta-perca ordinaire, sont encore recouverts d'une autre couche de gutta-perca volcanisée ; le tout, entouré d'une torsade de fils de fer galvanisés pour le mettre à l'abri de la rouille,

est déposé au fond de l'eau, et relie ainsi la France et l'Angleterre, le Piémont et la Sardaigne, en attendant qu'il unisse l'Ancien monde et le Nouveau !

De l'idée de faire passer le télégraphe sous l'eau, il n'y a pas loin à celle de le faire passer sous terre ; aussi l'a-t-on déjà fait en Angleterre. Liverpool, Manchester, Birmingham, ont un télégraphe souterrain. On se propose d'en établir de semblables en France. Ainsi, les fils électriques ne seront plus exposés ni au vent, ni à la malveillance.

Ces fils aériens me rappellent ce que j'entendais il y a quelques semaines sur les bords du lac Léman, près de Clarens : lorsque le soir je me promenais dans un profond silence, une vibration prolongée que je ne pouvais pas m'expliquer vint frapper mon oreille. Étaient-ce des harpes éoliennes appendues aux flancs des montagnes ? était-ce un changement dans la température produisant un courant d'air ? Je cherchais une explication lorsque levant la tête vers les étoiles, je vis le fil du télégraphe électrique, et je compris qu'il était lui-même le virtuose de cette musique fantastique. Mais comme je viens de vous le dire, on se propose d'enterrer le musicien. La poésie même du télégraphe disparaît. Ceci me conduit prosaïquement à vous dire un mot du prix d'une dépêche.

Ce prix varie selon les distances et les pays. Pour ramener le tout à une règle générale, on peut dire qu'une dépêche de 20 mots est expédiée à 25 lieues :

| | |
|--------------------------------|-------------|
| Aux Etats-Unis d'Amérique pour | 4 fr. |
| En Allemagne | 5 fr. |
| En France | 7 fr. |
| En Angleterre | 8 fr. |
| En Belgique | 8 fr. 50 c. |

Vous voyez que les Etats-Unis d'Amérique ont à cet égard, comme à bien d'autres, un grand avantage sur nous. Là, chacun fait à peu près ce qu'il veut, pourvu qu'il respecte la morale, l'ordre et la propriété. Aussi y trouve-t-on des télégraphes électriques dans les villes, dans les champs, dans les forêts, à travers les fleuves et les montagnes. Au lieu de planter un poteau, on utilise un arbre déjà planté, un mur déjà construit, et la pensée court rapide comme l'éclair ! Il y a parfois deux ou trois lignes télégraphiques sur la même route ; et grâce à cette concurrence, on obtient des prix sept ou huit fois plus bas que ceux d'Europe. L'usage en est tellement répandu, que quelques négociants de New-York ont chaque année pour 5,000 francs, non pas de ports de lettres, mais de dépêches télégraphiques. Ne fussent-elles que de 5 francs chacune, cela ferait encore mille dépêches par an, ou trois par jour.

Vous le voyez, avec de telles ressources la poste

devient inutile, la distance est supprimée, la pénible attente n'est plus à craindre, et l'on peut agir au même instant sur tous les points de l'univers !

Dieu serait-il moins puissant que l'homme, auquel il a donné cette puissance ?



L'OISEAU.

Mes jeunes lecteurs, je vous ai déjà fait remarquer que tous les êtres ici-bas ont leur mission spéciale que nous devons respecter. Je vous ai dit que tous les animaux tendent vers l'homme, et l'homme seul vers Dieu. Mais si la brute est destinée à nous servir, il ne s'en suit pas que nous puissions en disposer selon notre caprice ; c'est au contraire en la laissant marcher vers le but que le Créateur lui a assigné, que nous en tirerons la plus grande utilité. Eh bien ! demandons-nous aujourd'hui pour quelle fin Dieu nous a donné ce peuple innombrable de volatiles qui remplissent les airs, et quand nous l'aurons reconnu, sachons accepter la volonté de Celui qui sait mieux que nous ce qui nous est bon. Pour donner plus de poids à ce que je veux dire, je cède la parole à un plus capable, M. Michelet, en empruntant quelques passages à son livre nouveau, si plein d'intérêt, intitulé *l'Oiseau*.

« Dans les brûlantes contrées où la décomposition rapide rend tout cadavre dangereux, où toute mort menace la vie, à l'infini se multiplient ces

accélérateurs de la disparition des êtres (les oiseaux). Un corps touche à peine la terre qu'il est saisi, attaqué, désorganisé, disséqué. Il en reste à peine les os. La nature mise en péril par sa propre fécondité, appelle les oiseaux, les excite, les pique par la chaleur, par l'excitation d'un monde d'épices et de substances âcres. Elle en fait de furieux chasseurs, d'insatiables gloutons. Le tigre et le lion sont des êtres doux, modérés, sobres, en comparaison du vautour ; mais qu'est-ce que le vautour devant cet insecte qui parvient, en vingt-quatre heures, à manger trois fois son poids ¹?... Le grand peuple ailé vainqueur, dévorateur des insectes, et, dans les fortes espèces, chasseur acharné des reptiles, s'envole par toute la terre comme le précurseur de l'homme, épurant, préparant son habitation ².

» Dans la paresseuse Afrique, cent villages noirs appellent les *urubus* (petits vautours) ; dans la somnolente Amérique, au sud de Panama, ou Caracas, ils doivent, épurateurs rapides, balayer, nettoyer la ville, avant que l'Espagnol se lève, avant que le puissant soleil n'ait mis en fermentation les cadavres et les pourritures. S'ils y manquaient un seul jour, le pays deviendrait désert.

» Quand c'est le soir en Amérique, quand l'urubu, sa journée faite, se replace sur son cocotier, les minarets de l'Asie blanchissent aux rayons de l'aurore. De leurs balcons, non moins exacts que leurs frères américains, vautours, corneilles, cigognes, ibis, partent pour leurs travaux divers : les uns vont aux champs détruire les insectes et les serpents, les autres s'abattant dans les rues d'Alexandrie ou du Caire, font à la hâte leurs travaux d'expurgation municipale. S'ils prenaient la moindre vacance, la peste serait bientôt le seul habitant du pays.

» Ainsi, sur les deux hémisphères s'accomplit le grand travail de la salubrité publique avec une régularité merveilleuse et solennelle. Si le soleil est exact à venir féconder la vie, ces épurateurs jurés et patentés de la nature ne sont pas moins exacts à soustraire à ses regards, le spectacle choquant de la mort ³.

» Chose étonnante ! plus ils nous servent, plus nous les trouvons odieux. Nous ne voulons pas les prendre pour ce qu'ils sont, dans leur vrai rôle, pour de bienfaisants creusets de flamme vivante où la nature fait passer tout ce qui corromprait la vie supérieure. Elle leur a fait dans ce but un appareil admirable qui reçoit, détruit, transforme, sans se rebuter, se lasser, ni même se satisfaire. Ils

¹ Page 80.

² Page 86.

³ Page 91.

mangent un hippopotame, et ils restent affamés. Ils dévorent un éléphant, et ils restent affamés. Aux mouettes (les vautours de mer) une baleine semble un morceau raisonnable. Elles la dissèquent et la font disparaître mieux que les meilleurs baleiniers. Tant qu'il en reste, elles restent; tirez-les, sous le fusil elles reviennent intrépides. Rien ne fait lâcher le vautour; sur le corps d'un hippopotame, Levallant en tua un qui, blessé à mort, arrachait encore des morceaux. Était-il à jeun? point du tout; on lui en trouva six livres qu'il avait dans l'estomac.

» Devant eux vous vous sentez en présence des ministres de la mort; mais de la mort pacifique, naturelle, et non du meurtre. Ils sont comme les éléments, sérieux, graves, inaccusables; au fond, innocents plutôt que méritants...

» Ces admirables agents de la bienfaisante chimie qui conserve et équilibre la vie ici-bas, travaillent pour nous dans mille lieux où jamais nous ne pénétrâmes. On remarque bien leur présence, leurs services dans les villes; mais personne ne peut mesurer leurs bienfaits dans les déserts d'où les vents souffleraient la mort. Malheur au monde habité si ce travail mystérieux, inconnu, cessait un seul instant.

» En Amérique la loi protège ces bienfaiteurs publics.

» L'Égypte fait plus pour eux: elle les révère et les aime. Demandez au fellah d'Égypte pourquoi il se laisse assiéger, assourdir par les oiseaux; pourquoi il souffre patiemment l'insolence de la corneille perchée sur la corne d'un buffle, sur la bosse du chameau, ou par troupe s'abattant sur les dattiers dont elle fait tomber le fruit: il ne dira rien. Tout est permis à l'oiseau. Plus vieux que les Pyramides, il est l'ancien de la contrée. L'homme n'y est que par lui; il ne pourrait y subsister sans le travail persévérant de l'ibis, de la cigogne, de la corneille et du vautour.

» Au Caire, dit un voyageur, les tourterelles se sentent si bien sous la protection publique, qu'elles vivent au milieu du bruit même. Tout le jour je les voyais roucouler sur mes contrevents, dans une rue fort étroite à l'entrée d'un bazar bruyant. Les toits aplatis des maisons, promenades ordinaires des captives du harem et de leurs esclaves, n'en sont pas moins hantés d'une foule d'oiseaux.

» Détruisez ces animaux, le pays n'est plus habitable. Ce qui à travers tant de malheurs a sauvé l'Inde et l'Égypte et les a maintenues fécondes, ce n'est ni le Nil ni le Gange; c'est le respect de l'animal, la douceur, le bon cœur de l'homme¹.

» Je sais une maison sur l'Indre, dit Toussenet, où les serres ouvertes le soir reçoivent tout honnête oiseau qui vient y chercher asile contre les dangers de la nuit, où celui qui s'est attardé frappe du bec en confiance. Contents d'être enfermés la nuit, sûrs de la loyauté de l'homme, ils s'envolent heureux au matin, et paient son hospitalité du spectacle de leur joie et de leurs libres chansons¹. »

Enfin voici un aperçu bien incomplet des services que nous rendent les oiseaux de notre climat :

« Plusieurs sont les gardiens assidus des troupeaux. Le héron garde-bœuf, usant de son bec comme d'un ciseau, coupe le cuir du bœuf pour en extraire un vers parasite qui suce le sang et la vie de l'animal. Les bergeronnettes, les étourneaux, rendent à peu près les mêmes services à nos troupeaux. Les hirondelles détruisent des milliers d'insectes ailés qui ne posent guère, et que nous voyons danser dans les rayons du soleil. Les engoulevents, les martinets, chasseurs de crépuscule, font disparaître les hannetons, les blattes, les phalènes, et une foule de rongeurs qui ne travaillent que de nuit. Le pic chasse les insectes qui, cachés sous l'écorce de l'arbre, vivent aux dépens de la sève. Les colibris, les oiseaux-mouches, les sou-mangas, dans les pays chauds, épurent le calice des fleurs. Le guêpier, en toute contrée, livre une rude guerre aux guêpes affamées de nos fruits. Le chardonneret, ami des terres incultes et de la graine du chardon, l'empêche d'envahir le sol. Les oiseaux de nos jardins: fauvettes, pinsons, bruantes, mésanges, dépouillent nos arbrisseaux et nos grands arbres des pucerons, chenilles, scarabées, etc., dont les ravages seraient incalculables. Beaucoup de ces insectes restent l'hiver à l'état d'œuf ou de larve, attendant la belle saison pour éclore; mais en cet état, ils sont attentivement recherchés par les merles, les roitelets, les troglodytes. Les premiers retournent les feuilles qui jonchent le sol; les seconds grimpent aux plus hautes branches, ou émouvent le tronc. Dans les prairies humides, on voit les corbeaux et les cigognes piocher la terre pour s'emparer du *ver blanc*, qui, trois années durant, avant de devenir hanneton, ronge les racines de nos foins². »

M. Michelet nous parle aussi de la stupidité et de la cruauté de l'homme qui, le fusil à la main, fait une chasse incessante à tous ces bienfaiteurs. Mais comme ce ne sont probablement pas des chasseurs qui lisent *l'Illustration de la Jeunesse*, j'aime mieux citer en terminant un passage à

¹ Pages 91 et suivantes.

¹ Page 280.

² Page 315.

l'adresse de mes lecteurs les plus nombreux.

« Dans le besoin d'émotion que tout homme apporte en naissant, l'enfant qui y satisfait habituellement par le meurtre, par un petit drame féroce de surprise et de trahison, de torture du faible, ne trouvera pas grand goût aux douces et lentes émotions que donne le succès progressif du travail et de l'étude, de la petite industrie qui fait quelque chose d'elle-même. Créer, détruire, ce sont les doux ravissements de l'enfance : créer est long ; détruire est court, facile. La moindre création implique les dons du Créateur : la douceur et la patience.

» Une chose choquante et hideuse, c'est de voir un enfant chasseur, de voir la femme goûter, admirer le meurtre, y encourager son enfant. Cette femme sensible et délicate ne lui donnerait pas un couteau, mais elle lui donne un fusil ; tuer de loin, à la bonne heure, on ne voit pas la souffrance. Et telle mère, le voyant très-bien, trouvera bon qu'un enfant, captif à la chambre, se désennuie en arrachant l'aile aux mouches, en torturant un oiseau ou un petit chien.

» Mère imprévoyante ! Elle saura plus tard ce que c'est qu'avoir formé un cœur dur. Vieille et faible, rebut du monde, elle sentira à son tour la brutalité de son fils. »¹

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, dit le proverbe. J'ai donc voulu, vous faire entendre une autre cloche que la mienne, la cloche argentine du style de M. Michelet. Vous voyez que pour être plus claire, plus sonore, elle n'en donne pas moins les mêmes avertissements que celle que je vous fais entendre depuis des années. Réveillez-vous donc à ces sons nouveaux, et apprenez à bénir le Dieu qui vous a donné, dans l'oiseau, non-seulement un musicien pour vous charmer, mais encore un ami pour vous rendre des services et vous tenir compagnie.

J'ai fait l'autre jour un singulier rêve. Je voyais sur notre terre des géants de mille pieds de hauteur, leurs bras étaient longs comme la rue de Rivoli, leurs doigts s'écartaient comme les branches du cèdre au Jardin-des-Plantes. Un de ces êtres monstrueux, pour s'amuser, me prit entre ses mains ; je lui parus si petit, si faible, qu'il trouva plaisant de m'arracher les membres pour voir ensuite comment je marcherais ! Le bourreau me tira déjà le bras d'une main, la jambe de l'autre, et il allait m'écarteler, lorsque la douleur me réveilla !

Quel monstre ! me dis-je. Mais en y réfléchissant, je me rappelai que le matin j'avais vu un

petit garçon prendre une mouche par les ailes et tirer dans les deux sens pour voir ensuite comment elle volerait. Hélas ! cette fois, ce n'était pas un rêve, et je me demandais si cet enfant avait plus de droit sur l'insecte que le géant sur moi. Je me dis, si l'un est un bourreau, l'autre qu'est-il donc ?

Mes jeunes lecteurs, prononcez.

Grâce à Dieu, tous les enfants ne maltraitent pas les animaux. Je dois dire même que j'ai connu un petit garçon qui vivait en véritable ami avec un chien. Il lui montait à cheval sur le dos, lui donnait le pain de son déjeuner et courait avec lui dans les champs. L'enfant avait même un certain respect pour l'animal ; mais, il faut le dire, l'animal était quatre fois plus gros que l'enfant.

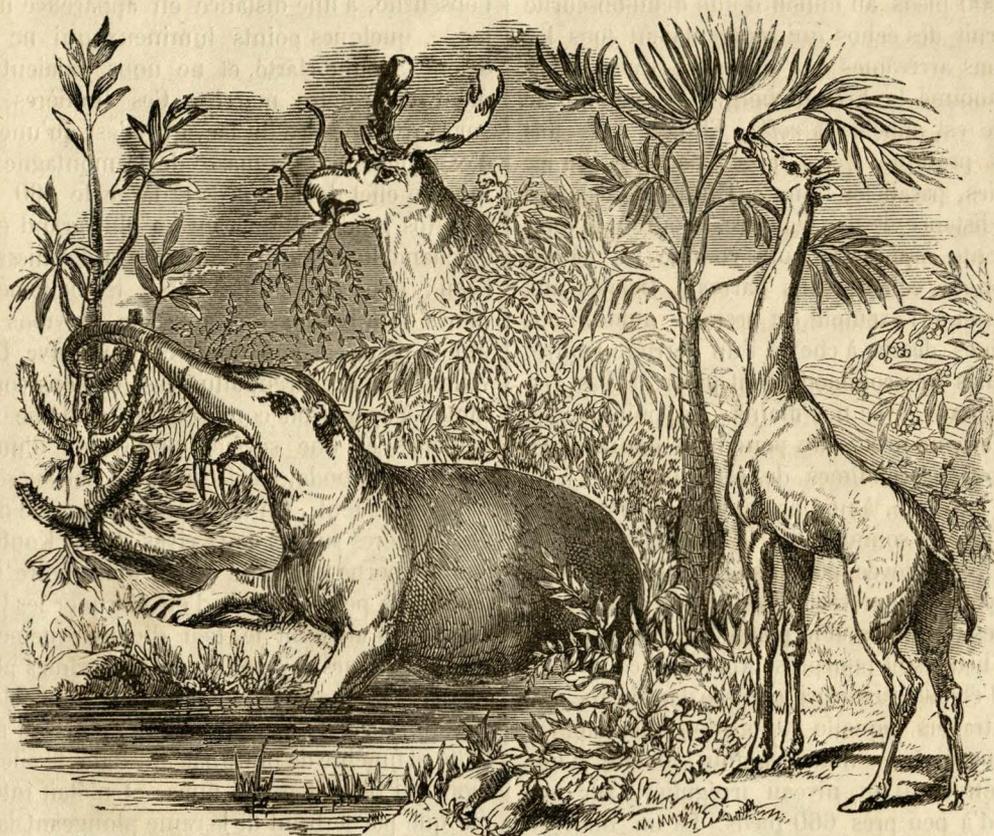


Oh ! ce ne sont pas les forts qu'il faut respecter seulement, ce sont surtout les faibles ; les autres n'ont pas besoin de nos égards, ils savent se faire craindre. Il est probable que si la mouche écartelée avait eu ce bec et ces ailes, son petit bour-



reau l'aurait respectée. Il ne suffit pas d'être poltron, il faut être humain, même envers les mouches, pour ne pas devenir cruel plus tard envers les hommes.

¹ Page 305.



L'AIR, L'EAU, LA TERRE ET LE FEU.

III.

LA TERRE.

Dans certains pays, mes jeunes lecteurs, on ne vend ou n'achète pas toujours une terre de la même manière : parfois on traite seulement pour le fonds, parfois pour le fonds et le *tréfonds* tout ensemble. Le fonds, c'est la surface ; le tréfonds, ce sont les entrailles de la terre. A la surface poussent les pommes de terre ou le blé ; dans l'intérieur se trouvent des mines de charbon ou de diamant. Et vous croyez sans doute que c'est là le tout ? Eh bien ! non. Dans le fond du tréfonds gît tout un peuple de morts, des squelettes d'animaux, étranges, colossales, qui n'ont même plus leurs analogues de nos jours.

Maintenant de laquelle de ces trois couches vous parlerai-je ? de celle des bêtes ? c'est très-amusant ; mais celles-ci ne sont pas vivantes. Je me contenterai donc de vous les présenter en gravure, vous laissant le soin d'aller chercher leur histoire dans notre auteur. Vous parlerai-je de la surface du

globe ? c'est bien utile ; mais vous la voyez chaque jour. Ce n'est plus aussi piquant. Je vais suivre la règle de conduite des gens embarrassés et prendre le juste milieu. Voici donc un extrait de M. MICHAUD sur les mines de sel. Rappelez-vous bien en les lisant que ces scènes se passent dans le sein de la terre.

« Ebensée est situé à 30 milles de la mine de Hallein. Je m'y rendis une fois, après une nuit froide et pluvieuse, et le matin suivant je partis à cinq heures pour mon expédition. Après avoir gravi la montagne, j'entrai dans des salles creusées en partie dans le roc. J'arrivai fort à point, car je me trouvai le douzième d'une société qui attendait que ce nombre fût complet pour se mettre en marche avec les deux guides qui devaient nous accompagner. Ceux-ci avaient seuls des chandelles, et se tenaient l'un à notre tête, l'autre à l'arrière-garde.

» Lorsque nous eûmes fait quelques pas dans le passage souterrain, l'air prit une fraîcheur agréable ; le passage lui-même était élevé, large et sec. On nous avait revêtus de costumes complets de mineurs, propres et bien raccommodés. Les ouvriers, malgré leurs figures pâles, paraissent jouir d'une bonne santé.

» Après avoir descendu une pente douce d'environ 3000 pieds au milieu d'une demi-obscurité et au bruit des échos qui répercutaient tous les sons, nous arrivâmes à l'ouverture du premier puits, nommé le Freudenberg. La manière de descendre est appelée la *rolle*. Elle est à la fois simple et pratique. Deux larges barrières en fer bien polies, parallèles l'une à l'autre et séparées par une distance de douze pouces, courent le long de la pente rapide du puits comme les bâtons d'une longue échelle sans barreau. Dociles aux directions et à l'exemple du premier guide, nous nous mîmes dessus à cheval l'un derrière l'autre, et glissâmes très-commodément jusqu'au bas, en nous retenant avec nos mains. Le puits n'avait que la largeur nécessaire pour nous donner passage. Nous descendîmes de cette manière à la chambre suivante, à une profondeur de 140 pieds au-dessous du sommet de la montagne. Cette chambre peu élevée était assez petite pour être éclairée par la lueur vacillante de nos deux chandelles. Les murailles et le plafond étincelaient de couleurs brunes et pourpres. Après un coup-d'œil jeté sur l'étroite ouverture creusée dans le roc calcaire, à travers laquelle nous étions descendus, nous poursuivîmes notre chemin le long d'une galerie étroite d'un niveau irrégulier, sur une étendue d'à peu près 660 pieds. Là un nouveau puits nous fit pénétrer dans les régions inférieures de la mine. Nous nous plaçâmes tous sur la *rolle* avec un plaisir de gamin, et nous glissâmes à une profondeur de 200 pieds. Nous mîmes pied à terre dans une autre chambre, où nos chandelles répandirent aussi une demi-clarté lugubre avec un sombre scintillement sur les murailles et dans les crevasses. Nous poursuivîmes notre marche en suivant une coupure dans le roc, hantée d'ombres confuses et gigantesques, dont les apparitions soudaines nous faisaient tressaillir. Nous traversâmes ainsi une distance de 2700 pieds, puis une troisième *rolle* nous conduisit 54 pieds plus bas dans le cœur de la montagne.

» Jusque-là je n'avais pas senti un froid véritable, quoiqu'on m'eût promis une atmosphère d'hiver. Peut-être que le costume de mineur endossé par-dessus mes autres vêtements et un exercice rapide, suffisaient pour prévenir les effets de l'air glacé. Mais nos yeux commençaient à souffrir de cette clarté incertaine ; et ce fut d'un pas chancelant que nous atteignîmes le quatrième puits, qui nous fit descendre de 108 pieds.

» Nous passâmes rapidement devant de sombres cavernes, pour arriver au pied d'un immense escalier qui devait nous conduire à un lac au sein de la montagne, à 960 pieds au-dessous de son sommet et à 240 au-dessus de sa base. Par-

venus au haut, nous aperçûmes au milieu de l'obscurité, à une distance en apparence interminable, quelques points lumineux qui ne repandaient aucune clarté et ne nous aidaient nullement dans notre marche. Ces lumières étaient sur la rive opposée du lac, qui n'est qu'une goutte d'eau comparée à la masse de la montagne : il est long en effet de 330 pieds et large de 160.

» Nos guides allumèrent un plus grand nombre de chandelles, dont la lumière se réfléchissait dans l'eau ; nous entendîmes aussi le battement des rames d'un bateau que nous ne pouvions voir et qui se dirigeait lentement vers notre rive. De nouvelles lumières furent allumées, et nous commençâmes à apercevoir confusément un dôme orné de paillettes et une surface ondoyante d'une eau noire et profonde, sur laquelle le bateau se dessinait vaguement. On augmenta encore le nombre des lumières sur les deux rives du lac Konhauser, dont la morne obscurité défiait toute notre illumination, à peine capable d'en marquer les limites. Le bateau atteignit le lieu d'embarquement, et nous, fantômes voyageurs, nous y prîmes place en silence. Il y avait quelque chose de réellement terrible dans toute cette scène, dans la marche lente et funèbre de notre bateau, dans le silence de mort qui régnait parmi nous, et n'était interrompu que par le bruit de la rame plongeant dans ces eaux languissantes. Malgré les lumières, nous étions encore plongés dans d'épaisses ténèbres, et nous ne pouvions nous former qu'une idée vague de la beauté et de la grandeur du dôme de cristal. La lueur des flambeaux glissait avec nous sur les eaux, et faisait de temps en temps étinceler un stalactite pendant au-dessus du lac ; mais c'était tout, et aucun de nous ne fut fâché d'arriver en sûreté au rivage opposé. Là une vive lueur nous attendait, et l'on nous raconta les magnificences de la dernière visite de l'archiduc, alors que quelques milliers de bougies avaient montré dans toute leur beauté la voûte et le lac couverts de cristaux de sel.

» Laissant le lac derrière nous, nous parvîmes à l'ouverture du puits du Konhauser. Une descente rapide de 45 degrés nous conduisit à une longue caverne de 560 pieds. Nous arrivâmes fatigués au haut de la dernière et plus longue *rolle* (468 pieds). Au bas, notre attention fut attirée par un puits d'eau fraîche, creusé à grands frais par l'ordre de l'archiduc et béni par les mineurs. Il fut bienvenu pour nous tous, et le seau nous apporta bientôt une eau rafraîchissante.

» Si on nous l'avait permis, nous aurions cherché les ouvriers à travers les sombres ouvertures devant lesquelles nous passions ; mais on ne montre ici aucune des opérations souterraines. J'ai vu les mineurs travailler dans le Tyrol, et

leurs travaux sont extrêmement simples. Une partie des rochers de sel se trouvent au milieu de cristaux transparents qui ne demandent qu'à être brisés avant d'être mis en vente. Ce sel est meilleur marché que le sel en pain. Afin d'obtenir un sel meilleur, il faut dissoudre les cristaux salins ; à cet effet, on a pratiqué dans le roc des galeries parallèles, et dans chacune d'elles, on a creusé un fossé ou citerne, qu'on remplit d'eau. Cette eau y reste sans être troublée de cinq à douze mois, suivant la richesse du sol ; étant alors parfaitement saturée du sel qu'elle a dissous, elle est conduite par des tuyaux de bois à travers les collines et les vallées de Hallein jusqu'à la chaudière où nous l'avons vue s'évaporer et donner son sel.

» Nous avons atteint ce qu'on appelle généralement la fin de la mine, mais nous étions encore à une grande distance de l'air pur et de la clarté du soleil. Nous avons traversé sept galeries dans une marche de deux milles, vogué sur un lac souterrain, descendu six *rolles* et pénétré à une profondeur de 1200 pieds dans le sein de la montagne. Nos guides nous confièrent aux soins de deux garçons à la taille élancée et à l'air hagard. Nous étions dans une caverne spacieuse, faiblement éclairée par nos chandelles. Une voie ferrée courait au milieu d'elle, et nous aperçûmes bientôt la voiture qui devait nous ramener au jour. Nous nous y assîmes, et les deux garçons qui allaient nous servir de chevaux prirent une route sombre et creuse d'un des côtés de la caverne. Nous ne devons bouger ni bras ni jambes. La route a une longueur de plus d'un mille anglais sous terre.

» Cramponnés à nos sièges, nous descendîmes dans un tourbillon de bruit et de poussière, d'où nous sortîmes sourds comme des pierres et blancs comme des meuniers. Enfin nous sentîmes que notre vitesse diminuait, et au milieu de la profonde obscurité parut une brillante étoile bleue. L'un des pauvres garçons, reprenant haleine avec difficulté, nous annonça que cette étoile marquait la moitié du chemin ; elle est la première apparition de la clarté du jour.

» L'étoile devint graduellement plus pâle et plus grande, jusqu'à ce que nous missions pied à terre non loin de l'incomparable lumière du jour. Avec quel mépris pour les chandelles je regardai le soleil de midi ! En traversant, pour sortir du tunnel, une salle grossièrement taillée dans le roc, on nous engagea à acheter quelques cristallisations d'une pauvre famille de mineurs qui y demeurait. Arrivé à l'auberge, j'étendis les brillants cristaux sur ma fenêtre, où ils étincelaient au soleil de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Mais quand, le matin suivant, je cherchai mes cristaux, je ne

trouvai à leur place qu'un petit tas de sel à moitié fondu.

Les mines de *sel gemme* se rencontrent dans plusieurs contrées, mais les plus considérables sont celles de l'Allemagne méridionale, de la Hongrie, de la Pologne, de l'Afrique, du Pérou et du Chili.

Voici quelques détails sur les belles mines de Wieliczka et de Bochnia, près de Cracovie¹.

« Elles s'étendent jusqu'en Moldavie, au pied septentrional des monts Karpathes. Elles ont été découvertes vers le milieu du XIII^m siècle, sous le règne de Boleslas V, roi de Pologne. Casimir-le-Grand régla leur exploitation, et depuis cette époque, ces salines ont été une source inépuisable de richesses pour ce pays. Elles ont une longueur de plus de 200 lieues ; leur largeur est, dans certains endroits, d'environ 40 lieues, et elles sont actuellement exploitées à une profondeur de plus de 400 mètres et à 65 mètres environ au-dessous du niveau actuel des mers. C'est une succession de vastes souterrains, une ville immense, avec ses rues, ses places publiques, ses cabanes pour les mineurs et leurs familles, dont plusieurs centaines y sont nés et y finissent leurs jours. Il y a des chapelles pour le service du culte, et plusieurs des galeries sont plus élevées et plus larges que des églises. Un grand nombre de lumières y sont toujours entretenues, et leur flamme, réfléchiée de toutes parts sur les murs de sel, les font paraître tantôt claires et étincelantes comme le cristal, et tantôt brillantes des plus belles couleurs, ce qui présente un admirable coup-d'œil. »

NAPOLÉON N'EST PAS MORT.

(La scène se passe à Paris, entre deux invalides, le jour de l'arrivée des cendres de l'Empereur.)

- Je te dis qu'il n'est pas mort !
- Je te réponds que tu es fou.
- Napoléon mort ? Impossible.
- Tellement impossible, qu'il est enterré depuis bientôt trente ans !
- Bah ! c'est les Anglais qui t'ont fait croire ça !
- Mais ce ne sont pas seulement les Anglais, c'est tout le monde qui le dit.
- Tout le monde se trompe.
- Ah ça ! veux-tu bien me faire le plaisir de

¹ Extrait de M. de Girardin, *Chimie appliquée aux arts industriels*, volume I, page 330.

parler raison ? Pourquoi Napoléon ne serait-il pas mort tout comme un autre ?

— Napoléon, l'Empereur que j'ai vu à Toulon, à Paris, en Espagne, en Egypte, en Allemagne, Napoléon toujours vainqueur, toujours respecté par la mitraille, Napoléon qui a rossé Anglais, Allemands, Russes, Italiens, Espagnols et toute la baraque ; non, je te dis, impossible, cet homme n'est pas plus mort que moi qui l'ai suivi dans toutes ses campagnes.

— Mais, après tout, on peut être bon soldat, bon général, grand empereur, et puis mourir au bout. On en a bien vu d'autres !

— D'autres Napoléons ? Jamais, jamais. Qui donc comme lui a réglé la République Française ? Qui donc a fondé un grand Empire en quatre jours, rétabli l'ordre, fait des lois, comprimé les factions, créé des routes impossibles, élevé des monuments sans rivaux, qui donc s'est promené dans l'Europe par lui conquise, comme moi je me promène dans mon petit jardin ? Qui de ses amis et parents a fait autant de rois ? Qui, avec une poignée d'hommes, a culbuté des armées, conquis des royaumes, fait trembler les monarques, comme le fuseau de la quenouille dans les mains de ma grand'mère ? Dis, dis-moi, qui, comme Napoléon, a porté sa renommée jusqu'au milieu des déserts de l'Afrique, où j'ai vu nègres, arabes et bédouins, me parler encore, il y a deux mois, de l'*El-Kébir*, sultan Français ? Vois-tu, je me ferais plutôt couper le cou que de dire qu'un tel homme soit mort !

— Comme il te plaira ; mais il n'en reste pas moins vrai que nous venons de le déterrer à Sainte-Hélène.

— Lui ou bien un autre...

— Oh ! pour le coup c'est trop fort ! Penses-tu que les ministres, les chambres, la France entière, soient assez sots pour se laisser tromper ? Crois-tu qu'on aurait envoyé un prince, des généraux, une frégate sur laquelle j'ai eu l'honneur de servir comme matelot, pour chercher à deux mille lieues d'ici le corps de tout autre que celui de l'Empereur ?

— Pour moi, je le croirai quand je l'aurai vu, car je connais un peu la figure du petit caporal.

— Tiens ! moi de même je le connais. Je n'ai pas servi quinze ans sous lui sans le voir cent fois. Eh bien ! moi qui le connais, je te dis que je l'ai vu, de mes propres yeux vu ! ce qu'on appelle vu !

— Oui, les autres fois, vivant.

— Non, il y a deux mois, mort à Sainte-Hélène ; on a retiré son cercueil du fond de la terre, il a été ouvert, et moi de mes propres yeux, je l'ai vu et reconnu. Bertrand était là ; il l'a vu et reconnu. Penses-tu que Bertrand ne soit pas aussi

malin que toi, et qu'on ait pu lui donner un Anglais pour son Empereur ?

— Non ; mais moi je ne l'ai pas vu, et je ne veux pas le croire.

— A la bonne heure ! personne ne t'y force. Mais, dis-moi, connais-tu ce portrait ?

— Si je le connais ? mieux que ma propre figure !

— Eh bien ! ce portrait est celui de l'homme que nous avons déterré. Tandis que la bière était découverte, un de nos jeunes officiers qui n'avait jamais vu Napoléon, a copié les traits du corps étendu sous nos yeux.

— Quoi ! c'est là le portrait de ton mort ?

— Oui !

— Et il est ressemblant ?

— Parfait !

— Et toi tu l'as vu, toi, toi-même ?

— Moi, moi-même.

— (*Fondant en larmes*) Eh bien ! c'est lui ! oh ! c'est bien lui. (*Après un silence.*) Ne prends pas garde ; mais vois-tu, je ne peux pas parler. (*Embrassant le portrait.*) Cher ami ! (*Se découvrant.*) Sire !... (*Après une longue interruption.*) Eh bien ! c'est égal. Vive l'Empereur ! Napoléon n'est pas mort !

— Ah ! ça, perds-tu donc tout-à-fait la tête ?

— Non ; écoute. Vous êtes allés à Sainte-Hélène, vous avez découvert un cercueil, vous avez vu sa personne, c'était bien son corps ; mais où est son génie ? Est-ce ce corps mort ou vivant qui a fait de si grandes choses ? S'il ne fallait qu'un corps pour faire un grand homme, je serais un génie, moi, et je ne suis qu'un sot. Ce n'est pas le bras, la jambe, la tête, qui pense : il faut qu'il y ait quelque chose là dedans. Eh bien ! ce quelque chose vous ne l'avez pas trouvé, ce quelque chose est précisément ce qui gagnait les batailles, ce quelque chose, c'était Napoléon lui-même, et ce quelque chose que vous n'avez pas déterré, qui n'était plus là, doit être quelque part. Voilà pourquoi Napoléon vit encore.

— Je ne sais si c'était son corps qui pensait et agissait, mais je sais que depuis que son corps est mort, Napoléon ne pense plus et n'agit plus.

— Qu'en sais-tu ? Pourquoi son esprit ne serait-il pas allé penser et agir ailleurs ? Si le corps pensait lui-même, quand on m'a coupé la jambe, on m'aurait aussi coupé la pensée. Quand j'ai perdu mon bras, j'aurais perdu en partie mes idées, et je sais bien que je n'ai rien perdu. Je suis sûr que si l'on réunissait tous les soldats amputés sous l'Empereur ou raccourcis par le sabre, la balle ou le boulet, il se trouverait que les uns et les autres auraient perdu toutes les parties du corps.

— La tête excepté, au moins ?

— Non, la tête aussi, car l'un manque de nez, l'autre d'oreilles, il en est même dont la cervelle a été attaquée.

— Et qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que puisqu'on peut vivre et penser après avoir perdu une partie quelconque du corps, la vie et la pensée ne sont attachées à aucune de ces parties. Donc ce n'est pas le corps lui-même qui pense, ce doit être un esprit ; le corps peut mourir, et l'esprit encore vivre ; ainsi Napoléon n'est pas mort. (*Il crie de toutes ses forces*) : Vive l'Empereur !

— Tout cela est bel et bon, mais moi je n'y crois guère.

— Aussi, tu n'est qu'un imbécile.

— Imbécile, moi qui refuse de croire ? Je n'osais pas te dire que je pensais que c'était toi, car sot et croyant, tu sais que c'est à peu près la même chose.

— Veux-tu parier que je te prouve que tu n'es qu'un imbécile, précisément parce que tu reviens de Sainte-Hélène, et que tu ne crois pas que l'esprit de Napoléon vit encore ?

— Bouteille !

— Ça va !

— Et qui décidera ?

— Toi-même.

— Moi ?

— Oui, tu seras forcé de dire : Je ne suis qu'un sot.

— Parle.

— Écoute. Pourquoi as-tu voulu te faire mate-lot lorsque la *Belle-Poule* est partie pour Sainte-Hélène ?

— Pour voir l'Empereur.

— Pourquoi maintenant es-tu venu à Paris ?

— Pour voir entrer son corps aux Invalides.

— Bien ; mais pourquoi la France a-t-elle fait venir ces cendres ? Pourquoi tant de dépenses, tant de fêtes, tant de bruit, tant de monde ?

— Eh ! c'est pour honorer l'Empereur.

— Quoi ! pour honorer ce corps mort ? cette chair, ces os, immobiles et insensibles ? Quoi ! tant d'honneur pour un cadavre ?

— Non ; je te dis que c'est pour l'Empereur.

— Mais selon toi ce corps est lui-même l'Empereur ; donc tous ces honneurs sont bien pour ce corps sans mouvement, sans vie, sans pensée, pour ce corps qui n'est plus ni beau, ni plus capable que celui du dernier goujat ! Voyons, est-ce toujours à ce corps mort que vous allez décerner ces honneurs ?

— Non, je te dis, c'est à l'Empereur !

— Donc, l'Empereur et son corps sont deux choses différentes. Tu vois donc que l'Empereur,

c'est son esprit, et que puisque vous n'avez pas vu cet esprit parmi les morts, il est encore vivant. Qu'en dis-tu ?

— Je dis alors que c'est à sa mémoire que ces honneurs sont rendus.

— En ce cas, tu dis une double sottise, car la *mémoire*, la mémoire c'est un *mot* ; ce n'est pas Napoléon ! Autant vaudrait rendre des honneurs à un dictionnaire, c'est là qu'il y en a des mots ! Ainsi, arrange-toi ; vous allez rendre des honneurs ou à un cadavre, pâture des vers, ou à un mot sans réalité.

— Ni à l'un, ni à l'autre.

— Dans ce cas, pour que vos honneurs signifient quelque chose, il faut quelqu'un pour les recevoir, et alors Napoléon n'est pas mort. Paie bouteille et crie : vive l'Empereur.

— Ça ne suffit pas.

— Eh bien ! encore un mot ; écoute : penses-tu que lorsque Napoléon bousculait le monde, il n'avait d'autres désirs que de gagner sa vie ?

— Ne dis pas des enfantillages ?

— Bien ! Penses-tu qu'il s'est donné tant de peine, pour entendre dire, pendant quatre jours autour de lui : voilà un grand homme qui passe !

— Pas davantage.

— Que voulait-il donc ?

— Il voulait porter sa gloire dans les siècles à venir.

— Et que lui faisait cette gloire si dans ces siècles à venir il n'existait plus lui-même ? Ne vois-tu pas que c'est précisément cette soif de vie, cette faim d'avenir au delà de la tombe, qui prouve que vie et avenir sont à nous ? Si nous avons été bâtis comme ça, c'est que sans doute nous étions faits pour vivre. Comme le poisson cherche l'eau, comme l'oiseau demande l'air, de même l'homme demande la vie. Moi, je sens, tout vieux que je suis, que je veux encore vivre ! Le néant me fait horreur, et quelque chose me dit, là, que je ne mourrai pas et que je verrai encore Napoléon.

— Le revoir ?

— Oui.

— Où ?

— Dans un autre monde.

— Moi, je dis que quand on est mort, on est bien mort !

— Voilà une fameuse raison !

— Mais comment veux-tu que je croie que ce corps qui pourrit dans la terre, que la pioche et la pelle du fossoyeur remuent et jettent de tous côtés, va juste se refaire comme il était auparavant, de manière qu'une parcelle entraînée par la pluie, une autre soulevée dans les airs, une troisième restée sur le terrain, et toutes les autres dispersées pendant les siècles vont accourir de tous

les coins du monde pour repétrir mon même corps ?

— Je vais te répondre par une histoire. Tu sais que je suis né à l'autre bout de la France, et qu'il y a longtemps que je suis cloué aux Invalides. Eh bien ! un jour que je m'ennuyais, j'écrivis chez nous, à mon frère, pour lui dire comme ça que je voulais revoir ma patrie et que j'avais le mal du pays. Mon frère, qui ne voulait pas me laisser perdre la table et le logement que j'avais ici gratis, m'écrivit comme ça : « Je t'envoie ta patrie dans cette lettre. » Moi, je regarde dans un coin du papier et je trouve une demi-douzaine de graines qui se courraient après ! Tiens, que je me dis, qu'est-ce que cela veut dire ? J'écris à mon frère, qui me réponds : « Porte ces petites graines dans ton jardin ; plante la rouge à droite, la noire à gauche ; la blanche bien profond ; la brune à la surface, et attends. » Je fais comme il me dit ; au bout de quelque temps mes plantes poussent et me donnent d'autres graines dont je fais cadeau à mes voisins ; ceux-ci les sèment à leur tour dans leurs jardins, et puis encore et puis toujours ; en sorte, qu'aujourd'hui la moitié des fleurs, des plantes et des arbres de tous nos parterres viennent de la demi-douzaine de graines cachées d'abord dans mon petit papier !

— Eh bien ! qu'est-ce que ça prouve ?

— D'abord ces fleurs, ces plantes, ces arbres sont tout-à-fait semblables à ceux de ma patrie ; on peut dire que ce sont les mêmes, car les semences des uns sont devenues les autres.

— Bien. Mais qu'est-ce que cela fait dans l'affaire de mon corps qui pourrira dans la terre ?

— Si un petit grain peut faire un grand arbre, une petite partie de ton corps peut se développer une seconde fois comme la première, et si trente, cinquante jardins ont pu se trouver jadis en germe dans un carré de papier, je ne vois pas pourquoi un être vivant ne se trouverait pas tout entier dans un germe imperceptible que le fossoyeur ne peut partager. Que m'importe qu'on me jette au vent, pourvu que je ressuscite quelque part ! On dit que des semences, apportées d'Orient par les airs, sont venues tomber, pousser et fleurir au Jardin des Plantes, à Paris. Moi, j'ai retrouvé ma patrie à cent lieues de mon pays : pourquoi ne retrouverais-je pas mon corps un peu plus loin, un peu plus tard ?

— Après tout, je n'en serais pas fâché. Je voudrais le croire comme toi ; mais on ne se donne pas la foi.

— C'est vrai, et même il arrive qu'au lieu de se la donner, on la refuse !

— Que veux-tu dire ?

— Ecoute. Te rappelles-tu comment Rouge-Trogné s'y est pris l'autre jour pour se persuader

qu'il ne serait pas puni pour être rentré ivre à l'Hôtel ?

— Oui ; l'ivrogne a déchiré le règlement à la page qui le condamnait !

— Eh bien ! c'est précisément comme ça que font ceux qui n'ont pas la foi : ils ne l'ont pas, parce qu'ils l'arrachent de leur conscience ; et ils l'arrachent parce qu'ils pensent qu'elle les condamnerait. Il y a un certain livre qui dit : « La lumière est venue dans le monde ; mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres sont mauvaises. »

— C'est bien un peu vrai. Mais quelle est cette lumière venue dans le monde ?

— C'est Jésus-Christ !

— Ah ! ce n'est que ça ?

— Oui, que ça. Connais-tu Jésus-Christ ?

— Non, puisqu'il est mort il y a plusieurs siècles.

— Mais connais-tu son histoire racontée dans l'Évangile ?

— Oh ! j'ai passé tout ça quand j'allais à l'école !

— Oui ; quand tu n'y comprenais rien. Mais aujourd'hui que te voilà grand et vieux, prends la peine de lire avec attention cette admirable vie de Jésus-Christ, et tu verras que, bien méditée, elle fait briller aux yeux de notre âme la preuve de l'immortalité.

— Oh ! ça m'ennuie.

— Tu te condamnes toi-même !

— Comment ?

— En refusant de t'éclairer, tu prouves que « tu aimes mieux les ténèbres que la lumière ; » et tu sais pourquoi...

— Pourquoi ?

— Parce que « tes œuvres sont mauvaises. »

— Je n'aime pas qu'on me fasse la morale !

— C'est précisément ce que je te dis.

— Ah ! ça, voyons, encore...

— Oui, mon ami, encore et toujours. Maintenant que je t'ai fait sentir que, comme moi, tu ne vauds pas grand'chose, je t'apprendrai une bonne nouvelle.

— Laquelle ?

— Ce même Jésus-Christ est mort pour nous donner la vie ; quiconque croit en Lui aura cette vie pleine et heureuse pendant l'éternité !

— Comme tu es savant ! Où as-tu donc pêché tout ça ?

— Dans l'Évangile ; et si tu veux en savoir autant que moi, lis et médite le Nouveau-Testament.

— Eh bien ! soit, Napoléon n'est pas mort ! vive l'Empereur !



DIEU EST-IL MOINS PUISSANT QUE L'HOMME ?

(Fin.)

III.

Edouard se remit en route pour le Saint-Bernard. Pendant le voyage, privé de distractions, il fut contraint de réfléchir. Il ne pouvait se dissimuler qu'il avait eu tort d'abandonner sa femme malade ; aussi formait-il le vœu sincère de la retrouver bien portante.

C'est dans cet état d'esprit qu'il arriva à l'hospice.

— Et ma femme, dit-il en entrant ?
— Votre femme, répondit le portier, attendez, vous allez la voir.

Un Frère hospitalier se présenta.

— Conduisez Monsieur, continua-t-il, auprès de son épouse.

Le Frère prit une lanterne, et sans prononcer un mot passa devant. Edouard, étonné du sans-façon avec lequel on le traitait, se demanda si sa mauvaise conduite n'avait pas été dévoilée au couvent ; aussi, suivit-il son conducteur sans se plaindre. Celui-ci l'introduisit dans une espèce de caveau où se trouvaient dispersés çà et là des os humains, des corps à demi détruits, d'autres bien conservés ; mais, chose étrange ! tous exempts de

putréfaction. Le froid intense de cette caverne, à une telle hauteur sur les Alpes, les en avait préservés. Parmi ces cadavres, un surtout attira l'attention d'Edouard, celui d'une mère qui, saisie par le froid, était morte tenant son enfant entre ses bras. Son regard était encore tourné vers le ciel, son fils encore serré contre son sein.

La surprise avait d'abord empêché Edouard de faire aucune question. Mais enfin, il se demanda pourquoi, quand il s'informait d'une vivante, on le conduisait au milieu des morts; et faisant un effort sur lui-même, il répéta sa question :

— Mais ma femme, où est ma femme ?

— La voilà, dit le Frère montrant un lit de fer garni de son coucher, et un corps étendu sous les couvertures comme le serait une personne vivante. C'était bien M^{me} Morval, la figure cadavéreuse, les mains jointes sur un livre ouvert.

Dans ce moment, Edouard n'était pas moins pâle, immobile, silencieux, que ce corps étendu. Il semblait qu'il eût été frappé par la foudre. Toute question lui parut inutile. Il s'approcha de la couche, prit la main glacée de sa bien-aimée... oui, de sa bien-aimée, car, dès ce moment, pour la première fois, il appréciait celle qu'il avait rendue si malheureuse, celle qu'il avait peut-être tuée.

— Pourquoi ce livre, dit-il ?

— Votre femme le parcourait encore à l'heure de son départ; et nous n'avons rien voulu changer autour d'elle avant votre arrivée. Pendant sa maladie, elle nous a cent fois recommandé de vous le remettre à votre retour comme l'expression de sa dernière volonté.

Edouard prit le volume, l'approcha de la lanterne, et lut ces mots à la page où le livre était ouvert :

« Après la mort vient le jugement!... »

Désagréablement impressionné, il tourna le feuillet cherchant si sa femme n'aurait pas écrit quelques lignes à son intention. En effet, il trouva ça et là des traits placés sous certains passages comme pour attirer l'attention : il eut un moment de joie ; il lui sembla que sa femme allait lui parler par les mots désignés; et se mettant à genoux, pour être à la hauteur de la lumière, il lut à haute voix les lignes suivantes :

« Jeune homme, marche comme ton cœur te mène, et selon tes convoitises ; mais sache que pour toutes ces choses Dieu t'appellera en jugement ! »

« Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses de la loi !

« Le Seigneur dira à ceux-ci : Allez au feu éternel préparé pour Satan et ses anges !

« Les hommes étant remplis de toute injustice, d'impureté, de méchanceté, d'avarice, de ma-

» lignité: pleins d'envie, de meurtres, de querelles, de fraude, de mauvaises mœurs, rapporteurs, médisants, haïssant Dieu, outrageux, orgueilleux, vains, inventeurs de maux, rebelles à pères et mères, sans entendement, ne tenant point ce qu'ils ont promis, sans affection naturelle, gens qui jamais ne s'apaisent, sans miséricorde, et qui, bien qu'ils aient connu le droit de Dieu, savoir : que ceux qui commettent de telles choses sont dignes de morts, ne les commettent pas seulement, mais encore favorisent ceux qui les commettent. »

Tout cela s'appliquait si bien à Edouard, que chaque mot pénétrait comme un dard dans sa conscience. Toutefois, il ne pouvait pas se persuader que sa femme, si bonne, ait voulu le désespérer. Il chercha donc encore, et tomba sur ces mots soulignés à double :

» IL Y A PARDON PAR DEVERS MOI... DIEU EST MISÉRICORDIEUX, ABONDANT EN GRATUITÉ... QUAND MÊME VOS PÉCHÉS SERAIENT ROUGES COMME LE CRAMOISI, ILS SERONT BLANCHIS COMME LA NEIGE. IL N'Y A PLUS DE CONDAMNATION POUR CEUX QUI SONT EN JÉSUS-CHRIST. TA FOI T'A SAUVÉ, VA EN PAIX, TES PÉCHÉS TE SONT PARDONNÉS ! »

-- Un pardon, dit Edouard s'adressant au Frère, un pardon à moi ? Impossible, Il rejeta le volume et sortit du souterrain.

Il demanda une chambre, s'y renferma, refusant de voir personne, ni de prendre aucune nourriture. Que se passait-il en lui ? Les Frères crurent l'entendre parfois prier, parfois blasphémer, aller, venir, pleurer toute la nuit.

Le lendemain, ils voulurent lui offrir des consolations, Edouard ne répondit rien. Brisé par la fatigue et l'émotion, il dut enfin s'aliter. Il redemanda le volume laissé dans le caveau, tenta plusieurs fois de le lire, mais le rejeta toujours. Quelque temps se passa dans une alternative de bien et de mal. Le corps et l'esprit semblaient aller en sens contraire : quand la santé était mauvaise, les pensées étaient meilleures ; quand la santé s'améliorait, les pensées devenaient pires. Il parlait déjà de retourner à Paris ; il demandait si quelques voyageurs de passage ne pourraient pas lui faire visite dans sa chambre. Enfin, par le genre de distraction qu'il réclamait, il était facile de voir que le monde et ses plaisirs étaient encore l'objet de ses convoitises.

Un soir qu'il était seul dans sa chambre, assis entre le livre de sa femme et un flacon de liqueur tiré de sa malle, il entend frapper à sa porte. Qui pouvait venir à cette heure tardive ? Tandis qu'il se pose cette question, on frappe encore. Edouard se lève, ouvre la porte, et voit s'avancer, vivante, sa femme enveloppée d'une couverture !

— Est-ce un rêve ? s'écrie Edouard épouvanté.

— Non, dit le revenant, c'est bien une réalité.

— Mais tu es morte ?

— Je suis vivante.

— Je t'ai vue parmi les cadavres ?

— Je ne sais qu'une chose : c'est qu'au milieu de mes souffrances, je me suis endormie dans ma chambre, et que je me suis réveillée dans une caverne... J'en suis sortie épouvantée, j'ai cherché et enfin découvert cette porte ou, grâce à Dieu, je te retrouve.

Tout s'expliquait : la jeune femme était tombée dans une profonde léthargie ; les moines l'avaient crue morte et l'avaient déposée dans le lieu où, d'ordinaire, ils placent les corps des étrangers jusqu'à ce qu'ils soient réclamés.

Edouard, rassuré sur l'apparition nocturne, fit mettre sa femme au lit, lui administra le cordial qu'il avait préparé pour lui-même ; et quand elle fut assez réchauffée pour reprendre la conversation, elle la dirigea sur le livre qu'elle aperçut sur la table.

— Je vois avec plaisir, dit-elle à son mari, que tu as tenu compte de mon dernier vœu, et que tu as lu la Parole de ton Dieu ?

— Hélas ! chère amie, je dois te confesser que j'étais bien près de l'abandonner ! mais je sens à cette heure que ton retour à la vie est un appel sérieux ! Il semble que Dieu veuille m'arracher malgré moi à mon état criminel. Eh bien ! je cède, je veux retourner au bien, et vivre paisible et vertueux auprès de toi. Bien-aimée, me pardonneras-tu jamais tout ce que je t'ai fait souffrir ?

— Comment ne pardonnerais-je pas, moi, à qui Dieu a tant pardonné ? A cette heure, je me sens presque heureuse d'avoir été malade, puisque mes souffrances ont pour fruit le changement de ton cœur.

L'entretien se prolongea ; on prit de part et d'autre les meilleures résolutions, et après quelques jours de repos, les deux époux partirent pour l'Italie.

Nous ne les accompagnerons pas dans tous les détails de leur voyage, nous donnerons seulement le récit d'une circonstance essentielle à leur histoire.

Edouard et sa femme, après avoir visité Milan, Venise, Florence, Rome, s'embarquèrent à Naples pour revenir en France. Cette course en Italie, au milieu d'un peuple efféminé, à travers un monde de monuments, de statues, de tableaux, plus propre à réveiller les sens qu'à élever l'âme, n'exerça pas une heureuse influence sur Edouard. Peu à peu les impressions religieuses du jeune homme se dissipèrent ; peu à peu ses anciens goûts revinrent. Edouard n'avait pas encore succombé à la tentation, mais il était heureux de retourner à Paris. Sa femme s'en était aperçue, et s'en ef-

frayait. Une fois embarqués, retirés dans leur cabine et réduits à leur propre société, les deux époux furent naturellement amenés à reprendre l'ancien sujet de conversation. Le vent qui les ballottait, le gouffre qu'effleurait le navire, l'obscurité solennelle dans le silence de la nuit, plus solennelle encore au sein des flots, tout préparait l'entretien que la femme d'Edouard cherchait depuis longtemps.

— Quand on songe, dit-elle, qu'une simple planche nous sépare d'un abîme et que la mort peut nous saisir d'un moment à l'autre, des réflexions sérieuses montent à l'esprit.

Edouard ne répondit rien.

— Ton silence me fait de la peine, lui dit la jeune femme. As-tu donc oublié tes bonnes résolutions ? Oh ! crois-moi, ne rendons pas nécessaires de nouvelles épreuves. Si nous ne consentons pas à nous tourner vers Dieu, il viendra nous chercher lui-même... et, tu le sais, quand il vient vers les impénitents, c'est avec la verge...

Edouard allait répondre avec impatience, quand un craquement puissant se fit entendre : le vent était plus fort, le roulis plus sensible. Edouard était partagé entre la crainte et l'orgueil. L'orgueil l'emporta.

— Chère amie, dit-il, tes réflexions pieuses sont excellentes pour toi ; quant à moi, j'ai ma philosophie...

Le tumulte allait croissant. Les meubles jetés les uns sur les autres dans la salle voisine, les matelots courant en tous sens sur le pont, tout ce fracas impressionnait d'autant plus Edouard qu'il n'en connaissait pas exactement les causes. Nouvelle lutte dans son cœur. Sa femme le regarda d'un œil suppliant, comme pour lui demander de s'humilier ; elle se mit à genoux ; et comme elle mêlait le nom de son mari à ses prières,

— Prie pour toi, lui dit Edouard, je prendrai soin de moi-même...

La tempête était devenue furieuse ; il semblait que Dieu la déchaînât dans la mesure où le mal se développait chez le jeune homme. Le malheureux, comme pour repousser l'avertissement, éclata en imprécations. Un coup de vent rompit le grand mât et fit de tels ravages qu'on crut prudent de gagner le port le plus voisin. Le navire, ne pouvant aborder, on fit descendre les passagers dans les chaloupes. Edouard et sa femme se placèrent dans la première, mais la colère de Dieu semblait poursuivre l'impénitent, et l'embarcation chavira non loin du quai.

Cette fois le sérieux reprit le dessus. Edouard se dit qu'on ne lutte pas avec Dieu, et, comme pour réparer ses torts, il exposa sa vie pour sauver celle de sa femme. L'orgueil était brisé, l'affection se-

fit jour ; et le jeune homme entourant sa femme d'un bras, nageant de l'autre, atteignit enfin le bord. M^{me} Morval était évanouie. Edouard la crut morte et la déposa insensible sur le rivage.

Oh ! comme alors il aurait voulu retourner en arrière, et se trouver encore dans cette cellule du couvent où sa chère ressuscitée entraît comme un fantôme ! Comme il eût été heureux de racheter, à quel prix que ce fût, le trésor qu'il venait de perdre ! Son cœur brisé se répandit en prières. Il promit tout à son Dieu, si ce Dieu voulait lui rendre son amie. Comme pour répondre à sa prière, le Seigneur permit que M^{me} Morval entr'ouvrît les yeux pour témoigner qu'elle vivait encore.

Etrange cœur humain, quand sa jeune femme eût donné signe de vie, quand Edouard se vit en terre ferme, le malheureux se dit intérieurement que Dieu ne lui avait pas rendu sa femme, que tout simplement elle n'était pas morte...

Il fallait plus encore pour convertir ce cœur endurci. Dieu fit plus en effet. A quelque temps de là, Edouard, dans une partie de chasse, tomba de cheval et se rompit une jambe ; la gangrène s'y mit, et les médecins lui déclarèrent que l'amputation était nécessaire. Edouard s'y refusa, mais quand il sut que la mort allait s'en suivre, il y consentit pour le lendemain. Le lendemain venu, les chirurgiens étaient là armés de leurs instruments ; un d'eux dit au malade :

- Êtes-vous prêt ?
- Il le faut bien, dit Edouard.
- Découvrez le lit.

Le malade rejette les couvertures et... Oh ! surprise ! il ne trouve plus le membre gangrené ; il avait été coupé s'en qu'il s'en aperçût ! On lui avait administré du chloroforme avant son réveil, et sans qu'il s'en doutât, sans qu'il en souffrît, on avait opéré.

Impossible de décrire les sentiments qui bouleversèrent le pauvre Edouard, heureux d'être délivré de l'opération et triste de se voir mutilé ; satisfait d'avoir échappé à la mort, désespéré de rester infirme. Ce conflit de sentiments opposés, éclata en un torrent de larmes ; sa femme vint se jeter à son cou pour tomber ensuite en prières : Mon Dieu ! s'écria-t-elle, je te bénis de me l'avoir conservé ; ce n'est pas sans cause que tu nous éprouves ! Eh bien ! donne-nous de tirer de cette épreuve l'enseignement pour lequel tu nous l'as envoyée.

— Amen, amen ! dit Edouard, et il tomba évanoui.

On dut mettre fin à cette scène. Avec le temps, Edouard se rétablit : cette fois il revint à la santé et du corps et de l'âme. Ses anciens amis furent bien étonnés de retrouver un Edouard tout différent de celui qu'ils avaient perdu.

Mes jeunes lecteurs, je me proposais, en terminant ce récit, de vous donner quelques détails sur la léthargie et sur l'éthérisation, comme à la suite des précédents je vous en ai donné sur la photographie et l'électricité. Mais je viens de découvrir un grand inconvénient à séparer ainsi la narration, de la science : vous lisez la première et laissez la seconde ; il s'en suit que, ne voyant pas le but de l'histoire, vous n'êtes frappés que de son invraisemblance.

Eh bien ! c'est vrai : il est invraisemblable qu'on photographie un homme sans qu'il le sache ; mais cela est possible ; or cette possibilité me suffit pour tirer ma conclusion : Si l'homme le peut, Dieu ne le pourra-t-il pas ?

Puisque cette séparation des deux sujets m'a valu de n'être lu qu'à moitié, je supprime aujourd'hui l'article sur l'éthérisation et je me contente de vous dire : Ce corps et cet esprit, qu'on peut isoler à tel point que l'un ne s'aperçoit pas même qu'on coupe l'autre en deux, en quatre, en huit parties, ne peuvent-ils pas un jour être tout-à-fait séparés, et tandis que le premier tombe en poussière le second monter aux cieux ?

LA SERVANTE DU PASTEUR¹.

Monsieur Dorval, depuis près de 30 ans, était le pasteur d'une petite commune ; mais bien qu'en fonction depuis si longtemps, il n'avait pas encore pris goût à son ministère. A vrai dire, en entrant dans l'état ecclésiastique, il n'avait eu d'autre but que de se faire une position honorable dans le monde, de gagner paisiblement sa vie. Quoi qu'il en soit de son intention première, aujourd'hui il remplissait sa tâche avec une certaine régularité bien qu'avec une répugnance marquée ; il prêchait chaque dimanche les sermons que son troupeau savait presque par cœur à force de les entendre répéter ; il baptisait les enfants, faisait le catéchisme à la jeunesse, mariait les jeunes gens, accompagnait les morts, mais tout cela comme un ouvrier fatigué qui serait bien aise d'en finir au plus tôt. Ce n'est pas que M. Dorval fût insensible au plaisir de faire le bien, ni paresseux pour rendre service ; mais il eût préféré faire le bien de toute autre manière. Ce n'est pas non plus qu'il fût complètement incrédule ; non, il admirait sincèrement la vie de Jésus-Christ, et sincèrement prêchait la morale de l'Evangile. Mais enfin, son ministère lui pesait par

¹ Cet article et *Napoléon n'est pas mort* publié dans la feuille précédente, feront partie d'un petit volume intitulé : *Un mot à chacun*, qui est sous presse.

tous les points où il touchait au dogme ; par les pratiques religieuses, par le culte, la prière, et en s'y soumettant, il acceptait un pénible devoir. Il aurait aimé que sa prédication pût se borner à recommander la charité, que ses soins pastoraux ne fussent que des services temporels, une aumône, un prêt, un conseil, même en agriculture ou en affaire de ménage. Au-delà, tout lui faisait peur ; et comme il n'osait l'avouer à personne, le fardeau du pastorat lui pesait doublement lorsqu'il fallait prêcher la Passion, donner la sainte Cène, consoler les affligés, visiter les malades, et préparer les moribonds à quitter cette vie. Oui, visiter les malades et les mourants, voilà ce qui lui répugnait le plus. Près d'un lit de souffrance, il ne savait que dire. Il proposait une lecture de la Bible, faisait une prière (toujours la même depuis un quart de siècle), et repartait aussi vite qu'il était venu lentement. Aussi, toutes les fois qu'un de ses paroissiens tombait sérieusement malade, était-ce un véritable chagrin pour lui ; surtout quand la maladie durait longtemps. Sans être méchant, M. Dorval eût presque souhaité une mort subite à son malade, uniquement pour n'avoir pas à le visiter. Grâce à Dieu, les morts subites sont rares, et les précurseurs du départ de ce monde, assez longs pour qu'on puisse s'y préparer. Dieu l'ayant voulu ainsi, M. Dorval n'avait qu'à s'y soumettre, mais encore s'étudiait-il à éviter ces corvées. Quand il pouvait mettre à la traverse d'une visite de malade un voyage, une affaire prétendue importante, et même une légère indisposition qui l'empêchait de sortir, il se sentait soulagé, presque heureux ! Au besoin, il serait allé faire une course, il se serait enfermé dans sa chambre sans répondre à la main qui frappait à la porte, pour laisser croire qu'il n'était pas là, et que par conséquent il ne pouvait pas aller voir le malade.

Et cependant, je le répète, M. Dorval était un bon enfant, un homme charitable, un parfait honnête homme ; mais enfin que voulez-vous ? Il n'aimait pas à visiter les mourants ; je crois même qu'il mettait son défaut sur le compte d'un excès de sensibilité qui ne lui permettait pas de voir souffrir les autres, sans souffrir lui-même davantage.

On comprendra donc le malaise de notre pauvre pasteur, lorsqu'un jour il vit venir de loin droit vers sa maison une pauvre femme dont il savait le mari très-souffrant. Son instinct, ou plutôt sa crainte constante, lui dit qu'on venait le chercher. Sans hésiter, il court sur la pointe du pied à la porte de sa chambre, et la ferme à double tour. Alors, rassuré contre toute surprise, il prend un livre, et va s'asseoir silencieux sur son fauteuil au coin du foyer.

On frappe à la porte de la rue, la servante court ouvrir, reçoit le message et monte avertir son

maître qu'elle croit dans son cabinet d'étude : mais hélas ! elle trouve la porte fermée. Elle frappe, personne ne répond, elle appelle, pas davantage ; elle appelle et frappe tout à la fois, même silence. Enfin, elle redescend et dit à la pauvre femme que sans doute son maître était sorti, qu'elle l'enverrait chez elle dès qu'il serait rentré.

La femme partit, et M. Dorval respira.

Mais comment sortir maintenant de la chambre sans être aperçu par la servante ? M. Dorval se tient donc immobile et silencieux, cherchant un expédient que malheureusement il ne trouve pas. Une heure se passe, la pauvre femme revient et lui dit que son mari est mourant. La servante se désole, cherche de nouveau son maître au jardin, dans toute la maison, et revient frapper à la porte de son cabinet, M. Dorval ; honteux cette seconde fois de n'avoir pas répondu la première, et craignant de ne pouvoir expliquer son refus d'ouvrir la porte, resta plus silencieux que jamais, et la servante dut encore dire à la femme du mourant que le pasteur n'était pas à la maison. « Mais attendez, ajouta-t-elle, je vais vous donner ma Bible, vous en lirez une page au malade, et cela lui fera du bien. Tenez, je vous recommande le chapitre douze de l'Épître aux Hébreux. »

— Hélas ! dit la pauvre femme, je ne sais pas lire.

— Vous ferez lire votre petit garçon.

— Mais, il est à l'école.

— Eh bien ! attendez ; j'y vais moi-même ; et ce disant, la servante ôte son tablier de cuisine, met un bonnet blanc, ferme la porte, et suit la femme désolée.

Sans doute, ce n'était pas la première fois que la bonne Jeannette allait lire la Bible à un voisin malade ou affligé ; mais aujourd'hui, c'était en quelque sorte à la place de son maître, et cette circonstance lui semblait donner plus d'importance à sa nouvelle fonction. Tout en marchant, elle se recueillit, pria Dieu, et elle arriva près du mourant, le cœur bien préparé. Elle prit place au pied du lit, expliqua le motif de sa visite, lut le chapitre qu'elle avait indiqué, et après quelques douces paroles, dictées par une foi simple à une âme sensible, elle proposa de faire la prière. Les deux femmes se mirent à genoux, le mourant se découvrit la tête, joignit les mains, et tous trois d'un même élan demandèrent au Seigneur de guérir le malade, s'il était possible, mais en tous cas, de lui donner le salut qui est en Jésus-Christ. La prière fut fervente, les cœurs étaient à l'unisson, des larmes coulèrent et le malade se sentit soulagé. Mais hélas ! son heure était venue, et quelques instants plus tard, il expira confiant en la miséricorde de Dieu.

Jeannette revint à la maison dont elle avait fermé la porte, et d'où son maître ainsi n'a-

vait pas pu sortir ! Comme il était descendu à la cuisine à la recherche d'une issue qui lui permit de s'échapper pour rentrer plus tard..... Jeannette en ouvrant tomba juste sur lui, la canne à la main, le chapeau sur la tête.

— Vous voilà ! dit Jeannette, et comment êtes-vous donc entré ?

— Je n'étais pas sorti.

— Mais, je vous ai cherché partout.

— Tu m'auras mal cherché, car j'étais..... j'étais..... dans ma chambre.

M. Dorval crut soulager sa conscience en laissant échapper cette demi-vérité !

— Mais j'ai frappé, crié dix fois à votre porte. Pourquoi donc n'avez-vous pas répondu ?

— J'avais à travailler.

— Mais vous auriez toujours pu me répondre ?

Jeannette soupçonna la véritable raison, car son maître n'ajouta rien pour se justifier ; d'ailleurs, déjà plus d'une fois elle avait remarqué la répugnance du pasteur à se rendre auprès des malades.

— Et toi, d'où viens-tu ? dit le pasteur bien aise de détourner la conversation.

— Je viens de visiter un pauvre moribond, qui maintenant ne souffre plus.

— Il est guéri ?

— Oui, il est mort.

— Ah ! fit monsieur Dorval, comme soulagé d'une inquiétude, et prenant une chaise pour s'asseoir près du feu de la cuisine, peut-être aussi pour avoir un prétexte de causer.

— Le pauvre Durand est donc mort ?

— Oui, et je l'espère, mort en bienheureux.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur.

— Mais qu'es-tu donc allée faire là ?

— C'est vrai, monsieur, ce n'était peut-être pas ma place, mais je vous ai tant cherché, qu'à la fin j'ai cru bien faire en m'y rendant moi-même ; et je vous assure qu'à cette heure, je n'en suis pas fâchée.

— Comment donc ?

— J'ai été si heureuse !

— Quoi ! heureuse près d'un mourant !

— Oui, près d'un mourant que j'ai pu soulager.

— En vérité ? Voyons donc, raconte-moi cela : qu'as-tu fait ?

— D'abord, j'ai pris ma Bible.

— Bien, et ensuite ?

— Ensuite, j'ai lu dans l'épître aux Hébreux, au chapitre XII ; vous savez, monsieur, là où se trouvent ces consolantes paroles : « Dieu châtie celui qu'il aime !.. »

— Oui, oui, je sais ; et ensuite ?

— Ensuite, j'ai fait quelques petites réflexions qui m'ont fait autant de bien qu'au malade lui-même.

— En vérité ? mais enfin qu'as-tu dit ?

— J'ai dit comme ça, que Dieu est un bon père qu'il ne peut pas nous éprouver pour son plaisir, mais pour notre bien. J'ai dit que la douleur était le moyen qui réussissait le mieux à conduire à la repentance, et que c'est pour cela sans doute que Dieu faisait souffrir notre corps pour sauver notre âme. J'ai dit que Jésus avait bien plus souffert que nous tous, Lui si bon, si juste, si saint, et que, si nous avions confiance en Lui, nous serions pardonnés de tous nos péchés. Enfin j'ai dit à ce pauvre malade que pour moi je me sentais bien malade devant Dieu ; mais que je l'avais prié du fond du cœur, et que j'entendais en moi comme une voix qui me déclare que ce Dieu m'a fait grâce et qu'aujourd'hui je suis son enfant, que j'ai la paix dans mon cœur, que je suis assurée que Dieu me recevra dans son ciel, et que d'avance je goûte la joie de mon salut. Alors ce pauvre malade a voulu faire une prière ; mais comme il était trop faible pour parler, j'ai moi-même prié pour lui.

— Tu as prié à haute voix ?

— Oui.

— Devant tout le monde ?

— Oui.

— Et tu ne t'es pas trompée ?

— Comment, trompée ?

— Eh ! oui, n'as-tu pas été intimidée en répétant ta prière devant les autres ?

— Mais je n'ai point répété de prière ; j'ai dit tout simplement ce que je pensais. Est-ce que vous ne faites pas comme cela quand vous allez voir un malade ?

— Oh ! non, je récite ma prière.

— Comment, votre prière ?

— Oui ; celle que j'ai apprise par cœur dans la liturgie.

— Ah ! dit Jeannette étonnée et presque craintive d'avoir manqué en quelque chose aux convenances ecclésiastiques ; mais ensuite, continua-t-elle, quand vous avez récité votre prière de la liturgie, que dites-vous au malade ?

— Je cherche à le rassurer sur son état, je lui fais espérer qu'il reviendra bientôt à la santé. Je lui dis qu'il faut prendre patience. Enfin je tâche de lui persuader qu'il n'en doit pas mourir.

— Moi j'ai fait le contraire. Je lui ai dit tout bonnement ce que je croyais, c'est qu'il était bien mal et qu'il allait mourir.

— Maladroite ! C'était le moyen de l'effrayer et de hâter sa mort.

— J'ai cru que c'était le moyen de le rendre attentif et de l'engager à penser sérieusement au salut de son âme.

— Et as-tu réussi ?

— Oui, monsieur, car il a pleuré, et après avoir

entendu la lecture de la Bible, il m'a dit : Puisque je vais mourir, qui sait où j'irai ?

— Pauvre Jeannette, tu as du être bien embarrassée pour lui démontrer l'immortalité de l'âme ? Voyons, quel raisonnement lui as-tu fait ?

— Je n'ai point fait de raisonnement.

— Alors tu n'as rien prouvé ?

— Moi, je ne sais pas ; mais je me suis contentée de lui rappeler ce que Jésus avait dit : « Je suis la résurrection et la vie. »

— Mais cela ne prouve...

Le pasteur n'osa pas achever ; il s'était dit à lui-même cent fois que citer la Bible, ce n'était pas donner une preuve. Cependant il avait plus d'une fois remarqué que l'autorité de l'Écriture faisait plus d'impression qu'une argumentation. Il voulut donc savoir ce qu'il en avait été dans cette circonstance.

— Et qu'a répondu le malade ?

— Il m'a dit comme ça : « Je sais bien que je ressusciterai, mais voyez-vous, Jeannette, c'est précisément ce qui m'effraie, car si je dois ressusciter, qui sait où j'irai ? »

— Au ciel, fallait-il répondre, dit le pasteur.

— Moi, j'ai dit en enfer.

— Malheureuse ! Et pourquoi ?

— Parce que sa peur me faisait voir que c'était un pécheur qui n'était pas encore pardonné.

— Sans doute il était pécheur, mais aussi c'était un honnête homme, le père Durand, et si lui n'allait pas au ciel, personne n'y entrerait. Enfin qu'a-t-il dit à ta menace ?

— D'abord il n'a rien dit, ensuite il a encore essuyé ses yeux et à la fin il m'a répondu : Vous avez raison ; car je sens mieux à présent que je suis coupable devant Dieu ; je n'ai presque jamais prié, jamais été à l'église, jamais lu la Bible, tandis qu'au contraire j'ai plus d'une fois... et alors les sanglots lui ont coupé la parole. Pauvre père Durand !

— Ne vois-tu pas que tu l'as effrayé, tandis qu'en lui disant qu'il irait au ciel tu l'aurais consolé ?

— Oui, monsieur, mais aussi je l'aurais trompé.

— En tous cas, tu aurais adouci sa dernière heure ; tandis qu'en le déclarant perdu pour l'éternité tu as ajouté aux tortures de son pauvre corps !

— C'était pour sauver son âme !

— Et tu crois avoir sauvé son âme en lui parlant de l'enfer ?

— Mais, monsieur, ce n'est pas moi, c'est la Bible, qui dit : « Le salaire du péché, c'est la mort. » et ailleurs : « Ceux-ci iront aux peines éternelles. »

— Et quand ce serait vrai pour le père Durand, pourquoi l'en effrayer d'avance ?

— C'était pour lui faire sentir le danger de son âme, pour l'effrayer à salut, le porter à la repentance, et, par là, à la foi en Jésus-Christ qui pardonne les pécheurs. Aussi, après qu'il a eu bien pleuré sur ses fautes et après ma lecture dans la Bible des paroles menaçantes pour les pécheurs, je lui ai lu des paroles consolantes pour les croyants ; par exemple celle-ci : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils afin que quiconque croirait en lui ne pérît point, mais qu'il eût la vie éternelle. » Et cette autre : « Maintenant il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. » N'est-ce pas cela qu'il fallait dire ?

— Oui, oui, répondit le pasteur plus embarrassé que convaincu. C'est égal, c'est toujours triste de voir mourir un homme. Une visite à un malade, me rend malade moi-même ; cela m'affecte, m'attriste, surtout quand je vois qu'en partant je laisse le malade tout aussi triste qu'à mon arrivée.

— Oh ! reprit Jeannette, ce n'était pas le cas avec le père Durand : quand il eut bien compris que ses péchés lui étaient tous, tous pardonnés, s'il se confiait en Jésus-Christ ; quand il a cru véritablement que Jésus-Christ était mort pour lui sur la croix, oh ! alors il est devenu tout autre, il m'a écouté avec attention, et m'a fait plusieurs questions auxquelles j'ai répondu par la Bible. Peu à peu son visage s'est éclairci : il ne pleurait plus ; parfois même j'ai cru voir un sourire sur ses lèvres. J'étais soutenue, encouragée ; je cherchais dans la Parole de Dieu d'autres promesses bien claires, bien fortes pour le pécheur qui se repent et qui se confie au Sauveur ; ces promesses tombaient sur son cœur comme l'eau fraîche sur une langue altérée ; il écoutait toujours et ne semblait jamais disposé à dire : c'est assez ! Il était évident pour moi que le Saint-Esprit agissait sur cet homme et lui ouvrait l'intelligence comme à Lydie. Enfin, quand il eut bien compris ce grand salut offert dans l'Évangile, dès à présent, gratuitement et irrévocablement à ceux qui se confient en Jésus-Christ, il me répéta une parole qu'il m'avait entendue lire, ce mot de Saint Paul : « Je sais en qui j'ai cru » et celle-ci : « Maintenant je suis pressé du désir d'aller vers Christ, ce qui m'est bien meilleur. » Son corps était de plus en plus faible, et cependant sa figure était plus reposée ; on pouvait dire en le regardant que son âme était calme aussi.

— C'est étonnant, je n'ai jamais vu cela, dit le pasteur.

— Et comme il ne pouvait plus parler, ajouta Jeannette, je lui ai dit de répondre par signes à mes dernières questions : « Avez-vous encore peur de la mort et du jugement ?.. »

Il secoua la tête.

— Croyez-vous en Jésus, êtes-vous heureux ?

Il ne put que lever les yeux au ciel pour laisser retomber ses paupières et rendre le dernier soupir.

Jeannette se tut.

— C'est admirable, se dit le pasteur à lui-même. Qui l'aurait cru ! Cette servante... Cette doctrine... Oh ! si je pouvais croire... mon Dieu, aide-moi dans mon incrédulité !

Jeannette reprit le soin de sa cuisine ; M. Dorval remonta dans sa chambre ; mais au lieu d'en fermer la porte à clef, il la laissa toute grande ouverte, et se mit à la fenêtre comme pour attendre une autre invitation à se rendre auprès d'un mourant. Mais hélas ! ce n'était encore qu'un désir. Sa conscience lui disait en même temps qu'il avait besoin d'étudier pour lui-même ces vérités évangéliques qu'il voulait transmettre aux autres. Aussi, son second mouvement fut-il d'aller prendre sa Bible dans sa bibliothèque, d'en essayer la poussière pour venir la méditer au coin de son foyer. Il ferma de nouveau la porte de son cabinet ; cette fois, non plus pour échapper à un devoir, mais pour se mettre à genoux et prier.

CHOIX

DE

TRAITÉS-ROUSSEL.

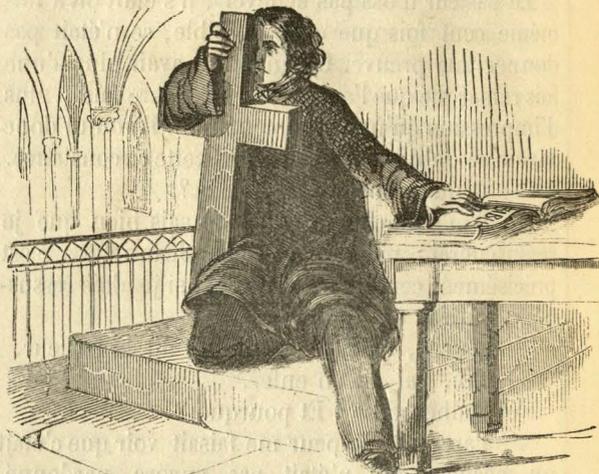
Mes jeunes lecteurs, je voudrais vous faire lire une annonce (ce que vous n'aimez guère), d'un livre de morale (ce que vous n'aimez pas.) Comment m'y prendre ? Le voici : je vais remplacer les titres par des gravures. Et d'abord celle-ci :



Vous rappelle la vision de Jean dans l'Apocalypse. C'est un ange portant l'Évangile éternel à toutes les nations dans toutes les langues, prophé-

tie qui se réalise depuis dix-huit siècles par la diffusion de la Bible dans toutes les contrées et dans cent soixante idiomes différents. Ce livre mérite donc bien le titre que je lui donne : LE LIVRE DES LIVRES.

Lu dans tous les pays, il fait partout des chrétiens. Chrétiens français, anglais, allemands, américains, chinois même, qui tous s'appuient sur la Bible et embrassent la Croix, c'est-à-dire n'espèrent être sauvés que par la mort expiatoire de Jésus-Christ.



Je nomme donc ce petit livre le CATHOLIQUE CHRÉTIEN.

Ce catholique-là n'espère pas acheter son salut comme les Juifs qui croyaient être agréables à Dieu en offrant des sacrifices. Aussi voyez comme Jésus chassait du temple de Jérusalem tous ces brocanteurs de religion.



« La maison de mon Père est une maison de prières, leur dit-il, et vous en avez fait une caverne de voleurs. » Cette gravure s'adapte donc bien à la religion *sans argent*.

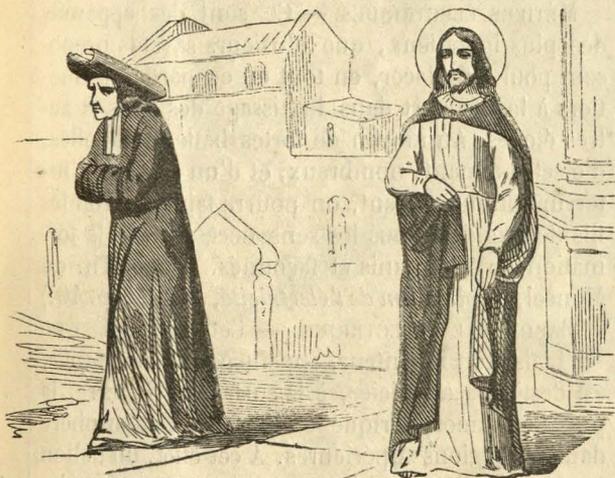
Mais ce ne sont pas seulement les prêtres de Jé-

rusalem ou d'ailleurs qui prétendent faire trafic de la religion, ce sont même les incrédules qui veulent se servir des croyances pour faire fortune. Tel était le magicien Simon demandant à l'apôtre Pierre de lui vendre le Saint-Esprit.



Aussi reçoit-il cette réponse : « Périsse ton argent avec toi, si tu as pu croire que le don de Dieu s'acquiert avec de l'argent. » Cette brochure porte donc le titre de FOI ET INCREDULITÉ.

Chose étrange ! ces incrédules qui ne veulent pas de religion pour eux-mêmes, en imposent une au peuple. Et la preuve qu'ils n'y ont pas réussi c'est la distance qu'il y a aujourd'hui entre ces deux mots : Jésus et Jésuites.



Il faut donc leur montrer que personne n'est leur dupe, et leur faire honte de leur hypocrisie. C'est ce que j'essaie dans le traité : IL FAUT UNE RELIGION POUR LE PEUPLE.

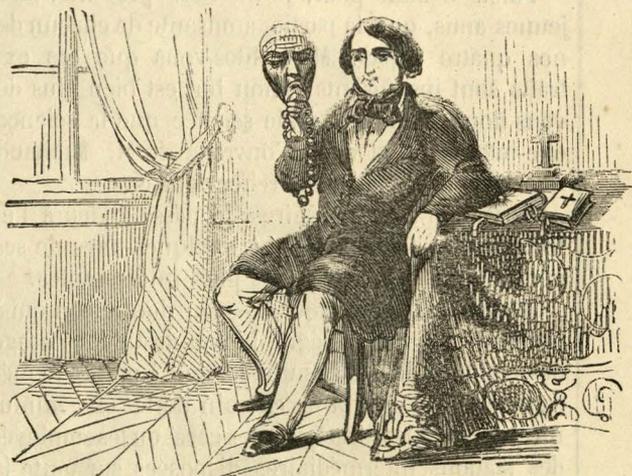
Aussi le peuple dégoûté des superstitions qu'on lui propose, rejette ces fausses religions pour s'en faire une lui-même, hélas ! non moins fausse que les autres. Cette religion populaire n'a qu'un précepte : ÊTRE HONNÊTE HOMME, ET NE FAIRE TORT

A PERSONNE. Mais ce précepte excellent n'est jamais mis en pratique.



Mais hélas ! le précepte non pratiqué ne sert qu'à leur condamnation.

Ces hommes ont bien leur Dieu comme ils ont leur morale ; mais ce Dieu ils n'en parlent pas, ne l'aiment pas, ne l'adorent pas, ne lui obéissent pas ; ce sont des DÉISTES SANS DIEU.



Ils n'ont que le masque de la religion.

Le plus curieux c'est que tous ces hommes incrédules, croyants, superstitieux, s'entendent pour avoir un même langage, alors même qu'ils n'ont pas la même pensée ; tous disent : DIEU EST INFINIMENT BON. Un seul d'entre eux peut avoir raison. Pour le faire sentir, je mets en contraste Jésus-Christ, et ceux qui le singent sans l'imiter.

Mais je crains de vous lasser, comme je commence à me lasser moi-même, je me contente donc de vous dire que mon livre est intitulé :

Choix de Traités-Roussel,

Contenant vingt-cinq traités, dont les noms en partie déjà cités, se complètent par les suivants : Y a-t-il un Dieu ?—Simple histoire—Pauvres et Petits ;

— Les deux Indiens ; — L'Homme indispensable ; — L'Incrédule croyant ; — Un Songe législatif ; — L'Homme est-il bon ou méchant ? — Je ne comprends pas la Bible ; — Le Portrait de Marie ; — La Vierge et les Saints ; — Notre-Dame-de Lorette ; — Histoire d'un morceau de bois ; — Pourquoi votre curé vous défend-il de lire la Bible ? — La Bible falsifiée ; — Rome païenne ; — Catéchisme catholique et Commentaire protestant ; — Les Mystères de la Salette.

Ce volume, susceptible de se diviser en 25 livraisons, se vend 1 franc chez M. Grassart, libraire, rue de la Paix, et chez tous les autres libraires protestants.

L'AIR, L'EAU, LA TERRE ET LE FEU.

IV.

LE FEU.

Fidèle à mon plan, je ne vous présente, mes jeunes amis, que la partie amusante de chacun de nos quatre sujets. Mais dites-vous que ces extraits sont insuffisants ; mon but est bien plus de vous donner l'amour de la science que la science elle-même. C'est dans l'ouvrage de M. Michaud que vous devez aller chercher celle-ci.

Aussi, sans préliminaires, je passe du feu à l'électricité, et de l'électricité à quelques-unes de ses applications, pour vous, les plus intéressantes.

MONITEURS ÉLECTRIQUES. — On donne ce nom à plusieurs appareils télégraphiques destinés à l'usage des chemins de fer. Les uns servent à mettre le mécanicien d'un convoi de chemin de fer en communication avec les directeurs des gares ou les employés des stations intermédiaires disposées sur toute la ligne. Par ce moyen, on peut à chaque instant donner avis au mécanicien des dangers qu'il peut courir par la rencontre d'autres convois, et celui-ci peut à son tour prévenir les chefs des bureaux voisins des accidents arrivés à son convoi. Les autres servent à relier ensemble chaque wagon d'un convoi, afin que le mécanicien ou le directeur puisse être averti des accidents qui pourraient arriver aux voyageurs placés dans les wagons. Ces derniers appareils ne sont encore qu'à l'état d'essais.

D'autres moniteurs électriques peuvent, au moyen d'une disposition des plus ingénieuses, rendre compte au directeur d'une station, de l'heure, de la minute et de la seconde pendant laquelle un convoi de wagons passe devant les diverses stations d'une ligne. Vous comprenez facilement qu'au

moyen de cet appareil, on pourra savoir immédiatement, dans une gare principale, quel est le point de la ligne où se trouve, à une heure fixée, un convoi qui vient de partir de cette gare. Si un accident arrive aux wagons, on saura ainsi quel est le point de la ligne où il faut faire chercher les voyageurs blessés.

Voyez quel admirable rapprochement existe entre ces deux agens, la vapeur et l'électricité : tandis que le premier éloigne les personnes en agrandissant à chaque seconde les distances qui les séparent, l'autre diminue ces distances, les rend presque nulles en permettant aux personnes de communiquer instantanément, quelque immenses que soient ces distances.

APPAREILS ÉLECTRO-MUSICAUX. — Ces appareils permettent de faire jouer des pianos ou des orgues placés à une plus ou moins grande distance de la personne qui joue. A cet effet, le clavier d'un piano étant, par exemple, placé à un premier étage, et des fils conducteurs partant de chacune des touches de ce clavier pour aller communiquer aux marteaux d'un piano situé au 5^e étage, on pourra, au moyen de piles, d'électro-aimants et d'un mécanisme particulier, faire jouer le piano séparé du musicien par 5 étages.

Comme les distances ne sont rien en comparaison de la vitesse de l'électricité, qui sait, mes amis, si peut-être un jour on ne trouvera pas le moyen de donner un concert dans une capitale, sans déplacer les artistes qui feraient, à distance, fonctionner des pianos électriques.

MÉTIERS ÉLECTRIQUES. — Ce sont des appareils des plus ingénieux, que plusieurs savants proposent pour remplacer, en tout ou en partie, les métiers à la Jacquart dans le tissage des soies et autres étoffes. Au moyen de fortes batteries de piles, d'électro-aimants nombreux, et d'un système d'interruption du courant, on pourra faire mouvoir les fils de soie dans tous les sens nécessaires à la formation de tissus unis et façonnés. (Voyez Th. du Moncel, *Application de l'électricité*, tome II, p. 40.)

BAROMÈTRE ÉLECTRIQUE. — Cet appareil que M. Liais, son inventeur, appelle *barométrographe*, est destiné à apprécier, à la surface de la terre, la pression atmosphérique et l'état de l'atmosphère dans les régions supérieures. A cet effet, un ballon lancé dans l'atmosphère y est retenu par de très-longs cordages ; un baromètre particulier, très-sensible, placé dans ce ballon, est soumis aux variations de la pression atmosphérique, et, au moyen de fils électriques allant du ballon à la terre, on peut recevoir, sur un cadran placé à la surface du sol, les indications de la hauteur de la colonne barométrique aérienne. Du reste, cette application paraît plus intéressante qu'utile.

MOTEURS ÉLECTRO-MAGNÉTIQUES. — Ces appareils

sont destinés à obtenir, au moyen de l'interruption du courant électrique passant autour de plusieurs électro-aimants, une force capable de faire mouvoir une roue. A cette première roue en mouvement, communique un système d'autres roues qui augmentent la force du mouvement, de manière à faire mouvoir une machine industrielle.

HARPONS ÉLECTRIQUES POUR LA PÊCHE DE LA BALEINE. — Dernièrement, M. Jacobi, célèbre physi-

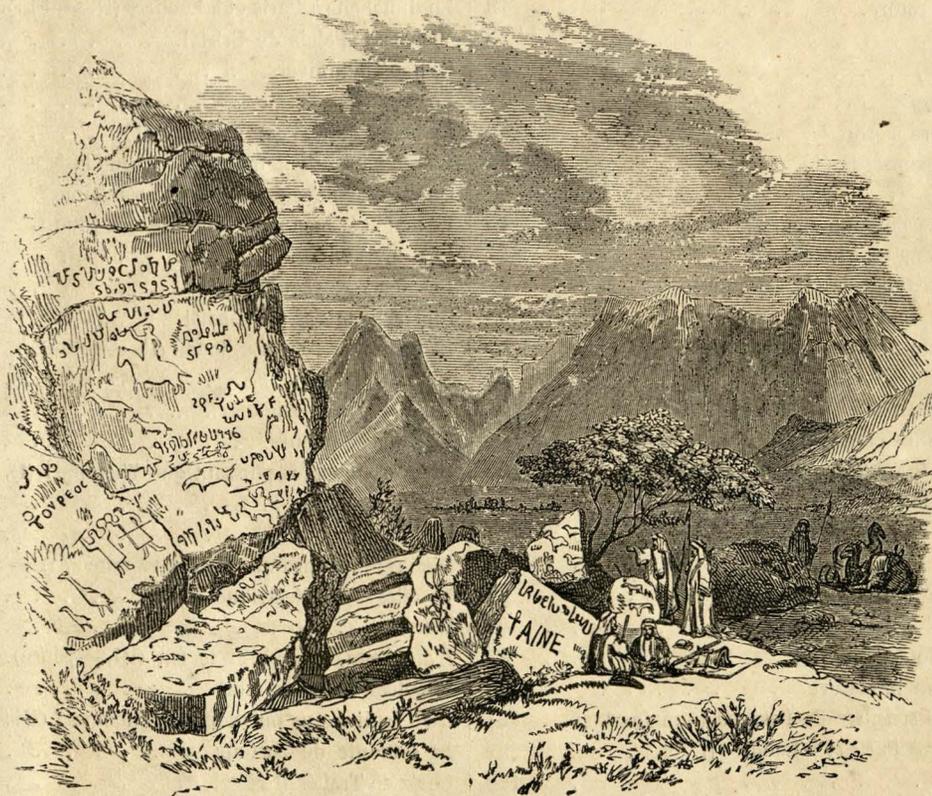
icien de Saint-Pétersbourg, a construit un appareil électro-magnétique au moyen duquel on peut tuer la baleine beaucoup plus promptement que par les moyens ordinaires.

Avec cet appareil, les harpons, qu'on lance sur la baleine, communiquent à un fort appareil d'induction, qui fait sentir à l'animal, à chaque coup, de si fortes commotions électriques qu'il doit être tué en fort peu de temps.

CONCLUSION.

Mes amis, en terminant l'*Illustration de la Jeunesse*, je désire vous recommander un livre

qui peut remplacer le mien avec avantage. Ce livre a deux lieues de longueur, vingt pieds de hauteur; ses feuillets sont en pierre et chacun de ses mots est une image! N'allez pas croire que je plaisante, car voici le daguerréotype d'un passage de ce volume immense!



Mais il y a deux difficultés : d'abord, le livre est en Syrie, tracé sur ce qu'on appelle les montagnes écrites; ensuite ce livre est en hiéroglyphes! Quel dommage, direz-vous, que la Syrie ne soit pas à Paris et que les hiéroglyphes ne soient pas du français! quel plaisir nous aurions à parcourir cette longue et haute page! — Mes amis, votre souhait sera non-seulement satisfait, mais dépassé. Ce qui est écrit sur les rocs de Syrie, se retrouve

dans le pentateuque de Moïse, en sorte que pour le connaître vous n'avez qu'à lire votre Bible.

Oui, mes amis, jeunes et vieux, c'est toujours là qu'il en faut revenir. Mes deux volumes n'ont eu d'autre but que de vous y amener par une pente insensible. Je me retire et vous laisse sous la conduite de votre Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME DE L'ILLUSTRATION DE LA JEUNESSE

POUR L'ANNÉE 1857.

| | | | |
|---|-----|--|-----|
| Voyage vers le soleil (I). | 4 | presbyte | 109 |
| Que faire pour s'amuser?. | 6 | A mes jeunes lecteurs. | 112 |
| Une leçon de style. | 11 | Comment on traite les animaux en Angleterre et les hommes en Sibérie. | 113 |
| Prévisions et provisions. | 13 | Comment se corriger?. | 117 |
| Comment marche l'univers. | 15 | La statue et le saule pleureur. | 118 |
| La faute partagée. | 17 | Le dimanche à Paris et à Londres (II. — Fin). | 120 |
| Noblesse et roture. | 19 | Visite au Palais de Cristal. | 122 |
| Don Juan. | 25 | Ce que dit l'univers. | 127 |
| Où est-il?. | 29 | Le chameau. | 129 |
| Qui salue-t-on?. | 31 | La terre, l'air, l'eau et le feu (I). | 131 |
| Rien ne sera perdu. | 32 | L'homme serait-il moins sobre que la bête?. | 134 |
| Dragons et camisards (I) | 33 | Qu'est-ce que cela me fait qu'on m'aime?. | 135 |
| Jules et Jean. | 40 | Le mal et le bien que peut faire un enfant. | 136 |
| Les habitants de la lune. | 45 | Les pyramides. | 141 |
| Que les chiens sont heureux!. | 47 | Les deux voyages. | 143 |
| Dragons et camisards (II. — Suite). | 49 | Oh! si j'étais petit oiseau!. | 144 |
| L'oiseau de proie et le colimaçon. | 53 | La terre, l'air, l'eau et le feu (II. — Suite). | 145 |
| Une leçon de reconnaissance. | 55 | L'Algérie. | 148 |
| Ville flottante de Siam. | 57 | Econome et prodigue. | 152 |
| Le Juif-Errant (I). | 61 | Les deux amours. | 153 |
| La pauvre fille chrétienne. | 64 | Dieu est-il moins puissant que l'homme? (I). | 155 |
| Voyage vers le soleil (II. — Suite). | 65 | Photographie. | 158 |
| Le Juif-Errant (II). | 70 | Le serpent | 160 |
| Dragons et camisards (III. — Fin). | 73 | Dieu est-il moins puissant que l'homme? (II. - Suite) | 161 |
| Le singe. | 77 | Le télégraphe électrique. | 165 |
| Fleur d'été. | 81 | L'oiseau. | 168 |
| Juif-Errant (Fin). | 84 | L'air, l'eau, la terre et le feu (III. — Suite). | 171 |
| L'écolier et le docteur (I) | 87 | Napoléon n'est pas mort. | 173 |
| Un monde en miniature. | 92 | Dieu est-il moins puissant que l'homme? (III.-Fin). | 177 |
| Quelle est la sensitive de l'espèce humaine?. | 94 | La servante du pasteur. | 180 |
| Le dimanche à Paris et à Londres (I). | 97 | Choix de Traités-Roussel. | 184 |
| Le chien. | 100 | L'air, l'eau, la terre et le feu (IV.-Fin). | 186 |
| Voyage vers le soleil (III. — Suite). | 103 | Conclusion | 187 |
| L'écolier et le docteur (II et III. — Fin). | 107 | | |
| Les infortunes d'un myope et les malheurs d'un | | | |

FIN DE LA TABLE.



Typographie Ernest Meyer, 3, rue de l'Abbaye, à Paris.